HISTOIRE DES RÈGNES

DE CHARLES VII

ET

DE LOUIS XI

PAR THOMAS BASIN

ÉVÊQUE DE LISIEUX

JUSQU'ICI ATTRIBUÉE A AMELGARD

RENDUE A SON VÉRITABLE AUTEUR
ET PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AVEC LES AUTRES OUVRAGES HISTORIQUES
DU MÊME ÉCRIVAIN

POUR LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

PAR J. QUICHERAT

TOME TROISIÈME



A PARIS

CHEZ MME V^E JULES RENOUARD

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

RUE DE TOURNON, N° 6

M. DCCC. LVII

HISTOIRE DES RÈGNES

DE CHARLES VII

ET

DE LOUIS XI

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

HISTOIRE DES RÈGNES

DE CHARLES VII

ET

DE LOUIS XI

PAR THOMAS BASIN

ÉVÊQUE DE LISIEUX

JUSQU'ICI ATTRIBUÉE A AMELGARD

RENDUE A SON VÉRITABLE AUTEUR
ET PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AVEC LES AUTRES OUVRAGES HISTORIQUES
DU MÊME ÉCRIVAIN

POUR LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

PAR J. QUICHERAT

TOME TROISIÈME



A PARIS

CHEZ Mme Ve JULES RENOUARD

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

RUE DE TOURNON, N° 6

M. DCCC. LVII

EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

Art. 14. Le Conseil désigne les ouvrages à publier, et choisit les personnes les plus capables d'en préparer et d'en suivre la publication.

Il nomme, pour chaque ouvrage à publier, un Commissaire responsable, chargé d'en surveiller l'exécution.

Le nom de l'Éditeur sera placé à la tête de chaque volume.

Aucun volume ne pourra paraître sous le nom de la Société sans l'autorisation du Conseil, et s'il n'est accompagné d'une déclaration du Commissaire responsable, portant que le travail lui a paru mériter d'être publié.

---

*Le Commissaire responsable soussigné déclare que l'Édition de l'*Histoire des règnes de Charles VII et de Louis XI, *de* Thomas Basin, *préparée par* M. J. Quicherat, *lui a paru digne d'être publiée par la* Société de l'Histoire de France.

Fait à Paris, le 8 *avril* 1857.

Signé BELLAGUET.

Certifié,

Le Secrétaire de la Société de l'Histoire de France,

J. DESNOYERS.

HISTOIRE

DU

RÈGNE DE LOUIS XI

SOMMAIRE ANALYTIQUE

DES DEUX DERNIERS LIVRES

DE

L'HISTOIRE DU RÈGNE DE LOUIS XI.

LIVRE VI.

Chapitre i. — La mort de Charles, duc de Bourgogne, n'est un sujet de deuil que pour ses amis particuliers ou pour ceux qui avaient exercé des fonctions lucratives sous son gouvernement. — Généralement on se réjouit d'être débarrassé de ce maître terrible, surtout en Flandre, en Brabant et dans les autres pays de langue germanique. — Il n'y a pour ainsi dire pas de services célébrés pour le repos de son âme, même dans les principales villes de sa domination. — On s'insurge de tout côté contre ceux qui avaient eu en main l'administration, notamment contre les gentilshommes. — Les uns sont condamnés à la confiscation, les autres à l'amende, d'autres à la peine capitale. — Ceux qui sont épargnés, émigrent dans la crainte de subir un sort pareil. — C'est à Gand que se produit d'abord l'effervescence populaire. — Une assemblée générale des états du duc se réunit dans cette ville pendant le carême. — On s'en prend de préférence aux officiers du fisc. — L'émotion passe de Gand à Bruges, à Bruxelles, à Anvers. — Elle n'est point contenue par la présence de l'héritière du feu duc. — Aucune puissance n'est plus capable d'arrêter le peuple déchaîné. — Ceux des nobles qu'on ne traite pas comme complices du régime passé, sont soupçonnés de connivence avec le roi de France et signalés tout haut comme traîtres au pays.

Chap. II. — Aussitôt après la mort du duc, Louis XI entre en Picardie à la tête d'une armée formidable. — Il attire à son parti par des offres de pensions ou d'offices une partie des capitaines et gouverneurs bourguignons. — La plupart des places du Ponthieu et de l'Artois, telles qu'Abbeville, Montreuil, Hesdin, Péronne, Béthune et Boulogne, se soumettent à lui volontairement. — Apparence qu'il se donne, fort utilement pour lui auprès des gens crédules, de venir occuper ces places comme tuteur de la princesse qui était à la fois sa filleule et sa parente. — Il fait valoir en outre l'usage de France, qui était que le roi eût la garde et le bail pour ses vassaux mineurs, non-seulement dans les fiefs tenus de lui, mais encore dans ceux d'une autre mouvance. — Ses discours font quantité de dupes. — Les états de Flandre, en apprenant ces façons d'agir, députent au roi une ambassade solennelle, dans laquelle figurent au premier rang le chancelier de Bourgogne, le sire d'Humbercourt et le seigneur de La Gruthuse. — Ils viennent demander humblement la restitution des villes déjà occupées, en échange de quoi ils offrent de se dessaisir des possessions enlevées à la couronne depuis le commencement du siècle, de faire rendre hommage par leur duchesse pour tous les fiefs tenus du roi, de rétablir le ressort du parlement sur leur pays, malgré le traité de Péronne et les autres traités conclus avec Philippe le Bon. — Quelques-uns des ambassadeurs, conformément à des instructions particulières qu'ils avaient de la princesse, font au roi l'abandon de la cité d'Arras. — Le roi ne veut entendre à rien, à moins que la duchesse ne soit fiancée au dauphin. — Les ambassadeurs, n'ayant point d'instructions à ce sujet, retournent à Gand sans avoir rien conclu. — Le roi en les congédiant proteste de son goût pour la paix et annonce une ambassade qu'il enverra bientôt à la duchesse et aux États.

Chap. III. — La réponse rapportée par les ambassadeurs et la continuation des progrès du roi augmentent l'irritation des esprits. On perd tout espoir de s'entendre avec un homme aussi peu soucieux de ses serments, à qui on voit violer après moins de deux ans une trêve conclue pour neuf, et par laquelle les deux partis s'étaient engagés, non-seulement à ne point attaquer leurs possessions respectives, mais encore à se restituer celles dont les gouverneurs ou les habitants se livreraient d'eux-mêmes. — Répulsion qu'on éprouve pour un prince français, soit le dauphin, soit

tout autre, quand on songe au despotisme du feu duc dont les ministres avaient été surtout des Bourguignons ou d'autres gens de langue française. — L'abjection d'un état comme la France, où personne ne possède que ce qu'il plaît à ses maîtres de lui laisser, où les impôts sont établis au caprice d'un seul homme, fait désirer le mariage de la duchesse avec un prince allemand.

Chap. iv. — L'opinion qui se répand à Gand que le chancelier de Bourgogne et le sire d'Humbercourt poussent au mariage français, est cause que ces deux personnages sont mis en prison. — L'exaspération du peuple contre le gouvernement dont ils avaient été les principaux ministres, rend leur perte inévitable. — Les membres de la loi de Gand prétendent les juger à cause des concussions, fraudes et prévarications qui leur sont imposées. — La duchesse les réclame en vain comme ses justiciables; elle échoue dans toutes les démarches qu'elle fait elle-même ou fait faire à cette fin. — Le procès est instruit par les magistrats de Gand avec la coopération de délégués, venus des autres villes comme procureurs des vengeances publiques ou privées. — Les accusés, après avoir subi la question, sont frappés d'un árrêt de mort. — Versions diverses sur les chefs de leur condamnation. — L'auteur voit dans quelques-uns, que des personnes bien informées lui ont rapportés, des actes qualifiés d'attentats par la loi romaine, mais qui étaient autorisés du vivant de Charles le Téméraire. — L'opinion la plus raisonnable est que la multitude voulait la mort des deux prévenus, non pas tant à cause de leurs anciens méfaits, que parce qu'elle leur attribuait la volonté de marier la duchesse avec le dauphin. — Après leur condamnation, la duchesse recommence ses démarches pour les soustraire à la mort. — En dépit des menaces et des supplications ils sont exécutés. — Regrets sur le sort de deux hommes d'un si grand mérite. — Éloge du chancelier, surtout comme orateur.

Chap. v. — L'émotion continue à Gand. — Plusieurs notables citoyens sont encore décapités pour crime de concussion. — Pendant plusieurs jours, il est impossible de sortir de la ville sans la permission du peuple qui se tient en permanence sous les armes. — L'évêque de Liége, oncle de la duchesse, est consigné au moment où il partait pour retourner dans ses états, et contraint de rentrer dans son hôtel. — Présence à Gand du duc de Clèves,

beau-frère de l'évêque de Liége, qui était venu pour prêter son assistance à la duchesse. —On lui attribuait le dessein de lui donner son fils pour mari. — Il travaille à augmenter encore l'aversion des États pour tout prétendant français et à tourner les vœux de tous vers un prince allemand. — Combien il lui est facile de persuader des gens déjà convaincus. — Les Belges de langue française, eux-mêmes, n'ont pas d'autre opinion, sachant tous les seigneurs de France instruits à même école que le feu duc. — Louis XI, suivant sa promesse d'envoyer une ambassade à la duchesse et aux États, leur députe maître Olivier, son barbier, qu'il venait de créer comte de Meulan. — Cet homme arrive à Gand avec un secrétaire du roi, et demande, au nom de son maître, un entretien secret avec la princesse. — On est révolté et du choix du personnage, et de l'impertinence de sa prétention, à laquelle on ne peut pas croire que le roi l'ait autorisé. — On lui accorde d'exposer sa créance devant la princesse en petit comité, mais on lui refuse de s'entretenir à part avec une jeune personne de ce rang. — Il demande d'en référer au roi, et passe plusieurs jours à Gand en attendant le retour du messager qu'il envoie. — La réponse qu'on rapporte, est que Louis XI ne veut rien changer à ses premières instructions. — Le conseil de la duchesse persistant dans sa première déclaration, l'ambassadeur reçoit son congé et retourne vers son maître. — Une nouvelle ambassade va trouver le roi de la part de la duchesse et des États.—Elle revient à Gand comme elle en était partie, Louis XI ne voulant rien rabattre de ses prétentions au sujet du mariage et de la garde des terres.

Chap. vi.— L'empereur Frédéric envoie de Vienne à Gand une ambassade solennelle pour donner suite au projet de mariage arrêté naguère entre le feu duc et lui. — Les chefs de l'ambassade sont Louis, duc de Bavière, et Georges de Bade, évêque de Metz, fils et frère des deux derniers margraves, oncle du margrave actuel. — Le protonotaire Georges, chancelier de l'empereur, avait pris les devants pour sonder le terrain et préparer le succès de la mission.— Contraste entre le procédé de l'empereur et celui de Louis XI. — Les ambassadeurs allemands, prévenus par le chancelier du moment de se mettre en route, se rendent en toute confiance auprès de la duchesse. — Ils exposent publiquement devant elle comme quoi, du vivant de son père, des engagements ecrits avaient été échangés au sujet d'un mariage entre elle et le

prince Maximilien, fils de l'empereur. Ils ajoutent qu'ils viennent lui demander son consentement et qu'ils sont munis des pouvoirs nécessaires pour conclure cette alliance. — Approbation donnée à ce parti par les sujets de la duchesse et par la duchesse elle-même qui, ayant déjà dix-neuf ans, trouve Maximilien, âgé de dix-neuf ans aussi, un mari plus convenable pour elle que le dauphin, qui n'en avait que huit. — Elle est épousée par procureur au milieu de l'allégresse de ses sujets.— L'auteur convient cependant que quelques-uns, dans la crainte des vengeances qu'ils prévoyaient, auraient mieux aimé que l'on se conformât à la volonté du roi.

Chap. vii. — Fureur de Louis XI, lorsqu'il apprend la conclusion du mariage. — Il jette le masque de tuteur pour agir en ennemi déclaré.— Il convoque le ban et l'arrière-ban du royaume pour augmenter une armée déjà formidable, et fait ravager à la fois la Picardie, le Hainaut et la Flandre. — Il était déjà maître du duché de Bourgogne et des comtés d'Auxerre et de Mâcon, y ayant envoyé d'abord le sire de Craon avec une partie de ses troupes. — Comment les Bourguignons du duché, privés de communication avec la Flandre à cause de l'hostilité de la Lorraine, et trompés par les capitaines français qui leur représentaient l'occupation comme effectuée en vertu d'un traité avec la duchesse, avaient consenti à faire leur soumission. — Ceux de la Comté instruits de la vérité par les Allemands, leurs voisins, prennent les armes pour repousser l'occupation. — Le seigneur d'Arguel, le marquis de Rothelin et d'autres gentilshommes du pays sont les instigateurs de ce mouvement. — Des auxiliaires suisses, mêlés avec les Comtois, défendent les frontières et battent des détachements français dans plusieurs rencontres. — Le sire de Craon met le siége devant Dôle, comptant faire de cette place son centre d'opérations contre Besançon. — Les habitants de Dôle, enveloppés par douze mille Français, appellent le seigneur d'Arguel à leur secours. — On prétend que l'un de ceux qui portaient le message, ayant été arrêté par les sentinelles françaises, le sire de Craon a su par lui toute la conduite de l'entreprise. — Il a laissé néanmoins l'armée de secours s'avancer par le côté où les Dôlois et les Suisses se tenaient prêts à la recevoir.—Au dernier moment, les Français sont enveloppés entre les assiégeants et leurs auxiliaires. — Sept mille d'entre eux sont massacrés ; les autres

n'échappent à cette boucherie qu'en prenant la fuite. — Le sire de Craon, ayant perdu son camp et son armée, se sauve tout d'une traite jusqu'à son château de Ligny en Barrois, que le roi lui avait donné de la confiscation du comte de Saint-Pol. — Son indolence opposée à sa présomption. — Indignation de Louis XI contre lui lorsqu'il apprend sa défaite.— Il la lui aurait fait payer cher, s'il l'avait tenu dans ses mains à ce moment. — Craon se tient barricadé dans son château, inventant mille prétextes pour différer de se rendre à la cour, jusqu'à ce qu'il ait raccommodé ses affaires. — La levée du siége de Dôle est cause que toutes les places qui étaient au pouvoir des Français sont reconquises en peu de temps. — Les Comtois, enflammés par leur succès, forment le dessein de reconquérir aussi le duché de Bourgogne.

Chap. viii. — Louis XI en personne entreprend de conquérir Arras. — Déjà maître de la partie de cette ville qui s'appelle la Cité, il voulait avoir l'autre partie, bien plus riche et populeuse. — Tant qu'il avait pu espérer la main de la duchesse pour son fils, il s'était contenté de proposer aux Arrageois, ainsi qu'aux habitants des autres villes du pays, des gouverneurs français pour les garder et administrer au profit de sa filleule. — Les Arrageois ayant demandé la permission d'envoyer chercher par plusieurs des leurs le consentement de la duchesse, le roi l'avait accordée, et les principaux conseillers de la ville étaient partis pour cette mission; mais les gens d'armes de l'ordonnance les avaient arrêtés en route. — Conduits à Hesdin, où le roi se tenait alors, ils avaient été jugés et décapités comme criminels de lèse-majesté, malgré leur sauf-conduit : ce qui n'avait pas peu contribué à aigrir encore les députés aux États de Gand.—Louis XI profite de ce qu'il a fait tomber les meilleurs têtes d'Arras pour en finir avec la ville. — Il fait avancer ses troupes et dresser ses batteries. — Après quelques jours de canonnade, au moment où l'on va donner l'assaut, les assiégés demandent grâce. — Le roi les reçoit à composition moyennant une amende de trois cent mille écus d'or, qui les réduit à la misère. — Bruits répandus, mais dont l'auteur ne se porte pas garant, que des bannissements et des supplices auraient eu lieu après l'entrée des Français. — Cambrai, où le roi avait été reçu à sa première demande, est frappée néanmoins d'une contribution de quarante mille écus d'or. — Les armes impériales sont enlevées de dessus ses portes et remplacées par les

armes de France. — Thomas Basin a ouï dire depuis que Louis XI les fit remettre lorsqu'il rappela à lui les troupes qu'il avait logées dans la ville, et aussi qu'il fit rendre gorge à un sien capitaine de trente mille écus dont celui-ci s'était enrichi au détriment de l'église de Cambrai. — Il est possible que la spoliation du trésor de la cathédrale, dont le roi a été accusé, soit le fait du même personnage.

Chap. ix. — Louis XI assiége Avesnes, défendue par une garnison de Brabançons et de Hainuyers. — Après quelques jours d'une résistance honorable, les défenseurs de la place sont forcés de céder, au moment de l'assaut, devant le nombre des Français. — Massacre des bourgeois qui tombent sous la main des vainqueurs. — Les seigneurs de Culenbourg et de Peruwels sont faits prisonniers. — Le reste de la population est emmenée captive, la ville livrée aux flammes. — La fureur des Français s'explique par le grand nombre des leurs qu'ils avaient vus tomber dans les fossés pendant l'assaut. — Effroi causé en Flandre et en Brabant par cette exécution. — La lenteur des Français à poursuivre leurs succès rend courage aux Flamands. — Ne voyant venir ni l'empereur ni son fils, qu'ils attendaient avec impatience, ils élisent pour capitaine le duc de Gueldre, retenu jusqu'alors dans la prison où l'avait confiné le feu duc. — Sous son commandement, ils envahissent le Tournaisis afin de s'opposer aux ravages d'une garnison que Louis XI avait mise à Tournai. — Au retour d'une course qu'ils avaient exécutée autour de Tournai pour y faire le dégât, ils sont pris à dos par des hommes d'armes français sortis de la ville. — Le duc de Gueldre se porte en avant avec quelques cavaliers qu'il avait, pour couvrir la retraite des Flamands, tous fantassins et incapables de résister à la gendarmerie. — Il est enveloppé et percé de coups. — Au cri qu'il est tué, les Flamands se débandent et courent dans toutes les directions. — Plusieurs sont couchés par terre, d'autres emmenés prisonniers. — Le lendemain, dans une reconnaissance poussée jusqu'à Courtrai, les Français fondent sur un parti considérable de Flamands qu'ils trouvent retranchés derrière leur charroi. — Les Flamands se sauvent, hormis ceux qui se laissent prendre et conduire à Tournai comme du bétail, chassés devant les chevaux des gens d'armes. — Risées des Tournaisiens en les voyant entrer. — Une partie de leur artillerie est amenée avec eux. — Ceux qui ont pu regagner leurs villes,

n'osent plus en sortir de longtemps. — Si le roi avait agi avec vigueur en ce moment, la Flandre, le Hainaut et le Brabant étaient à lui. — Dans toutes ces contrées la population avait comme perdu la tête, à cause du retard désespérant que le fils de l'empereur mettait à venir. — Au lieu de se mettre en état de défense, on faisait des émeutes dans les villes. — Combien le triomphe des Français aurait été facilité par la situation.

Chap. x. — Les lenteurs de Louis XI ne s'expliquent que comme un effet de la bonté divine, obtenu par les prières des âmes pieuses. — Entre la prise d'Avesnes et l'arrivée de Maximilien, il y aurait eu assez de temps pour réduire toutes les villes des Pays-Bas. — Lorsqu'on reprit les opérations, l'été était passé et les pluies rendaient impossible ce qui aurait été facile auparavant. — Ravages commis par les garnisons françaises de la Flandre et du Hainaut. — Les Flamands postés près de Saint-Omer, devant le Neuf-Fossé qu'ils défendaient sous la conduite du seigneur de Suettehuyse (?), sont mis en déroute. — Le Neuf-Fossé est franchi, Cassel incendiée, toute la basse Flandre livrée à la dévastation. — La totalité du pays qui environne Tournai, subit le même traitement. — Succès partiels remportés sur quelques détachements français, qui rendent les autres plus circonspects dans leurs excursions. — Les populations, qu'une longue paix avait amollies, se forment au maniement des armes par la nécessité de se défendre.

Chap. xi. — Heureux effet de l'arrivée de Maximilien, quoiqu'il n'amène avec lui qu'un bien petit nombre de soldats : les courages abattus se relèvent, les séditions s'apaisent comme par enchantement. — Il traverse Louvain et Bruxelles pour se rendre à Bruges, où l'attendait sa fiancée. — L'appréhension générale de la prochaine entrée de Louis XI en Flandre, lui fait précipiter la cérémonie de son mariage. — Il va visiter et mettre en état de défense Lille, Douai, Courtrai, et revient à Bruges tenir un chapitre solennel de l'ordre de la Toison d'or, où il fait entrer de nouveaux chevaliers. — Le mauvais temps met fin à la campagne. — Louis XI se retire sur les bords de la Loire, après avoir cantonné ses troupes dans leurs quartiers d'hiver. — C'est à Arras et à Tournai qu'il concentre le plus de forces. — Il y fait conduire de France et de Normandie des approvisionnements considérables, parce que Tournai était comme bloqué au milieu de contrées ennemies, et que l'Artois

était réduit à l'état d'un pays inculte. — Ces exportations aggravent la misère des provinces, déjà ruinées par les impôts. — Maximilien croit pouvoir réduire Tournai en dévastant, à la faveur de l'hiver, tous les environs de la ville. — Avec les Flamands et des recrues qui lui viennent journellement de la haute Allemagne, il entre dans le Tournaisis où il ne laisse pas une maison debout. — Il se retire après avoir mis des postes sur toutes les routes pour intercepter les convois. — On ne fait que parler, dans les villes de Flandre, de la prochaine capitulation de Tournai. — Des capitaines français, avec cinq ou six cents lances et des gens de pied en proportion, qu'ils ont tirés des places frontières, se mettent à la tête d'un immense convoi qu'on ne les empêche pas d'introduire dans Tournai. — Ils reviennent par le même chemin sans avoir été attaqués. — Les Tournaisiens prennent leur revanche en courant, avec les Français, les environs de Lille, Courtrai et Audenarde, où ils font encore plus de mal qu'on ne leur en avait fait. — Dans une de ces courses sur Audenarde, moins heureuse que les autres, les Français perdent, ceux-ci disent trois cents hommes, ceux-là huit cents. — Les environs de Saint-Omer et les marches du Hainaut sont ravagés de la même manière.

Chap. xii. — A la belle saison, Louis XI retourne en Artois, fortement accompagné. — Les Flamands font de grands préparatifs de défense. — Maximilien réunit tout ce qu'il peut de soudoyers allemands et d'hommes de guerre de ses états. — Il vient camper près de Pont-à-Vendin en Artois. — Du moment qu'il est entré en campagne, le roi s'abstient de toute agression, quoiqu'il ait autour de lui, tant en Artois qu'en Ponthieu, de quoi faire une armée plus nombreuse et mieux pourvue. — Prise de Condé et de plusieurs petites places du Hainaut, que les Français avaient détruites et évacuées lorsque l'archiduc quittait Mons, lieu du rassemblement de ses troupes. — Maximilien envoie un défi à Louis XI de son camp de Pont-à-Vendin. — Le roi ne juge pas à propos d'accepter la bataille. — Par l'entremise de quelques gentilshommes des deux partis, une trêve est proposée et conclue pour un an, avec rétablissement des relations commerciales entre les deux puissances. — Cette trêve, faite sans le consentement des sujets de l'archiduc, occasionne contre ceux qui l'ont négociée une irritation telle, qu'ils n'osent plus se montrer dans les grandes villes. — On se plaint surtout d'y voir compris les Tournaisiens, qui

avaient commis de si grands ravages en Flandre et en Hainaut. — La trêve commence le 11 juillet 1478. — Les Flamands et Hainuyers refusent de l'observer à l'égard des Tournaisiens, qu'ils tuent ou pillent lorsqu'ils s'aventurent hors de chez eux. — Les Tournaisiens se plaignent au roi, qui les autorise à s'arranger comme ils pourront avec leurs ennemis. — Ils s'engagent envers l'archiduc et ses sujets à ne plus recevoir de garnison française, et à observer une neutralité qui leur permettra de commercer en tout temps avec les sujets des deux états. — Ils donnent de cela leurs lettres scellées et consenties par le roi. — Généralement la trêve est mal observée et pleine de périls pour les marchands qui s'y fient. — Le brigandage, qui s'organise sur terre et sur mer, donne lieu à des récriminations réciproques. — Les torts paraissent être du côté des sujets de l'archiduc.

Chap. xiii. — Projet d'un congrès qui devait se tenir à Cambrai, au mois de septembre, pour traiter de la paix ou d'un prolongement de trêve. — Les ambassadeurs de l'archiduc s'étant rendus au lieu désigné, ceux du roi refusent d'aller plus loin que Saint-Quentin. — Les autres prétendent rester à Cambrai; on s'offre mutuellement des lettres de sûreté; finalement le congrès n'a pas lieu. — La trêve continue d'être violée. — Pertes subies par la marine marchande hollandaise. — Les États des pays de l'archiduc se réunissent à Termonde, en sa présence. — Ils décident qu'il ne sera plus parlé de paix ni de trêve, tant que le roi n'aura pas restitué les terres dont il s'était saisi au mépris de son dernier traité avec le feu duc. — Aucune raison ne peut prévaloir contre ce parti extrême, auquel on est poussé par la réputation de perfidie que Louis XI s'était faite. — Il est à croire cependant que cette fois il était sincère. Une réduction de plus de mille lances opérée sur les compagnies d'ordonnance, la neutralité permise aux Tournaisiens et certaines paroles de lui, prouvent qu'il voulait bien réellement la fin de la guerre. — Comme les États lui imposent des conditions qu'on est sûr qu'il n'acceptera pas, ils votent des subsides pour l'entretien de l'armée, et règlent la conduite de la prochaine campagne. — Louis XI va passer l'hiver dans un château des environs de Chinon, dont il fait garder les abords pour que personne ne vienne le troubler dans ses plaisirs. — Le bruit se répand dans les états de l'archiduc, qu'il est atteint d'une maladie qui le rend incapable d'aucun mouvement. — En France, on

se dit tout bas, non-seulement qu'il est malade, mais qu'il est mort. — On acquiert plus tard la certitude qu'il travaillait à la formation d'une nouvelle armée et à l'augmentation des impôts. — La Normandie est taxée pour sa part à 765 000 francs. — La cote de cette province, moindre d'un tiers l'année d'avant, avait déjà contraint plusieurs milliers d'habitants à s'expatrier. — Les douze cents lances, précédemment licenciées, sont remplacées par huit ou dix mille Suisses.

Chap. xiv. — Louis XI fait partir en Bourgogne une grosse armée, dont ses Suisses faisaient partie, pour reprendre la Franche-Comté sur l'archiduc. — Les Français, voulant venger leur échec de l'année précédente, vont assiéger Dôle que défendait un corps peu nombreux de Suisses. — La brèche est bientôt ouverte et l'assaut donné. — Cette ville, que recommandaient son université et son parlement, est détruite par le feu. — On dit que les Suisses de la garnison l'ont livrée à leurs compatriotes de l'armée française; ce qui paraît peu probable à l'auteur, vu la loyauté connue du caractère allemand. — Le désastre de Dôle, qui était réputée la plus forte place de la Comté, épouvante les autres villes et leur fait accepter, quoiqu'à regret, la domination française. — La confédération suisse s'alarme de ce que la conquête de la Comté lui a donné Louis XI pour voisin. — On prétend qu'elle rend un décret qui force les citoyens, engagés au service du roi, à revenir dans leur pays dans un délai fixé, sous peine d'être considérés comme bannis. — Ceux-ci, ajoute-t-on, obéissent après s'être fait payer de ce qui leur était dû. — Thomas Basin croit néanmoins que beaucoup ont dû rester au service de la France, préférant l'argent du roi à la stérilité de leurs montagnes. — Besançon désespère de résister toute seule aux Français et envoie proposer un accommodement. — Le seigneur de Chaumont, lieutenant général, y entre avec un corps d'armée. — Il reçoit le serment des habitants, auxquels il confie la garde de leur ville, les menaçant d'une destruction certaine, s'ils manquent de fidélité au roi. — La conquête de la Franche-Comté est achevée en quelques mois. — Faux bruit qui se répand d'une victoire que le prince d'Orange, subventionné par les Flamands et les Brabançons, aurait remportée sur les Français avec l'aide des Suisses.

Chap. xv. — Après la perte de la Bourgogne, Maximilien, con-

formément à la délibération des États, réunit les garnisons de la Flandre et de Saint-Omer pour aller se poster avec elles devant Thérouanne, qu'il n'assiége que d'un côté.—A la nouvelle que les Français arrivent en force, il se déplace pour aller au-devant d'eux. — Il les rencontre dans la direction d'Hesdin et les attaque à l'improviste. — L'avant-garde de l'archiduc cède au choc des gens d'armes français ; dix-huit cents hommes de cavalerie fuient à toute bride à Aire et à Saint-Omer, non sans perdre beaucoup des leurs en chemin. — Les gens de pied, qui étaient sous le commandement de l'archiduc et du comte de Romont, capitaine général des Flamands, s'élancent à ce moment critique contre les francs archers de l'armée française. — Ils arrivent la pique en avant, malgré les efforts de la gendarmerie pour les rompre. — Un combat terrible s'engage entre les deux infanteries. — Les Flamands remportent une victoire qui leur coûte cher. — Leur charroi est envahi derrière eux par les hommes de la garnison de Thérouanne et par les gens d'armes qui en font butin, et qui massacrent tout ce qu'ils rencontrent, de valets, de marchands, de femmes et d'enfants. — L'artillerie de l'archiduc est enlevée et mise en batterie contre son armée. — Les Flamands arrivent à temps pour la reprendre. — Les Français, dépouillés d'une partie de leur butin, emportent néanmoins avec eux tout ce qu'ils ont pu charger sur leurs chevaux. — La bataille a eu lieu entre Saint-Omer et Hesdin, en août 1479. — Elle a duré jusqu'à la nuit, et l'archiduc a couché avec les siens dans le camp français. — Louis XI n'a perdu à cette journée que deux capitaines : le Beauvaisien, qui commandait une compagnie de cent lances, et Wast, bailli de Rouen, qui mourut à Abbeville des blessures reçues dans le combat. — Les Flamands n'ont pas fait de prisonniers, ayant mis à mort tout ce qui leur tomba sous la main. — En France, on chante des *Te Deum* et on allume des feux de joie, comme si la victoire était au roi. — Les mêmes démonstrations ont lieu dans les pays de l'archiduc, et avec plus de fondement, puisqu'il put passer la nuit sur un champ de bataille qui faisait partie du territoire français. — Après avoir évalué d'abord la perte des Français à dix mille hommes, on la réduit plus tard à six ou sept mille. — Peu de gens d'armes ont succombé. — La poursuite à laquelle ils s'étaient lancés, dès le commencement de l'action, passe pour avoir démoralisé l'infanterie et causé sa défaite. — Néanmoins, les Flamands

ont perdu beaucoup de monde, quoiqu'on n'en fixe pas le chiffre. — Le comte de Romont a été atteint d'une blessure dont il était guéri au bout de quelques jours.

Chap. xvi. — Les Flamands, ayant perdu leurs bagages et leurs provisions, sont forcés de retourner chez eux le lendemain de la bataille. — L'hiver suivant se passe sans nouvelle expédition; mais les Français transportent sur mer le théâtre des hostilités, et dirigent leurs exploits contre la pêche aux harengs, si fructueuse pour les Flamands et les Hollandais. — Une escadre de vaisseaux corsaires capture la flottille qui était sortie pour cette pêche des ports de Flandre, de Hollande et de Zélande. — Barques, pêcheurs et poisson sont emmenés en Normandie. — Une seconde flottille, mise sous la protection de vaisseaux de guerre flamands et hollandais, est capturée également avec une partie de l'escadre qui lui faisait escorte. — On évalue à plus de cent le nombre des voiles capturées par les Français, et celui de leurs prisonniers à un millier d'hommes. — La disette de harengs se fait sentir dans toute l'Allemagne. — Rigueur de l'hiver de 1479. — Il a sévi à deux reprises : d'une manière assez supportable jusqu'à Noël; avec une intensité de froid sans pareille du 15 janvier au 15 février. — Des arbres séculaires ont été desséchés; presque toutes les vignes ont péri en France et en Allemagne : ce qui a causé pendant deux ans la disette de vin. — Vers le printemps, une trêve d'un an, à commencer du 1er mai, est signée entre Louis XI et l'archiduc. — Cette trêve ne rétablit pas les relations commerciales; elle ne suspend qu'à moitié les voies de fait.

Chap. xvii. — Sédition grave qui s'élève à Florence en 1479. — La renommée que les Médicis avaient acquise dans le monde par leurs affaires de banque, et leur influence dans la république, excitent l'envie de la famille Pazzi. — Il se trame contre la vie de Laurent et de Julien Médicis un complot dans lequel entre le comte Hiéronyme, neveu de Sixte IV et capitaine général des troupes de l'Église. — D'autres conjurés sont mandés à Florence, entre autres l'archevêque de Pise, qui était de la famille Pazzi, et le seigneur Jean-Baptiste, capitaine du pape. — Innocence reconnue plus tard d'un cardinal qui était en légation à Florence dans le même moment. — Au jour fixé pour l'accomplissement du crime, les Pazzi invitent les deux Médicis à un grand repas. — Le matin de

ce jour, qui était un jour de fête, le cardinal-légat est prié de célébrer l'office à la cathédrale de Florence. — Pendant la messe, les Pazzi et leurs complices se jettent l'épée à la main sur leurs victimes. — Laurent est assassiné dans l'église; Julien, averti par le tumulte, a le temps de s'échapper du côté de la sacristie où il parvient à se barricader, après avoir reçu une légère blessure.— A la nouvelle de cet attentat, toute la ville se met sous les armes.— On donne la chasse aux conjurés, qui sont massacrés sur place ou conduits en prison. — L'archevêque de Pise, armé sous sa chape et conduisant une bande des siens, accourt sur la grande place et force l'entrée du palais. — Il est cerné par la multitude et bientôt arrêté.—Il est pendu à une fenêtre, comme ayant été pris les armes à la main. — Cet acte de vengeance s'explique par l'exaspération du peuple, et l'exaspération du peuple par les horribles circonstances de l'attentat des Pazzi. — On soumet à de nombreux interrogatoires le capitaine Jean-Baptiste, afin de savoir par lui si le pape a trempé dans le complot. — Finalement il est exécuté. — Indignation de Sixte IV à cause du genre de mort infligé à l'archevêque de Pise. — Il en voulait d'ailleurs aux Médicis qui lui faisaient de l'opposition à Florence, qui en avaient fait précisément à cause de la promotion de l'archevêque de Pise. — Il se laisse aigrir encore davantage par le comte Hiéronyme. — Il jette l'interdit sur Florence et unit ses troupes à celles de Ferdinand, roi de Naples, pour faire la guerre à la république. — Le fils du roi de Naples et le comte Hiéronyme prennent le commandement de l'armée confédérée. — Les Florentins cherchent à s'appuyer sur l'alliance des Vénitiens. — La perte de plusieurs châteaux leur prouve l'infériorité de leurs forces et la nécessité d'un accommodement. — Laurent de Médicis s'embarque au port de Pise et va trouver le roi de Naples avec deux galères. — Les Florentins sont réconciliés avec le pape par l'entremise du roi.

Chap. xviii. — Dans l'été qui suit le rétablissement de la paix en Toscane, une flotte turque fait voile de l'Illyrie sur les côtes de la Pouille. — Les infidèles surprennent la ville d'Otrante, dont ils s'emparent sans beaucoup de peine et où ils commettent toutes sortes d'excès. — Ils empalent l'archevêque, violent les femmes et les filles, ou se font un jeu cruel de couper leurs robes au-dessous de la ceinture. — Terreur dans toute la chrétienté à la nouvelle de ce désastre. — On tremble que les Turcs n'entreprennent la con-

quête de l'Italie. — La mort du sultan a mis un terme à ces appréhensions. — Les Turcs se fortifient à Otrante. — Le roi de Naples garnit de troupes les places des environs. — Une flotte se met en mer pour fermer toute communication entre la côte de Grèce et l'Italie. — Des provisions d'armes et de vivres, que les Turcs reçoivent malgré cette précaution, leur permettent d'attaquer une armée napolitaine sur laquelle ils ont l'avantage. — Ils passent l'hiver à Otrante. — Après la mort du sultan, le pape et les autres puissances de l'Italie se confédèrent avec le roi de Naples contre l'ennemi commun. — On assiége Otrante par terre et par mer. — Les Turcs obtiennent de se retirer la vie sauve.

Chap. xix. — La trêve d'un an entre Louis XI et Maximilien se passe assez bien, sauf les actes de brigandage commis sur les frontières. — Mort de la duchesse Marie. — Sortie de Bruges pour se promener, elle est jetée à terre par son cheval qui se cabre. — On la relève horriblement froissée. — On la porte dans son palais, où elle expire au bout de quelques jours. — Son éloge. — Deuil où sa mort prématurée plonge ses sujets et son époux. — Elle leur laisse cette consolation d'avoir donné le jour à un fils et à une fille qui hériteront de ses vastes domaines. — Situation affreuse du pays, si elle était décédée sans enfants.

Chap. xx. — L'auteur passe au récit des événements d'Utrecht, ville qu'il habitait alors. — Utrecht, capitale de la Frise, a pour seigneur son évêque. — Factions qui divisent d'ancienneté ses habitants et ceux des autres villes de Frise et de Hollande. — Le schisme existe jusque dans le sein des familles, comme cela était jadis et n'a pas encore tout à fait cessé d'être en Italie. — Au lieu de s'appeler Guelfe et Gibelin, on s'appelle *hoeck* et *kabeljau*, c'est-à-dire Hameçon et Cabillaud. — Assoupies un moment sous les deux derniers ducs de Bourgogne, ces factions se sont réveillées après la mort de Charles le Téméraire. — Tandis que la funeste division des Français en Bourguignons et Armagnacs a fini après quarante ans de calamités, celle de Frisons et Hollandais résiste depuis deux siècles et aux édits des princes et aux conseils de la religion. — Elle est sans but, absurde par son objet comme par ses dénominations, puisque la pêche du cabillaud s'exerce dans tout le pays, et partout avec le même genre d'hameçon. — En 1480 quelques Hoecks de Leyde, bannis de leur ville, viennent

à Utrecht, où leur opinion avait toujours dominé, requérir l'assistance des magistrats. — A l'insu du clergé et du peuple, on arme pour eux une compagnie de deux cents Trajectins, qu'on met sous le commandement de Reyner de Broeckhuysen, chevalier, et de Henri de Nyevelt. — L'expédition, feignant de prendre une direction opposée, se rend de nuit sous les murs de Leyde, et, à la faveur de la glace qui entourait la ville, s'introduit dedans, tandis que les habitants dorment tranquillement dans leurs lits. — Les Hoecks de Leyde se réunissent aux bannis et réduisent à l'inaction, malgré la supériorité du nombre, ceux de l'opinion opposée. — On met en lieu de sûreté une quarantaine de personnes dont les maisons sont livrées au pillage. — Le règne de la faction victorieuse n'est marqué que par des actes de vengeance. — Il finit bientôt par l'arrivée de l'archiduc d'Autriche, dont la nouvelle fait fuir les Trajectins. — Ils s'en retournent chez eux chargés de butin, et les bannis qui les avaient amenés, sont forcés de reprendre le chemin de l'exil.

Chap. xxi. — La délivrance de Leyde a été favorisée par les événements de Dordrecht. — Comment la bourgeoisie de cette ville, qui était de longue date à la tète du parti des Hoecks, avait fait triompher son opinion à Gouda, à Schoonhove, à Rotterdam et dans plusieurs autres villes. — Comme elle se voyait déjà, par la surprise de Leyde, dictant des lois à la Hollande entière, le seigneur d'Egmont introduit à Dordrecht deux cents hommes d'armes, cachés sous le chargement de trois navires. — Les Cabillauds de la ville, prévenus du coup, livrent à l'ennemi tous les chefs du parti hoeck. — L'un des bourgmestres est tué en voulant se défendre. — On pille les biens de quelques-uns de ceux qui ont été arrêtés, on en conduit d'autres à la Haye pour y subir la peine de mort, mais on ne touche à personne du menu peuple. — Les autres villes du parti, épouvantées, se soumettent à l'archiduc. — Appréhension de l'auteur, que le vieux levain d'insubordination ne soit pas détruit, et qu'on ne voie les Hoecks reprendre un jour le dessus. — Courroux de l'archiduc contre les Trajectins, et notamment contre ceux qui avaient participé à la prise de Leyde. — Il les décrète d'arrestation et ordonne la saisie de leurs biens dans ses états. — Il consent néanmoins à mettre tout en oubli, pourvu qu'Utrecht se soumette à une légère amende et chasse de ses murs le seigneur de Montfoort ainsi que les réfugiés hollandais.

— Ces conditions sont refusées, quoiqu'aux termes des anciens traités les Trajectins ne dussent pas donner asile aux sujets rebelles des comtes de Hollande.

Chap. XXII. — Éloge de David, bâtard de Philippe le Bon, alors évêque d'Utrecht. — Après vingt-quatre ans d'un gouvernement paisible, la mort du duc Charles lui ôte la possibilité de contenir plus longtemps les dispositions turbulentes de ses sujets. — Heureux résultats de la paix : embellissements de la ville, aisance des citoyens, qui presque tous avaient acheté dans les villes de Hollande des cens héréditaires ou viagers, dont la somme formait un revenu annuel de cinquante-six mille florins.—Malgré cet état prospère, un parti veut changer la magistrature et les fonctionnaires de la cité. — Pour mettre ce dessein à exécution, on fait venir le seigneur de Montfoort, vassal de l'évêque d'Utrecht, qui avait eu des démêlés avec lui. — Il entre dans la ville petitement accompagné. — La multitude des perturbateurs se joint à lui. — Les anciens membres du conseil sont maltraités ou chassés ; les vicaires et officiers de l'évêque abandonnent Utrecht. — Le seigneur de Montfoort se fait livrer les clefs des portes. — Il est acclamé par le peuple comme le restaurateur de la liberté. — Des festins de réjouissance se donnent à tour de rôle sur les places des divers quartiers de la ville. — Le nouveau régime se change bientôt en une insupportable tyrannie. — Les Trajectins ont à marcher jour et nuit, par le froid et par la neige, contre les ennemis du libérateur, qui sont devenus les leurs. — Accusations portées contre l'évêque par quelques-uns de la ville et par certains membres du clergé. — On se plaint qu'il ait profité de l'intimidation exercée par le feu duc, pour amoindrir les priviléges des citoyens. — Le véritable motif de la rébellion est plutôt la rancune gardée de ce que la maison de Bourgogne avait fait triompher les Cabillauds au détriment des Hoecks, qui étaient les plus nombreux à Utrecht. —L'opposition faite à David, lors de sa promotion par le saint-siége, dérivait du même esprit de parti. — Le frère du seigneur de Bréderode, contendant élu, appartenait à une famille des plus obstinées parmi les Hoecks de Hollande. — Vœux formés par les riches pour rentrer sous la seigneurie de l'évêque et avoir la paix avec l'archiduc.

Chap. XXIII. — Les réfugiés hollandais et les autres de la faction

sentent le péril d'un accommodement avec Maximilien. — Le seigneur de Montfoort fait venir en secret vingt ou trente routiers pour se maintenir. — Décret d'expulsion porté contre lui et les gens de sa suite, au mois d'août 1481. — Il refuse de s'y soumettre.—Les riches bourgeois, fatigués de la stagnation du commerce, se rassemblent sur un pont près de la porte de Tollensteghe. — Le seigneur de Montfoort, accompagné des siens et de l'un des bourgmestres, occupe la place de l'hôtel de ville qu'il munit de bombarbes, et fait sonner le tocsin. — Hésitation du peuple sur le parti qu'il faut prendre. Les uns se rendent à la place, les autres à la porte, et ceux qui vont du côté de la porte sont les plus nombreux. — Au lieu de marcher immédiatement sur l'hôtel de ville, on laisse Montfoort réunir ses partisans et prendre ses dispositions. — On perd le temps à briser la porte de Tollensteghe pour envoyer chercher du secours au château de Wyck, où se tenait l'évêque.—L'évêque arrive en personne jusqu'à la moitié du chemin entre Wyck et Utrecht; mais le seigneur de Montfoort, l'étendard déployé, s'est déjà porté contre le rassemblement avec ses routiers, et d'autres gens de guerre que commande Henri de Nyevelt, son neveu. — Une décharge d'haquebutes, qui fait tomber sur le pavé trois ou quatre personnes, suffit pour disperser la foule. — La troupe marche en avant, chassant devant elle et forçant à sortir de la ville une partie du rassemblement. — La porte de Tollensteghe est barricadée pour que les fuyards ne rentrent plus. — Cinq cents citoyens, des plus riches et des plus considérés, sont ainsi expulsés d'Utrecht. —Ils s'en vont d'abord à Wyck, et de là se répandent dans les villes des environs. — Quelques jours après, le seigneur de Montfoort, pour réduire au silence ceux des mécontents qui n'avaient pas désemparé, fait venir des légions de routiers.—Triste aspect de la ville, encombrée de misérables soudards et de brigands. — Satisfaction du menu peuple, qui s'abandonne aveuglément à la haine qu'on lui avait inspirée contre son seigneur.—Injures et malédictions proférées dans le public à l'adresse de l'évêque.

Chap. xxiv. — Tant de soldats réunis à Utrecht et les menaces de mort que ses ennemis ne cessent d'avoir à la bouche, contraignent David à s'entourer aussi de gens de guerre pour sa sûreté personnelle.—Il met des garnisons à Wyck, à Reenen et à Yselstein. — Amersfoort, où le parti contraire à l'évêque avait aussi

triomphé, se maintient dans l'alliance la plus étroite avec Utrecht. — Frédéric, seigneur d'Yselstein, vient avec ses routiers mettre le feu au faubourg de la porte Sainte-Catherine, sous Utrecht. — L'incendie se propage et gagne toutes les chaumières autour de la ville. — Des paysans périssent dans les flammes, les autres se sauvent sans pouvoir rien emporter. — Spectacle désolé de la campagne. — Le pays tout entier est réduit au même état par les courses des partis qui viennent de Hollande ou des places tenues au nom de l'évêque, et par les représailles des Trajectins. — David vient à deux reprises prendre logis dans les couvents des faubourgs, espérant par là ramener la ville à de meilleurs sentiments. — Sa présence ne fait qu'envenimer la haine. — Les rebelles font des sorties avec les routiers, pour tâcher de le surprendre.—L'inutilité de ses avances et les souffrances de la goutte le décident à s'enfermer définitivement dans son château de Wyck.

Chap. xxv. — Entreprise des routiers d'Utrecht sur Naarden, ville de Hollande, d'où les Trajectins tiraient leurs subsistances.— Des soudards, habillés comme les femmes de la campagne qui vont au marché, s'emparent d'une des portes de Naarden, font irruption dans la ville et la mettent au pillage, après avoir tué du monde jusque dans l'église. — Ils retournent à Utrecht avec leur butin et des prisonniers, à la nouvelle que des navires amènent d'Amsterdam un fort détachement de troupes. —Les Hollandais se mettent à leur poursuite et les forcent à jeter en chemin une partie de ce qu'ils emportaient. — Cet attentat soulève contre Utrecht la Hollande tout entière. — Les milices des villes se réunissent sous le commandement du stathouder, Joosse de Lalaing, et viennent bloquer les routiers dans une bastille établie au débouché du canal d'Utrecht dans le Leck. — Imprudence des assiégeants qui n'ont le soin ni de se retrancher dans leurs quartiers, ni de faire surveiller les mouvements de la ville. — Ils sont surpris un matin par les Trajectins qui les dispersent sans combat. — Ils s'enfuient à leurs embarcations, laissant quarante morts sur le terrain et soixante prisonniers aux mains de l'ennemi. — Les vainqueurs rentrent à Utrecht avec trente bombardes de tous les calibres, du butin et plusieurs étendards hollandais. — Une ambassade est envoyée à l'archiduc, en Brabant, pour tâcher de trouver un accommodement avec lui, à l'exclusion de l'évêque.

— Sauf cette condition, à laquelle il ne pouvait souscrire, le prince offrait toutes les facilités imaginables. — Paroles attribuées au seigneur de Montfoort, qu'il verrait plus volontiers la charrue passer sur Utrecht que l'évêque y revenir, et que le salut avec un tel maître était pire que la famine, la peste et l'extermination des habitants jusqu'au dernier. — Ces discours, comme tant d'autres actes tyranniques, passent sans contradiction, malgré le grand nombre d'honnêtes gens qui soupiraient après le gouvernement de leur évêque. — Après le retour des négociateurs de la paix, de nouvelles compagnies de routiers à pied et à cheval sont mandées à Utrecht. — La garnison devient si nombreuse, qu'elle eût été en force pour massacrer la population et faire proie de la ville. — Les citoyens sont forcés de sortir tous les jours avec elle pour aller faire le dégât à trois et quatre lieues de la ville.

Chap. xxvi. — Les chefs du gouvernement songent à opposer à l'évêque un personnage puissant qu'ils feraient *reward* ou protecteur du pays, avec l'espérance de succéder bientôt à David. — Ils jettent les yeux sur Engilbert, frère du duc de Clèves, jeune homme de dix-huit ans, qui n'avait fait preuve encore ni d'instruction ni de vertu. — Ils font entre eux le serment de ne se point raser jusqu'à ce qu'ils l'aient introduit dans la ville. — Le public ne comprend cette conjuration que parce que les barbes tombent aussitôt après l'arrivée d'Engilbert. — Il entre à Utrecht le 24 décembre 1481, aux grands applaudissements de la multitude, mais non de ceux qui avaient quelque expérience des choses. — L'allégresse se change en affliction dès le lendemain de Noël. — Comment le stathouder de Hollande, pour venger son échec de Waert, était venu avec trois mille hommes de troupes aguerries, ayant sous ses ordres le margrave d'Anvers et le Petit Salazar, capitaine d'une compagnie de Français et d'Espagnols. — Après avoir pris et saccagé Emmeresse, il s'avance à une lieue d'Utrecht, pour brûler les bourgs situés au milieu des tourbières. — A la vue de l'incendie, cinq mille hommes sortent en désordre pour courir à l'ennemi. — Les hommes d'armes auxquels ils ont affaire, se mettent en bataille et exécutent une charge qui les a bientôt dispersés. — Quinze cents hommes de la ville et des faubourgs restent sur le terrain; un plus grand nombre sont emmenés prisonniers. — Deuil que font les parents des victimes. — Probabilité de la prise d'Utrecht, si les Hollandais s'y étaient portés aussitôt après

leur victoire. — L'auteur présume que Dieu a empêché ce malheur par miséricorde pour les justes. — Aggravation de la misère publique. — Les propriétaires ne retirent plus rien, ni de leurs fermes situées dans les états de l'archiduc et dont les revenus sont saisis, ni de celles du pays, que la guerre a détruites. — On est réduit à vivre de ses économies, ceux qui en ont. — Le prix des denrées hausse du double et du triple, parce qu'il faut les tirer toutes d'un seul endroit, et sous la protection des soldats. — Toutes les industries languissent faute de matières premières et encore plus d'acheteurs. — Maladies engendrées par les privations. — Multitude innombrable de mendiants fournie par la ville et par la population réfugiée des campagnes. — Progrès de la désaffection au gouvernement.

Chap. xxvii.—Entreprise des routiers sur Vianen, la seule ville qui approvisionnait Utrecht, ayant le privilége de commercer avec les sujets de l'archiduc. — Elle est livrée de nuit par trahison, pillée puis occupée militairement, sans aucune provocation de sa part à l'encontre des Trajectins. — Elle s'était toujours refusée à recevoir garnison de l'un comme de l'autre parti. — Des bannis d'Utrecht, qui s'y étaient retirés, sont mis à rançon par les routiers. — La conséquence de cet exploit est de faire cesser les arrivages dont Vianen était l'entrepôt.—Après trois mois d'occupation, Zwanenborch, chef des routiers qui avaient fait le coup, s'accommode avec les habitants par l'intervention du seigneur du lieu. — Il se fait payer trois mille florins et, quittant le service d'Utrecht, se retire chez lui avec son butin. — Échec subi par ceux d'Amersfoort dans une sortie exécutée sans précaution. — Ils donnent dans une embûche et perdent, outre trois cents des leurs, plus de douze cents bœufs tout engraissés et prêts à être conduits aux foires de l'automne.—Entêtement de la faction, malgré ses revers. Recrudescence de la disette et des maladies.—Maigreur des hommes, des femmes et surtout des enfants qu'on rencontre dans les rues d'Utrecht. — Fréquents pourparlers avec des commissaires envoyés par l'évêque ou par l'archiduc pour le rétablissement de la paix. — Ils échouent toujours par l'obstination d'Amersfoort et d'Utrecht à ne pas vouloir se soumettre à leur évêque. — On pense dans le public que les négociations ne sont, de la part des gouverneurs des deux villes, que de pures feintes pour satisfaire l'opinion, ou pour tâcher de circonvenir l'ennemi. — On remarque

que des expéditions sont dirigées sur la campagne, toutes les fois que des conférences sont ouvertes. — On veut induire le clergé à prêter serment à Engilbert de Clèves, comme avait fait le peuple lors de son entrée. — Des remontrances présentées au nom des cinq grandes églises de la ville modèrent pour un temps ces obsessions. — On cherche aussi à obtenir l'adhésion des ecclésiastiques à un mémoire par le moyen duquel on compte faire déposer l'évêque. — A force de menaces et de violences, une formule, toute différente de celle qu'on proposait, est acceptée; mais la poursuite de l'enquête expose à la risée ses malencontreux auteurs, et ils y renoncent. — L'idée a été reprise plus tard, et un appel a été porté au saint-siége par l'entremise de deux cardinaux, dont on a eu bien de la peine à obtenir le concours.

Chap. xxviii. — On veut qu'Engilbert de Clèves, qu'on avait logé dans le palais épiscopal, fasse acte de souveraineté. — On lui conseille d'émettre de la monnaie d'or et d'argent à son nom. — Cette monnaie, d'abord de bon aloi, ne tarde pas à être altérée par la supercherie de ceux qui en avaient la fabrication. — Elle tombe dans un complet discrédit hors d'Utrecht et à Utrecht même. — La différence était d'un tiers entre son poids et sa valeur légale. — Un village des environs ayant acheté, moyennant finance, sa sécurité des gouverneurs de la ville, on persuade à Engilbert que le traité passé avec la ville ne l'oblige en rien. — Il mène une compagnie de routiers contre ce village, le fait piller et incendier. — Expédition montée contre Yselstein avec le secours de gens de guerre que le duc de Clèves avait envoyés à Utrecht. — Dommages causés par la garnison d'Yselstein, qui enlevait journellement les bêtes envoyées au pâturage ou à la paisson. — Haine invétérée entre les seigneurs d'Yselstein et les Trajectins. — Dicton que ceux d'Yselstein étaient ennemis d'Utrecht dès le ventre de leurs mères. — Engilbert et le seigneur de Montfoort sortent de la ville à la tête de quatre mille hommes d'infanterie clévisienne, et s'avancent jusqu'à une portée de trait d'Yselstein. — Ils enveloppent la place, mais sans prendre de positions ni se retrancher. — Au bout de cinq ou six jours le manque de provisions les force de rentrer à Utrecht. — Les Clévisiens ne tardent pas à retourner dans leur pays, faute de solde. — L'espoir qu'on avait fondé sur ces auxiliaires se trouve ainsi dissipé. — On continue néanmoins à compter sur Louis XI, qui depuis le commen-

cement de la sédition était considéré comme l'ancre de salut. — On ne parle que d'échecs infligés par les Français à l'archiduc d'Autriche ; on s'attend à voir bientôt sa puissance totalement anéantie, et par là l'évêque David destitué de tout appui, et son siége à la disposition d'Engilbert de Clèves.

Chap. xxix. — Autres espérances fondées à Utrecht sur Guillaume d'Aremberg. — Comment cet homme, vassal de l'évêque de Liége, avait été banni, à raison de ses crimes, de l'avis et consentement des États du pays. — Il profite de ce que l'évêque avait refusé le passage du pays de Liége aux armées de Louis XI, pour aller offrir au roi de procurer ce passage, et par là d'introduire les Français dans le Brabant et dans le comté de Namur. — Le roi consent à lui prêter quelque peu de ses troupes. — Voulant avant tout se venger de l'évêque, il s'avance inopinément sur Liége à la tête de quinze cents hommes. — L'évêque n'est informé de son approche qu'au dernier moment ; il commande aux bourgmestres de faire assembler les métiers sous leurs bannières. — Il prend les devants avec les gens de sa maison, et sort dans le faubourg, comptant que la milice de la ville va le suivre. — Les Liégeois, soit lâcheté, soit trahison, le laissent aller tout seul. — Il se trouve bientôt en face de son ennemi, qui se jette sur lui comme un furieux. — Quoiqu'il se rende à merci et offre de racheter sa vie au prix de tous ses biens, Guillaume d'Aremberg lui fend la tête d'un coup d'épée. — L'un des siens tombe à côté de lui, les autres prennent la fuite. — On le dépouille de son armure et de ses autres vêtements ; son cadavre reste pendant trois jours étendu tout nu sur la place. — Un frère du duc de Bourbon, proche parent du roi de France, oncle de la feue duchesse Marie, réunissant à tant d'illustration le caractère de l'épiscopat, gît ainsi sans sépulture par la vindicte d'un exécrable assassin. — Les religieux de saint François obtiennent enfin à grand'peine la permission de l'inhumer dans leur église. — Ce crime a été commis le 30 août 1482. — Guillaume d'Aremberg se hâte d'entrer dans la ville qu'il trouve tout ouverte, et où il est reçu sans résistance, comme un protecteur qui aurait été invité à en venir prendre le gouvernement.

Chap. xxx. — Confiscations sur plusieurs membres du clergé et de la bourgeoisie, outre ce qui est pris aux partisans et conseil-

lers du défunt évêque. — Le meurtrier espère lui substituer son propre fils. — Il réunit le chapitre de la cathédrale, qu'il tient enfermé jusqu'à ce que l'élection soit accomplie. — Il contraint les églises à lui fournir hypothèque auprès des banquiers de Cologne et de Venise ou de Florence, pour un prêt de trente mille ducats, qu'il juge nécessaire pour obtenir du saint-siége la confirmation de l'élection de son fils. — Il se fait apporter les clefs de toutes les villes du pays de Liége. — Les villes du Brabant et du Namurois se mettent sous les armes pour s'opposer à l'établissement d'une si dangereuse tyrannie dans leur voisinage — Invasion du pays de Liége. — Hasselt, où Guillaume d'Aremberg avait déjà mis garnison, est emportée d'assaut et réduite en cendres. — Ce désastre entraîne la soumission de Saint-Tron et de plusieurs autres places. — Bilsen, pour s'être crue capable de résister avec six cents hommes qu'avait envoyés le duc de Clèves, succombe également et périt aussi par le feu. — Reddition de Maeseyck. — L'armée brabançonne assiége un château près de Liége, que le tyran vient défendre avec les routiers et les milices du pays. — Il est accompagné du fameux chef de bande Wachtendonck, commandant six cents hommes d'armes et d'autres troupes fournies par le duc de Clèves. — Une bataille s'engage, où les Brabançons ont le dessus. — Wachtendonck périt avec son corps d'armée. — La perte des vaincus, évaluée à quatre mille morts et deux mille prisonniers, est rabattue de beaucoup par d'autres estimations. — Guillaume d'Aremberg s'enfuit à Liége. — Il fait mourir les deux bourgmestres (un seul, suivant d'autres), comme coupables de n'avoir point exécuté ses ordres. — Il se rend de là à Huy où il rassemble les débris de son armée. — Faute des Brabançons de n'avoir point marché sur Liége, qui aurait vraisemblablement capitulé après la retraite du tyran à Huy.

Chap. xxxi. — Attente à Utrecht du résultat des événements de Liége. — Après Louis XI, après le duc de Clèves, dont un traité garantit l'assistance, Guillaume d'Aremberg est compté pour un bon défenseur, qui viendra avec des troupes nombreuses, si l'archiduc d'Autriche ou les Hollandais assiégent la ville. — Paix conclue, au mois de décembre 1482, entre Louis XI et Maximilien. — Par un article du traité, le roi renonce à toute assistance de sa part en faveur de Guillaume d'Aremberg, du duc de Clèves et de la cité d'Utrecht; et il s'engage, de plus, à prendre le

parti de l'archiduc contre tous ses ennemis. — Les Trajectins refusent de croire à cette paix, abusés par les fausses nouvelles que les chefs du gouvernement font circuler. — Il faut se rendre, quelques mois après, à l'évidence du commerce rétabli entre les états des deux souverains et à la publication solennelle du traité. — On entretient la multitude dans son aveuglement, en lui faisant accroire que la paix n'aura pas de durée. — Louis XI absous du grief d'avoir trahi les Trajectins et le duc de Clèves, puisqu'il n'avait pas de traité avec eux. — Sa conduite envers Guillaume d'Aremberg est plus blâmable, surtout s'il est vrai, comme on l'a prétendu, qu'il l'ait avoué d'abord de tout ce qu'il avait fait. — Guillaume, quoique abandonné par le roi, se maintient à Huy et dans quelques autres places. — Les Brabançons viennent pour l'assiéger. — Il les surprend à deux lieues de Huy, le 16 mars 1483. — Il trouve une résistance imprévue, tombe avec son cheval, qui est tué sous lui, et parvient à se dégager, laissant cent trente morts sur le terrain et quatre-vingt-un prisonniers aux mains de l'ennemi. — Après avoir passé la nuit à errer dans les bois, il retourne à Liége le lendemain. — Les habitants, grands et petits, étaient aux portes, prêts à recevoir les Brabançons, s'ils avaient paru. — Les Trajectins, pour conclusion de beaucoup de victoires faussement attribuées au tyran liégeois, sont forcés de reconnaître la réalité de ses revers. — Ils persistent néanmoins dans leur rébellion.

Chap. xxxii. — Au mois d'août 1482, un monitoire apostolique est fulminé à la poursuite de David de Bourgogne, pour qu'Engilbert et les membres du conseil de la cité aient à lui restituer ses biens, et à lui obéir comme à leur seigneur légitime. — L'interdit est décrété contre Utrecht et contre Amersfoort, si, dans le délai de trois jours, le monitoire n'a pas ressorti son effet. — Engilbert déclare qu'il se soumet, qu'il va quitter l'évêché, en y remettant les choses dans l'état où il les a trouvées. — Ceux de la faction le détournent de ce dessein et lui persuadent d'interjeter appel. — Nullité de l'appel en pareil cas, prouvée par les prescriptions du droit canonique. — Il se sert néanmoins de ce prétexte pour décliner l'effet de l'interdit. — Des prédicateurs osent soutenir cette doctrine en chaire, en se prévalant du titre d'inquisiteurs comme d'une garantie d'autorité. — Le clergé séculier se prononce pour l'obédience, après avoir pris connaissance du monitoire par les copies qu'il a reçues d'Engilbert lui-même. — L'office cesse dans

l'église Saint-Laurent. — Les fauteurs de la rébellion prennent avec eux une bande de trois cents soldats, et vont au chapitre de la cathédrale où se tenait une réunion du clergé. — Ils menacent les assistants de les tuer tous et de livrer leurs biens aux routiers présents, si la célébration du culte n'est pas immédiatement reprise. — Le clergé cède à une intimidation bien concevable, laissant à ses membres inférieurs le soin d'officier. — La cessation a lieu quelque temps après à Saint-Martin et à Saint-Jean, les célébrants de ces deux églises prétextant des injustices que leur font leurs supérieurs, sans dire un seul mot de l'interdit. — Le service divin continue chez les frères mendiants et dans les autres églises. — Malgré les efforts tentés par les magistrats, le clergé refuse de souscrire à l'acte d'appel.

Chap. xxxiii. — La base du traité entre Louis XI et Maximilien a été le mariage du dauphin avec Marguerite, fille de l'archiduc. — On assigne à la jeune princesse, pour sa dot et pour sa part dans la succession maternelle, les comtés de Bourgogne et d'Artois, ceux de Mâcon et d'Auxerre, les seigneuries de Salins, Bar-sur-Seine et Noyers, toutes possessions occupées ou conquises par les Français depuis la mort du duc Charles. — Il est spécifié qu'au cas où la princesse mourrait sans enfants, les terres sus-nommées retourneront à son frère Philippe ou à ses hoirs; mais le roi de France les retiendra en sa main pendant le temps nécessaire pour régler les prétentions de la couronne sur les villes et châtellenies de Lille, Douai et Orchies, et ce temps ne pourra pas excéder trois ans. — L'auteur s'abstient de rapporter les autres articles du traité. — Il rappelle, seulement pour mémoire, que, peu de temps avant la conclusion de la paix, Louis XI s'était rendu maître d'Aire, moyennant une somme de 30 000 écus d'or, payée au capitaine de la ville.

LIVRE VII.

Chap. i. — Allégresse des populations à la paix d'Arras. — Tableau de la misère d'où elle allait tirer les deux états belligérants : dans les Pays-Bas, les alarmes de l'invasion, les demandes continuelles de subsides et de collectes, la cessation du commerce européen dont les Flandres avaient été jusqu'alors l'entrepôt, l'interruption de la pêche aux harengs, l'amoindrissement de la fa-

brication des draps et des autres industries d'où le peuple tirait ses moyens d'existence; en France, les impôts portés au triple de ce qu'ils étaient sous Charles VII; la Normandie, pour sa part, payant 1 200 000 francs au lieu de 300 000, sans compter la gabelle du sel, le quart denier du vin vendu au détail et l'imposition du vingtième sur les autres denrées; le reste des provinces pressurées dans une proportion égale, selon leurs ressources; l'émigration produite par l'impossibilité de supporter tant de charges, la famine et la peste résultant à la fois de la dépopulation et d'une succession de mauvaises années. — Les sujets de Maximilien accueillent avec bonheur le moment du repos, malgré leurs anciennes protestations de ne vouloir ni paix ni trêve. — Les inimitiés sont mises en oubli. — Les marchands des deux états se donnent des festins de réjouissance. — Au printemps suivant, des commissaires du roi viennent, avec une brillante compagnie de grandes dames, chercher la princesse Marguerite, qui leur est remise à Hesdin pour être conduite au dauphin, son fiancé. — On avait attendu jusque-là, parce qu'elle n'avait que trois ans, et qu'on aurait craint de lui faire faire le voyage de France pendant la saison rigoureuse. — Le rétablissement de la tranquillité sur le continent est vu avec chagrin par les Anglais, qui ne désirent que trouble pour le succès de leurs prétentions sur la France. — Louis XI supprime la pension de 50 000 écus qu'il faisait au roi Édouard. — Les relations s'aigrissent entre les deux pays. — Des actes de piraterie ont lieu sur la Manche, au plus grand dommage des Anglais que des Français.

Chap. ii.—Mort prématurée d'Édouard IV, par suite d'une indigestion de fruits et de légumes qu'il avait mangés avec trop d'avidité, en revenant de faire ses dévotions le vendredi saint 1483.— La tutelle de ses fils, encore mineurs, est dévolue au duc de Glocester, son frère, qui en abuse pour préparer l'usurpation de la couronne. — La veuve d'Édouard se réfugie en franchise à l'abbaye de Westminster. — Supplice des lords Rivers et Hastings, et d'autres grands personnages dont le duc redoutait l'opposition. — Il se fait couronner à Londres. — Il allègue une ancienne loi anglaise qui excluait du trône les enfants nés d'une femme qui aurait eu un autre mari avant le roi, comme c'était le cas de la reine douairière. — Doutes sur l'existence de cette loi. — Il fonde aussi la prétendue incapacité de ses neveux sur ce que le premier mari

de leur mère vivait encore lorsqu'elle avait été épousée par le roi : chose dont il n'avait jamais été question du vivant d'Édouard IV. — Ces moyens sont exposés par lui devant le parlement qu'il avait réuni à la Tour de Londres. — Lord Hastings défend avec chaleur les droits des enfants d'Édouard. — Les portes du château sont fermées sur lui ; des gardes apostés le saisissent et lui coupent la tête. — Les gens de sa maison qui l'attendaient sous les murs de la Tour, sont mis en émoi par le tumulte que cause son exécution. — Sa tête leur est montrée de dessus la muraille. — On met en prison l'archevêque d'York et l'évêque d'Ely, qui avaient fait aussi de l'opposition dans la même assemblée. — La reine est gardée à vue à Westminster. — Les fils du roi passent pour être retenus prisonniers à la Tour. — Insuccès d'un soulèvement en leur faveur tenté par une cinquantaine de citoyens de Londres. — Quatre d'entre eux sont décapités. — Incertitude où l'on est sur le sort des enfants. — L'auteur pense que leur oncle a dû les faire mourir, par précaution contre l'esprit de révolte qui caractérise le peuple anglais. — Il compte que vingt-deux rois d'Angleterre sont morts victimes des partis. — Il affirme l'assassinat des fils d'Édouard, comme un fait qui a été avéré plus tard. — La paix continue de régner entre Louis XI et Maximilien. — Détresse à Utrecht, les provisions ne pouvant y arriver que d'un seul endroit. — Les citoyens sont requis à tour de rôle d'aller escorter les convois en compagnie des routiers. — Beaucoup profitent de l'occasion pour s'enfuir dans les pays d'Outre-Yssel : à raison de quoi les autres sont dispensés dès lors de cette corvée.

Chap. III. — Vœux pour la paix à Utrecht. — Un parti nombreux prend les armes, fait main basse sur les gouverneurs, qui sont incarcérés, et retire aux bourgmestres la garde des clefs. — Au lieu de prendre conseil des honnêtes gens et d'envoyer chercher David de Bourgogne, les insurgés n'usent de leur victoire que pour laisser paraître une haine insensée à l'égard de leur seigneur. — Un homme de bien s'étant avisé de dire tout haut devant la foule qu'il fallait faire partir une députation auprès de l'évêque, on crie de toutes parts qu'on n'a rien de commun avec lui. — Celui qui avait donné ce conseil aurait été écharpé sur la place, s'il ne s'était prudemment évadé. — Engilbert de Clèves, pour rétablir l'ordre, promet de distribuer un tonneau de bière à chacun des corps de métiers. — Enthousiasme de la multitude qui le

fait venir à l'hôtel de ville, lui livre les clefs des portes et lui prête serment de fidélité.—On boit la bière, sauf à la payer plus tard, et chacun retourne chez soi.—Délivrance de ceux qui avaient été mis en prison. — L'ancien gouvernement se rétablit, plus fort que jamais. — L'auteur de la commotion est décapité, sous prétexte d'autres crimes qu'on lui impute; neuf citoyens sont condamnés au bannissement. — Modération des partis pendant toute la durée du mouvement. — Il n'y a point eu de sang répandu, mais seulement des gens bannis et d'autres mis aux arrêts dans leur maison.

Chap. iv. — Continuation des misères qui affligeaient la ville depuis deux ans.—L'interdit reste suspendu sur la population, l'anathème sur les détenteurs des biens de l'évêque. — Les frères prêcheurs et les cordeliers, implacables ennemis de leur pasteur, célèbrent toujours l'office dans leurs églises. — Plusieurs paroisses en font autant, mais la cathédrale et la collégiale de Saint-Jean restent fermées. — Conférences pour la paix à la Haye, à Bois-le-Duc, à l'abbaye d'Oestbroeck. — Les envoyés d'Utrecht vont s'y aboucher avec les plénipotentiaires de David, de Maximilien ou des villes de Hollande, mais seulement pour donner le change au peuple. — Chaque fois qu'ils sortent de la ville, les routiers sont envoyés pour faire le dégât en Hollande ou aux environs. — Rescision des traités par lesquels les villages s'étaient rachetés du pillage et de l'incendie, avant l'arrivée du damoiseau de Clèves.— On exige qu'ils se rachètent de nouveau. — Un village des environs de Wyck qui en avait passé par là, est envahi néanmoins par le damoiseau lui-même à la tête des routiers. — Quoique accueilli amicalement et hébergé par les habitants, il fait piller et brûler leurs maisons. — Désespoir des gens de campagne à la nouvelle de cette exécution.

Chap. v. — Les Trajectins commencent à s'apercevoir que leurs gouverneurs les abusent, que les propositions les plus raisonnables sont toujours rejetées par eux et qu'il n'y a pas à espérer de paix. — Cessation complète du commerce et de l'industrie. — Le clergé et les rentiers sont au bout de leurs économies. — On ne voit que morts et mendiants. — Mauvaises années en France et en Allemagne pendant tout le temps qu'a duré la rébellion d'Utrecht. — La disette s'aggrave pour la ville de l'état d'abandon où est laissée

la campagne. — Les denrées s'y payent le tiers ou la moitié en sus de ce qu'elles coûtent dans les pays d'où on les fait venir, et où elles sont déjà d'un prix exorbitant. — Conspiration pour affranchir la ville pendant une sortie des routiers. — Le 21 avril 1483, pendant une absence d'Engilbert de Clèves qui était allé dans son pays, les gouverneurs d'Utrecht envoient les routiers couper du bois pour l'employer aux fortifications. — Eux-mêmes se réunissent pour délibérer sous la présidence du seigneur de Montfoort, dans la salle capitulaire de la cathédrale, qui était le lieu des grandes assemblées de la ville. — Les chefs du complot vont fermer les portes du chapitre. — Des gens se répandent par les rues en criant : « La paix ! » — Tous les conjurés accourent sur la place de l'hôtel de ville. — En un moment le peuple est sous les armes. — On ferme les portes de la ville, on met des postes sur les remparts, on se saisit des gouverneurs et on les conduit, sans leur faire de mal, jusqu'à la porte Sainte-Catherine, où ils sont mis en prison.—Cette fois on n'envoie pas chercher le damoiseau de Clèves, mais bien l'évêque qui était à son château de Wyck, à deux lieues de la ville. — Allégresse de David de Bourgogne, quand il apprend que la délivrance de la ville n'a coûté la vie à personne. — Il accorde le pardon du passé et arrive le soir même, accompagné de deux cents hommes de guerre. — Il est reçu avec des cris de joie, au milieu d'une illumination générale. — Les mécontents, dont il y avait un certain nombre dans le clergé et dans le peuple, font semblant de partager le plaisir des autres. — Les routiers, trouvant porte close lorsqu'ils reviennent de leur ouvrage, se logent dans l'un des faubourgs et se montrent disposés à se retirer, pourvu qu'on leur paye leur arriéré. — Le nouveau gouvernement acquiesce à leur demande. — Retour des bannis. — Arrivée de chariots et de navires qui amènent des provisions. — Animation de la ville, opposée au morne spectacle qu'elle offrait lorsque ses rues n'étaient fréquentées que par des soudards de mauvaise mine.—L'évêque veut amener à un accommodement le seigneur de Montfoort qu'il tient prisonnier avec toutes sortes d'égards dans l'une des chambres de son palais. — Montfoort ayant consenti à mettre sa ville et son château sous la main de l'évêque, celui-ci part avec une escorte de gens de guerre pour aller prendre possession. — Il apprend en chemin que le siége est devant la place, par le fait des Hollandais qui voulaien

la détruire et se délivrer par là d'un voisinage dangereux. — David de Bourgogne retourne à Utrecht. — Il fait de vains efforts pour détourner les Hollandais de leur entreprise.

Chap. vi. — Comment Henri de Nyevelt, qui gardait le château de Montfoort pour son oncle, s'était retiré à Amersfoort, puis à Clèves, aux premières nouvelles de la révolution d'Utrecht. — Il endoctrine sans beaucoup de peine le duc et son jeune frère. — Le damoiseau consent à le suivre à Amersfoort avec cinq ou six cents routiers de ceux qui avaient été chassés d'Utrecht. — Des transfuges sont chargés de faire savoir à Amersfoort tout le détail du service organisé pour la défense d'Utrecht. — David mande à lui une bande de deux cents routiers pour se précautionner contre les entreprises de Henri de Nyevelt et d'Engilbert de Clèves, dont il sait la présence à Amersfoort. — Par excès de confiance ou par trahison, on néglige à Utrecht de garnir la place de l'hôtel de ville de barricades et de serpentines, comme cela s'était fait du temps de la rébellion; on n'a pas le soin d'augmenter la garde de nuit sur les remparts. — Le 7 mai 1483, à deux heures après minuit, les Clévisiens et la garnison d'Amersfoort, commandés par Henri de Nyevelt, parviennent jusqu'au pied de la muraille sans que personne les ait aperçus. — Une bande s'introduit dans la ville par escalade, et va ouvrir la poterne des tanneurs, par où le reste de la troupe fait irruption. — Armés exclusivement d'haquebutes, d'arbalètes et d'épieux, ils se précipitent tous ensemble vers la place de l'hôtel de ville. — Un détachement des soudoyers de l'évêque défend la place pendant deux heures par un feu nourri d'haquebutes, accompagné d'une grêle de traits. — Bruit sinistre des décharges qui se succèdent comme les coups réitérés de leviers avec lesquels on aurait enfoncé les portes des maisons. — Le tocsin sonne en même temps. — Quand les habitants apprennent que ce sont les Clévisiens qui se battent pour le damoiseau, au lieu de sortir à la défense de leur évêque, ils s'enferment dans leurs maisons. — Henri de Nyevelt succombe dans le combat. — Altéré de vengeance contre David de Bourgogne, qui l'avait excommunié, il s'était engagé par d'horribles serments à le tuer de sa propre main. — S'il eût pu jouir de son triomphe, il est à croire qu'il aurait livré la ville au pillage pour réparer le délabrement de ses affaires. — Des adversaires de l'évêque s'unissent aux Clévisiens qui, après avoir été deux fois repoussés,

écrasent sous leur nombre les défenseurs de l'hôtel de ville. — Le seigneur de Montfoort et ses complices sont tirés hors de leur prison, le palais épiscopal envahi et pillé, David de Bourgogne arrêté, accablé d'outrages, chassé hors de chez lui. — A cause de la goutte qui l'empêchait de marcher, on le transporte dans une méchante auberge, où il est gardé à vue pendant plusieurs jours. — Aussitôt la ville occupée, on fait venir d'Amersfoort Engilbert de Clèves. — Les soudoyers de l'évêque et une partie des émigrés qui étaient rentrés avec lui, se sauvent en se laissant couler du haut des remparts. — Des perquisitions sont dirigées contre les autres, qu'on emprisonne et qu'on oblige de se racheter à prix d'argent. Quelques-uns sont seulement internés chez eux. — On incarcère toutes les personnes de la suite de l'évêque, qui n'ont pas eu le temps de s'évader. — Peu de maisons sont forcées et pillées, comparativement à ce qui arrive d'ordinaire dans les mouvements de cette sorte. — L'auteur, qui se trouvait alors à Utrecht, convient que les vainqueurs ont usé modérément de leur avantage, et sans effusion de sang. — Il s'est répandu en actions de grâces quand il a vu l'apaisement subit d'une commotion si effrayante au début. — Le jour même on circulait librement dans les rues, sans autre sauvegarde qu'un petit brassard de toile, qu'il n'était déjà plus nécessaire de porter à l'approche de la nuit. — Les violences cessent immédiatement. — Pour fournir au damoiseau de quoi payer ses routiers, on fait de l'argent avec les rançons des suspects, ou avec des contributions forcées, ou avec des emprunts contractés sous la garantie de la ville. — Les Hollandais, qui assiégeaient Montfoort, décampent au plus vite quand ils apprennent qu'Utrecht est au pouvoir des Clévisiens. — Nouvelle augmentation du prix des vivres, qui avait baissé depuis la rentrée de l'évêque. — Il faut de nouveau tirer à grands frais d'Outre-Yssel de rares provisions, que la difficulté du transport oblige de payer un tiers et plus au-dessus de leur valeur.

Chap. vii. — La captivité de David de Bourgogne, que, pour plus de sûreté, on avait transporté à Amersfoort, excite la compassion de l'archiduc Maximilien. — Aux environs de la Saint-Jean, il vient avec deux mille cavaliers et douze mille hommes d'infanterie assiéger Utrecht, du côté par où la ville s'approvisionnait. — Son artillerie ouvre une large brèche dans la muraille, près de la porte qui avoisine le couvent des Dames-Blanches. —

Le damoiseau de Clèves, le seigneur de Montfoort et autres de la faction, demandent un sauf-conduit pour aller capituler. — Le prince acquiesce à toutes leurs conditions, en y ajoutant, pour sa part, une demande d'argent. — Les négociateurs s'offrent à rester comme otages pendant que le seigneur de Montfoort, qui avait fait des difficultés sur l'article additionnel, ira chercher le consentement de la ville. — Dès ce moment tout le monde regarde la paix comme conclue. — A peine Montfoort est-il rentré à Utrecht, que des hommes de l'armée assiégeante prennent sur eux de faire irruption par la brèche. — Les routiers de la garnison, secondés par les habitants, s'opposent à cette entreprise, que l'archiduc, immédiatement averti, vient arrêter par sa présence. — Un ou deux des assaillants périssent de sa main ; il en fait pendre deux autres. — Cette alerte est cause que le seigneur de Montfoort reste à Utrecht, et qu'on ne parle plus de la capitulation. — Le damoiseau de Clèves est retenu prisonnier avec Gérard Zondenbalch, l'un des bourgmestres d'Utrecht. — On se plaint de cette détention comme d'une violation du sauf-conduit. — Des personnes impartiales l'expliquent, en affirmant qu'il y avait un complot tramé par le seigneur de Montfoort à l'effet d'assassiner l'archiduc, s'il était entré dans la ville aussi peu accompagné que le voulait le projet de capitulation, et que les otages n'ont été déclarés prisonniers qu'après la révélation de ce complot. — Incertitude de Thomas Basin entre ces opinions contradictoires. — Les hostilités recommencent. — Pendant que les assiégés réparent la brèche avec des pièces de charpente et des remblais, de l'autre côté on construit des machines pour battre les murailles et les tours. — L'effort des assiégeants se concentre sur le faubourg fortifié et populeux qui est devant l'issue par où les navires descendent à Amsterdam. — Ayant d'abord commencé par là leurs opérations, ils avaient été repoussés et mis en déroute. — Ils réussissent à la seconde attaque, qui se fait d'ensemble. — Les défenseurs du faubourg se retirent dans la ville, après avoir mis le feu aux toitures de chaume dont les maisons étaient couvertes. — L'archiduc perd, quelques jours après cette action, son stathouder Joosse de Lalain, qui est tué d'un coup d'haquebute. — Quel désastre a été pour la ville la perte de ce faubourg qui était rempli d'habitations somptueuses. — L'archiduc fait mettre ses pierriers en batterie devant la porte. — Une énorme brèche est ouverte au

bout de trois jours. — Consternation des routiers et des Trajectins, qui s'en vont en troupe déclarer au seigneur de Montfoort qu'il ait à rendre la ville ou, sinon, qu'ils la rendront eux-mêmes. — Ceux de la faction reconnaissent qu'il faut céder au vœu du peuple sous peine d'être écharpé. — Ils envoient traiter avec Maximilien.

Chap. VIII. — L'archevêque de Strigonie et de Salzbourg, alors en ambassade auprès de l'archiduc, accorde, moyennant finance, sa médiation aux envoyés d'Utrecht, et conduit les choses à bonne fin. — La capitulation délivre la ville des souffrances où l'avait plongée l'épuisement de toutes ses ressources. — Le siége a duré un peu plus de deux mois; la ville a été rendue le 7 septembre. — Peu de jours après, David de Bourgogne, réintégré dans la plénitude de sa puissance, revient d'Amersfoort à Utrecht aux acclamations des honnêtes gens. — Pendant le siége, le bruit a couru un moment que le duc de Clèves allait amener une armée au secours de la ville; mais n'ayant pas pu réunir assez de troupes, il n'a pas osé tenter l'entreprise. — Maximilien séjourne assez longtemps à Utrecht avec son armée. — Difficulté de contenir un si grand rassemblement d'hommes de toutes langues, Français, Espagnols, hauts et bas Allemands. — Sollicitude du prince pour les satisfaire de leur solde, dont le défaut leur servait de prétexte pour réclamer comme un droit le pillage de la ville. — Il est impossible d'empêcher les voies de fait isolées. — Ils enlèvent les portes, fenêtres et autres boiseries des maisons, pour faire du feu. — Quelques-uns ayant été condamnés à mort pour ces déprédations, les autres viennent en troupe les arracher au supplice. — On tolère cela pour ne pas amener de conflit. — Peu à peu l'arriéré se paye, et les compagnies s'écoulent l'une après l'autre. — Rétablissement de l'ordre. — L'auteur s'excuse de sa longue digression sur les affaires d'Utrecht. — Il la justifie par la double raison que la rébellion des Trajectins se rattache aux entreprises de Louis XI contre la maison de Bourgogne, et qu'en ayant été lui-même spectateur, il la connaît dans tous ses détails. — Comme quoi Louis XI appela les Trajectins « ses bons amis » du moment qu'ils furent en guerre avec l'archiduc et avec leur évêque. — Lettres qu'il leur écrivait pour les assurer de son appui. — Ces protestations ont abouti au traité d'Arras, par lequel il se déclara l'auxiliaire de Maximilien, contre eux et contre le duc de

Clèves. — Il meurt le 29 août 1483, pendant que l'archiduc campait sous les murs d'Utrecht. — Durée de son règne. — Joie universelle qu'on éprouve à se sentir délivré de lui, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe.

Chap. ix. — Portrait de Louis XI. — Sa chétive apparence à cause de ses cuisses maigres, de ses jambes grêles, de son visage laid et sans noblesse. — Qui ne le connaissait pas l'aurait pris pour un saltimbanque ou un ivrogne. — Des gens ont pu croire qu'il est mort ladre. — Son aversion pour la pourpre et pour les vêtements amples, auxquels il préférait des habits écourtés d'étoffe grossière. — Mésaventure que cela lui a occasionnée à sa première entrée à Abbeville.—Comme le peuple était rangé dans les rues depuis plusieurs heures pour le voir passer, lui s'avançant tout seul par le faubourg, quelqu'un lui demande quand le roi viendra. — Risées et exclamations provoquées par sa réponse que c'est lui qui est le roi. — Son interlocuteur le signale à ses voisins et provoque des huées qui l'accompagnent jusqu'à ce qu'il soit au bout du faubourg. — Son habitude de se dérober par les ruelles dans les villes où, pour sa joyeuse entrée, on avait tendu les grandes rues de tapisseries et préparé des représentations. — Pour empêcher ce manége, on imagine, dans certaines villes, de barricader toutes les rues autres que celles par où on veut qu'il passe. — Sa force à supporter les fatigues, et surtout celles du cheval. — Sa passion effrénée pour la chasse, qui lui a fait interdire cet exercice à tout le monde, sous peine de confiscation de corps et de biens. — Dans ses derniers temps, qu'il ne pouvait plus ni marcher, ni se tenir à cheval, son plaisir a été de faire chasser par ses chiens des rats et des souris qu'on lâchait dans sa chambre. — Commissaires envoyés à Rouen et ailleurs avec l'ordre de faire rassembler sur une seule place tous les chiens grands et petits de la ville, pour prendre ceux qui seraient jugés propres à la chasse aux rats, et les lui envoyer attachés dans des voitures. — Comparaison de ce plaisir avec celui de Domitien tirant aux mouches.

Chap. x. — Embarras qu'on éprouve à définir son caractère, qui n'a présenté que contradictions. — Chiche jusqu'à l'avarice dans certaines occasions, il a été, quand il ne le fallait pas, d'une prodigalité qualifiée de magnificence par les niais. — Il a tiré ses

largesses du sang et de la sueur de ses sujets. — Il a fait monter à douze cent mille livres tournois les impôts de la Normandie, qui n'étaient que de trois cent mille à la mort de son père. — Le Languedoc et les autres provinces ont été grevés dans la même proportion, chacune selon ses ressources. — Ces charges, jointes à la stérilité des dernières années de son règne, ont fait mourir de misère cent mille personnes en France, sans compter cent mille autres que la peste a enlevées. — Émigration des Normands en Bretagne et en Angleterre. — Des villages entiers ont été abandonnés. — Quand on représentait cela au roi pour l'engager à diminuer les taxes, il disait que les survivants payeraient pour les morts, les voisins pour les absents. — Ses extorsions ne lui ont servi qu'à rétribuer et pensionner des gens sans valeur. — Insuffisance du domaine royal avec un pareil gaspillage. — Aliénation de la plus grande partie des vicomtés en Normandie, malgré le serment qu'il avait prêté, à son sacre, de maintenir le domaine dans son intégrité.

Chap. xi. — On ne peut pas attribuer à clémence les grâces et faveurs dont il a comblé des gens qui avaient conspiré contre lui. — Il s'est montré implacable contre un plus grand nombre qui ne lui avaient rien fait. — Rappel de ce qui est arrivé au duc de Nemours, et des mauvais traitements infligés aux membres du parlement qui n'avaient pas voulu le condamner. — Disgrâce du jeune duc d'Alençon, après que son père fut mort dans les prisons du Louvre. — Louis XI le fait incarcérer à Paris pour amener le parlement à prononcer contre lui un arrêt de condamnation. — Peu de temps avant sa mort, il envoie exprès son chancelier à Paris pour que le prince soit châtié, coupable ou innocent. — Le chancelier, qui était un homme juste, n'a pas dû s'employer à cette vengeance inique. — Délivrance de la personne et des biens du duc d'Alençon, aussitôt que Louis XI a eu les yeux fermés. — Réhabilitation du duc de Nemours, et restitution de son héritage à ses enfants. — Noyades et autres supplices par lesquels ont péri quantité d'innocents. — Détentions rigoureuses non précédées de jugement. — Exemple de Balue et de l'évêque de Verdun, dont la captivité a duré douze ans, sans qu'ils aient pu obtenir qu'on leur fît leur procès. — L'évêque de Verdun est resté en prison presque jusqu'à la mort du roi ; l'autre, élargi par l'entremise d'amis puissants, n'a eu qu'à s'en aller bien vite en Italie, pour se sous-

traire à une nouvelle réclusion. — Prélats emprisonnés ou chassés sans raison de leur diocèse, entre autres les archevêques d'Embrun et de Bourges, les évêques de Poitiers et de Laon. — Autres contre lesquels il a été sévi, lorsqu'ils étaient couverts par des édits publics d'abolition. — Doctrine de Louis XI sur la valeur des promesses qu'un roi fait à ses sujets. — Lorsqu'il négociait sa paix avec le roi Édouard, et que celui-ci lui témoignait son appréhension de se fier à lui, qui avait si souvent manqué de parole aux princes de son royaume, il a répondu qu'il ne se croyait pas lié par un serment vis-à-vis de ses sujets, mais que, de roi à roi, ce serait autre chose. — Il n'a été clément qu'avec ceux dont il a cru pouvoir faire des instruments de despotisme, ou dont il a redouté la puissance.

Chap. xii. — Quoique les flatteurs aient vanté sa prudence, ses paroles et ses actions sont plutôt d'un extravagant. — Il a pu faire preuve de fourberie dans maintes circonstances, mais jamais de jugement. — Sa manie de répondre aux gens avant de les avoir entendus. — Quand il donnait audience aux députés des provinces, il les entreprenait tout d'abord, et le plus souvent par des sarcasmes ou des sorties qui leur ôtaient l'envie d'exposer leur créance. — S'il les laissait parler, il les interrompait dès les premiers mots pour leur enjoindre de conclure. — Ses réponses, deux fois plus longues que les discours auxquels elles succédaient, étaient un déluge de paroles assemblées sans choix, sans ordre, sans but. — Il s'exprimait mal, et grasseyait horriblement. — Son intarissable loquacité. — Un personnage éminent a dit de lui que, du matin au soir, sa langue n'arrêtait pas. — Son défaut de bon sens ressort également de ses actes. — Rappel de son expédition de Liége, où il a joué le rôle d'un gendarme à la solde du duc de Bourgogne. — Son édit pour la recherche des chiens. — Anecdote sur la réception de l'ambassade qui vint chercher son serment pour la conclusion du traité d'Arras. — L'abbé de Saint-Pierre de Gand en faisait partie. — Les envoyés flamands sont introduits à la nuit dans une petite chambre où se tenait le roi. — Il était assis dans un coin, l'obscurité permettant à peine de le voir. — Il salue l'abbé et ses collègues en s'excusant de ne pouvoir ni se lever ni se découvrir, mais cela en des termes si ridicules et si inconvenants pour un roi, que la compagnie éclate de rire. — Au moment de prêter serment, il demande la permis-

sion de toucher l'Évangile de la main gauche, parce qu'il avait le bras droit en écharpe, étant paralysé de tout un côté, et en même temps il fait de telles contorsions pour que le coude de son bras droit touche aussi le livre, que les rires recommencent de plus belle.

Chap. xiii. — Raisonnement pour prouver qu'il n'a pas pu être juste, du moment que la sagesse et la bonne foi lui manquaient. — Comment il a tenu le serment deux fois prêté par lui, à Reims et à Notre-Dame de Paris, de gouverner ses sujets selon la justice, de respecter les droits de l'Église et de maintenir l'intégrité du domaine. — Ordonnance de Charles VII pour que les gens d'armes fussent justiciables des juges locaux, dans les garnisons où ils seraient répartis. — Louis XI, après avoir maintenu quelque temps cet édit, en a rendu un autre par lequel les gens d'armes ont été soustraits à la justice ordinaire, et soumis exclusivement au prévôt des maréchaux ou à ses lieutenants. — Dès lors tout a été permis aux gens de guerre, à cause des complaisances que les lieutenants du prévôt ont eues pour eux et pour leurs capitaines. — Abus révoltants qui ont signalé la réforme générale des gabelles. — Des commissaires escortés de sergents sont allés par les cités, villes et châteaux, imposer des taxes de cinquante, de cent, de deux cents livres, qu'il fallait payer sur-le-champ sous peine d'aller en prison. — Clercs, prêtres et religieux, nobles et vilains, ont été soumis à cette exaction, sans recours possible devant les tribunaux. — Les lettres de commission dont les exécuteurs étaient munis, défendaient expressément l'intervention de la justice ordinaire. — Cette réforme a eu lieu deux ou trois ans avant la mort de Louis XI, au plus fort de la misère occasionnée par le poids excessif des impôts. — Réponse à l'objection de ceux qui prétendraient qu'il a été contraint de maltraiter ainsi son peuple, ayant à tenir tête à des ennemis aussi redoutables que l'archiduc d'Autriche et le roi d'Angleterre. — On ne peut pas l'excuser d'avoir fait pis que ce qu'auraient fait les ennemis. — Répétition de ce qui a été déjà dit des souffrances, des émigrations, des épidémies résultant de la misère générale, et de la dureté avec laquelle le roi a vu tout cela.

Chap. xiv. — Définition du courage. — On ne peut pas dire que Louis XI ait possédé cette vertu. — Dans ses entreprises mi-

litaires, il n'a montré que de la pusillanimité. — Issue des deux expéditions qu'il a conduites en personne contre le duc de Bretagne. — Il avait réuni, pour la première, quatre-vingt mille hommes qu'il a licenciés après leur avoir fait dévorer, pour tout exploit, la substance des Manceaux. — Il a mis fin à la seconde quand il a su que le duc s'approchait pour défendre ses frontières. — Ses campagnes contre Charles de Bourgogne ne sont pas plus honorables. — Quoique lui ayant fait beaucoup de mal à Montlhéry, il lui a laissé l'honneur de la journée, et par sa retraite, et par la restitution des villes de la Somme. — Plus tard, avec tant de troupes qu'il avait réunies entre Compiègne et Noyon, tout ce qu'il a su faire a été le honteux traité de Péronne et son voyage pour assister à la destruction de Liége, son alliée. — Plus tard encore, quand il se trouva à la tête d'une immense armée, admirablement équipée et approvisionnée, en présence des Bourguignons qui assiégeaient Amiens, bien inférieurs en nombre et manquant de tout, au lieu de profiter de son avantage, il s'est dépêché de faire trêve avec son ennemi.

Chap. xv. — Ce qu'il faut penser de ses œuvres pieuses, dont la flatterie lui fait un si grand mérite. — Comme elles ne partaient pas d'un cœur pur et qu'elles étaient le fruit de la concussion et de la délation, elles n'ont pas pu être agréables à Dieu. — Origine de la plupart de ses charités. — C'étaient des amendes arbitraires qu'il imposait aux pauvres gens, pour les punir de ce qu'il plaisait à ses espions de lui rapporter comme des délits commis contre sa personne par parole ou par action. — Il appelait cela condamner à l'offrande. — Il s'en faisait payer le prix à lui-même et en donnait une portion au dénonciateur. — Comparaison de ce genre de piété avec celui de Busiris et de Polymnestor. — Le fait de Louis XI est encore plus abominable, puisqu'il enlevait à ses propres sujets ce que les deux autres se contentaient de prendre sur les étrangers.

Chap. xvi. — Parallèle de Charles VII et de Louis XI. — Lorsque la loyauté du père a été si solide qu'il n'y avait qu'à lui rappeler une promesse verbale pour en obtenir l'accomplissement, même au bout de plusieurs années, le fils a été diffamé par tout l'univers pour l'inconsistance, non pas seulement de sa parole, mais de sa signature et de ses serments. — Sobriété du père. —

Intempérance du fils. — On l'a vu, dans un cabaret de Rouen, tenir tête à une réunion de buveurs, en vidant d'un trait la croûte d'un énorme pâté remplie de vin. — Charles VII parlait peu, et toujours avec gravité. — Si parfois, dans l'intimité, il se laissait aller à la plaisanterie, ses paroles étaient de bon ton et de bon goût, dignes de l'approbation des gens sérieux. — Louis XI, toujours occupé à parler, se répandait en obscénités, en bouffonneries ou en médisances sur le compte des absents, qui, pour avoir été rapportées à ceux qu'elles concernaient, lui ont attiré souvent des inimitiés implacables. — Esprit de conduite de Charles VII, qui lui a permis de faire face à la situation déplorable dans laquelle il a trouvé le royaume, et de laisser les choses en si bon état, que, si son fils l'avait imité, la France aurait vu renaître les temps de sa plus grande prospérité. — L'auteur croit en avoir assez dit pour qu'on soit édifié sur le gouvernement de Louis XI.

Chap. xvii. — Revue des plus fameux tyrans de l'antiquité : Phalaris, Marius, Sylla, Denys le Jeune, Néron. — Il n'y en a pas un dans lequel on ne trouve à louer une vertu ou un talent. — Rien de pareil en Louis XI, qui n'a eu ni instruction, ni éloquence, pas même en français, ni capacité militaire, ni grandeur d'esprit en aucun genre. — Il a détesté les princes de son royaume, pour lesquels son père avait été plein d'égards. — Il a évité d'appeler dans ses conseils les hommes doctes et de bonne réputation. — Il ne s'est entouré que de gens de bas étage, ignorants et vicieux, auxquels il a prodigué les honneurs et les grâces. — Exemple du barbier Olivier, qui depuis a été pendu à Paris, en compagnie d'un certain Daniel, le complice de ses méfaits. — Autre exemple d'Étienne Louf, né à Utrecht, dans la dernière classe du peuple. — Ces hommes, et d'autres de même trempe, ont amassé, à force de calomnies, de fraudes et de rapines, des fortunes qui auraient suffi pour soudoyer une grande armée. — L'auteur s'excuse d'avoir tracé un si hideux tableau du règne de Louis XI. — Sa sincérité l'y a contraint. — Il aurait mieux aimé se servir d'autres couleurs, s'il avait trouvé que cela fût possible. — Ce qui s'est passé après la mort du roi est de nature à lever tous les doutes que son témoignage pourrait inspirer. — Comme quoi Charles VIII a été reconnu roi de France, non pas par considération pour son père, mais afin d'éviter les déchirements qui auraient été la conséquence d'un changement de dynastie. — Assemblée des états gé-

néraux. — Les députés de la France et du Dauphiné viennent réclamer tous ensemble contre les innovations tyranniques du dernier règne. — Ils demandent le rétablissement du régime observé sous les anciens rois, et notamment sous Charles VII. — La rédaction de leurs doléances forme un cahier de plus de cinquante articles. — Cette pièce justifie tous les faits articulés par Thomas Basin. — Elle se trouve partout, attendu qu'elle a été imprimée et répandue à un grand nombre d'exemplaires, ainsi que les délibérations de l'assemblée. — Conclusion.

HISTORIARUM

DE REBUS

A LUDOVICO XI

FRANCORUM REGE

ET SUO TEMPORE IN GALLIA GESTIS

LIBER SEXTUS.

CAPITULUM PRIMUM.

Quod non luctus sed lætitia in Flandria et Brabantia fuit de morte Caroli, principis sui; et de tumultibus ac seditionibus popularium statim post subsecutis.

Exstincto Carolo, Burgundionum duce [1], modo quem superiore libro narravimus, mœsti quidem esse eumque lugere potuerunt, qui vel ad eum carius afficiebantur, aut qui sub eo lucrosas administrationes atque officia exercebant, vel alias compendia ex eo accipere soliti erant; verum hi pauci admodum numero, aliorum comparatione qui de ejus occasu lætabantur. Eorum quippe pæne numerus non erat, qui per omnes ferme terras suas, præsertim Flandriæ, Brabantiæ, et reliquas quæ sunt linguæ germanicæ, ingenti lætitia exsultabant, quod talis domini jugo ac

1. Janvier 1477.

servitute liberatæ forent. Putabant enim quasi quodam postliminio priscam se recuperasse libertatem, et veluti dura captivitate solutos; gravi etiam metu se gaudebant exemptos, quo perante pressos se fuisse meminerant, et valde exterritos atrocissimis ac sævissimis minis, quas eis sæpius intulerat, eo quod ejus mandatis ad nutum ipsius minime paruissent. Unde non luctuosum vel mœroris, sed potius hilaritatis et lætitiæ nuntium, ejus nece audita, se accepisse reputabant.

Satis autem huic rei indicium dedit quod in nullis ferme dictarum terrarum insignissimis oppidis, neque ad Deum supplicationes pro salute animæ suæ, neque exsequiarum solemnia, uti fieri in talibus assolet, publice factæ vel habitæ sunt. Sed de hoc, veluti de ea re de qua nulli civium vel subditorum cura esset, mire silentium fere ubique habitum est. Agebat autem cunctorum animos alacriores spes, quam sibi proponebant, libertatis futuræ, quod, eo videlicet exstincto, a gravibus illis collationum et vectigalium atque assisiarum, quibus sub eo premebantur, oneribus liberi immunesque manerent. Et quoniam, ut Cicero eleganter in suis Officiis inquit, « acriores sunt morsus intermissæ libertatis, quam retentæ, » dictarum terrarum populi, veluti duræ captivitatis jugo erepti, per omnia fere illarum terrarum oppida, adversus illos, qui in eisdem oppidis a principe magistratus vel officia acceperant, veluti eos ipsos, qui se dure atque serviliter oppressissent, insurgere cœperunt et tumultuari : præsertim contra nobiles, qui in oppidis regimen et administrationem habuerant. Et ex ipsis quidem magistratibus atque officiariis plures, in variis oppidis,

bonis suis vel magnis pecuniarum summis mulctati, plures etiam capite plexi, vel alias puniti exstiterunt. Quibus periculis quamplures, nondum comprehensi, exterriti et cautiores effecti, sese furori plebium subtrahentes, mutatis sedibus, ad alia loca tutiora se contulerunt, tempusque illic opportunius opperiebantur, quo pacatiores effectæ plebes a tumultibus et seditionibus sedarentur.

Inchoavit autem potissime et valde efferbuit hujusmodi popularis furor atque sævitia in oppido Gandensi. Quo loco de omnibus fere terris atque oppidis, quæ defuncti Caroli ducis ditionis fuerant, maximus celebratus est conventus, in proxima scilicet quadragesima postquam idem Carolus ex hoc sæculo transierat [1].

Cum vero illic inchoassent agitari populorum seditiones atque civium, adversus eos maxime qui, vel tributis principis, vel ipsius oppidi levandis et colligendis præfuissent, facile serpere ad aliaque sese oppida effundere hujuscemodi seditionum malum potuit. Exemplum enim a Gandavo acceptum, et Brugis, et Bruxellæ, et Antverpiæ aliisque plurimis locis statim secutum fuit, similesque motus agitari cœperunt. Nec ob reverentiam filiæ unicæ præfati Caroli ducis [2], ad quam terrarum dominium ex paterna successione devolutum erat, quidquam minus usque faciebant, nec ab eisdem se tumultibus et seditionibus cohibebant (licet etiam ipsa præsens exsisteret Gandavi, cum tales motus agebantur); sed, veluti vinculis atque com-

1. Ces États se reunirent au mois de mars 1477.

2. Marie de Bourgogne.

pedibus soluti, quibus se jugo captivitatis depressos fuisse arbitrabantur, in eos, qui vel auctores vel ministri seu cooperatores ejusdem captivitatis fuisse dicerentur, mirabili odio inardescebant. Et quia superiorem tunc nullum habebant, qui vulgi ita passim sævientis posset audaciam coercere, omnia impune posse pro libito agere se putabant; nec ullus eos optimatum atque nobilium metus, aut etiam ipsius suæ principissæ, innuptæ puellæ, ab hujusmodi ausibus cohibebat: quin potius in eos, tanquam priscæ suæ calamitatis et servitutis auctores vel fautores, insurgere non timebant; vel eos, tanquam partibus regis Francorum faverent, veluti suspectos vehementer habebant. Adeo profecto apud eos de sua nobilitate invaluit ubique sinistra suspicio, ut de nullo pæne procerum seu nobilium terrarum illarum confiderent, sed omnes vulgo dicere et jactitare non vererentur eos esse patriæ proditores, et jam in partes regis Francorum defecisse.

CAPITULUM II.

Qualiter rex statim occupavit terras plurimas Picardiæ; et de legatione ad eum missa ex Gandavo.

Audita autem præfati ducis exstinctione, non diu idem Francorum rex, quem perante ad defunctum animum gessisset, dissimulare potuit, sed palam omnibus fecit. Statim enim cum magnis equitum et peditum copiis in Picardiam venit, ubi in paucis diebus plures ex nobilibus illarum terrarum, etiam de his qui sub Carolo duce tribuni militum atque oppidorum et

arcium capitanei et custodes fuerant, in partes suas pellexit et attraxit.

Omnium enim, quos poterat, animos vel muneribus datis, vel pensionum seu honorum pollicitationibus pertentabat; ita ut, brevi temporis mora, omnes munitiones de comitatibus Pontivi et Artesiæ, demptis paucis, suæ affectionis et ditionis effecerit. Sponte quippe deditionem fecerunt plura illarum partium oppida, ut Abbatisvilla, Monsterolium, *Hesdinch*, Perona, Bethunia et Bolonia, et alia loca quamplura[1]. Initio enim rex non se, velut hostem, venisse ad hujusmodi terras occupandas dicebat; sed eas, ut tutorem legitimum filiolæ suæ, et ad sui conservationem ac defensionem juris, sub sua manu et protectione ponere[2]. Erat quippe ipsius principissæ, unicæ Caroli ducis filiæ, spiritualis in sacro baptismate pater seu patrinus, eamque de sacro fonte levaverat[3]. Unde ex hoc plurimorum de illis terris animos, qui ex fide potius quam aliter cuncta agi existimabant, ad sibi parendum alliciebat. Erat profecto eidem filiolæ suæ consanguinitate propinquus, quanquam alii superessent, qui gradu propinquiore eidem jungerentur.

Ex duplici itaque capite, terrarum suarum atque ejusdem consanguineæ suæ tutelam et gardiam, præ cæteris, habere se debere affirmabat: quia videlicet ejus propinquus consanguineus, et, cum longe cæteris esset potentior ad terras ac dominia ejus tuenda et defendenda, ad hujusmodi tutelæ munus merito

1. Janvier-avril 1477.
2. *Ponebat* dans le ms.
3. Elle était née pendant son exil en Brabant.

præferendus sibi quibuscumque aliis videbatur; sed et ex alio capite, cum, ex notoria regni Francorum consuetudine, quotienscumque aliquis moritur tenens feodum a rege, relictis filiis impuberibus, jus habet rex tutelæ atque gardiæ impuberum, atque feodi seu feodorum, quæ defunctus de ipso tenebat; nec vero solum feodorum illorum, sed et omnium aliorum, esto quod de diversis principibus vel dominis teneantur, regi [non] subditis (satis enim est quod alterum, vel minimum, de rege teneatur, ut cæterorum omnium rex gardiam et tutelam suæ utilitatis efficiat) : sub his igitur coloribus, initio apprehendebat rex, tanquam filiolæ suæ tutor, hujusmodi terras suas atque dominia, asserens se nullam erga eas exercere velle hostilitatem seu perfidiam. Quod quamplures, minus provide hujuscemodi regis sermonibus fidem præstantes, satis perniciose fefellit et delusit.

Audientes autem hæc ita per regem actitari, qui de omnibus terris principissæ, Gandavi, de quolibet statu, gradu atque ordine convenerant, destinarunt ad regem solemnem legationem, in qua fuere duo præcipui cancellarius defuncti principis et dominus de *Humbercourt*[1], viri utique sæculari prudentia callentes, et qui apud defunctum principem præcipuo honore fuerant habiti, magnisque sub eodem, brevi temporis spatio,

1. Guillaume Hugonet, chancelier de Bourgogne, et Gui de Brimeu, seigneur d'Humbercourt, furent envoyés au roi, non pas par les États, mais par la duchesse. Thomas Basin a confondu deux ambassades qui furent séparées par un mois d'intervalle; car celle de la duchesse partit au commencement de février, et celle des États seulement en mars.

opibus ditati. Fuit et inter eosdem legatos nobilis miles de Flandria, dominus de *Gruthuuse*, cum nonnullis quorum nomina non tenemus[1].

Qui cum ad regem accessissent, causas exposuere suæ legationis, pacem cum sua majestate habere humiliter postulantes, et imprecantes quatenus ab ulteriore occupatione terrarum, civitatum et oppidorum principissæ suæ vellet desistere, easque eidem restituere quas jam occupaverat; offerentes velle sibi dimittere et contradere terras et oppida, quæ quondam ab antiquo fuerant juris coronæ regiæ, et ante guerras gestas cum patre, avo et proavo ejusdem suæ filiolæ; simul etiam facere hominii sacramentum pro illis feodis, quæ eadem sua principissa de corona Franciæ teneret; et quod ressortum causarum de hujusmodi terris, juxta antiquas regni Francorum consuetudines, devolveretur ad curiam parlamenti regalis Parisiensis, non habito respectu ad tractatum cum patre ejusdem suæ principissæ, apud Peronam, et alios cum eodem vel etiam bonæ memoriæ avo suo Philippo factos et habitos : quorum prætextu ipsi patrem suum et avum in plurimis terris hujuscemodi, quæ ab antiquo coronæ regiæ spectaverant, bonum habuisse[2] jus, et ab hominii sacramento et ressortis ad dictam curiam regis,

1. Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse, faisait aussi partie de l'ambassade de la duchesse, avec l'évêque d'Arras, le premier échevin de Gand, le grand bailli d'Ypres et deux conseillers. L'ambassade des États était composée de douze personnes parmi lesquelles on remarquait les abbés de Saint-Pierre de Gand et de Saint-Bertin, les pensionnaires de Bruxelles, de Gand et de Mons, et le mayeur de Louvain. *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, 1839, partie II, p. 237.

2. *Ipsi pater suus et avus.... habuere*, dans le ms.

cum omni superioritatis jure, exemptionem validam, tam pro se, quam pro suis hæredibus et successoribus, suum genitorem quæsiisse atque habuisse dicebant; sed his minime attentis, desiderio conciliandæ pacis et amicitiæ acquirendæ et conservandæ cum regia majestate, cederet eadem principissa omnibus juribus quæ per tractatus prædictos sibi quæsita prætendere posset, et quæ adhuc de his ad jus coronæ pertinuerant et suis habebat manibus, regi contraderet atque restitueret[1].

Habebant autem et iidem oratores, vel ex ipsis aliqui[2], ab ipsa principissa sua mandatum tradere regi Atrebatum civitatem, in qua est ecclesia episcopalis[3]; et eam de facto tradiderunt, sub spe quod rex, pro his quæ sibi oblata fuerant (quæ magna profecto erant, et talia esse videbantur, de quibus merito contentari debuisset), pacis conditionem amplecteretur. Sed ipse propter oblationes sibi factas, pacem polliceri non voluit, nisi desponsaretur ipsa filiola sua filio suo delphino...[4]

1. Ces propositions sont bien celles qui furent faites par les députés des États. M. Gachard en a eu l'acte entre les mains, et il les cite dans son Mémoire sur le jugement des ministres de la duchesse. *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, l. c.

2. Ceci doit s'entendre des ambassadeurs de la duchesse.

3. La *cité* d'Arras, quartier de la juridiction épiscopale, par opposition à la *ville*, qui était le territoire de la commune et de l'abbaye de Saint-Vaast. Le roi y fit son entrée le 4 mars, « non point par force, mais par bon voloir des dessusdis de la cité, à cause que ladite plache estoit sienne, comme cambre de roy. » Journal de dom Gérard Robert, religieux de Saint-Vaast d'Arras, publié par l'Académie d'Arras (1852), p. 9.

4. Lacune dans le sens, quoique le texte se suive sans interruption dans le manuscrit.

quem haberet, necnon, quamplures in terris principissæ palam se hæsitare aiebant, imo multi, nec eum habere jactitabant, licet de hoc per regnum Franciæ non ambigeretur. De qua sponsione seu desponsatione fienda cum iidem oratores a deputatis provinciarum, qui Gandavi convenerant, se nihil in mandatis habere assererent, infecta pace ad suos Gandavum redierunt.

Porro cum recedentes a rege licentiam redeundi receperunt, promisit rex suos oratores brevi missurum Gandavum ad eamdem suam filiolam et eos, qui de diversis provinciis suis illo convenerant, per quos eorum animos ad ea, quæ restarent ineundæ pacis, speraret inflectere, ostentans semper suis verbis se ad eam, potius quam ad bellum gerendum, animum intendere.

CAPITULUM III.

Quomodo et qua de causa, reversis legatis, noluerunt Status Flandriarum collecti apud Gandavum intendere ad ea quæ rex postulabat.

Sane quum reversi, quæ apud regem egissent inveneruntque retulissent, cœpit amplius vulgi tumultus simulque omnium ferme, qui illic aderant de diversis terris principissæ, accendi et insolescere, potissime cum agnoscerent audirentque dietenus regem novas arces et oppida occupare, et aliud verbis, aliud factis ostendere, studereque sua intermissione nobiles ac militares, quibuscumque posset viis atque modis, illicere et in partes suas attrahere. Irritabat autem permaxime omniumque animos ab ineundo copulandoque fœdere

distrahebat, cum enim [1] nihil de promissis et sacramentis a se præstitis et factis observare curabat. Nam et cum, nondum emenso biennio [2], treugas cum Carolo, duce suo, hæredibusque et sucessoribus, terris ac dominiis, subditis et servitoribus suis, et ea sacramentis arctissimis, qualia excogitare possibile sit, adjectis etiam pœnis infamiæ omnimodæ et vilipensionis, aliisque gravissimis confirmasset atque roborasset (ita ut neuter supra alterum, de terris, civitatibus, oppidis et arcibus quibuscumque, quarum tunc detentores et occupatores erant, quidquam vi, astu vel dolo, aut quocumque vaframento, seu etiam sponte se dedentibus accolis locorum vel arcium custodibus, integris novem annis currentibus, capere, occupare vel recipere posset; quin potius ubi captæ vel occupatæ ab alterutrius quibuscumque ducibus sive subditis essent, eas illico ultro citroque invicem restitui facere incunctanter tenerentur [3]), tamen contra tot tantaque et tam expresse promissa et jurisjurandi religione firmata venire impudentissime, uti aiebant, minime verebatur. Unde cum homine tam fragilis et incertæ fidei [cum] nec pacis fœdera, nec amicitias ullas validas se habituros ullo pacto possent confidere, qui nec Deo, nec homini unquam (uti vulgo jactabant) fidem aliquam servasset, cumque præterea recens eos teneret memoria de duris et asperis conditionibus, quibus eos dux suus nuper exstinctus oppresserat, pariterque ministri sui et officiales (præsertim Burgundiones et de cæteris terris gallicanæ linguæ), omnibus modis principem ex nationibus gallica-

1. Sans doute *omnino* au lieu de *enim*.

2. Voy. t. II, p. 366.

3. C'est là l'art. 1er de la trêve de Soleuvre.

nis seu de regno Franciæ habere horrescebant, nec ullo pacto audire poterant, seu quod principissa sua delfino, regis filio, prout rex desiderabat, seu alicui alteri principum Franciæ, nuptui traderetur; unum potius ex Germaniæ principibus se cupere ac desiderare, quem regere et gubernare principissæ suæ terras ac subditos humano more, servatis eisdem suis antiquis libertatibus atque consuetudinibus, sperare possent : regnum nempe Francorum et ipsius accolas, in tantæ dejectionis, servitutis et miseriarum cumulum, proh dolor! devolutum aspicientes, ut, pro impiorum dominantium immanitate, nullus ibi quidquam suum dicere posset, sed ex solius unius pendeat arbitrio atque nutu quantum unamquamque provinciam collationum et tributorum pendere oporteat, atque unusquisque solum illud ibi habeat, quod sibi dominantis[1] rapacitas relictum esse permiserit. Unde ad quærendum vel sustinendum principem de illo regio genere, nulla ratione vel suasione inflecti poterant, vel assensum præstare; sed illud, tanquam totius suæ exitium libertatis, vehementissime abhorrebant atque abominabantur.

CAPITULUM IV.

De condemnatione et supplicio sumpto de cancellario ducis defuncti et domino de *Humbercourt*.

Porro cum multi æstimationem haberent quod illi duo, qui legationis causa regem adierant et primiores atque præcipui inter cæteros exstiterant, videlicet cancellarius defuncti ducis Caroli et dominus de *Humber-*

1. *Dominandi* dans le ms.

court, afficerentur ad fœdera cum rege pacemque copulandam, vellentque principissam inducere et suadere sibi quod in conjugium, quod rex desiderabat, suum animum inclinaret; et de hoc in vulgus Gandensium, qui tum inter se seditiones et tumultus pæne jugiter exercebant, rumor exiisset, illos duos pro illa causa, tanquam capitalium criminum reos, apprehenderunt et in carcerem detruserunt[1].

Quibus ita apprehensis, quia fuerant in consilio defuncti ducis principales, statim omnium ferme popularium qui Gandavi exsistebant (quos, vel injuriarum quas sub defuncto tolerarant, vel metus quo serviliter pressi fuerant, recordatio stimulabat), ad eos perdendos et e medio tollendos furor armabatur.

Et quanquam illa vel maxime, quam retulimus, causa animos multitudinis verisimiliter moveret, tamen de multis concussionibus, fraudibus et corruptelis, variisque aliis criminibus, contra eosdem articuli producti et exhibiti fuerunt, consulatu oppidi Gandensis, seu loci magistratibus, sibi de hujuscemodi [forisfactis] plenariam jurisdictionem et cognitionem vindicantibus. Cumque res ipsa et agendi modus principissæ, quæ in oppido præsens tunc aderat, et suo consilio non parum displiceret, requireretque ipsa principissa, tum per semetipsam, tum per nuntios ac legatos, variis et diu ac multotiens iteratis vicibus, quatenus sibi dicti capti restituerentur, tanquam dominæ et principissæ patriæ, ad quam solam jurisdictio et cognitio de objectis in eos criminibus et accusationibus pertineret (utpote qui et præcipui consiliarii

1. 19 mars 1477.

atque officiarii sui, suoque assidentes lateri, et veluti principales domus suæ, sibi familiares exsisterent), hoc tamen minime impetrare potuit, tantum ad eorum perditionem multitudinis animi ferebantur.

Contra eos igitur, coram prædictis oppidi Gandensis magistratibus atque delegatis a variis tum oppidis, tum privatis diversorum statuum et graduum personis, prout unumquemque ultionis de ipsis capiendæ cupiditas, vel acceptæ ab eis injuriæ recordatio perurgebat, de diversis causis et capitulis quæstio habebatur. Super quibus cum diu satis, ad instruendas criminationum causas, etiam usque ad quæstionem de ipsis acceptam, processus deductus agitatusque fuisset, ducerenturque publice de multis criminibus satis enormibus in jure confessi et convicti, tandem capitalem sententiam acceperunt [1].

Et quamvis a diversis valde differenter de capitulis criminum, pro quibus supplicio adjudicati fuerunt, referretur, talia tamen, inter multa, retexi a viris prudentibus audivimus, quæ leges romanæ sanxerunt ultimo supplicio punienda : quanquam hujuscemodi pleraque talia erant, quæ, duce Carolo imperante, minime pro crimine ducebantur. Atqui profecto, etsi de pluribus concussionibus et corruptionibus rei tenerentur, ea tamen potissima neci et supplicio adjudicandi fuisse a prudentioribus causa putabatur, quare eos de medio auferri multitudo præcipue affectabat quod, de conciliando cum rege pacem, et copulando [2] suam principissam matrimonio cum filio ejus, affectionem gerere æstimabant.

1. Le jeudi saint, 3 avril 1477.

2. *Copulandam* dans le ms.

Non autem cessavit eadem optima principissa et supplicibus precibus, et quibuscumque posset viis atque modis, priusquam de damnatis supplicium sumeretur, intercedere, procurare, instare et orare ut eisdem venia donaretur, et ne de eis pœna sumeretur. Sed tanta fuit obstinatio adversus eos eorum, qui eos sublatos exstinctosque volebant, ut neque preces, neque minæ seu interventiones quæcumque eosdem supplicio subducere potuerunt [1]. Quod profecto satis luctu atque lacrymis dignum fore videbatur, cum essent duo viri mundana et sæculari prudentia multum callentes atque plurium magnarum rerum expertissimi. Erat præterea [2] ipse cancellarius, licet humili satis loco editus [3], homo tamen juris et totius litteraturæ sæcularis peritissimus ac doctissimus, eloquentia etiam et dicendi copia atque promptitudine ornatissimus [4], pluribusque egregiis insignitus virtutibus ferebatur.

1. On lit dans une lettre de Louis XI en faveur des héritiers du chancelier de Bourgogne : « Nostre cousine... requist et pria lesditz de Gand avoir pitié dudict deffunct, et tenir en suspens icelle exécution; à la quelle par le grand doyen dudit Gand fut respondu que bien estoit vray que sans cause on l'avoit condempné à mort; mais qu'il convenoit que ainsi fust, pour contenter le peuple dudit Gand. » Lenglet-Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 513. Cf. le Mémoire de M. Gachard, mentionné ci-dessus, et une note de M. Marchal au tome IX, p. 159, de l'édition bruxelloise (1839) de l'Histoire des ducs de Bourgogne de M. de Barante.

2. *Propterea* dans le ms.

3. Guillaume Hugonet était d'une famille de robe du Charolais. Après avoir été maître des requêtes du duc de Bourgogne, il devint chancelier en 1471.

4. Éloge justifié par la lettre éloquente qu'il écrivit à sa femme le jour de sa mort. Preuves à l'histoire de Louis XI, par Duclos.

Eis igitur capite plexis, hujuscemodi vitæ hujus temporalis ac transitoriæ finis fuit.

CAPITULUM V.

De duce Clivensi, quid Gandavi ageret; et de legatione regis ad principissam, et alia legatione missa denuo ex parte principissæ et suorum ad regem.

Sed nec propterea cessarunt seditiones et turbæ apud Gandenses, verum nonnullos ex præstantioribus civibus suis carcere reclusos, velut repetundarum reos, capite etiam punierunt[1]. Nec facile oppidi portas egredi, per plures dies, cuiquam licebat, absque licentia armatæ plebis, quæ forum observabat et illic excubabat. Unde cum, quodam die, episcopus Leodiensis, qui avunculus erat principissæ[2], ad sua rediturus portas exire tentavisset, negata sibi egrediendi facultate, ad hospitium suum reverti compulsus est.

Erat et illic in oppido dux Clivensis, qui principissæ materteram, ducis Borbonii et dicti Leodiensis [episcopi] alteram sororem, in conjugio habuerat[3]. Qui,

1. L'auteur veut parler des anciens membres de la loi de Gand, qui avaient donné les mains à la réaction du pouvoir ducal lors de l'avénement de Charles le Téméraire. Ils furent exécutés au nombre de six, mais antérieurement au supplice du seigneur d'Humbercourt et de Guillaume Hugonet.

2. Louis de Bourbon, évêque de Liége, était le frère d'Isabelle de Bourbon, mère de la duchesse.

3. Jean, duc de Clèves, avait épousé non pas une princesse de Bourbon, mais Isabelle de Bourgogne, fille du duc de Nevers, par conséquent cousine au troisième degré de la duchesse. L'auteur a confondu ici le duc de Clèves avec le duc de Gueldre, qui avait épousé Catherine de Bourbon.

affinitatis gratia, ad consulendum principissæ et terris suis illo se contulerat. De quo fama fuit quod ad copulandum matrimonialiter ipsam principissam filio suo [1] intenderet, et quod, hujus rei gratia, illo accessisset. Ad quem finem ut pertingere posset, miro modo animos omnium, qui de terris principissæ illic conventum celebrabant, distrahere satagebat [2], ne cum rege fœdera inirent [3], neve principissam suam matrimonio copulari alicui principum gallicanæ linguæ paterentur; sed potius ad aliquem illustrium principum germanicæ nationis animum intendere vellent : illorum quippe fastum, superbiam atque avaritiam, aliorum vero benignitatem, liberalitatem moresque humanos et faciles, spectatos compertosque haberent. Et hoc ipsis quidem non erat persuadere difficile, quibus odium, quod adversus ducem suum Carolum acerbissimum conceperant, idem dudum suaserat.

A quo affectu nec alieni erant etiam principissæ subditi, quibus est gallicana lingua materna. Experti enim vicinorum, qui sub regis degunt imperio, miserias et calamitates, durissimas[que] quibus premuntur servitutes, nec fastus ambitionisque sui ducis nuper exstincti immemores (qui more regio eisdem imperare inchoarat, et plenius atque abundantius id complere disposuerat), non magnopere exoptabant principem habere ex proceribus seu magnatibus Galliarum, quos ferme omnes, eisdem regendi artibus institutos atque in eadem schola imbutos, non absimiles regi fore conjectabant.

1. Nommé Jean, comme lui.
2. *Satagebant* dans le ms.
3. *Iniret* dans le ms.

Misit autem ipse rex, juxta pollicitationem suam, qua promiserat suos se oratores missurum ad filiolam suam deputatosque Statuum, qui Gandavi convenerant, quemdam Oliverium, barbitonsorem suum[1], sed noviter ab eo creatum et nominatum comitem de *Meulencq*[2], qui morum suorum merito cognomentum acquisierat[3]. Qui veniens Gandavum cum uno simplice secretario regio, petiit ex parte regis habere colloquium secretum ad partem, cum principissa sola. Quod cum ipsa audivisset cæterique, qui de ejus aderant cognatione et consilio, mirati sunt et non modicum stomachati : primum quod rex talem infimæ sortis et conditionis hominem talique, uti diximus, insignitum cognomento, ad talem tantamque principissam legatum misisset, et pro tanto tamque arduo negotio pertractando ; deinde quod tantæ principissæ, juvenis puellæ, colloquium, remotis arbitris, expeteret : quod, prima facie, eum in mandatis ab rege habere non credebant. Unde factum sibi fuit responsum quod, si vellet, coram eadem principissa et nonnullis de sua consanguinitate et consilio, paucis numero, suæ legationis onus exponeret; namque cum tali tantaque ju-

1. Erreur. La mission d'Olivier le Daim est du mois de janvier 1477. Elle précéda toutes les négociations entamées avec la duchesse ou son conseil.

2. *Mulecq* dans le manuscrit. C'est Meulan-sur-Seine. Olivier le Daim, capitaine de cette ville, ne prit le titre de comte qu'après que Louis XI lui eut donné une partie du territoire de l'ancien comté par lettres du 19 novembre 1477.

3. Il faut qu'il y ait ici une omission, celle du nom de Mauvais, qu'Olivier avait porté autrefois et que le peuple ne cessait pas de lui donner, quoique Louis XI l'eût changé, par lettres patentes, en celui d'Olivier le Daim.

vencula sola seorsum habere [colloquium], nec fas, neque honestum.

Quod cum hujuscemodi legato responsum fuisset, dixit se non aliter in mandatis a rege expressum habere, sed ad regem libenter se missurum eumque desuper consulere ut, uti ipsi optabant, sibi fieri placeret. Exspectavit itaque per aliquot dies Gandavi, sui reditum nuntii opperiens. Qui cum ei retulisset a priore placito regem quidquam immutare nolle[1], hi vero omnes, qui adsistebant principissæ, cunctique qui illic de terris ejusdem aderant, tale regis placitum, tanquam irrationabile et inhonestum suspectumque de nequitia et dolo, perhorrescerent atque vehementer improbarent, accepta licentia, idem legatus ad eum qui se miserat, infecto prorsus negotio, reversus est[2].

Fuit autem et alia legatio ex parte principissæ et Statuum terrarum suarum ad regem transmissa. Cui cum rex nihil paucis[3] annuere vellet, nisi filiola sua, eorum principissa, filio suo desponsaretur, habereturque ut legitimus tutor sui, suarumque terrarum tutelam atque

1. La version de Commines est plus croyable : « Maistre Olivier.... avoit commission de faire à mademoiselle de Bourgogne aucunes remonstrances à part, affin qu'elles se voulsist mectre entre les mains du roy. Cela n'estoit point sa principalle charge, car il doubtoit bien que à grant peine il pourroit parler à elle seule, et que, s'il y parloit, si ne la sçauroit-il guider à ce qu'il désiroit. Mais il avoit entencion qu'il feroit faire à ceste ville de Gand quelque grant mutacion. » (Liv. V, chap. XIV.) En effet il était du pays, né à Thielt près de Courtrai, et pouvait croire qu'il aurait quelque action sur la multitude.

2. Selon Commines, il s'enfuit de Gand pour aller à Tournay, dont il conserva la possession à la France.

3. Sans doute *prorsus*.

gardiam [haberet], etiam inanis atque sine fructu Gandavum, reverso[1] itinere, rediit.

CAPITULUM VI.

De legatione imperatoris Frederici missa Gandavum, et de matrimonio inter principissam, præsentem, et Maximilianum, per legitimum procuratorem, per verba de præsenti contracto.

Unde, cum hæc ita de principissæ statu suarumque terrarum sub variis opinionum humanarum affectionibus fluctuarent, illustrissimus Fredericus, dux Austriæ Romanorumque imperator, non immemor sponsionum et pactionum, quæ inter se et Carolum, defunctum patrem ejusdem principissæ, paulo ante habitæ fuerant[2], licet remote agens apud Viennam Austriæ, legatos suos destinavit Gandavum ad principissam et deputatos terrarum suarum, qui, uti diximus, illo convenerant.

Erant autem principales in ea legatione illustris Ludovicus, dux Bavariæ, et episcopus Metensis, qui et ipse erat de illustri familia ac prosapia marchio-

1. Plutôt *remenso*.

2. L'auteur, et tout le monde jusqu'à ces derniers temps, a ignoré qu'il avait été question de ce mariage dès l'année 1470. Cela résulte des papiers d'État que l'Académie Impériale de Vienne a publiés récemment sous le titre de *Monumenta Habsburgica* (1re sect., t. I). Rompue après l'entrevue de Trêves, cette alliance fut remise en avant à la paix de Neuss, et le 6 mai 1476 le duc la publia comme devant se faire à Cologne à la fin de l'année, le jour de la Saint-Martin. C'est à cette publication que se rapportent les paroles de Thomas Basin. Les documents autrichiens contiennent de plus une lettre désespérée de la princesse à son fiancé, en date du 26 mars 1477, pour qu'il se presse de venir, s'il ne veut pas qu'elle soit dépouillée de son héritage.

num Badensium, frater et filius duorum marchionum qui novissimi fuerunt, et patruus moderni marchionis[1]. Porro ante præmiserat idem imperator quemdam virum venerabilem, cancellarium suum, Georgium[2], Apostolicæ sedis protonotarium, qui diligenter atque sagaciter exploraret an res ad intentionem suam perficiendam dispositæ forent, ita ut non inaniter et infructuose tam solemnis legatio mittenda pro re tanta videretur. Longe profecto differens erat ab ea quam rex, uti diximus, paulo ante miserat, qui suum barbitonsorem pro re tanti momenti legatum miserat, talis, qualem diximus, cognomenti titulo pro suis claris meritis insignitum.

Itaque cum cognovissent præfati legati quid per præfatum dominum Georgium super re, pro qua profecturi erant, fuerat præparatum, cum spe bona potiundi optatis et cupitis præsentiam ipsius principissæ mature petierunt. Cui cum, coram suis, exposuissent qualiter inter illustrissimum prædictum imperatorem, patrem filii unici Maximiliani, et inclitæ recordationis Carolum, ducem nuper defunctum, genitorem ipsius principissæ, promissiones atque sponsiones firmatæ fuissent de copulando inter se conjugio eosdem illustrem Maximilianum atque ipsam principissam, de hisque

1. Georges de Bade, évêque de Metz, était fils du margrave Jacques, mort en 1453, et frère du margrave Charles, mort en 1475. Le margrave actuel, son neveu, était Christophe, qui vécut jusqu'en 1527.

2. Il est nommé Jooris de Herstelere dans la minute du contrat de mariage de la duchesse, qui est aux Archives provinciales de la Flandre occidentale. *Chronique des faits et gestes admirables de Maximilien I*, translatée de flamand en français par Oct. Delepierre (Bruxelles, 1839), p. 449.

scripta authentica exstarent et confecta fuissent, petebant ut ipsa hujuscemodi paternis de se promissionibus factis assensum suum annuere ac præstare vellet; quod si facere vellet, habere se mandatum procuratorium[1] validum a dicto illustri Maximiliano, sponso suo, de firmando cum ea sacrum conjugii fœdus, etiam per verba, de præsenti. Sane cum tali conjugi tamque illustri copulari eamdem principissam omnes ferme terrarum suarum accolæ magno affectarent desiderio, idque ipsi etiam puellæ placeret, quæ profecto jam matura viro ac nubilis (erat agens ætatis circiter XIX annum), longe potius nuberet pari, tali copulata marito, quam si nuptui fuisset data regio delfino, puero vix octenni, quemadmodum ipse rex fieri voluerat (erant enim Maximilianus et puella ejusdem prope ætatis) : paucis igitur post emensis diebus, matrimonium ipsum juxta sponsionem parentum est conclusum et firmatum etiam per verba de præsenti[2]. Et hujusmodi quidem matrimonialem contractum Maximilianus per legitimum procuratorem, sufficienter fundatum, ipsa vero puella per seipsam, gestis publicis intervenientibus, coram pluribus illustribus testibus perfecerunt, cum multa alacritate et lætitia omnium fere accolarum et subditorum ipsius principissæ terrarum.

Neque tamen id negare ausim, quamplures etiam fuisse de subditis ipsius principissæ, qui, ad obviandum periculo quod imminere de regis indignatione atque inimicitia, et præsens quodammodo cernebatur, maluissent placitis regis fuisse obtemperatum. Atqui, uti jam diximus, tam prava et sinistra opinio de regis per-

1. *Procuratorem* dans le manuscrit.
2. 27 avril 1477.

fidia, suarumque inconstantia et invaliditate promissionum, omnium animis infixa manebat, ut quidquid pactum de eo vel expromissum tenerent, etiam sub quavis jurisjurandi formula roboratum, nihil se efficax et de quo ullatenus possent confidere, egisse æstimarent; sed potius sua quæque sacramenta et fœdera, tanquam reticula et decipulas quibus caperentur et irretirentur incauti, nec alias, accipienda putabant.

CAPITULUM VII.

Quomodo rex ducatum Burgundiæ absque bello acquisivit, et de prima obsidione Dolensi.

Porro hujuscemodi, ut diximus, matrimonio contracto per verba de præsenti, in notitiam regis deducto, cum videret se spretum et contemptum, gravius in eos ipsius odium, furorem atque indignationem ea res accendit; et quod perprius nedum palam ut inimicus, sed potius velut tutor aut curator legitimus, in favorem suæ filiolæ se gessisse et ad juris sui conservationem et utilitatem jactaverat, jam manifeste ut hostis agere cœpit. Contractis namque ex toto regno suo copiis equitum atque peditum, quæ profecto maximæ erant, cui[1] etiam totam regni sui nobilitatem cum adscivisset, igne et ferro terras principissæ aggredi properavit; et populans agros atque pervastans, colonis vel occisis vel captivis abductis, villas quaquaversum per suos incendi faciebat in Picardia, Hannonia atque Flandria.

1. Plutôt *quibus;* mais toute la phrase paraît altérée.

Ducatum quippe Burgundiæ, cum comitatibus Matisconensi et Autissiodorensi, jam in deditionem receperat[1]. Ad quas terras dominum de *Craon*[2] cum cæteris aliis ducibus et parte suarum copiarum ante miserat; et cum illius terræ accolæ accessum liberum ad terras Flandriæ aliasque inferiores habere non possent, eo quod Lotharingia et aliæ intermediæ terræ eisdem hostiles erant, et ita nescirent quæ in Flandria et inferioribus terris gererentur (suggesto eis per regios quod rex cum sua principissa fœdera haberet, ejusque terras jam sub manu ac potestate sua teneret), ita esse existimantes, eo quod de opponenda regi resistentia prorsus desperabant, nescientes quid commodius facere possent, tali vaframento circumventi, spontaneam fecerant sine bello deditionem.

Sed cum veritas rerum quæ gerebantur, his de comitatu Burgundiæ per Germanos vicinos innotuisset, regi, ne sub ejus manu devenirent, animos atque arma valide et potenter opposuerunt[3], auctore præcipue domino de *Argueil*[4], marchione de *Rothelinghe*[5] et aliis proceribus patriæ. Qui, accitis ex terra Suitensium stipendiariis militibus et populis terræ suæ, viriliter tunc fines suos tutati sunt, et multotiens Francorum cuneos protriverunt. Et cum jam [non]nulla castella atque oppidula patriæ Francorum milites occupassent, sta-

1. Le duché de Bourgogne fit sa soumission le 29 janvier 1477.

2. Georges de La Trémouille.

3. La Franche-Comté se révolta, après s'être soumise en vertu d'une délibération de ses états assemblés à Dôle, le 18 février.

4. Jean de Chalon, prince d'Orange et seigneur d'Arguel, ne parut qu'après la révolte, dont son oncle Hugues de Chalon, seigneur de Châteauguyon, donna le signal.

5. Philippe de Hochberg, marquis de Rothelin.

tuit etiam dictus dominus de *Craon*, inter duces militiæ regis principalis, obsidione vallare oppidum Dolense[1], ut, eo conquisito, Bisuntionem et cætera, quæ de patria restabant, facilius sibi subjicere posset. Porro cum, castris circa idem oppidum positis, in quibus plus quam XII millia bellatorum idem dominus de *Craon* aggregasse ferebatur, oppidani[2] gravi constringerentur inedia, eo quod multarum rerum humano usui necessariarum penuriam paterentur, necessitatem suam præfato domino de *Argueil* et cæteris innotuerunt, quos sibi defensionis præsidium afferre posse sentiebant.

Et fama quidem publice fuit, ex duobus nuntiis, quos obsessi ad procurandum succursum destinarant, alterum ad manus præfati domini de *Craon*, captum ab excubitoribus castrorum, devenisse; per quem sibi innotuit de die et hora cæterisque ad rem pertinentibus, quibus ipsi obsessi succursus subventionem atque solatia ab auxiliatoribus accipere atque exspectare, et vice versa opem eisdem ipsis auxiliaturis ferre invicem condixerant. Quibus nihilominus advenientibus, cum obsessi, juxta condictam horam, studiose ac vigilanter observarent qua eis opem laturi adventare debebant, non defuerunt ad condictam horam et locum ipsi Burgundiones cum cæteris Suitensium copiis. Et licet pauci numero, obsidentium comparatione, exsisterent, « bello « tamen vivida virtus, » ipsi audacter et animose in Francos irruerunt, ex alia parte etiam non feriantibus obsessis, qui e suis portis erumpentes, suis auxiliis occurrerunt. Ipsis itaque cum valido impetu ultro citroque imminentibus Francorum copiis, magnam de ipsis

1. Dôle.

2. *Oppidanique* dans le manuscrit.

stragem dederunt, ita ut cæsa circiter VII millia virorum referrentur, aliis, qui elabi manibus hostilibus potuerunt, sibi per turpem et ignominiosam fugam consulentibus[1].

In eo quoque beneficio, ipse totius regii exercitus dux dictus dominus de *Craon*, sibi præsidium ponens, mortis tunc evasit periculum, et fugere non destitit, castris et copiis exutus, donec ad castrum de *Ligny*[2], in terra Barrensi, sese recepit. Hujusmodi enim castrum rex sibi paulo ante donaverat de confiscatione bonorum comitis Sancti-Pauli. Ipse vero, nimis præsumptuosus et superbus (talis enim simul et admodum avarus exsistere communiter ferebatur), valde ignavum et inertem se ostendit. Qui cum ante certior factus fuisset de omnibus quæ hi, qui intus obsessi et qui de foris advenire poterant, inter se invicem condixerant, non aliter sibi atque exercitui, cui præerat, cavere atque providere curavit.

Unde rex, nuntio hujuscemodi cladis accepto, non parvo dolore percussus, gravi etiam ira et indignatione adversus ipsum dominum de *Craon* accensus fuit; quem si in manibus tunc, flagrantibus in eo hujusmodi passionibus, habuisset, verisimiliter pœnas ab eo suæ improvidentiæ atque negligentiæ exegisset. Atque satis periculi sui conscius, in dicto fortissimo castro de *Ligny* se continuit, donec regium animum, quæsitis interventionibus, pacatiorem effectum agnoscere posset; dissimulans pro tempore ad regiam accedere præsentiam, licet per nuntios et epistolas rex eumdem accer-

1. 1er ou 4 octobre 1477.

2. Aujourd'hui dans le département de la Meuse, arrondissement de Bar-le-Duc.

seret; sed protrahens tempus, et variis excusationibus causas remorandi assumens cursim[1], ut talis indignatio regia tandem aliquantum tepescere posset, faciebat[2].

Eo itaque modo adjuti et liberati Dolenses auxilio Burgundionum atque Suitensium, periculo obsidionis et gravis eis exinde impendentis servitutis tunc erepti sunt. Unde secutum est ut et castra, quæ regii in comitatu Burgundiæ occuparant, vel expugnatione, vel deditione paululum post a Burgundionibus recuperarentur. Quibus etiam non contenti, sed ex rebus secundis animosiores effecti, sese etiam extenderunt ad recuperandum ducatum Burgundiæ quem rex modo, quem diximus, occupaverat. De quo in sequentibus, Deo juvante, referemus, si prius nonnulla gesta in Flandria et[3] vicinis terris narraverimus.

CAPITULUM VIII.

Quomodo Atrebatum rex armis acquisivit, et Cameracum sponte se dedit.

Igitur rex, uti diximus, spe quam habuerat copulandi matrimonio suam filiolam unico filio suo, frustratus, cuncta hostiliter vastans, aggressus est Atrebates suæ ditioni subjicere[4].

1. *Sic.*

2. Comparer le récit de Commines qui dit que la défaite du sire de Craon fut compensée dans l'esprit du roi par un avantage qu'il avait obtenu près de Gy, et qu'on se contenta de le destituer sans toucher à ses pensions. Liv. VI, ch. III.

3. *Ex* dans le manuscrit.

4. Les hostilités contre Arras avaient commencé avant que le choix de la princesse eût été rendu public.

Habebat quidem eam partem, quæ vulgo Civitas appellatur[1], sibi, ut retulimus, ultro traditam; sed aliam partem[2], quæ longe major, populosior atque munitior erat, nondum habebat. Et initio quidem, cum adhuc speraret dictum matrimonium, juxta desiderium suum, debere perfici, obtulerat Atrebatensibus, tam pro se quam pro aliis oppidis ac terris comitatus Artesiæ, si sibi parere vellent, contentum esse ponere custodes locorum seu capitaneos et alios officiales pro regimine et gubernamento patriæ; et quod proventus cederent usui atque utilitati filiolæ suæ, ita quod, munere tutelæ ejusdem suæ filiolæ, tanquam dominus superior et consanguinitate propinquus, fungeretur[3]. Quam oblationem cum ipsi Atrebatenses absque consilio et assensu suæ principissæ acceptare minime præsumerent, petierunt a rege securitatem et salvum conductum, ut certum numerum civium suorum mittere possent Gandavum ad suam principissam, ad exquirendum, si eisdem licentiam præstare vellet,

1. Ci-dessus, p. 8.

2. La ville proprement dite, territoire de la commune et de l'abbaye de Saint-Vaast.

3. Tout cela est plein d'inexactitudes. Le roi, du moment qu'il s'était établi dans la cité, avait fait trêve avec les habitants de la ville pour les amener à un accommodement. Mais les députés qu'il avait envoyés pour négocier, n'avaient pu rien faire à cause d'une émeute qui les avait forcés de fuir. La trêve étant rompue par suite de cette violence, les canons de la cité avaient commencé à tirer sur la ville. (Journal de dom Gérard Robert, p. 12 et 13.) Alors la commune « fit un appoinctement avec le roy, par tel si qu'il auroit la souveraineté de la ville jusques à ce que Mademoiselle auroit relevé (fait hommage) en personne ou par procureur; et ne souffriroit le roy d'y laisser entrer gens d'armes à main armée. » Molinet, t. II, ch. XL.

hujuscemodi per regem oblata acceptandi. Quam cum a rege obtinuissent[1], destinaverunt de honestioribus et oculatioribus civibus suis certum numerum, quorum potissime in arduis rebus civitatis suæ consilia sequebantur. Porro cum, arrepto itinere, proficiscerentur, non procul a civitate sua, a regiis militibus, qui eis insidias tetenderant, capti fuerunt et ad regem adducti, qui apud *Hesdinch* oppidum tunc agebat[2]. Ubi non diu asservati, cum de crimine proditionis et læsæ majestatis in regem insimulati fuissent, et, ut ferebatur, legitime convicti, nihil eis suffragantibus litteris de salvo conductu, quas a rege obtinuerant, omnes capitali sententia damnati sunt et capite plexi. Erant, ut aiebant, numero viginti duo[3].

Hæc autem exsecutio cum eis, qui Gandavi congregati erant, innotuisset, si antea pessimam æstimationem de fide et promissionibus regis habuerant, non eam minuit, sed plurimum adauxit.

1. La version de dom Gérard Robert est toute différente : « Iceulx ambassadeurs se trouvèrent davers le roy, remonstrant comme ilz estoient depputez de par la ville et se c'estoit son bon plaisir que ilz feissent ledit voiage. Le roy leur respondit : « Vous scavés « bien que vous avez à faire. Je me en ateng à vous. » Et atant ils se partirent. » L. c., p. 15 (18 avril 1477).

2. Ils furent en effet conduits à Hesdin ; mais le roi n'y était pas. Il n'y avait que le conseil du roi.

3. Récit inexact : « Eulx arrivés audit Hesdin, furent logiés en une hostellerie, du soir, et trouvèrent une chambre bien acoustrée, table mise et des biens largement ; et leur fist on grande chière. En souppant, par un huissier d'armes on envoya querir le chief de l'ambassade, nommé maistre Clarembault, advocat et conseiller, pour parler au sancellier qui estoit logiet assez près d'iceux ambassadeurs. Incontinent lui venu devant ledit sancellier, lui dist que il se disposat, et que il lui faulloit morir, et que le roy le

Post hæc autem rex confidens se facilius civitatem sive oppidum Atrebatum sibi subjicere posse, quam potioribus atque primioribus, quibus sua res publica administrabatur, destitutam sciebat, ipsam, admotis omnibus copiis suis et machinis, obsidione vallavit. Sane cum aliquibus diebus machinis et petrariis ipsius turres et propugnacula dejecta vel diruta in certis locis fuissent, et expugnare eam regii milites aggrederentur, videntes se obsessi præsidio destitutos, ad resistendum invalidos, et extremum sibi imminere exitium si expugnati fuissent, supplices deditionem offerre et regis gratiam implorare cœperunt. Quam rex, licet gravi in eos ira et indignatione succensus, quibus voluit legibus dedit[1]. Nam pro contumacia et inobedientia, quam in se eos commisisse reputabat, mulctavit eos magno auri pondo, quod ad trecenta[2] millia scutorum auri vel ad trecenta millia ascendere ferebatur[3]. Unde civitas illa insignis valde et opulenta, opibus quas longæva prosperitate cumularat nudata, in magnam atque miserabilem pauperiem est redacta. Quosdam

volloit. Et en ce temps que il se disposoit, on manda ung aultre, et lui dit on comme dessus. Et à ces parolles on exécutoit l'autre. Et quant la compaignie perchupt tels mandemens et que nul ne retournoit, commenchèrent à penser aucun mal. Adont se levèrent de table, et aucuns perchurent grant assamblée et grant alumerie au marchié, et que justice se faisoit. Des douze en morut huyt. Les aultres escappèrent : dont ils scevent bien pour combien. » Journal de Gérard Robert, p. 16.

1. 5 mai 1477.

2. Lisez *ducenta*, puisqu'il y a ensuite *trecenta*.

3. « Le 12e jour de may, fut demandé par le roy sur la ville d'Arras, tant sur l'Église, comme sur marchans, bourgois et manans de ladite ville, chinquante mille escus, dont lui fut accordé quarante mille. » Journal de Gérard Robert, p. 19.

etiam civium proscripsisse, et nonnullos capite puniri, secus ac pacta deditionis haberent, a multis ferebatur. Sed an ita fuerit velne, compertum satis, ut inde asserere quidquam velimus, nondum habere potuimus[1].

Cameracum vero, quæ civitas est imperialis, ad regis nutum se hospitalem regi atque suis præbuit, nulla in adversum resistentia vel dilatione data; sed nihilominus a rege magno auri pondo et ipsa mulctata exstitit, ad summam XL millia scutorum auri. Et imperialia arma, quæ ab antiquo in portis civitatis erant, mandato regio detracta, suaque inibi collocata fuerunt. Dictum tamen postmodum audivimus (quod pro certo non habemus[2]) quod rex, cum præsidia militum, quos illic habuerat, ad se revocasset[3], ipsa imperialia arma, juxta antiquum morem ac vetustum, reponi atque instaurari jussisset; quanquam[4] etiam quemdam capitaneum[5], quem ad ipsius civitatis custodiam deputarat, damnasset restituere XXX millia scutorum auri, quæ variis rapinis et concussionibus de bonis ecclesiæ Cameracensis extorserat. Fama enim multum invaluerat quod rex

1. Le Journal de Gérard Robert ne mentionne pas d'autre bannissement que celui des officiers de l'abbaye de Saint-Vaast, qui avaient refusé de payer leur cote de la contribution des 40 000 écus. P. 21.

2. Molinet ne fait aucun doute là-dessus. Il rapporte même en quels termes Louis XI donna aux Cambrésiens l'ordre dont il va être parlé : « Au regard de noz armes, vous les osterez quelque soir, et y logerez vostre oiseau, et direz qu'il sera allé jouer un espace de temps, et sera retourné en son lieu, ainsi que font les arondelles, qui reviennent sur le printemps. » T. II, ch. LVIII.

3. Il les emmena lui-même, étant allé à Cambrai, le 10 juin 1478.

4. Plutôt *quodque*.

5. Louis Maraffin, seigneur de la Charite.

eamdem ecclesiam suis thesauris et jocalibus antiquis majore ex parte spoliasset : quod, a tali scelerato ac rapaci ministro patratum forsan, in regem insontem atque innoxium intorquere fama potuerat.

Hac itaque civitate utens rex pro libito, et in eam advocans magnam partem suarum copiarum, Hannoniæ agros igne, ferro atque rapinis populari aggressus est, et in ea plures villas optimas incendio vastavit.

CAPITULUM IX.

De expugnatione oppidi *Avesnes*, ducis Geldriæ cæde, et exercitus Flamingorum profligatione et dispersione.

Castra etiam contra oppidum Avennis posuit, in quo ex Brabantia et Hannonia præsidium militum locatum exstiterat. Qui contra Francorum impetum et obsidionem oppidum fortiter aliquot diebus tutati sunt. Porro cum totis viribus regii, qui magno erant numero, dejectis primum propugnaculis et tutamentis mœnium, expugnare statuissent oppidum, licet strenue satis agentibus qui illic pro defensione adstabant, tandem tamen ab obsessoribus expugnatum oppidum et captum fuit[1], factaque ibi cædes plurima civium et aliorum, quos primo impetu victores Franci obvios habuerunt. Capti fuerunt illic dominus de *Culenburch*[2] et dominus de *Perwez*[3], cum nonnullis aliis nobilibus, qui inibi ad tutandum oppidum fuerant collocati[4].

1. 12 juin 1477.
2. Gaspard, seigneur de Culenbourg.
3. *Permi* dans le ms. C'est Henri de Hornes, seigneur de Peruwels.
4. Les nobles se livrèrent malgré la commune, qui combattit jusqu'à la dernière extrémité. Molinet, t. II, ch. XLII.

Ingressi vero, oppido expugnato, Franci, direptione facta et quæ tolli potuerunt ablatis, captivos abducentes, quos cædes, dum fieret, minime comprehenderat, ipsum oppidum incendio dederunt. Ferebatur enim de ipsis regiis, dum oppidum expugnarent, et, ut per mœnia conscenderent, intra vallum se jecissent, plurimos ab his, qui murum defendebant, oppressos atque exstinctos fuisse, ita quod non eis incruenta hujuscemodi victoria fuerit. Propter quod, ira et furore majoribus accensi, eam crudeliter popularunt et in cineres usque everterunt.

Sane hujuscemodi oppiduli expugnatio multorum animos et in Flandria et in Brabantia attonitos reddidit ac pavidos. Cum tamen Franci suam fortunam secundam lente nimium et remisse prosequerentur, cœperunt utcumque Flamingi animos recuperare; et cum principem proprium nondum haberent, quanquam frequenter advenire imperator ex Austria vel statim suus filius scriberetur et exspectaretur, elegerunt pro duce sui exercitus ducem quondam Geldriæ[1], qui adhuc captivus usque ad id temporis servabatur. Cujus se ducatui committentes, cum magnis copiis exiverunt in agros Tornacenses. Locaverat enim rex magnam militum suorum manum pro statione Tornacensi[2], qui agros et villas in Flandria et Hannonia incursantes, omnia inibi pervastabant. Cum autem, quodam die, ipse Geldriæ dux cum suis Flamingorum copiis vicinas Tornaci villas populando incursasset et, abductis captivis in præda plurima, ad sua castra rediret, eum a tergo insecuti sunt nonnulli equitum Francorum, qui e

1. Adolphe, dont l'auteur a parlé précédemment, t. II, p. 315.
2. Plutôt *Tornaci*.

Tornaco exierant. Porro cum suos Flamingos, qui pedites erant majore ex parte, ne super eos hujuscemodi Franci equites irruerent, vellet protegere ac defensare, præmittens eos cum præda quam fecerant, post eosdem et inter eos atque Francos qui eum insequebantur, cum paucis equitibus quos habebat, se constituit. Cum vero eorumdem Francorum insequentium impetum frangere pertentaret, seque temere nimium cum paucis in multo majorem hostium numerum immisisset, ab eis lanceis et contis confossus, peremptus est [1].

Quo accepto nuntio, Flamingi, qui paululum ab eo loco aberant, exterriti et pavefacti, per fugam consulendum sibi æstimaverunt. Quam accipientes, ut melius quisque poterat, sese, amisso duce, in vicina oppida receperunt; fueruntque de ipsis nonnulli perempti, nonnulli capti et Tornacum adducti.

Sequenti autem die [2], cum iidem Franci de Tornaco exiissent et ad oppidum Corteracum pervenissent, invenerunt extra oppidum magnas copias Flamingorum, multis curribus et machinis bellicis vallatorum. In quos cum irruissent, nullam resistentiam nec defensionem, nisi solam fugam, iidem Flamingi opposuerunt. Itaque de ipsis nonnulli perempti, plures vero capti Tornacum abducti sunt, ita ut gregatim ante equites Francorum, veluti ovium vel armentorum greges, agerentur atque minarentur. Quod spectaculum

1. Affaire du pont de Chin, près de Tournay, le 28 juin 1477. L'Art de vérifier les dates met à tort cet événement au 22 juin. Nous corrigeons d'après M. Louandre, *Bulletins des armées de Louis XI envoyés à Abbeville*, p. 22.

2. Le surlendemain 30 juin, au pont d'Espierres devant Tournay, et non devant Courtrai, comme le dit l'auteur.

Tornacensibus, eos sic abduci inspicientibus, plurimi risus et ludibrii materiam, multaque probra atque contumelias in Flamingos jaciendi, attulit et præbuit. Perdiderunt autem et ipsi Flamingi tunc machinas multas bellici instrumenti, quas etiam ipsi Franci abduxerunt. Qui autem residui fuerunt ex Flamingorum exercitu, in propria sese receperunt, nec audebant per multos dies exire obviam Francis, ita animo consternati manebant.

Et profecto si rex tunc temporis, cunctis ita exterritis (post scilicet hujuscemodi Atrebati et oppiduli Avennis expugnationem, Flamingorumque profligationem), cum copiis, quas tunc maximas habebat, et bellicis instrumentis incunctanter atque viriliter aggressus fuisset terras Flandriæ, Hannoniæ atque Brabantiæ, nullus ad opponendam viribus suis resistentiam cogitasset, sed quæsiisset in singulis oppidis, appropinquante ad eos exercitu, quas melioribus obtinere potuissent legibus et conditionibus passim deditionem facere. Erant quippe tunc acephali, et pæne jam tam de adventu imperatoris quam filii sui desperantes, eo quod multi transiissent menses postquam, juxta pollicitationes et promissiones sæpius et creberrime eis factas, jam adventasse debuerant. Nec profecto de parando remedio contra aggressuram regis et imminens eisdem periculum, aliquid disponebant[1]; sed ubique ferme ac per insigniora potissime quæque oppida, cives inter se et plebeii adversum nobilitatem seditiones atque simultates exercebant.

Non itaque difficile erat regi, tantis prædito copiis

1. *Disponebat* dans le ms.

bellicoque apparatu, hujusmodi terrarum oppida occupare, quæ nec præsidiis militum munita, nec annona ad longum tempus ullatenus provisa, nec spe succursus atque solatia subventionis a quoquam consequendi, suffulta erant; sed (et quod omnium pessimum atque exitiabile erat) in semetipsis divisa inimicitiis domesticis atque odiis refertissima exsistebant, ita ut non aliud in singulis ferme oppidis quam turbæ et tumultus et optimatum exstinctiones ac proscriptiones agerentur.

CAPITULUM X.

Admiratio cur non fuerit aliter sibi arridentem fortunam prosecutus, ante adventum Maximiliani, sed a feliciter a se cœptis destiterit, tantummodo quibusdam incursationibus et agrorum populationibus per suos interim factis.

Atqui cur fortunam suam secundam, quæ ita cœptis suis arriserat et ad cætera consequenda pro voto ac desiderio suo viam expeditissimam ostentasse videbatur, minime rex fuerit prosecutus, non aliam causam imaginari seu cogitare possumus, nisi quod divina pietas et clementia, piis aliquorum devotorum fidelium inflexa supplicationibus et precibus (qui, procul dubio, plures sunt in terris illis), suam indignationem ab eis tunc avertit[1], præservaveritque ne sub hostis sui potestatem devenirent. Sub quo verisimiliter ex illo florentissimo rerum statu atque opibus, in quas sub anterioribus principibus suis excreverant et provecti erant, in magnas miserias, ruinas atque pauperiem extremam defluxissent.

1. Plutôt *averterit*.

Habuerat, post expugnationem oppidi de Avennis, plurium mensium æstivi temporis spatium, antequam Maximilianus, filius imperatoris, adventaret, quibus, nullo pæne negotio atque periculo, totum bellum conficere et omnia illarum terrarum insignissima oppida sibi subigere potuisset, cum ubique, uti diximus, non defensioni patriæ, non cogendo exercitui vel parandis ad resistendum necessariarum rerum munitionibus, sed solis inter se tumultuosis seditionibus intenderetur. Sed nescio qua causa quave ratione, nisi hoc sola Dei clementia atque miseratione providente, temporis sibi maxime opportuni decursum sinens ipse rex præterire, obtorpuit, donec idem Maximilianus adveniret, et jam pæne transactis æstivis mensibus, hiberni temporis conditio agendi quæ perante facile potuisset, et opportunitatem auferret, et cuncta redderet longe difficiliora. Nam cum autumnale tempus, copiosis imbribus effusis, terras illas, maxime Flandriæ, ad equitandum et vectandum inhabiles reddidisset, non absque magnis difficultatibus et periculis illic exercitum suum effundere seu castra metari et collocare potuisset.

Non desierunt tamen milites, quos in liminibus Flandriæ et Hannoniæ pro præsidio statuerat, incursare, incendia et prædas agere. Et cum in illa Flandria inferiore, circa Sanctum-Odomarum, Flamingi sub quodam milite indigena, cognomento *Suettehuyse*[1], collecti, per certi temporis spatium quemdam patriæ limitem, quem Novum-Aggerem[2] vulgo

1. Corrigez *Steenhuyse;* mais Jean de Bruges, prince de Steenhuyse, a-t-il bien commandé les milices flamandes?

2. Nieuwendyk ou Neuf-Fossé, canal qui va d'Aire à Saint-Omer.

appellant, protexissent et defendissent, atque eo loci ab ingressu patriæ suæ Francos prohibuissent, tandem eosdem aggredientes cum majoribus copiis Franci, fugientibus Flamingis, dictum aggerem transierunt[1]. Qui ingressi patriam, montem Casseleti[2] et vicinas villas longe lateque incendiis consumpserunt[3], agros populantes ; et captivis abductis colonis, qui sibi mature per fugam consulere neglexerant, cum magnis spoliis, postquam per dies aliquot per illam patriam, eam vastando, percurrerant, ad propria, nemine se eisdem objiciente, redierunt.

Similes etiam excursiones sæpius fecerant præsidia militum, quæ Tornaci et in aliis limitaneis oppidis a rege ordinata fuerant. Qui quaquaversum agros vastantes, universos colonos, eorum incensis domibus ad quos usque excurrendo potuerunt pervenire, profligarunt.

Nonnunquam tamen, licet perraro, aliqui ex ipsis Francis, tam in Flandria quam in Hannonia, ab incolis patriæ et præsidiis armatorum, qui in certis oppidis ad tutelam patriæ constituti erant, intercepti fuerunt ; ita ut metus incuteretur eis ne tanta licentia et facilitate, quanta prius fecerant, hujusmodi terras auderent penetrare. « Quondam etenim[4] victis redit « in præcordia virtus. » Longa quippe experientia et sufferentia malorum, atque subinde premens egestas, populos illarum terrarum, longæ pacis otio armis

1. 13 août 1477.

2. Cassel, aujourd'hui dans le département du Nord.

3. Molinet témoigne qu'ils s'avancèrent jusqu'à quatre lieues de Gand, t. II, ch. XLV.

4. Il y a *etiam* dans Virgile.

dissuetos, ad exercitium coegit armorum, atque qui sese superstites manere vellent, extrema necessitate adegit animosiores fieri ad tutandos patriæ suæ fines.

CAPITULUM XI.

De adventu Maximiliani, ducis Austriæ, in Flandriam, et variis incursationibus et populationibus agrorum, alternante fortuna, per Francos et Flamingos factis [1].

Postquam autem illustris Maximilianus, suis diu exspectatus princeps, limites patriæ attigit[2], licet cum nullis vel paucis admodum copiis adventaret, populis tamen illarum terrarum pæne jam spe deficientibus, suus desideratus adventus plurimum attulit consolationis et adjumenti. Nam et subditis spem ingerens præsidii ac defensionis, animos eorum, ante depressos, cœpit utcumque attollere; et, quod non parvo æstimandum erat, compressis ubique atque cohibitis seditionum motibus (quibus, uti diximus, singula ferme quæque oppida vexabantur), concordia e vestigio consecuta est.

Peremensis igitur mature per Lovanium et Bruxellam terris Brabantiæ, oppidum Brugas, ubi illustris Maria, sponsa sua, ejus diu opperiebatur adventum, recto calle petiit. Quo perveniens, cum fama crebresceret regem cum magnis copiis Flandriæ fines aggredi velle, peractis et consummatis paucis diebus nuptiarum solemniis[3], oppida sua limitanea, velut

1. Chapitre imprimé dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 790.
2. Août 1477.
3. Le mariage fut célébré à Gand et non à Bruges, le 19 août.

Insulas, Duacum, Corteracum[1] et quædam alia, ad ea consolanda et spe meliore roboranda, abiit atque visitavit : eisdem vel nova præsidia militum providens, vel vetera adagens reducensque validiora; similiter etiam ea et annona necessaria et armis opportunis ac propugnaculis faciens communiri.

Quibus peractis, et confortatis ubique suorum animis, Brugas iterum se recepit, ubi et solemne festum Velleris Aurei, instar soceri sui, celebravit[2], delectis collegis ad paucum numerum ex proceribus et nobilitate terrarum suarum, quos tam generis nobilitas, quam, pro rebus fortiter et strenue gestis, fama celebrior attollebat. Tales enim, qui cæteros virtute vel generis claritate præcellere existimantur, et non alii, ad hujusce insigne societatis collegium adscisci et adnumerari consueverunt.

His autem peractis, cum hiemis intemperies et terrarum illarum solita aquarum illuvies utriusque partis copias non pateretur in castris contineri, rex in Franciam, ad ripas Ligeris, sese recepit, dispositis per varias stationes suis militibus in hibernis. E quibus Atrebati et Tornaci, et in terris limitaneis magna præsidia dereliquit; curam habens atque sollicitudinem non parvam facere de Francia et Normannia aliisque finitimis provinciis advehi annonam necessariam, tam pro solatio Tornacensium, qui quodammodo velut obsessi terris atque oppidis hostilibus cingebantur, quam etiam oppidorum Artesiæ, in qua magna ex parte propter guerrarum immanitatem

1. Lille, Douai, Courtrai.

2. L'auteur se trompe sur l'époque de cette cérémonie : elle eut lieu le 30 avril 1478.

agri inculti jacebant : unde necesse erat ad hujuscemodi locorum munitionem et provisionem militum, qui illic relicti erant, de remotioribus provinciis victualia provideri. Quæ res provincialibus regiæ ditionis, aliis superaddita gravissimis collationum et servitiorum oneribus, non parvo oneri atque incommodo fuisse ferebatur.

Sed cum ita hiberni absque castris decurrerent menses, in hibernis utrinque militibus distributis, conatus magnus intendebatur per Maximilianum, Austriæ ducem, et Flamingos, ut, Tornacensibus omni facultate sublata annonæ de foris advehendæ, civitas ipsa, ad extremam coacta penuriam, defectionem a rege faceret et subiret[1] leges, quales eis eidem Austriæ duci et suis dare libuisset. Et quidem, ut durius constringerentur, et citius ad suum desiderium perficiendum idem dux pervenire posset, contractis undique copiis tam Flamingorum quam Germanorum, qui quotidie ex superiore Germania ad suam servitutem[2] eique auxilium ferendum per turmas descendere non cessabant, exiit in agros Tornacenses, villas circumquaque universas incendio et rapinis pervastans, ita ut nec domus in illo territorio Tornacensi intacta remansisse diceretur.

Quo facto, sic populatis et vastatis hujuscemodi agris, ad propria rediit; sed nec sic tantum eos coarctare potuit, ut ad civitatis deditionem, ad quam intendebat, pervenire potuerit; et licet multa per Flandriam in vulgo jactarentur, quod a Francis de annonæ necessariæ advectione civitati subveniri [non] posset,

1. *Facere, subire* dans le ms.

2. Corrigez *ad suum servitium.*

quodque totis viribus aditus omnes, per quos hujuscemodi vectio et transitus fieri possent, servarentur, sic quod regiis omnis inhiberetur accessus, conatus tamen [1] hujus [modi] effectum non habuit. Collectis enim ex præsidiis, quæ in limitaneis locata erant, quingentis vel sexcentis lanceis cum magnis peditum copiis, duces seu capitanei regii minime inhiberi potuerunt ab his qui hoc esse facturi sperabantur, quin, cum magno numero curruum et vectionum, annonam vini, frumenti, cæterarumque rerum necessariarum Tornacum inveherent, et eis subventionis præstarent solatia. Quod cum fecissent incolumes, postmodum, nemine obsistente, ad sua redierunt.

Et quoniam ex vastatione et incendio villarum circa Tornacum, Francorum et Tornacensium animi non parum ad ultionem capiendam fuerunt concitati, ipsi vicem utique multo superexcedentem, cremando et diripiendo villas circumquaque oppidum Insulense, Cortracum et Audenardam, rependerunt. Quod enim damnum in suorum populatione agrorum inferri potuerat, parvum atque exiguum erat comparatione hostilium circumquaque terrarum, in quas eos pervagari et prædas atque incendia agere in promptu ac perfacile erat. Pro parvis itaque, quæ subierant, damnis, sine comparatione majora ac latiora referebant.

Non tamen semper impune et absque sui detrimento id facere sunt permissi. Nam cum aliquando, uti assuerant, circa Audenardam incursatum venissent, de ipsis Francis plures vel cæsi, vel capti man-

1. *Tum* dans le msc.

serunt. Quorum, qui plures, ad octingintos, alii ad trecentos numerum ascendisse dicebant[1].

Et tales atque hujuscemodi, tam circa Tornacum, quam circa Sanctum-Audomarum et in limitibus Hannoniæ, ludos frequenter, alternante fortuna, exerceri atque fieri aiebant, hieme procurrente.

CAPITULUM XII.

Quomodo, rege exsistente circa Atrebatum, et duce Austriæ, cum exercitu valido, circa villam Pontis-Avendini, fuerunt inter eos initæ treugæ, sed male servatæ.

Cum autem transiissent hiemis menses et prope fieret æstas, ex tractu et limite fluminis Ligeris, in cujus ripis (uti diximus) rex hiematum concesserat, contractis ex toto suo regno magnis undique equitum et peditum copiis, ad campestria Artesiæ et Atrebatensium agros est reversus. Quod cum ducem Austriæ suosque minime latere posset, maximeque Flamingos, qui primiores, tanquam viciniores, ab hostibus se aggredi verebantur, e diverso ad tutandos fines obviamque imminentibus periculis processuros sese, quanto diligentius atque accuratius poterant, adparabant. Unde dux Austriæ, collectis magnis profecto copiis ex Germanis superioribus, qui dietim, ut diximus, de variis et diversis provinciis Germaniæ, ad stipendia sibi militaturi, adventabant, magnis quoque ex Flandria et Brabantia atque Hannonia, exiit in castra et patentes Artesiæ campos, prope villam Pontis-Avendini[2] castra metatus.

1. Cf. Molinet, t. II, ch. LIV.

2. Pont-à-Vendin, près de Lens, aujourd'hui dans l'arrondissement de Béthune (Pas-de-Calais).

Cum vero rex esset Atrebati, ubi et per omnes terras Artesiæ et Pontivi numerosiorem multo meliusque armis instructum exercitum expeditorum equitum ac peditum effusum haberet, non tamen ausus est neque consilium aut animus sibi fuit, aliquod oppidorum ducis obsidione vallare aut armis aggredi expugnare, ex eo tempore, quo ducem ad patentes campos exiisse cognovit.

Paululum equidem per antea regii oppidulum Condatum Hannoniæ brevissima obsidione, cum nonnullis parvis castellis, ad deditionem faciendam compulerant[1]. Sed quam primum cognoverunt ducem ex oppido Montium Hannoniæ[2], ubi suas copias aggregarat, castra movere, Franci qui Condati remanserant, de loci defensione diffisi, relicto oppido et in parte incenso atque direpto, abierunt. Et similiter alia castella et arces, quas proximo ante receperant, vacuarunt.

Post hoc, uti diximus, venit dux, et juxta villam dicti Pontis-Avendini castra metatus [est]. Qui, cum videret[3] Atrebati regem velut delitescere, nec dimicandi in palam et patulis campis facere copiam, uti fama ferebatur, eum ausus est per internuntios ad certamen provocare, et ad prœlium patulum evocare, et (ut vulgo dici solet) diffidare. Sed quidquid inde fuerit, rex copias suas, licet maximas et validissimas haberet[4], periculum certaminis non existi-

1. Condé, assiégé par le roi en personne, se rendit le 1er mai 1478.

2. Mons en Hainaut.

3. *Viderent* dans le ms.

4. Trois mille lances et quinze mille francs-archers, selon Molinet, t. II, ch. LX.

mavit consultum subire; sed intra oppida munita, confinia hostium terris, sese militiamque suam continuit.

Cum vero aliquandiu Austriæ dux cum suis copiis in castris exspectasset si rex copiam justi certaminis facere vellet, et ad conserendum prœlium descendere, neque id facturum se velle ullatenus indicaret, intermediantibus nonnullis ex utraque partium nobilibus et bonis viris, sermo de ineundis atque paciscendis treugis habitus. Et cum ultro citroque, eo quod agri utriusque limitis inculti colonisque deserti jacebant, urgerentur victualium atque annonæ penuria, ad faciendas treugas annales deventum est, cum licentia commerciorum terra marique libere, hac atque illac, fiendorum atque exercendorum.

Quæ treuga, cum præter[1] Flamingorum aliorumque ducis subditorum consensum facta et firmata fuisset, eisdem valde displicuit et inimicitias graves et periculosas adversus eos, qui eam cuderant, totius vulgi Flandriæ aliarumque terrarum ducis accendit; ita ut ipsi qui easdem tractaverant et confecerant, postmodum, non abs re, intra insigniora illarum terrarum oppida se invenire formidarunt. Præcipue vero ipsis displicebat quod Tornacenses ejusdem treugæ beneficio potirentur, eo quod milites Francorum, quos inibi rex superiore anno pro præsidio locarat, suis incursionibus terris vicinis Flandriæ et Hannoniæ atque Insulensibus, incendiis et prædis damna plurima intulissent. Unde initio treugarum, quæ inchoabant die xi mensis julii, anno MCCCCLXXVIII[2], in

1. *Propter* dans le ms.

2. L'auteur, dans tout ce passage, confond deux trêves. Celle

annum duraturæ, populi Flandriæ et Hannoniæ, viciniores Tornaco, treugas servare ipsis Tornacensibus recusabant : eosdem, si ad oppida, necessaria coemendi gratia, divertebant, vel cædendo, vel rebus suis spoliando atque variis injuriis afficiendo.

Pro quibus, cum apud regem questi graviter fuissent, hoc solum remedii consequi potuerunt quod, cum suis hostibus, qua meliore et commodiore via possent, paciscerentur. Quod et fecerunt, polliciti inantea se non recepturos præsidia militum regis in civitate sua [1], si post treugas ad recidiva bella foret deveniendum; sed se, tanquam neutrales, quietos et liberos, permanere et continere debere, permissa libera facultate per terras ducis, æque ut per regias, cum vellent, transeundi, et in eisdem sua commercia et negotiationes libere exercendi. Et de hujuscemodi promissione litteras suas validas duci Austriæ et suis tradiderunt [2], obtento primum super hoc consensu regis [3]. Et hoc modo treugæ beneficio demum potiri meruerunt.

Fuerunt autem hujuscemodi treugæ initio utcumque servatæ (licet Flamingis cæterisque subditis ducis

du 11 juillet 1478, « donnée au camp lez le vieux Vendin, » était le renouvellement d'une première conclue à Lens le 18 septembre 1477. L'acte de l'une et de l'autre se trouve dans le Corps Diplomatique de Dumont, t. III (2e partie), p. 10 et 26.

1. « Par tel si, que jamais ne debvroient recepvoir garnison pour les François, *se le roy n'y estoit en personne.* » Molinet, t. II, ch. LX.

2. Vers la Saint-Martin de l'an 1478, selon Molinet.

3. Inexactitude. Le roi donna abolition après le fait accompli. L'acte, en date du 29 janvier 1479, est dans le Commines de Lenglet-Dufresnoy, t. III, p. 557.

minime placerent), sed non ea fide per omnia, cui mercatores, absque ingenti periculo, se auderent committere. Nam palam, terra marique prædonibus incursantibus, sensim perturbari et violari cœperunt, prædis et rapinis hinc et inde factis, ambabus partibus in alterutros causam injuriæ et initium rupturæ referentibus. Æstimabatur tamen a multis hujuscemodi treugæ perturbationem a subditis ducis, quibus, uti diximus, semper ex initio displicuerat, terra marique inchoasse.

CAPITULUM XIII.

De dieta statuta ad conveniendum Cameraci, pro pace tractanda, quæ minime observata fuit.

Fuerat, in faciendo èt paciscendo hujuscemodi treugas, statuta et indicta, ambarum partium consensu, dieta celebranda apud Cameracum, ubi regis et ducis deputati, ad tractandum de pace vel prolixiore treuga, convenire deberent proximo mense septembri. Adveniente vero statuto tempore, cum legati ducis sese apud dictam urbem recepissent, legati et commissarii regis [1] non propius quam oppidum Sancti-Quintini accedere voluerunt. Quo cum hi, qui Cameracum ex parte ducis advenerant, minime ire vellent, nec alii Cameracum, juxta quod condictum exstiterat, accedere, ipsis (licet ultro citroque securitates et litteras de salvo conductu invicem offeren-

1. Ces commissaires, au nombre de six, sont nommes dans un protocole qui fait suite à l'acte de la trêve. Lenglet-Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 546.

tibus) in unum non concordantibus, nullo inter se tractatu habito nec spe aliqua de ulterius in unum coeundo relicta, uterque[1] ad propria redierunt.

Durante vero hieme, cum, uti diximus, ultro citroque, terra marique, treugæ pericula, calumnias et dolos paterentur, incursiones etiam per terras limitaneas fieri non omitterentur, navigiaque mercatorum a Hollandrinis præsertim aliquando vel violentia, vel fraude interciperentur et abducerentur, semper paulatim, magis ac magis, inimicitia et odia augebantur, et periculosius quotidie fiebat se treugis credere atque committere. Unde satis contuentes subditi ducis, transacta hieme, necesse habere ad arma redire, cum nulla maneret spes de aliquo ulterius conventu, pro tractanda pace celebrando, nec de treugis in meliorem statum et observationem sarciendis, quas dietenus undique cognoscebant violari, congregarunt se Status omnium patriarum ducis apud oppidum Terremundæ[2], ipso etiam duce cum consilio suo illic præsente.

Qui cum de rebus communibus, concernentibus statum bellorum et pacis earumdem terrarum, diu inter se deliberassent, in ea se conclusione firmarunt, ut, nec super pace, nec super prolixiore treuga, cum rege tractatum quærere aut sustinere vellent, nisi, primum et ante omnia, rex omnes terras suæ principissæ, quas eidem ablatas ab ipso asserebant inique et injuste, contra fidem et seriem treugarum ad novem

1. Plutôt *utrique* ou *utrinque*.

2. Anachronisme. Les états de Termonde furent tenus au mois de décembre 1479. Voir les fragments d'Adrien But publiés par Swertius, p. 102.

annos pactarum et solemniter juratarum cum duce Carolo, patre ejusdem principissæ, integre redderet atque restitueret : indicantes profecto se potius fortunam et eventum belli cum rege malle opperiri, quam de ullis cum eodem ineundis pactionibus velle confidere. Ita enim opinio sinistra, quod rex nemini unquam fidem, quantumvis solemniter promissam atque juratam, servare consuesset, omnium ipsorum animis (ut jam sæpe diximus) insederat, ut ab ea nulla in adversum persuasione aut exhortatione divelli aut dimoveri posse viderentur.

Et quidem rex, quod (cum treugæ istæ annales initæ fuerant, et tempus et locus, ad conveniendum pro tractanda vel pace, vel productione treugarum, condicti) cuperet pacem conciliari, quibusdam satis probabilibus indiciis ostenderat. Nam et militiæ suæ stipendiariæ mille et amplius lanceas, post treugas hujusmodi percussas, cassaverat[1], et Tornacensibus, quod in antea præsidia sua minime recepturi forent, concesserat, sed sese tanquam neutrales continere possent ; et alia nonnulla fecerat atque dixerat, quæ verisimiliter, si non optasset atque sperasset ad pacem vel treugam prolixiorem debuisse pervenire, minime dicturus facturusve fuisset. Verum illa existimatio, quam de regis dolis et perfidia, uti diximus, infixam habebant, eos pertinacissime detinuit, ut, cum eo, super pace vel prolixiore treuga, nullum tractatum aut conventum haberi vellent, nisi prius terras, quas post obitum ducis Caroli, contra tenorem inita-

1. Cette réduction est rapportée par l'Interpolateur de la chronique scandaleuse au mois de mars de l'année 1479. Bibliothèque de l'École des chartes, t. II (4e série), p. 568.

rum cum eo treugarum, occupaverat, suo duci ejusque conjugi omnes restitueret. Quod certe num rex facturus foret, cunctis ferme incredibile atque inopinabile videbatur.

Unde in dicto conventu, cum de multis, statum terrarum ducis concernentibus, deliberatum satis diu inter Status hujusmodi terrarum et patriarum fuisset, de providendo, tam de militia necessaria ad obsistendum viribus regis, quam de tributis imponendis et colligendis ad stipendia militiæ facienda sumptusque necessarios, et de ducibus, atque ordine et forma in bello habendis et tenendis, conclusio accepta est, tanquam certum et indubitatum ducerent ad recidivum bellum fore deveniendum.

Fuit autem rex per aliquos menses hiemales, ante et circa festa dominicæ Incarnationis, in quodam castro ultra flumen Ligeris, circa Caynonem[1]; ubi cum, venationibus et voluptatibus suis ut vacaret liberius, nisi perpaucis ad se aditum haberi non permitteret, et, dispositis suorum satellitum per spatia custodibus, vias, per quas propior ad se accessus haberi potuisset, faceret custodiri : ex ea re rumor maximus increbuit per omnes terras ducis, quod ipse rex in talem corporis sui invaletudinem incurrerat, quod nunquam[2] nec equo, nec curru vectari posset, nec inde ulla medicorum ope aut industria convalescere. Qui rumor nedum terras ducis, sed plurimas etiam regni provincias vulgo adimplevit; ita ut etiam eum,

1. Légère inexactitude. Le roi était à Thouars à la fin de décembre 1478; mais il passa une partie de février et de mars 1479 aux Forges, près de Chinon.

2. Plutôt *nusquam*.

nedum ægrotum, sed mortuum esse plures susurrarent et clanculo jactitarent. Postea tamen compertum est omnes hujuscemodi rumores inanes et veritate vacuos exstitisse. Nulla enim tum ægritudine corporis dicitur decubuisse, sed de instaurando et colligendo exercitu, tributisque immanibus, per omnes terras ditionis suæ imponendis et levandis, cogitabat; quæ tam grandia suis ubique subditis imposuit, ut, pro sua virili portione, misera et infelix Normannia ad septingenta sexaginta quinque millia francorum taxata fore diceretur. Cum autem collatio præcedentis anni, tertia parte minor, multa millia habitatorum patriæ inopia profligasse et in diversas terras et regna ejecisse ac dispersisse dicatur, satis conjectari potest quid ac quantum hæc frequens collatio calamitatis illi miserandæ provinciæ invehere similiter posset.

Miserat militiam rex ipse, uti diximus, statim post has treugas annales, circiter mille et ducentas lanceas; sed ut exercitum suum de alienigenis sufficeret, octo vel decem millia Suitensium, ad sua militaturos stipendia, advocavit. Qui populi Alpinates, olim Helvetii appellati, ob res a se satis prospere bello gestas, præ cæteris in armis strenui tunc dicebantur et habebantur.

CAPITULUM XIV.

Quomodo rex, cum treugas non videret observari, misit exercitum in Burgundiam; qui sibi, nondum exacto tempore treugarum, totum comitatum Burgundiæ acquisivit et oppidum Dolense evertit.

Igitur cum, uti diximus, treugæ passim hinc et inde rumperentur, et in alterutros culpam et rup-

turæ inchoationem utrique referrent, rex, collectis magnis tam suorum, quam Suitensium dictorum copiis, duces et tribunos militum quamplures, cum exercitu valido et magno, misit in Burgundiam, ut comitatum, quem adhuc dux Austriæ tenebat, sibi acquireret. Jam enim, ut ante diximus, ducatum Burgundiæ totum occuparat et detinebat; et cum illa misera patria tunc defensoribus et armis pæne vacuata esset, non magni negotii erat tanto ac tam numeroso exercitui omni pæne præsidio destitutam eam subigere.

Ingressi igitur regii terram illam, memores illius cladis, quam superiore anno acceperant, cum ab obsidione oppidi Dolensis submoti et profligati fuissent[1], oppidum ipsum obsidere et expugnare statuerunt, in quo aliqua ex Suitensibus, sed exigua satis præsidia exsistebant. Cum autem per aliquot dies bombardis et machinis, quas illic Franci in copia advexerant, turres et murorum propugnacula dejecissent, oppidum ipsum absque magno negotio expugnarunt. Et cum, vel cæsis, vel captis civibus, exceptis his qui elabi potuerunt, omnia diripuissent, ipsum insigne quondam oppidum crudeliter incendio concremarunt et in cineres redegerunt[2]; quod perante, et studentium universitate, et curia parlamenti illius terræ suprema, per annos plures fuerat insignitum.

Fuerunt qui dicerent oppidum fraude Suitensium, qui illic pro præsidio adstabant, Francis ac contribulibus suis, qui in exercitu regis erant, fuisse proditum. Sed quod ita fuerit, compertum satis non habemus;

1. Voy. ci-dessus, p 24.
2. Mai 1479.

nec hujuscemodi Germaniæ populi de talibus proditionibus notari, sed potius de fidelitate ac legalitate commendari consueverunt[1].

Tali vero oppidi Dolensis infortunio, quod cæteris patriæ oppidis et opulentius et munitius putabatur, exterrita alia patriæ oppida et castella ferme omnia, statim melioribus quam potuerunt acceptis pacis conditionibus, deditionem fecerunt et sub regiam potestatem, inviti licet et valde repugnantibus animis, devenerunt.

Cum vero conspicerent Suitenses, conquisita Burgundia, tam e propinquo sibi vicinum regem, cujus fidem et justitiam satis a multo tempore exploratas habere potuerant, edictum proposuisse dicuntur, ut omnes qui de suis ac sibi fœderatorum terris regi militabant, ad suam patriam, infra præfixum eis diem, sese retraherent; alioquin, velut banniti et exsules perpetuo haberentur. Quo accepto nuntio, petita a rege licentia ad propria redeundi, satisfacto eis de promisso stipendio[2], ad sua revertisse dicuntur. Non tamen verisimile putamus quin plures adhuc militaturi regi remanserint, stipendium quod a rege accipiunt, his bonis, quæ apud suos habituri essent, præferentes. Sunt enim majore ex parte in propriis sedibus pauperes et inopes, utpote qui Alpium frigida loca, atque juga arida steriliaque incolunt.

Bisuntio[3] vero, antiqua et firma civitas, cum videret casum totius adjacentis provinciæ, nec viribus

1. Gollut donne le fait pour certain, *Mémoires de la Franche-Comté*, l. II, ch. XLIX.

2. Il y a dans le manuscrit *de promisso de promerito stipendio.*

3. *Bisuntium* dans le ms.

obsistere se posse exercitui regio conspiceret, et ipsa, non exspectata obsidione, certis legibus et pactis regi se parituram promisit[1]. Cumque illic introiisset dominus de *Chaumont*[2], legatus regis, præcipuus inter duces militiæ regiæ qui illic aderant, cum magna et copiosa militum manu, receptis civium sacramentis, quibus fidelitatem regi se servaturos firmarunt, nullo inibi relicto militum præsidio, abscessit, custodiam civitatis fidei civium committens, eisdem comminato regem civitatem suam in cineres redacturum, si fidem sibi datam ac præstitam posthac ullatenus violarent.

Sic itaque Burgundiæ comitatus, paucis in mensibus, totus est sub ditionem regiam devolutus.

Rumor tunc aliquibus diebus invaluit dominum de *Argueil*, principem Auraciæ[3], cum aliqua manu Suitensium nonnulla castra et oppida recuperasse; quodque cum regiis militibus satis felicer dimicarat, multis millibus ex ipsis cæsis et captis. Acceperat enim, uti ferebatur, XL millia scuta auri a terris Flandriæ et Brabantiæ, ut Burgundiam contra impetum regii exercitus tutaretur. Sed non diu hujusce rumor perduravit, quin, paucis effluxis diebus, vanus ac mendosus fuisse prorsus compertus [fuerit].

1. Par accord passé le 3 juin 1479, que Louis XI ratifia le 8 juillet suivant. *Corps diplomatique* de Dumont, t. III (2e partie), p. 68.

2. Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont-sur-Loire, comte de Brienne et gouverneur de Champagne.

3. Le prince d'Orange, seigneur d'Arguel.

CAPITULUM XV.

De prœlio ducis Austriæ et Flamingorum contra Francos inter Morinum et *Hesdinch*.

Cum vero hæc in Burgundia ita factitata essent, ex communi terrarum Flandriæ et aliarum fœderatarum deliberatione, illustris princeps suus, dux Austriæ, collecta valida militum manu, præcipue ex Flandria et Sancto-Odomaro, circa mensem augusti[1] profectus, juxta Morinum[2] castra metatus est. Non tamen civitatem, quamvis satis angusta exsistat, totam obsidione cinxit.

Ubi, cum paucis sedisset diebus, accepto nuntio quod Franci cum magno equitum atque peditum exercitu eos aggredi disponerent, consilium accepit non eos prope oppidum exspectare, sed concito gressu eisdem obviam proficisci. Motis itaque castris mature, cœpit iter tendere versus oppidum *Hesdinch*, suisque dispositis aciebus, inventos Francos magno equitum atque peditum numero, qui de ejusdem ducis Austriæ ad eos adventu nihil antea suspicabantur, aggressus est[3]. Hi autem qui in prima acie militum ducis locati erant, impetum equitum Fancorum non ferentes, partim cæsi, partim fugæ præsidio evaserunt; et ex equitibus ducis circiter mille et octingenti fugam acceperunt versus oppidum de *Aere*[4] et Sanctum-

1. 1479.

2. Thérouanne.

3. Le samedi, 7 août, les Français occupant la montagne d'Enquin et le mamelon d'Enquinegatte situé auprès, au sud de Thérouanne.

4. Aire, aujourd'hui dans le département du Pas-de-Calais.

Odomarum; e quibus cecidisse nonnulli, alii captivi ducti fuisse feruntur, aliis infra dicta oppida sese in tuto recipientibus.

Quam calamitatem cum multitudo, quæ erat peditum, agnovisset, cum qua erat dux Austriæ et comes de Rotundo-monte, Sabaudiensis[1], generalis capitaneus Flamingorum, ex imminenti periculo assumentes consilium animique ausum atque confidentiam ex præsenti, quod imminebat, si terga verterent, exitio, missis equis omnes ferme pedites, in peditum Francorum, quos francos sagittarios appellant, multitudinem ingentem irruere cœperunt. Quos cum equites Francorum protegere atque defensare, penetrareque cum lanceis et contis cuneos Flamingorum conarentur, hoc facere, uti desiderabant, minime potuerunt. Nam ipsi Flamingi pedites, cum suis longis contis, præacutis ferramentis communitis, quas vulgo *piken* appellant[2], hostium equites, ne intra se se immitterent, viriliter arcebant. Conserto itaque cum pedestribus Francorum copiis acri prœlio, diu cum magna hinc inde hostium strage dimicatum est. Tandem tunc[3] victoria Flamingis, sed non incruenta, provenit. Francorum enim præsidia, quæ in Morino erant, a tergo cum aliis Francorum equitibus irruentes in currus et eos, qui annonæ ministrandæ[4] aliarumque necessariarum rerum gratia exercitum ducis sequebantur, omnes quos invenerunt, et aurigas, et

1. Jacques de Savoie, comte de Romont.

2. D'où le mot français *pique*, qui n'est entré dans la langue que vers ce temps-là.

3. Plutôt *tamen*.

4. *Ministrandi* dans le ms.

mercatores trucidarunt, qui erant non parvo numero, prædamque rerum, quas illic invenerunt, secum advexerunt. Et, quod nimis crudele atque inhumanum exsistit, etiam nec mulieribus, nec pueris pepercisse ferebantur.

Et cum ipsi Franci machinas belli ipsius ducis conquisiissent, cum quibus etiam adversus Flamingos sese quoque communire disponerent, easdem ipsi Flamingi, in eos post modum irruentes, cæsis vel fugatis hostibus, recuperarunt, et de his, quæ Francorum ante fuerant, plures acquisierunt. Quæ tamen cum equis devehi atque exportari potuit, Franci secum prædam tulerunt; quæ satis opulenta fuisse dicebatur.

Tale itaque certamen et conflictus fuit ducis Austriæ et suorum Flamingorum cum Francorum copiis, inter Morinum et oppidum *Hesdinch*, mense augusti, anno Domini MCCCCLXXIX. Et dormivit illa nocte (usque ad quam dimicatum est) idem dux Austriæ in castris Francorum. De ducibus autem nulli Francorum ibi cecidisse comperti sunt, præter duos : unum, qui erat ballivus Rothomagensis; alter erat cognominatus *Le Beauvoysien*[1], capitaneus centum lancearum. Sed ille ballivus, cognominatus *Wast*[2], in prœlio vulneratus, dum curandus Rothomagum reveheretur, in Abbatisvilla obiisse ferebatur. Non fuit autem relatum quod, in eo certamine, Flamingi ex Francis

1. *Le beau Noysien* dans le ms. C'était un soldat de fortune nommé Martin Petit, que Louis XI avait anobli en 1467. (Archives de l'Emp. Reg. J. 194, pièce 372.) Molinet l'appelle le capitaine Argenterel : c'est là sans doute un nom de guerre.

2. Jean, dit Houast, de Montespedon, seigneur de Beauvoir.

aliquem captivum servaverunt; sed passim, quotquot sub suam manum habère potuerunt, peremerunt.

Et de victoria quidem ac numero utrinque cæsorum, multum differenter, in terris regiis et in terris ducis, atque varie jactabatur. Nam in terris regiis, regi cessisse victoriam promulgabant, ut, per singula quæque loca insignia, Deo gratiarum solemnes per ecclesias actiones pro victoria habita redderentur, et per plateas et vicos ignes ubique, pro tanta rei festivitate, collucerent. Atqui non secus in terris ducis, pro felici quæ eis provenerat victoria, hujuscemodi solemnia patrata sunt. Quidquid tamen in hujusmodi solemnibus lætitiis ageretur, veriores rerum æstimatores victoriam duci Austriæ et suis provenisse asserebant. Nam et in loco, ubi prœlium consertum fuit, constat eum cum suis copiis pernoctasse : quod minime fieri potuisset, cum locus ille intra limites terrarum a rege possessarum consisteret, nisi cæsis vel inde fugatis fusisque hostibus, illic pernoctandi victricibus armis sibi fuisset acquisita facultas.

Initio cæsa ultra decem millia Francorum peditum ferebantur; sed postmodum verius putabatur illic de ipsis non ultra sex vel septem millia cecidisse. Ex equitibus vero Francorum parvo numero ceciderunt. Et ferunt aliqui quod, cum pedites Francorum viderunt equites suos, qui equitatum ducis, uti supra retulimus, fugando insequebantur, iter capere versus Morinum, quod ipsi æstimaverunt eos fugam cepisse et terga vertisse hostibus; quæ æstimatio eis immisit pavorem et causam exitii attulit. Sed profecto, uti diximus, ea victoria non incruenta Flamingis provenit;

sed quantus eorum numerus illic cæsus fuerit, incertum habitum est[1].

Fuit etiam illic comes de Rotundo-Monte, sed tamen non lethaliter aut multum graviter, vulneratus[2]; qui, paucis post effluxis diebus, convaluit.

CAPITULUM XVI.

De præda magna facta a piratis Normanniæ supra piscatores Flandriæ et Hollandiæ, et de asperrima hieme, anno MCCCCLXXIX.

Confecto igitur dicto prœlio, quia exercitui Flamingorum currus deerant, omnisque annona, quam adduxerant, cum varia supellectile, quæ eis in sua castrensi expeditione usui et alimento[3] necessaria fuerat, a Francorum equitibus vel direpta, vel abducta fuerat, sequenti post prœlium die, intra suos fines se receperunt.

Per totam autem sequentem hiemem, nulla hinc inde terrestris expeditio fuit. Verum non propterea Franci a navali expeditione adversus Flamingos et Hollandrinos, qui per autumnum et hiemem halecum et aliorum piscium piscationi cum magnis classibus onerariarum navium incumbere quotannis consueverunt, et magnas auri et argenti copias inde trahere, non quieverunt aut se continuerunt. Sed validam piraticarum navium atque piratarum manum contrahentes, multitudinem navium Flandriæ, Hollandiæ

1. « De la part du duc, il y eut plus de perte que de la nostre. » Commines, l. VI, ch. v.

2. « Navré d'ung vireton à la cuisse. » Molinet, t. II, ch. LXVI.

3. *Alimenti* dans le ms.

atque Zelandiæ, quæ gregatim in certo maris tractu halecibus capiendis vacabant, aggressi, invaserunt; et licet pauciores navigio, armis tamen virisque longe valentiores, pauperum piscatorum naves cum his, quibus onustæ erant, piscibus, et nautas captos ad suos portus Normannici littoris abduxerunt.

Armaverant ipsi Flamingi atque Hollandrini certas naves, quas armis bellatoribusque instruxerant et repleverant, ut aliis piscatoriis navibus munimento atque præsidio adforent, si forte contingeret Gallorum piratas seu classem contra se irruere. Sed tale munimentum adversus classem Francorum haud opem ullam tutamenve attulit pauperibus piscatoribus, quin potius naves ipsæ, quæ præsidii causa armatæ fuerant, vel captæ abductæ sunt, vel expansis velis (quibus id licuit) celeris fugæ præsidium assumpserunt[1]. Quod infortunium et piratis Francorum uberem prædam, et terris Flandriæ atque Hollandiæ, quæ ex hujuscemodi halecum piscatione compendia maxima quotannis captare consueverunt, damna non parvo æstimanda importavit. Naves enim supra centum cum suis oneribus captas fuisse ferebatur, et captivos exportatos ultra mille. Unde eo anno, per totam Germaniam magna halecum et penuria et caristia ubique fuit.

Illo anno, videlicet MCCCCLXXIX, hiems asperrima

1. Septembre-octobre 1479. « Audit temps fut pris sur mer par Coulon et autres escumeurs de mer en Normandie, pour le roy, jusques à quatre-vingts navires de Flandres, qui estoient alez quérir des seigles en Prusse pour avitailler le pays, et tout le hareng de la pesche d'icelle année : où il fut faict la plus grant desconfiture, qui passé à cent ans, fut faicte sur mer, à la grant confusion et destruction desdiz Flamens. » *Chronique scandaleuse.*

fuit, et sæva supra solitum. Visæ sunt pluries hiemes fuisse multo longiores et plus nivosæ; sed a nemine tunc viventium aliquam cum tanto gelu asperitate atque sævitia visam aliquando fuisse, vulgo a cunctis ferebatur. Prima illius pars, paululum minus sæva, natalitium Salvatoris præcessit diem; secunda vero, a medio januarii usque prope medium februarii[1] durans, recidivum gelu atque rigidissimos algores et prioribus multo sæviores reportavit. Quorum mortificatio adeo terram afflixit, ut etiam proceres arbores et annosa robora, quibus anteriores hiemes minime prævalere potuerant, plurimas exstinxerunt et aridas effecerunt. Congelarunt etiam vinearum palmites, et plerasque radicitus arescere fecerunt in multis Galliarum et Germaniæ provinciis; ob quam causam, per biennium post, raritas et caristia vinorum supra solitum consecutæ sunt[2].

Tota autem illa hieme decurrente, nihil scriptu dignum inter regem et Flandriarum terras actitatum est. Circa vero tempus vernale, treuga annualis inter partes pacta et tractata, a kalendis maii usque ad ultimam diem aprilis, evoluto anno, duratura : nulla tamen commerciorum libertate hinc inde commissa[3]; sed ab armorum tantummodo exercitio abstentum

1. 1480.

2. Comparer la description du même hiver par Molinet, t. II, ch. LXXX.

3. Plutôt *concessa*. D'autre part l'auteur confond la trêve de 1480 avec celle de l'année suivante. La trêve de 1480, selon la Chronique scandaleuse, fut signée au mois d'août « pour sept mois, dont les trois premiers devoient être marchands, les trois autres d'abstinence de guerre, et le septiesme de represailles. »

est. Nec tamen, in limitaneis agris, a prædis et latrociniis est cessatum.

CAPITULUM XVII.

De gravi seditione et tumultu exorto Florentiæ ab his de familia de Passis et eis adhærentibus, ejusdemque tumultus pacificatione[1].

Ea tempestate, superiore anno, qui ab incarnatione Christi erat MCCCCLXXIX[2], in urbe insigni Tusciæ Florentia, gravis et periculosa oborta est seditio. Nam quidam civium de familia cui est cognomentum de Passis[3], in eadem urbe satis clara et opulenta, ferre non valentes neque æquis animis inspicere familiam illorum de Medicis, satis, nedum in ea urbe totove orbe christiano, sed et in plerisque infidelium regnis ac provinciis diffamatam ob insignem et nummulariam trajectitiarum mensam atque exercitationem, in sua republica majoris crediti et auctoritatis honoribus pollere, quam ipsi hactenus potuissent, zelo et invidia succensi, cogitarunt quanam via ipsi illos de Medicis, quorum præcipui et in ea tunc urbe primiores erant duo germani, Laurentius scilicet et Julianus, non modo auctoritate et honoribus detrudere, verum etiam, ne suis obstarent conatibus, vita privare possent. Ad quod perficiendum comitem Hieronymum,

1. Devant ce titre on lit en marge, de la même main dont sont ecrites les autres annotations du ms. : « Mirum quid huic historiæ « commune sit cum gestis Ludovici et Caroli; et quidem quod « Philippus Cominæus hoc ipso loco hanc suis interserit commen- « tariis, quasi de composito. »

2. Corrigez 1478.

3. Les Pazzi.

Sixti, tunc summi pontificis, nepotem[1], qui copiis militaribus Romanæ ecclesiæ præerat, sibi adjungere et fœderare curarunt. Alios etiam in eamdem urbem clanculo et latenter invexerunt; quorum opera atque auxilio, quod non conceperant[2], se tuto patrare posse arbitrarentur. Inter quos erat, et ipse de familia et cognatione de Passis, archiepiscopus Pisanus[3], atque unus etiam certi numeri militum pontificis dux, Johannes Baptista[4]. Erat et in eo tempore in eadem urbe Florentiæ unus cardinalis, apostolicæ sedis legatus[5], hujuscemodi factionum, ut postmodum claruit, prorsus ignarus.

Cum igitur dies condictus adventasset[6], quo isti de Passis nefandæ factionis suæ exsecutionem adimplere statuerant, ipsi, sub simulatæ amicitiæ specie, dictos duos germanos, Laurentium et Julianum de Medicis, ad convivium invitarunt; ad quod, nihil doli vel perfidiæ suspicantes, sed ex amicitia et caritate rem fieri putantes, se lubenter venturos spoponderunt. Evenit autem tunc festus atque celebris dies, quo hujuscemodi convivium credebatur esse faciendum, in quo, ut sacra missarum solemnia in præcipua et majore urbis basilica faceret[7] dictus cardinalis, apostolicæ sedis legatus, fuerat precatus et rogatus. Quæ cum

1. Geronimo Riario, comte de Forli et d'Imola, neveu du pape Sixte IV.

2. Évidemment il faut supprimer la négation pour que la phrase ait un sens. On peut substituer *animo* à *non*.

3. Francesco Salviati, archevêque de Pise.

4. Gianbattista di Montesecco.

5. Le cardinal Raphael, neveu du comte Geronimo.

6. Le dimanche, 26 avril 1478.

7. *Fecerat* dans le ms.

ageret, et, devotionis ac reverentiæ ad eumdem legatum gratia, dicti de Medicis cum innumera pæne honorabilium civium aliorum multitudine ad hujuscemodi templum adventassent, subito in eos, qui de Passis et eorum conjuratione illic ex composito aderant, districtis armis gladiisque, atque satellitibus stipati, irruerunt, et Julianum quidem intra eamdem basilicam trucidarunt; Laurentium vero, ejusdem germanum, pariter etiam tentarunt occidere. Qui, pro germani sui tam horrenda et sacrilega peremptione, ingenti exorto clamore et tumultu excitus, mortis periculum declinans et ad sacristiam celeriter accurrens, in eam se recepit, et, obseratis foribus ejusdem, illic præsidium defensionis invenit[1], levi tamen perprius accepto vulnere a sacrilegis sicariis, qui illic sese occulere potuissent.

Cum autem hujus tam nefandi et cunctis abominandi sceleris fama illico totam implesset[2] civitatem, concursus undique civium armatorum factus est. Qui, quoscumque complices illius nefandæ conjurationis obvios habere potuerunt, vel trucidarunt, vel carceri et custodiæ manciparunt....[3] fugam arripientes, quibus ad tale præsidium licuit pervenire, ut et persequentium eos manibus elaberentur, minime deprehensi....

1. Une inscription gravée contre la porte de la sacristie qui est à droite, sous la coupole de Sainte-Marie del Fiore, perpétue la mémoire de cet événement.

2. *Impresset* dans le ms.

3. Une circonstance importante du récit a été omise dans la transcription du ms., et rend insignifiante la phrase suivante, qui est d'ailleurs elle-même incomplète.

Eadem etiam hora, archiepiscopus Pisanus, qui, uti diximus, tunc Florentiæ aderat (qui de familia et cognatione eorum erat, qui principales factionis auctores erant), suis sub pallio instructus[1] armis, suorumque stipatus multitudine armatorum, ad plateam civitatis accurrit, impetum ad palatium faciens. Sed concursu armatæ multitudinis suo frustratus annisu, captus et detentus fuit, suis stipatoribus partim cæsis, partim fuga dilapsis. Statim autem (nec diu asservatus, pro eo quod unus ex principalioribus seditionis auctoribus erat, et armatus deprehensus erat) morti adjudicatus, laqueo et suspendio ad fenestram Domus Publicæ[2] strangulatus fuit.

Tantus quippe horror omnium pæne animis incesserat civium, pro tam immanis et sacrilegi ausus atrocitate, intra illud venerabile Dei templum, dum illic sacra missarum solemnia agerentur, [admissi] (et [hoc] crudelem illorum improbissimorum sicariorum perfidiam adaugebat, qui sub simulatione officii amicitiæ et germanitatis illos duos fratres de Medicis, nihil doli aut perfidiæ penitus meditantes, ad convivandum apud se invitarant), quod[3], et dignitatis pontificis, et canonum sanctorum consideratione posthabita, iræ et abominationis impetum frenare, fragrante adhuc ipso maleficio, minime potuerunt, [quin] eum[4], uti dictum est, publico suspendio enecarent[5];

1. *Instructis* dans le ms.

2. Palazzo Vecchio.

3. Il y a *quia* dans le ms. Tout ce chapitre a été si mal transcrit, qu'il n'est possible de retrouver le sens qu'à force de restitutions.

4. *Cum* dans le ms.

5. *Enecarunt* dans le ms.

sic quod nec eum profecto juvit dignitatis prærogativa, « nec Apollinis infula texit », ut tunc dignas sceleris pœnas vel differre[1] vel evadere potuerit.

Fuit autem et in eo tumultu deprehensus Johannes Baptista, certi numeri militum capitaneus ex copiis quarum Hieronymus comes antedictus ducatum a summo pontifice habebat. Qui, multis asservatus diebus, fuit diligenter et curiose examinatus, ad perquirendum an hujuscemodi factionis et conspirationis conscius Sixtus pontifex exstitisset. Tandem vero et de ipso etiam sumptum est publice supplicium.

His autem ita Florentiæ patratis, indignatus est vehementer pontifex Sixtus, præsertim quod illum archiepiscopum Pisanum, contra honorem et reverentiam dignitatis pontificalis et sacros canones, quin etiam contra civilium legum sanctiones, tam ignominiosa morte puniissent. Ferebatur et eumdem pontificem odio habere illos de Medicis, quod, in eadem urbe Florentina et terris ejus ditioni subjectis, sæpe decretis et placitis suis obstitissent, et promotioni, quam de persona hujuscemodi archiepiscopi fecerat ad ecclesiam Pisanam. Quam etiam ipsius indignationem inflammabat prædictus comes Hieronymus, qui auctoribus seditionis fœderatus et dux quodammodo facti totius exstitisse ferebatur. His itaque excitus idem pontifex maximus, utrumque exserens gladium adversus Florentiam, sacris civitati interdixit[2], et adjunctis copiis atque auxilio Ferdinandi, regis Neapolitani, bellum eis intulit. Misit enim rex filium suum[3] cum ma-

1. *Deferre* dans le ms.
2. 1er juin 1478.
3. L'auteur veut parler de Frédéric, prince de Tarente, qui fut

gnis copiis ad auxilium pontificis, cujus militiæ dictus comes Hieronymus præpositus erat et ductor.

Videntes autem Florentini difficile ac periculosum sibi imminere bellum, Venetos [et cæteros] quos potuerunt, fœderare et sibi in auxilium accersere studuerunt. Sed cum viribus impares duobus illis validis pontificis et regis exercitibus exsisterent, qui jam intra limites terrarum suarum se effuderant, pluraque castella antea suæ ditionis, vel metu exterrita ad hostes defecisse, vel ab eis vi capta et direpta viderent, ipsi prudenter animadvertentes quali subjacerent periculo, si diutius bellum adversum se procurreret, cui in longum sustinendo vires suæ, longe hostium potentiæ impares, minime sufficere potuissent, de perquirendo medio pacis cogitarunt. Cujus rei gratia prædictus Laurentius de Medicis, tanquam in sua republica primarius et præcipuus, et ob cujus æmulationem atque odium illi de Passis totum illum, et domesticum, et externum tumultum excitarant, ex portu Pisano cum duabus triremibus Neapolim ad regem navigavit. Apud quem et ejus interventione apud pontificem, Florentini reconciliationis et discessionis a bello gratiam invenerunt; sic quod, brevi satis temporis spatio, hujuscemodi armorum procella, quæ Florentinis exitium minari videbatur, Dei providente clementia, sedata est, et pacis rediviva lenitate atque dulcedine fere serenata[1].

roi de Naples après l'expulsion des Français en 1496; mais c'est une erreur. Le général que le roi Ferdinand envoya contre les Florentins fut Frédéric, comte d'Urbin.

1. L'auteur aurait pu justifier cette digression en parlant de l'intervention de Louis XI en faveur des Florentins; mais il paraît

CAPITULUM XVIII.

Qualiter Turci Odrontum, civitatem Apuliæ, popularunt, et quomodo inde depulsi fuerunt.

Sed et aliud non minoris periculi, sequente anno, exortum est malum, imo longe gravioris et majoris formidinis plenum.

Æstate videlicet sequente postquam pax illa Florentinorum erat reintegrata, nimirum[1] ex Illyrici maris littore, Turci, parata classe ad littora Italiæ advecti, Odrontum, civitatem Apuliæ[2], nihil tale aliquid suspicantem nec ullis militaribus præsidiis communitam, bello adorti sunt. Quam statim aggressam nullo pæne negotio expugnarunt[3], et crudeliter nimium populantes, cæsis civibus vel profligatis, hostiliter diripuerunt.

Erat tunc in ea civitate ipsius pontifex, vitæ puritate ac grandæva canitie venerabilis, quem truces illi atque sævi barbari (canes potius quam homines appellandi),

l'avoir ignorée. On peut voir ce qu'elle fut dans Philippe de Commines, l. VI, ch. IV. Il y a aussi un manifeste du roi pour les Médicis (Lenglet-Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 552), et une circulaire du 5 août 1478 pour fermer l'entrée du royaume au comte Hiéronyme, « à ung nommé Jherosme Riaire, homme de bas lieu et condicion, lequel, en hayne de l'alliance que ont les Florentins à nous..., a, puis aucun temps, conspiré.... et a fait envoier, soubz couleur d'une fausse légacion, le cardinal de Saint-George, son parent et affin, et l'archevesque de Pise. » Recueil Legrand, t. XXVI, aux mss. de la Bibl. imp.

1. *Nam* dans le ms.

2. Otrante, métropole de la Pouille.

3. Attaquée le 28 juillet 1480, la ville capitula le 11 août suivant.

nulla dignitatis seu ætatis reverentia, nulla miseratione aut Dei timore permoti, horrenda morte enecaverunt, palo per ejus interiora, ab infimis pudendis, unde feces corporis egeruntur, usque ad verticem capitis, defixo[1]. Matronas etiam honestas ejusdem civitatis et quamplures virgines, stupris violenter exactis, fœdarunt, vel decurtatis ad pudenda usque vestibus earum, ludibrio habuerunt.

Cum autem hujusce calamitatis fama regionem implevisset, statimque ad regis notitiam perducta foret, exterriti fuere, non modo de vicinis civitatibus et castellis, verum etiam de remotioribus provinciis, populi christiani. Verebantur enim ne statim, cum longe majore ac validiore manu, iidem Turci per eam partem in Italiam convolarent. Quod si fecissent, profecto, nedum Italiam, sed etiam alias christianas provincias, non levi metu anxias ac sollicitas reddidissent[2]. Verum meliora de suis fidelibus domini Dei ac Redemptoris nostri benignitas et clementia ordinavit ac providit. Nam non multum diu post hoc, sæva illa et

1. L'auteur confond ici le sort de l'archevêque d'Otrante avec celui de ses confrères de Brindes et de Nardo, que les Turcs « impalari fecerunt », dit le *Diarium Parmense*. Ce même document ne spécifie pas le genre de mort de l'archevêque d'Otrante; il donne seulement comme un on-dit qu'il fut empaillé « dicitur episcopum Otranti fuisse excoriatum, et pellem impletam paleis; » mais plus loin il relate une circulaire du pape Sixte IV qui informait la chrétienté du désastre d'Otrante et, entre autres circonstances, expliquait que les Turcs avaient fait scier l'archevêque « comme fut scié le prophète Isaïe. » Cf. Muratori, *Scriptores rerum Ital.*, t. XXII, col. 346 et 352.

2. « Dubitant Romani ne Turcus veniat Romam, prout minatur, et narrant multæ prophetiæ. » *Diarium Parmense*, l. c., col. 364.

cruenta bestia, Turcorum imperator[1], ex hac instabili luce, in qua, dum superesset, tot nefanda atque horrenda in christianos et Dei servos perpetrabat, ad exteriores inferorum tenebras pertransivit, pœnas, quas pro suis impietatibus promeruit, justo Dei judicio soluturus.

Atqui priusquam deficeret, hi qui hujuscemodi civitatem Odrontum invaserant, etiam nonnulla castella vicina occuparant et vastarant, de prædis, quas undecumque advectare poterant, Odruntum munientes. Rex vero Neapolitanus, volens prudenter avertere, ne hujusmodi inceptum latius propagaretur incendium in regno suo, statim vicinas civitates et castella militaribus præsidiis communiit. Classem etiam instruxit, quæ maritimos aditus observans, ne ex Græcia majores copiæ Turcorum aut subsidia victualium vel armorum advehi possent, impediret; ita quod terra marique ipsos, qui primi regnum invaserant, quoad poterat, coarctabat. Sed eo non obstante, ipsi hostes, et armorum, et victualium subsidia ad suos, qui quodammodo velut obsessi a finitimis locis videbantur, interdum adduxerunt. Quibus refocillati et audaciores effecti, etiam cum regiis militibus, ex locis circumvicinis aggregatis, congressum habuerunt; in quo plures ex regiis, vel capti, vel cæsi manserunt[2]. Tenueruntque civitatem per totam hiemem. Qua transacta, rex, adjutus auxilio Summi Pontificis nonnullorumque potentatuum Italiæ, qui, velut ad commune totius re-

1. Mahomet II, mort le 3 mai 1481.

2. Quinze cents hommes périrent avec leur général Jules d'Acquaviva dans cette rencontre, qui eut lieu au commencement de 1481. Raynaldi, *Annales eccles.*, t. XI, p. 5.

gionis incendium arcendum, ferebantur (mortuo interim Magno illo Turco), terra marique eam obsidione vallavit. Et cum ad placitum obsidentis, quamvis in longum forsan protracta obsidione, sese dedere compelli potuissent Turci, tutius tamen atque commodius æstimatum est eosdem obsessos deditionem facere, offerendo[1] salvos abire permittere. Qua re diutius dilata, incertum atque ancipitem succursus, qui forsan eis provenire potuisset, eventum exspectasse[2]....

Facta itaque civitatis, quam prope annum tenuerant, vacuatione[3], ipsa spurca et barbara gens Turcorum, relicta Italia, in terras unde venerat, repedavit. Quod non modo toti Italiæ, quæ hujuscemodi eventu exterrita fuerat, sed et cæteris christianorum terris satis (gratiæ Deo) fauste ac prospere cessit[4].

1. *Offerentes* dans le ms.
2. Phrase incomplète.
3. 10 septembre 1481.
4. Voilà encore une digression que l'auteur aurait pu rattacher à l'histoire de Louis XI, s'il avait mieux connu les affaires de France. On voit par une pièce que Lenglet-Dufresnoy a publiée (*Commines*, t. IV, p. 215), qu'en 1479, Louis XI prévint le roi de Naples que le Grand-Turc avait fait la paix avec le soudan d'Égypte dans l'intention d'envahir l'Italie l'été suivant. En outre, le *Diarium Romanum* de Jacques de Volterre (*Scriptor. rer. Ital.*, t. XXIII, col. 123) nous apprend qu'au mois de mars 1481 une ambassade du roi de France alla proposer au pape un subside de trois cent mille écus d'or, dont les deux tiers à prendre sur le clergé, « sub « conditionibus tamen, » ajoute le chroniqueur, « quæ mihi adhuc « penitus sunt ignotæ. » De son côté, Louis XI recevait au Plessis-lès-Tours, le 29 avril suivant, un nonce du pape qui venait lui demander son appui contre les Turcs, et le prévenir qu'une trêve de trois ans allait être proposée aux princes de l'Europe par le

CAPITULUM XIX.

De lamentabili obitu illustris dominæ Mariæ, filiæ unicæ Caroli, Burgundionum ducis, ducissæ Austriæ [1].

His hujus temporis incidentiis, quæ nobis minime visæ sunt silentio transeundæ, quam breviore potuimus narratione perstrictis, ad principalis nostræ susceptæ prosecutionis ordinem redeamus.

Procurrerunt quippe treugæ illæ annales, negata prorsus commerciorum inter utrasque terras, regis scilicet [et] ducis, communicatione, satis tranquille; nonnullis tamen latrunculis semper ultro citroque rapinulas facientibus contra limitaneas villas amborum dominorum [2]. Verum dum sic ab armis utrinque quiesceret, satis infaustus ipsi Austriæ duci casus provenit. Nam illustris illa Maria, conjux sibi dilectissima, defuncti Caroli ducis Burgundionum unica proles, in oppido Brugis ex hac instabili luce subtracta est. Cum enim ipsa, quæ in flore erat suæ juventutis, exiisset dicti oppidi portas et, vecta equo, recreationis causa agros vicinos lustraret, contigit equum quo vehebatur, seu terrore repentino, seu lascivia concitatum, sursum se ab anteriore parte elevando [3], re-

Saint-Siége, pour réunir les efforts de la chrétienté contre l'ennemi commun. Louis XI répondit qu'il trouvait cela très-bien, pourvu qu'on lui donnât la garantie que la trêve serait observée par les puissances avec qui il était en guerre. Lenglet-Dufresnoy, *Commines*, t. IV, p. 44.

1. Chapitre imprimé dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 792.

2. Plutôt *dominiorum*.

3. Selon Molinet, « elle cheut jus de sa hacquenée, qui lors deschanglée estoit. » T. II, c. 85.

trolabi et cadere. Quo ipsa casu contrita et graviter oppressa, atque ad domum suam debilis reducta, infra paucos dies post[1], ex hac transitoria vita, incertis semper et periculis et casibus plena, migravit ad Dominum[2].

Erat, pro ætate et sexus conditione, prudens et bene morata, fide ac pia ad Deum devotione, simul et benignitate atque eleemosynarum largitione commendata. Unde cunctis terrarum suarum subditis ipsius tam præceps et immatura mors magni luctus, nec minus illustri etiam Maximiliano, ejus conjugali, qui eam[3], uti par erat, unice diligebat, attulit occasionem. Horum autem luctus[4] non parum deliniebat atque solabatur, quod tantorum dominiorum et insignium terrarum hæredes post se reliquerat unum filium, nomine Philippum, et unam filiam, nomine Margaretam[5]. Nam nisi ita venisset, et absque liberis ipsa diem obiisset, illis clarissimis terris suis ipsius defectio verisimiliter statum infelicem et valde turbulentum importasset : quod clementissime, per hujuscemodi de ea superstites liberos, divina benignitas avertit.

1. Elle ne prit le lit qu'au bout de trois semaines, suivant Molinet; mais la Chronique flamande des faits et gestes admirables de Maximilien est conforme au récit de Thomas Basin.

2. 27 mars 1482.

3. *Etiam* dans le ms.

4. Mieux vaudrait *luctum*, au singulier.

5. Philippe le Beau et Marguerite d'Autriche. Elle laissait de plus un fils nouveau-né, appelé François, qui ne lui survécut pas de beaucoup.

CAPITULUM XX.

De exordio gravissimæ seditionis atque calamitatis, quæ inde civitati Trajectensi provenit; et de captione oppidi Leidis, in Hollandia, per exsules Hoeckenses, et ejusdem recuperatione [1].

Non etiam arbitramur silentio prætereundum [2] tristem et infaustum eventum tumultuosæ seditionis, quæ ea tempestate contigit [3] in civitate Trajectense [4], quam tunc ipsi incolebamus.

Ea civitas caput olim et velut mater exstitit totius Frisiæ, et his adhuc temporibus, in spiritualibus pontifex et princeps « rex idem hominum Christique sacerdos » ejusdem Frisiæ atque Hollandiæ præsulatum tenet, latum etiam habens proprium et peculiarem principatum episcopali conjunctum dignitati. Ipsius civitatis accolæ ab antiquo consueverunt inter se civiles contentiones exercere et habere, quemadmodum plura inter sese etiam habent oppida et oppidani Hollandiæ atque vicinarum terrarum; quæ in tantum, procurante inimico hominum, satore zizaniorum et discordiarum, in terris illis invaluere, ut acerbissima usque et pæne implacabilia odia processerint, nedum inter se oppidorum aut unius oppidi civium [5], verum etiam inter unius domus et familiæ conjunctissimas personas. Est enim illic videre patrem adversus filium,

1. Chapitre imprimé dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 793, et dans les *Analecta* de Matthæus, t. II, p. 145.

2. Matthæus, *prætermittendum*, sans les épithètes *tristem et infaustum*.

3. Matthæus, *grassabatur*.

4. Utrecht.

5. Matthæus, *cives*.

fratrem adversus fratrem, et uxorem contra maritum, odio partialitatum inardescere; et quemadmodum per urbes Italiæ quondam efferbuere partialitates Ghelforum et Ghibellinorum (quarum nondum in plerisque locis omnino radices adhuc evulsæ sunt), ita et in his terris Hollandiæ et Trajectensium ac finitimis, se odiis ac sectis partialitatum insequuntur *Hoeck* et *Kabeljau*, hoc est Hamus et Piscis [1].

Quæ cum citra annos ducentos, ut aiunt, exortæ sunt, et quodammodo sopitæ detorpuerunt atque delituerunt, imperantibus illustris memoriæ Philippo, patre, et Carolo, ejus filio, Burgundionum ducibus, qui eas in apertum erumpere metu pœnarum prohibebant, statim tamen, velut ab inferis redivivæ, sese attollentes, mortuo Carolo duce, e latebris emicuerunt atque palam prodierunt. Sic et in Gallia, nostra ætate, sese gravissime et odio implacabili prosequentes fuere Burgundiones et qui Arminiaci dicebantur. Quæ tamen infausta factio [2], quæ multis civibus atque populis, proh dolor! exitio fuit per annos circiter quadraginta, miseratione divina obsoleta est et penitus exstincta. Ea vero, quæ Hoeckensium et Cabeliavensium inimicitia atque partialitas vulgo nuncupatur,

1. « Il loyst sçavoir que ès parties de Hollande, de très-longs ans a couru et régné une division des parties, dont l'un se nomme *ouc* et l'aultre *cabillau*; dont le nom de l'ung signifie ung poisson qui a ung grant engoulement et large; et l'aultre signifie ung engin de fer crochu et très-agu par lequel il se prend et estrangle. Et peut estre qu'ilz y ont aulcun entendement de mistère en cecy, et est bien vraisemblable, comme si on vouloist dire que l'ung contend à tout engouler, et l'aultre à faire estrangler les engouleurs. » Chastellain, *Chronique du duc Philippe*, ch. LXIII.

2. *Sectio* dans le ms.

tam alte radices misit in animis hominum et tam tenaciter eos adinimicavit[1], ut, quamvis stulta et sine rationis probabili aliquo colore exorta vel saltem nuncupata videatur, cum et hamus et piscis, quem vulgo *cabeljau* nominant, ex æquo omnibus populis Hollandiæ communis sit (qui hujuscemodi etiam piscium ac cæterorum piscatione victum et magnas divitias comparare consueverunt), attamen nec exhortatione aut doctrina Verbi divini, nec timore Dei, aut principum sanctionibus vel edictis, ab hujuscemodi dissensionum nefandissimo atque perniciosissimo seminario hactenus purgari vel conquiescere possunt, quin semper hæreat fixum in intimis præcordiis, imitenturque[2] majorum suorum semper infelicia vestigia, « et nati natorum, et qui nascuntur ab illis. »

Ex hac nefanda malorum radice contigit, anno Domini MCCCCLXXX, quod, cum de oppido de Leydis[3] Hollandiæ nonnulli civium exsularent, de parte Hoeckense, et se apud Trajectum recepissent, inito fœdere cum his, qui tum magistratum in ea civitate gerebant, cujus cives, ut fertur, ab antiquo partes illorum Hoeckensium satis pertinaciter defendebant, auxilium ab eisdem postularent. Quod cum facile impetrassent, circiter ducentos viros de civibus suis, clero tamen civitatis et communitate de hoc nihil scientibus, eisdem exsulibus, ad suum oppidum Leydense, si possent, recuperandum, commodarunt; quorum et con-

1. *Sic* Matthæus. *Adunavit* dans le ms.
2. *Imitanturque* dans le ms. *Imitaturque* dans Matthæus.
3. Leyde.

ducta cuidam militi Reynero de *Broeckuysen*[1] et cuidam Henrico de *Nievelde*[2] commissa fuit.

Hi autem alio se[3] proficisci velle simulantes, celantesque propositum quod mente conceperant, ad idem Leydense oppidum noctu applicuerunt. Erat tum gelu satis asperum, ita ut aqua, qua ipsum oppidum cingitur, in glaciem durata, sicca et solida vestigia calcantibus facile præberet. Transmisso itaque vallo, oppidanis nihil hostile suspicantibus, sed in stratis suis secure quiescentibus, hujuscemodi exsules cum suo comitatu Trajectensium, nullo obsistente, oppidum irrumpunt[4]. Quod ita ingressi, concurrentibus ad se aliis in eo oppido suæ factionis, Hoeckensium scilicet, eo illico potiti sunt[5]. Cui inopinatæ irruptioni cum illi adversæ factionis, licet longe plures numero et opibus potentiores essent, veluti jam captivi et subacti, obniti non auderent, ex ipsis circiter XL, direptis domibus suis[6], in variis locis sub custodia traditi sunt; tenueruntque exsules cum aliis suæ factionis oppidum, sese de inimicis satis atrociter ulciscentes et varias prædas atque rapinas pro libito exercentes.

Verum tali astu et dolo sibi parata auctoritas non

1. Reyner van Broechusen était de la maison de Brederode par sa mère, et avait à venger ses oncles Reynold de Brederode et Gisbert, jadis persécutés par l'évêque d'Utrecht.

2. *Meuelde* dans le ms. Matthæus a restitué ce nom d'après les chroniqueurs hollandais, « Henrico *Zuylen a Nyevelt.* »

3. *Sic* Matthæus. *Lyose* dans le ms.

4. Matthæus, *invadunt.*

5. 21 janvier 1481 (1480 selon l'usage de France).

6. Dans Matthæus, « circiter XV direptis domibus suis. »

in longum eis permansit; nam paulo post, cum dux Austriæ, Hollandiæ princeps, in Hollandiam trajecisset [1] cum parvis admodum copiis, exterriti Trajectenses, quos exsules secum adduxerant, et non minus ab his, qui de adversa factione erant in oppido, quam a principis invasione formidantes, Trajectum cum præda quam fecerant, repedarunt. Et sic oppidum in pristinam libertatem sub principis manum ac potestatem receptum est, ejectis aut fugientibus illis, qui in illud fortuito [2] irruperant.

CAPITULUM XXI.

Quomodo dominus de Egmunda Dordracum subegit, Hoeckensibus inde pulsis; et de decretis et mandatis ducis Austriæ contra Trajectenses [3].

Juvit huic Leydensis oppidi recuperationi non modicum, quod illis diebus contigit in oppido Dordraco [4]. Nam cum illius loci cives et rectores ab antiquo velut duces ac primiores partium Hoeckensium factionis fuisse asserantur, easque partes pertinacissimo animo retinerent atque foverent, trahentes ad se ac pellicientes vel terroribus, vel blanditiis atque suasionibus, quoad poterant, alia patriæ oppida, pleraque jam ab olim ex ipsis ad suum consensum perduxerant (veluti oppidum de Gouda, Sconoviam [5], Rotterdamum et alia nonnulla loca, in quibus factio

1. Pendant le carême de l'an 1481. Molinet, t. II, ch. LXVIII.

2. Ms., *fortune;* Matth., *forte.*

3. Chapitre imprimé dans lés *Analecta* de Matthæus et dans l'*Amplissima collectio.*

4. Dordrecht.

5. Schoonove.

Hoeckensium longe validior et robustior exsistebat), oppressis vel subactis, et exsulare coactis, qui de contraria factione suspecti haberentur.

Hi, audita irruptione facta per Hoeckenses, uti diximus, in oppido Leydis, supra modum exhilarati pro suæ factionis virium incremento adversæque partis depressione ac diminutione, totam in brevi Hollandiam sub ditionem ac potestatem partium suarum redacturos se sperabant. Atqui longe secus ac speraverant[1], eis e vestigio provenit : utilius quidem atque felicius quam ipsi tum existimabant. Nam quidam strenuus miles, dominus de Egmunda[2], collectis clam et sub silentio ducentis circiter viris armatis, eos in duabus aut tribus navibus[3] occultatos et tectos secum advexit, oppidumque irrupit. Quod cum statim sensissent hi, qui studiosi partium Cabeliavensium[4] erant (de ea re verisimiliter ante præmoniti), continuo eis qui irruptionem fecerant sese sociarunt; atque ita illos, qui diversæ factionis erant et magistratuum honores in eo[5] gesserant, atque a multis retro temporibus velut principes totius factionis Hoeckensium exstiterant, sub inimicorum suorum manum atque potestatem redegerunt. Fuit in illa irruptione alter burgimagistrorum oppidi cæsus[6], qui obvius cum

1. Ms. *speraverat*.

2. Jean, seigneur d'Egmont.

3. « Trois vaisseaulx chargiés de tonneaux plains de terre et sacs plains de foin, à manière de marchandises. » Molinet, t. II, ch. LXXXI.

4. Ms. *Cabeliausensium*; Matth. *Cabelleanentium*.

5. *Sic* ms. et Matth. Il faut sous-entendre *oppido*.

6. Reyner Snoius l'appelle *Ægidius Adrianus* (Gilis Adriaen). Lib. XII.

armis inventus, cum obsistere adversariis conaretur, oppressus est. Et licet nonnullorum, qui præcipui auctores factionis ante fuerant, bona direpta sint, et de quibusdam ductis in Hagam-Comitis[1] supplicia sumpta, quoad plebeiam tamen multitudinem oppidum intactum remansit. Cujus subactionem cætera oppida ejusdem antea factionis, quæ potius suum principem contemnere, quam ad eum debitum subjectionis et obedientiæ servare videbantur, exterrita et emollita, se ejusdem sui principis dominationi magis devota atque obedientia exhibuerunt.

Nec tamen propterea radices seditionum a cordibus Hoeckensium evulsæ prorsus aut emortuæ redditæ sunt; quin imo, procul dubio, « manent alta mente repostæ; » et si, premente metu pro tempore silentio teguntur, tamen aliquando si in apertum emergere licuerit, verendum est ne in magnum irrumpant incendium[2], et ne acriores sint morsus intermissæ libertatis, quam retentæ, juxta sententiam Ciceronis : quam tamen pestem Deus avertat, et omnia hujusmodi zizaniorum semina de suorum animis fidelium radicitus dignetur propitius evellere!

Sed licet hi qui de Trajecto, uti prædiximus, oppidum Leydis in favorem exsulum irruperunt, oppido relicto, ad propria revertissent, non tamen parvo injuriam, in dicto insigni oppido sibi ac loci accolis factam, dux Austriæ, Hollandiæ princeps, æstimandam vel neglectui habendam duxit. Verum gravi proinde ira ac indignatione adversus Trajectenses et

1. La Haye. Voy. t. II, p. 246, note 1.

2. Tout ce qui suit, jusqu'à la fin du chapitre, manque dans Matthæus.

illos præcipue qui patrandæ injuriæ vel auctores vel satellites fuerant, succensus, mandata atque edicta edidit, per quæ et Trajectenses, si in terris suis deprehenderentur, et eorum universa bona, ubicumque in terris ac dominiis suis invenirentur, sub arresto ponerentur. Et primo quidem contra hujuscemodi censuram et arresta, si mens sana et consilium Trajectensibus fuissent, facile mederi atque obviare potuissent. Consentiebat enim princeps manum suam levare et relaxare censuras, levi mulcta a Trajectensibus pro satisfactione injuriarum dependenda, modo ipsi dominum de Monteforti[1], militem, atque exsules terrarum suarum Hollandiæ, civitate sua pellere voluissent. Quos exsules, ex pactis olim conventis inter principes Hollandiæ et Trajectenses, [ipsi], ut ferebatur, in sua civitate retinere non poterant. Quod cum Trajectenses minime facere curarent, paulatim res in asperiorem ac periculosiorem statum progressæ sunt.

CAPITULUM XXII.

Quomodo Trajectenses, in suùm rebelles pontificem, accersierunt dominum de *Montfort* in civitatem.

Habebant tunc pontificem Trajectenses dominum David, de Burgundia cognominatum, naturalem filium Philippi bonæ memoriæ, illustrissimi Burgundiæ ducis, et fratrem naturalem Caroli, felicis recordationis, etiam Burgundiæ ducis. Ipse David litteris competenter instructus, et humana prudentia, et animi magnitudine admodum callebat. Qui cum cathedram

1. Jean, burgrave de Montfoort, seigneur de Purmerent.

pontificalem rexisset per annos plus xxiv satis feliciter et tranquille, quamdiu præfati principes vitam in humanis egerunt, statim Carolo exstincto sublatoque metu, qui profecto utiliter Trajectenses aliosque ecclesiæ subditos a rebellionibus et civilibus dissensionibus cohibuerat, quid homines, quietis ac otiorum impatientes, animo gestirent, quantumque illum egregium suum principem ac pastorem ipsi Trajectenses diligerent, e vestigio celare minime potuerunt[1].

Creverant sub sereno pacis, in qua sub eo jam diu vixerant, in magnas opes; et civitatis ædificia, tam fana, quam profana, in florentissimum et honestissimum statum producta erant. Acquisierant quoque singuli pæne cives Trajectenses, unusquisque pro suarum modulo facultatum, annua vectigalia, vel hæreditaria vel ad vitam, super singula ferme Hollandiæ

1. Thomas Basin se montre ici bien partial, surtout après avoir indiqué, comme il l'a fait dans l'Histoire de Charles VII (t. I, p. 287), la manière peu honorable dont David était parvenu au siége épiscopal d'Utrecht. Il fut substitué à Gisbert de Brederode, lorsque celui-ci avait été non-seulement élu par l'élection la plus canonique, mais déjà confirmé verbalement par le pape Calixte III, et qu'il avait acquitté tous les frais dont se payaient alors, à la cour de Rome, les confirmations de ce genre. Son gouvernement fut loin d'être aussi paternel et pacifique que le dit notre auteur. Matthæus, dans ses annotations à Thomas Basin, fait remarquer que David viola constamment le privilége, si cher aux peuples d'origine germanique, de n'être jugés que par leurs échevins. Il cite d'ailleurs quantité de documents qui prouvent que des conflits continuels eurent lieu entre les magistrats d'Utrecht et l'évêque, jusqu'au moment où Charles le Téméraire s'empara du gouvernement de la Bourgogne. Il est tout naturel qu'une tranquillité, qui était l'effet de la terreur inspirée par ce prince, ait cessé aussitôt qu'il eut fermé les yeux.

vicinarumque terrarum oppida; quorum summa super LVI millia florenorum ascendere ferebatur in anno.

Statim itaque, ut diximus, exstincto Carolo duce, cujus viventis metus infirmis et seditiosis animis Trajectensium, tanquam tutor pupillis, utilis valde ac necessarius exstiterat, cogitarunt pestilentes nonnulli quanam via sese subducere possent ab obedientia et subjectione quas ad dominum suum hactenus exhibere et observare consueverant, ut, abdicatis seu proscriptis qui magistratus et officia civitatis gerebant, possent ipsi ad eosdem magistratus gerendos accedere. Videntes autem hoc nisi sub ducatu alicujus potentis non facile consequi posse, accersierunt præfatum dominum de Monteforti, quem suæ factionis dignum rati sunt futurum exsecutorem. Ferebatur enim eum contra dominum suum, episcopum Trajectensium, jam olim ab ante quasdam exercuisse simultates[1]. Propter quod, se præsto adfuturum auxilio eorum qui se accersebant, non recusavit, sed protinus eorum paruit voluntati; ingredientique civitatem, raro admodum satellite, statim magna turba hominum eorum qui res novas et omnia turbari semper exoptant, ejus lateri se adjunxit, sic quod, nullo negotio nullaque ex adverso data renitentia, illico civitate velut imperio est potitus; hisque vel profligatis, vel dejectis[2], qui magistratus antea gesserant ex voluntate pontificis, secedentibusque e civitate omnibus vicariis et officiariis episcopi, alios magistratus novos illic pro voto instituit; clavesque portarum civitatis ab eis, quorum

1. Il avait soutenu l'élection de Gisbert de Brederode.

2. *Sic* Matthæus; *amissis* dans le ms. Peut-être *omissis*.

fidei antea creditæ fuerant, amovit et sibi assumpsit. A toto autem pæne populo civitatis, potissime tamen ab his qui suæ factionis participes vel etiam auctores exstiterant, sibi multum applaudebatur, et quasi priscæ suæ libertatis restitutor publice privatimque ferebatur; fiebantque per civitatis plateas frequentes epulationes per vices, nunc in una vicinia, nunc in alia, ita ut civitas in hujus novitatis exordiis jugiter ferme festiva videretur.

Sed profecto non eodem fastu responderunt ultima primis; imo hujusce vanæ exsultationis extrema tandem calamitosus ac gravissimus occupavit luctus. Qui suæ instaurator civitatis publice jactabatur, in tantam demum universam civitatem ac tam miserabilem servitutem redegit, ut nihil ferme a servis pœnæ addictis cives Trajectenses differre viderentur, moreque jumentorum aut pecorum, passim adversus eos, quos eisdem paraverat hostes, die noctuque per imbres, nives ac frigora exire et vitam suam periculis omnibus exponere cogerentur. Hæc fuit libertas, hæc privilegia Trajectensium restituta per adventum domini de Monteforti.

Ad miseram tamen suæ calamitatis et ruinæ fortunam crassa quadam[1] ignoratione ipsa Trajectensium civitate se excusante, causabantur plures e civibus nonnullique de clero adversus dominum et pastorem suum, quod quadam majore imperandi ambitione elatus, duce Carolo germano suo superstite, cujus no-

1. Ms. « Crassam quandam ignorationem. » Matthæus a corrigé toute la phrase comme il suit : « .... tamen suæ calamitatis et « ruinæ nesciam crassaque ignorantia excusandam ipsam Trajec- « tensium civitatem. »

men et potentia non modo suis subditis, sed et vicinis terris formidini atque terrori semper fuerant, idem suus pontifex privilegia suorum civium decurtabat[1], quæ in quadam charta dicunt se habere, observari inviolabiliter a suis pontificibus, dum primum in dominium et possessionem patriæ ingrediuntur, sacramento solemni jurari consueta.

Sed quidquid exterius jactitarent, aliud, quo magis in ejus odium exardescebant, latebat sub pectore clausum. Nam cum, uti aiebant qui mores civium Trajectensium ab antiquis temporibus exploratos et agnitos haberent, ipsi, saltem major pars ipsorum, velut præcipui auctores ac pertinacissimi defensores semper fuerunt Hoeckensium factionis in omni circa regione[2] : quam quia quodammodo depressisse, et Cabeliavenses extulisse in Hollandia Burgundiæ principes Philippus et Carolus ferebantur, adversus eos, et consequenter suum pontificem et totam domum Burgundiæ, odium vetus tum conceperant[3]; simul etiam quoniam eorum potentia semper eos sub metu et terrore continuerat. Vetere enim proverbio, quos ipsi metuissent, consequens fuit quod et oderint: « Quem enim metuunt, oderunt, » inquit comicus[4].

1. Voy. ci-dessus, p. 81, note 1.

2. *Origine*, dans le manuscrit. Ces quatre mots manquent dans Matthæus.

3. Matthæus fait remarquer que Thomas Basin donne une importance exagérée au vieil esprit de parti, qu'on fut obligé de mettre en avant dans cette occasion pour pallier les torts réels de l'évêque d'Utrecht.

4. Matthæus : *Cajus*, et en note : « Vid. Sueton. in Caligul., cap. XXX. »

Unde et primum inviti eumdem suum pontificem, procurante duce Philippo a Sede apostolica promotum[1], non valentes ejusdem Philippi conatibus obsistere, susceperunt, cum electus alter fuisset frater domini de *Brederode*, qui præpositus erat ecclesiæ Sancti Martini Trajectensis[2], de familia utique, quæ una vel præcipua semper fuisse fertur tenacissima partium Hoeckensium in Hollandia.

Ex his itaque animi latentibus morbis, odia conceperant et inimicitias Trajectenses multi contra suum pontificem ; quanquam ex civibus gravioribus ac locupletioribus major numerus, procul dubio, ejusdem sui pontificis justitiam, benignitatem atque prudentiam pensantes, simul quietissimam et felicissimam pacem, quam sub suo præsulatu per annos amplius viginti quatuor habuerant (quæ raro eis tam diutina durasse cognita est, in sæculis retroactis), eum diligebant, et ut longævum esse in administratione episcopatus eum sibi divina pietas donaret, votis supplicibus precabantur.

His itaque aliisque odiorum causis stimulati[3], qui pertinacius partes factionis Hoeckensium defendebant, aliis adversabantur, qui suum pontificem sequi ac dili-

1. Thomas Basin, dans son Histoire de Charles VII, avait dit avec plus d'équité, en parlant de la guerre que Philippe le Bon fit aux Trajectins en 1456 : « Ut eos ad parendum apostolicis decretis, vel suis potius desideriis, invitos et coercitos adduceret. » T. I, p. 287.

2. Gisbert de Brederode, prévôt de la cathédrale d'Utrecht. Matthæus a donné l'acte de son élection, daté du 7 avril 1455. *Analecta*, t. II, p. 342.

3. Matth. *stimulantibus*.

gere et se reconciliare duci Austriæ, eumdemque sibi placabilem efficere cupiebant.

CAPITULUM XXIII.

Quomodo Trajectenses, cupientes reconciliari suo pontifici et duci Austriæ, tentaverunt pellere civitate dominum de *Montfort* et bannitos; quod minime efficere potuerunt.

Verum[1] enim cum satis animadverteret dictus dominus de Monteforti, si repropitiaretur civitati dux Austriæ, se ab ea repellendum fore cum cæteris suæ factionis, potissime bannitis de Hollandia, quos omnino dux Austriæ expelli volebat, clam acceptis certis rutheris[2] (parvo tamen numero, ut pote viginti aut triginta), sese contra hujuscemodi suæ depulsionis periculum communivit. Quodam igitur die, anno Domini MCCCCLXXXI, mense augusto, tres aut quatuor dies ante festum beati Laurentii[3], cum jussus esset civitatem exire ipse dominus de Monteforti cum suis, et minime parere vellet, gravissima est exorta seditio inter cives. Videntes enim locupletiores et potentiores sese et concives suos commerciis et confrequentationibus ca-

1. *Ut* dans le ms.

2. Matthæus fait remarquer avec raison qu'on ne peut pas souscrire à l'opinion de Du Cange qui regarde ce mot comme l'équivalent de *ridder* (chevalier) ou de *ruiter* (cavalier), puisque plus loin (p. 96) Thomas Basin dit que les *rutheri* se composaient de cavalerie et d'infanterie. Je crois que c'est notre mot français *routier* qui avait été germanisé de la sorte, et la forme germanique a produit à son tour le mot français *rustre*, par lequel Molinet désigne les *rutheri* de la Frise.

3. « Des daghes na sunte Sixtus (7 août). » *Annales rer. in Holl. gest. anno* MCCCCLXXXI, etc., dans Matthæus, t. II, p. 1.

rere, quas soliti erant facere et habere in terris præfati domini ducis, non sine magno sui detrimento, simul etiam se interea privatos patrimoniis et annuis reditibus, quos in ejusdem principis terris atque dominiis habebant, collegerunt se cum magna multitudine plebis ad quemdam pontem[1], circa conventum Regularium, prope portam quæ vulgo appellatur *Tollensteghe*[2]. Ex adverso dictus dominus de Monteforti, cum altero burgimagistrorum[3] et suis fautoribus, collegerunt se in platea quæ est ante domum consulatus, eamque machinis et bombardis muniverunt, feceruntque campanam publicam pulsari ad colligendum ad se populum sub vexillo civitatis, eo modo quo in bellicis tumultibus fieri assolet. Qua satis horribiliter intonante, magnus populus et ad plateam, et ad alios etiam, qui ex adversa parte adstabant, confluxit. Erantque quamplures ex plebe fluctuantes atque hæsitantes ad quam potius partium sese conjungerent; sed multitudo major et locupletior versus portam se collegit: ubi, si illico sufficiens manus coacta fuisset, et ad occupandam plateam et domum consulatus tetendissent, cum dictus dominus de Monteforti illic adhuc, nullis stipatus pæne satellitibus, quasi solus adstaret, absque nullo negotio desiderio suo potiti fuissent. Sed nescio quo consilio, in eo loco, ubi se collegerant, tam diu constiterunt, quod adversariis suis spatium sufficiens præbuerunt ad se colligendum in platea civitatis et eam communiendam.

Ut vero dominum Trajectensem aut aliquam suo-

1. Smebrugge.
2. Ms. *Tolleghe*.
3. Jan van Lanscroen.

rum manum adsciscere et intromittere possent, effracta illa porta civitatis, prope quam adstabant, ad eumdem ad castrum de *Wick*, ubi consistebat, cursores destinaverunt. Et ipse quidem, ut tunc ferebatur, celer accurrere et suis fautoribus opem ferre properans, ad medium usque, inter *Wick* et Trajectum, pervenit. Sed cum dominus de Monteforti et qui eidem adstabant, periculum intellexissent, et quod, ad introducendum inimicos suos in civitatem, portæ effractæ, apertæ paterent, ad obviandum periculo extemplo consilium accepit. Nam stipatus rutheris illis, quos perante, uti diximus, in civitatem ad se communiendum invexerat, atque aliis satellitibus qui ad se confluxerant, inter quos erat velut præcipuus unus juvenis audacissimus, Henricus de *Nievelde*[1], ipsius domini de Monteforti sororis filius, e platea civitatis, præeunte vexillo, versus portam prope quam adstabant adversarii, contendit. Ubi cum in eos adversarios bombardulas jacerent et alia missilia, paululumque adversarii obsistere conarentur, tribus aut quatuor ex ipsis de dictis missilibus et jaculis vel occisis, vel sauciis, reliqua multitudo terga dedit. Quos adversarii persequentes, excedere civitate per portam, quam effregerant, coegerunt; et effractam portam, ne vel aliis, vel ipsis aditus per eam pateret ad civitatem, statim obserarunt et munierunt. Eorumque, qui sic exiverunt et per fugam suæ saluti consuluerunt, numerus ad quingentos usque ex honorabilioribus civibus et locupletioribus ascendere ferebatur : qui se primo apud oppidum de *Wick* recipientes, deinde per vicina

1. *Wievelde* dans le ms. Matthæus, *Henricus a Zuylen a Nyevelt*, comme ci-dessus, p. 76.

etiam oppida, prout unusquisque sibi magis opportunum existimavit, sese effuderunt.

Iste fuit infaustus atque infelicissimus dies civitati Trajectensi, quæ, procul dubio, e vestigio ex libertate et florentissimo statu, in quem, diu manens sub legitimi pastoris et principis sui imperio, provecta exstiterat, sub tyrannicam potestatem et infelicissimam servitutem est redacta. Paucis enim post diebus effluxis, ipse dominus de Monteforti, qui suam, modo quo prædiximus, vindicaverat potestatem, ut eam manu militari firmaret, sciens molimina sua non modo expulsis civibus, verum et plurimis ex his, qui intus remanserant, vehementer displicere, accersivit atque invexit in civitatem magnam prædonum manum, quos Teutonici rutheros appellant, quorum metu atque armis misera civitas oppressa respirare in amissam libertatem non auderet. Miserum profecto erat tum videre spectaculum : civitatem paulo ante insignem et civium honorabilium multitudine copiosam, prædonum et vilissimorum latrunculorum magna tunc numerositate refertam atque oppletam; sed ad silentium cives miseros adigebat metus. E quibus tamen, ex plebeia turba, plurimi erant quibus ea perturbatio grata erat, eis præcipue qui in suum episcopum odio acerbiore ferebantur, qui metiri et æqua lance pendere nesciebant, in quanta mala et quam miserabilem servitutem ex priore libertate et omnium rerum opulentia, quam suo parentes domino habuerant, recidissent. Unde indiscreta talium turba, quibus et odium domini sui, et hebetudo mentis rationis rectum judicium penitus obtundebant, in eumdem optimum pastorem suum omnia probra et maledicta

jaciebant, nihil amplius votis expetentes, quam ut moreretur, et periret nomen ejus.

CAPITULUM XXIV.

Quomodo dominus Trajectensis posuit præsidia militum in *Wyck*, *Rhenen* et *Yselsteyn*; qui, ex una, et alii rutheri, quibus impletum fuit Trajectum, ex altera partibus, totam adjacentem patriam incendiis et rapinis vastaverunt.

Cum autem idem præsul et dominus videret civitatem suam tanta rutherorum et plurium ex populari multitudine civium contra se munitam, eosque, qui tyrannidem in ea arripuerant, nihil aliud quam se perditum iri optare ac moliri, habuit ipse necesse, ad protectionem sui, etiam sese militaribus præsidiis communire. Unde in tribus præcipue oppidis, civitati vicinis, videlicet *Wyck*, ubi ipse moram faciebat, et in Rhenis[1] atque Yselstania, militum præsidia advocavit. Oppidum autem Amersfordiæ[2], quod antea etiam civium dissensionibus et mutuis civium proscriptionibus agitatum fuerat, et in quo prævaluerant qui cives, suo præsuli obsequentes atque faventes, injuria et proscriptionibus affecerant, pertinacissimo fœdere Trajectensi civitati, contra eumdem suum præsulem, se constrinxit atque devinxit.

Nec[3] mora longa Fridericus, dominus de *Iselstein*, stipatus rutheris suis, ad suburbanum portæ civitatis, quæ Sanctæ Catharinæ cognomentum habet, noctu

1. Reynen (Renesse).
2. Amersfoort.
3. *Sic* Matthæus, *et* dans le ms.

incendium posuit, pluribus inibi domibus incendio absumptis. Quod licet, velut favilla in stuppeam incurrens materiam, initio parvum esset, statim tamen longe lateque quaquaversum in magnos ignes flammarumque globos colluxit; nam brevi exacto tempore, omnia ædificia, quæ per agros circumquaque Trajectum, ad vicina usque oppida absque munitione sparsa erant, ignis consumpsit, pauperesque agricultores, nisi qui fuga elabi potuerunt, eorumque bona, abducti vel direpti sunt aut incendiis absumpti. Ita brevi momento, agri illi qui cultu satorum opulenti atque ædificiis optimis perpulchre ornati instructique erant, deserti squalentesque, combustis et crematis cunctis ædibus, in solitudinem sunt redacti; maledictumque illud propheticum procul dubio completum est : « Convertit terram eorum fructiferam in salsuginem amentia habitantium in ea. » Nam ubi paululum ante fuerat velut quidam paradisus voluptatis, ubique, procul dubio, « squàlent abductis arva colonis, » ut nec jam, quæ per prius fuerat, sed alia prorsus itinerantibus per eam patria posse existimari videatur.

Quotidie fiebant incursiones, modo ex Hollandia et oppidulis a pontifice armatorum copiis communitis, in agro Trajectensium, et vice versa, donec omnibus expilatis et abrasis, nihil jam quod posset patuisse[1] prædæ, superesset.

Tentavit bina vice pius pontifex, suorum civium commiseratus errores, eosdem ad sui obedientiam revocare; et ad monasteria civitati vicina, suorum stipa-

1. *Sic* Matthæus; *rapuisse* dans le ms.

tus militum præsidio, accessit, illic duobus aut tribus pernoctans diebus, si forte ob reverentiam præsentiæ suæ rebelles, meliore accepto consilio, resipiscerent. Sed ea res non modo rebellium animos nihil emollivit, verum potius, quod mente conceperant odium, adversus eum manifestius esse cœpit. Exibant enim quotidie cum rutheris cives rebelles ad expugnandum eum et suos, si quo ingenio e monasteriis, in quibus consistebant ipse et sui, in patentes campos eos educere, vel in stationes suas vi vel astu irrumpere potuissent. Quæ perpendens idem pontifex, qui arthreticis etiam passionibus acriter vexabatur, et quod in majorem sævitiam atque odia, unde eos mitigare putaverat, contra se inardescebant, relicto dicto conamine, ad castrum de *Wyck* repedare curavit.

CAPITULUM XXV.

De direptione oppidi *Naerden* a rutheris Trajectensibus; et quomodo Hollandrini apud turrim de *Waert*, quam obsidebant, fugati fuerunt a Trajectensibus; et quomodo ipsi Trajectenses tentarunt reconciliari duci Austriæ, secluso suo pontifice [1].

Ea tempestate et turbine vastatore [2] sæviente, rutheri qui Trajecti collocati erant, cum multis ex civibus, per insidias cives oppiduli de Naerdis Hollandiæ, nihil hostile de Trajectensibus suspicantes, sed commerciorum et commeatus communicationem cum eisdem mutuam habentes, intercepti sunt [3]. Nam sub

1. Chapitre imprimé dans les *Analecta* de Matthæus et dans l'*Amplissima collectio*.

2. Matthæus, *et vastatione sementis*.

3. 10 décembre 1481. Il faudrait *interceperunt*.

muliebri amictu fingentes quidam ex ipsis rutheris se, uti fœminæ assolent, ad oppidum ex vicinis agris ova et lacticinia invehere, portam oppidi occupantes, in oppidum irruperunt, cæsisque nonnullis ex civibus etiam intra basilicam ejusdem oppidi, ipsum diripuerunt. Sed cum sentirent Amsterdamenses confestim magnis cum armatorum copiis navigio adventare, relicto oppido bonis spoliato, cum præda, qualem ad manum apprehendere potuerant, pluribusque ex civibus abductis captivis, Trajectum statim remearunt. Nec tamen eos omniaque, quæ acceperant, deferre potuerunt, sed plurima per agros et itinera sparsim projecta effuderunt; nam dicti Amsterdamenses, cum aliis vicinis ex Hollandia, eos cum magno ulciscendi desiderio insequebantur.

Et hæc res adversum Trajectenses in odium et inimicitias graviter totam Hollandiam concitavit. Unde, non multo post, exciti ad vindictam, collecto exercitu ex oppidis suis Hollandrini venerunt, ductore eorum vices principis gerente, gubernatore Hollandiæ, domino Judoco de *Lalaing*, Hannoniensi[1], ab obsidendum quamdam turrim seu bastiliam[2], quam Trajectenses in loco, unde canale[3] quod Trajectum perfluit[4],

1. Joosse de Lalain, seigneur de Montigny, l'un des barons du Hainaut, gouverneur ou stathouder de Hollande, Zélande et Frise, pour Maximilien.

2. Ce lieu est appelé *Waert* dans le titre. Matthæus a corrigé *Vreesvyck;* mais il a laissé subsister *Waert* dans le texte du chapitre suivant. « Le Wert », dit Molinet « un gros fauxbourg estant devant la ville, fortiffié à la mode d'Allemagne, où il y eut rivière et pont de deffense fort à merveilles, et qui sembloit estre quasi imprenable. » T. II, chap. XCVI.

3. Leckendyck.

4. *Præfluit* dans le ms. Matthæus *pertransit*.

exit de flumine de Lecka (quod flumen portio est et membrum Rheni fluminis), præsidio militum seu rutherorum munierant. Cum tamen incautius illic, absque valli munimento aut castris more militari dispositis, se effudissent, nec ad explorandum molimina Trajectensium, quorum civitas ab eo loco non amplius uno milliari patriæ remota est, cursores expeditos haberent, subito uno mane irruerunt in eos Trajectenses cum suis rutheris, et eos imparatos cum magno clamore adorti, in fugam verterunt, absque certamine vel pugna. Cæsi ex ipsius Hollandrinis circiter quadraginta, et capti circa sexaginta ferebantur. Cæteri ad naves, quas per flumen advexerant, et alias, prout se eis opportunitas ingerebat, confugium invenerunt. Bombardas usque ad numerum xxx, tum grossarum tum minorum, satis nobiles cum præda, quam de navibus expositam in terram invenire potuerunt, cum pluribus militaribus Hollandrinorum signis Trajectum in suam civitatem invexerunt, cum magno civium applausu.

Sed nec ea lætitia eis longa, nec fausta hujuscemodi tropæa exstiterunt, quemadmodum paulo post in sequentibus referemus. Ut enim cecinit poeta insignissimus,

> Nescia mens hominum fati sortisque futuræ,
> Nec servare modum, rebus sublata secundis[1].

Miserunt subinde Trajectenses legatos suos in Brabantiam pro concilianda pace cum duce Austriæ, si possent, secluso pontifice[2]. De pace enim cum eo

1. Ce qui suit forme un nouveau chapitre dans Matthæus.

2. Cette ambassade fut envoyée à Anvers au mois de septembre 1481.

redintegranda nullo pacto patiebantur audire, qui magistratum tunc in civitate gerebant. Et quidem bonas et æquas pacis conditiones, comprehenso suo pontifice, manenteque, uti juris erat, præsule et domino civitatis, si eam amplecti curassent, facile inveniebant, et in sua poterant mansisse libertate et pace. Sed tam alte iniquum in suum pastorem optimum odium in mentibus auctorum rebellionis radices miserat, deque se semper sæva præsumens conscientia læsa in tanta diffidentia et desperatione veniæ, et firmitatis qualiumcumque eis fiendarum pollicitationum, animos eorum constituerat, ut omnem pacis oblatam seu offerendam conditionem, per quam sub manum ac potestatem domini et pastoris sui reciderent, respuendam pertinacissime observassent[1]. Ferebatur præfatum dominum de Monteforti hujuscemodi evomuisse sermonem, quod mallet potius videre Trajectum deductum ad aratrum totumque rapinis[2] virentibus solum ipsius civitatis, si sub obedientiam sui pontificis referri deberet; quodque potius omnia extrema famis, pestis, cæterarumque cladium et calamitatum ipse suique iniqui fautores, etiam ad omnium usque civium internecionem, libentius exspectarent ac viderent, quam quod incolumem civitatem ad parendum dicto suo pontifici et domino, ac pacificari consentirent.

Sic erat misera civitas sub sævissimorum tyrannorum potestatem redacta, nec in contrarium (quan-

1. Matth. *Observarint.*

2. *Campis* dans Matthæus, qui a tout bouleversé la phrase pour la corriger. On se tiendrait plus près du texte en substituant *in prata virentia conversum* à *rapinis virentibus.*

quam, sine dubio, longe amplior numerus eorum[1] de honestioribus civibus, qui ad parendum atque obsequendum suo pontifici afficiebantur, exsisteret) quisque erat qui contra decreta vel inordinatissimas rebellium affectiones mutire auderet : in tanto metu ac minis premebantur.

Atque cum, infecto pacis negotio, legati civitatis domum ex Brabantia revertissent, magnum rutherorum numerum, equitum atque peditum, rebellionis auctores undecumque poterant, adsciverunt; ita ut absque difficultate, si eis libuisset, et diripere civitatem, et cives trucidare potuissent, nisi hoc divina miseratio avertisset. Cum his itaque prædandi ac spoliandi instrumentis, junctis cum eis civibus, quoties et ad quorum numerum rectoribus imperare collibuisset, patriam, tam suam, quam Hollandiam vicinam, incursantes (id ipsum etiam stipendiariis episcopi et Hollandiæ e diverso referentibus), quaquaversum, usque ad tria et quatuor milliaria patriæ, incendiis, cædibus ac rapinis vastatam, abrasam desertamque fecerunt.

CAPITULUM XXVI.

Quomodo Trajectenses dominum Enghelbertum, fratrem ducis Clivensis, in patriæ defensorem adsciverunt; et de clade Trajectensium in die sancti Stephani, et magna civitatis desolatione.

Videntes porro rectores civitatis se non potuisse consequi pacem, quam habere speraverant aut sperasse finxerant seu simulaverant, cum duce Austriæ

1. Les deux textes introduisent ici un *esset* tout à fait inutile.

et terris suis, suo pontifice secluso, et quod eis ad sustinendum tam difficilis belli pondus majoribus eis viribus opus esset[1], cogitarunt qualiter suo episcopo potentem aliquem adversarium opponerent, quem ipsi, velut civitatis et patriæ vice pontificis defensorem sive advocatum, vel, ut vulgo loquuntur, ruwardum[2], illectum spe episcopatum obtinendi post mortem vel depositionem sui pontificis, adciscerent[3]. Et oculos deflectentes ad Enghelbertum, fratrem illustris ducis Clivensis[4], adolescentem nobilem, annorum circiter decem et octo, neque litterarum peritia nec probatis adhuc moribus satis agnitum, intonsas barbas servaverunt[5], donec eum, suis ut voluntatibus assentiret (quod non difficile factu fuit), in suam introducerent civitatem .

Mirabantur multi cur hujusmodi rectores et magistratus civitatis subito in illam barbariem sese invicem fœderassent, ut promissas cuncti contra patrios mores deferrent barbas : quod perante minime consuessent. Sed cum, adventato[7] præfato Enghelberto ad civitatem, eas repente omnes pristino more detonsas haberent, satis probabili conjectura æstimatum est

1. Ms. *esse ;* Matth. *erat.*

2. *Ruwaert*, gardien, protecteur.

3. Ms. *assisteret.* Matth. *objicerent.*

4. Adolphe de Clèves.

5. Matth. *intonsa barba adsciverunt sollicitantes.* Mais il paraît avoir corrigé le texte sans le comprendre. Nous changeons seulement *intonsa barba* qui est aussi dans le ms.

6. L'acte par lequel Engilbert de Clèves fut érigé en prétendant de l'évêché d'Utrecht, est daté du 8 décembre 1481. Il est parmi les annotations de Matthæus à Thomas Basin.

7. *Adventante?* Matthæus, *adventu præfati*, etc.

eos vel communi voto, vel ex condicto sic eas detulisse intonsas, quoad desiderio suo, de invehendo præfato Englelberto in suam civitatem, potiti forent.

Intravit igitur civitatem vigilia dominicæ nativitatis, anno Domini MCCCCLXXXI, cum magno auctorum sui adventus et imperitæ ac ignavæ plebis applausu. Sed profecto longe aliter quicumque graves, rerum divinarum et humanarum periti, vel humana callentes prudentia, rem existimabant. Nec longa mora, altera nempe die post solemnem nativitatis dominicæ diem, insani vulgi vana exsultatio, quam de novo adventu sui ruwardi duxerant, in lamentum et luctum conversa est; et tunc manifestum fuit utri de suo adventu veriores fuerint æstimatores, illine qui ei plaudentes arridebant, aut qui infelicem infaustumque eumdem non ambigerent esse futurum[1].

Collegerat enim tunc gubernator Hollandiæ, magno gestiens animo diluere ignominiam quam apud bastiliam de *Vaert*, ad ripam fluminis Leckæ, ante passus fuerat a Trajectensibus, circa tria millia virorum; qui ex parte majore militares erant, et in bellicis expeditionibus atque congressionibus assueti, inter quos capitanei et duces satis famosi, marchio, comes Antverpiæ[2], et quidam hispanus, cognomento Parvus *Salazar*[3], cum certo numero Gallorum atque Hispa-

1. Ce qui suit forme un chapitre à part dans Matthæus.

2. Jan van Rans, margrave d'Anvers.

3. « Een vroem kapeteyn, die geheten was *Petyt Salezaert*, ende plach een capeteyn te wesen over groot volck tegen den coninc van Vrancryck, ende bracht mit hem XXXIV man mit stalen bogen, ende waren uyt Biscayen. » (*Annales rer. in Holl.*, etc., dans Matthæus, t. II, p. 17). Il fut toujours du parti

norum, exstiterant. Hi cum quemdam burgum appellatum *Eminesse*[1], satis locupletis ac bellicosi et superbi populi multitudine refertum, vastavissent, diripuissent et cremassent, pluribus loci accolis vel cæsis vel captis, ad incendendum pariter et vastandum quasdam villas, sitas ad unum milliare vel duo de Trajecto, in illis palustribus locis e quibus ad comburendum et focos componendum[2] patria illa uti solet (eo quod illic neque sylvæ, neque arbores ad combustionis usus, nisi raræ admodum, inveniantur), iter direxerunt.

Ubi incendia et prædas cum agerent, flammis manifestissime in Trajecto collucentibus atque apparentibus, statim tam rutheri quam magna civium multitudo, usque ad numerum, ut ferebatur, prope quinque millium hominum, confuse et absque ordine portis suis eruperunt, atque ad loca, in quibus esse hostes sentiebant, properanter concurrerunt. Ad quos cum propius accessissent, et eos fugam capturos, quemadmodum alias prope flumen Leckæ, juxta bastiliam fecerant, arbitrarentur, experti sunt damno suo se cum armatis viris negotium habere. Qui cum eos alacriter acciperent, et in eos composito agmine irruerent, illico ipsi Trajectenses terga dederunt[3]. E quibus, tam de civitate, quam suburbanis et vicinis villis, perempti sunt circiter mille et quingenti; plures

bourguignon et obtint de Charles le Téméraire je ne sais quelle seigneurie de Saint-Martin. On l'appelait le Petit Salazar pour le distinguer de Jean de Salazar, probablement son parent, qui servit dans les armées françaises sous Charles VII et sous Louis XI.

1. Emeresse.

2. C'est-à-dire les tourbières.

3. A Westbroeck.

etiam abducti captivi. Cæteri, fuga elapsi, cum ingenti pavore intra mœnia sua se receperunt[1].

Quantus autem luctus, quæ lamenta in civitate audita sunt plangentium liberos parentum, liberorum parentes, fratrum fratres, uxorum maritos, carorum affectus suos in eo prœlio cæsos, vix sufficienter ullo sermone æquari posset. Erat profecto

Luctus ubique, pavor et plurima mortis imago.

Hæc fuerunt felicia auspicia futurorum bonorum, quæ eis suus novus ruwardus, quem tantopere regentes civitatem expetierant, invexit; hic fructus applausus, quem sibi ignorantiæ atque etiam malitiæ tenebris obducta plebs invalida, suis assentans rectoribus, eidem ruwardo adventanti, tertio ante die, fecerat ac celebrarat; hæc oppressæ, uti jactitabant, per suum pontificem suæ restitutio libertatis.

Quod si hostes civitatem, hac clade suscepta, statim aggredi et expugnare tentassent, satis verisimile est quod in ea expugnanda, sic ut erat tunc exterrita et velut exsanguis effecta, resistentiam satis debilem invenissent. Sed misericordia Dei benigniora providente, ab illo tunc periculo imminente civitas præservata exstitit. Non enim vult Deus, ut sanctus propheta canit, mortem peccatoris; sed magis ut convertatur et vivat.

Erant etiam in civitate quamplures viri devoti ac religiosi, quibus molitio suorum regentium vehemen-

1. Le chroniqueur hollandais publié par Matthæus, conformément à ce qu'on vient de lire dans le texte de Thomas Basin, place cette défaite au 26 décembre 1481.

ter displiceret[1]. Quorum merito pie credi potest divinam justitiam[2], clementia temperatam, tali civitatis excidio tum pepercisse[3].

Non tamen absque plurium ærumnarum et calamitatum cumulo civitas permansit; sed eam et caristia annonæ aliarumque rerum humanis usibus necessariarum, atque inopia et pauperies graviter afflixerunt. Qui enim perprius apostolica[4] patrimonia habuerant vel annua vectigalia, si in terris ducis consistebant (ubi erant majore ex parte), cum ad fiscum principis cuncta devoluta forent, nihil prorsus inde emolumenti percipiebant; si in proprio territorio, cum omnia quæ in agris erant, deserta et squalida jacerent, etiam nullum prædiorum dominis afferebant solatium vel fructum. Itaque, nisi ex vetere industria ac parcimonia aliquid sibi reservarant (quod pauciores numero tam de civibus, quam de ecclesiasticis fecisse ferebant), consequens erat, cum quæque venalia ad duplum vel triplum assueti perante pretii excrevissent, nec non nisi cum maximis difficultatibus et laboribus invehi ex uno solo angulo possent (et hoc cum præsidio plurimæ armatorum multitudinis), quod, qui bene peculati non erant, gravi egestate et penuria laborarent. Artificum vero manus numerositasque, quæ anteriore quietis ac pacis tempore de suis artificiis atque operis honestum satis et copiosum sibi victum suppeditabant, quia necessariæ eis deerant suarum artium materiæ, quas, etsi forsan adhuc residuas haberent,

1. L'auteur se comptait sans doute parmi ces personnes.

2. Matth. *iram*.

3. Ce qui suit forme un autre chapitre dans Matthæus.

4. Leçon impossible. Serait-ce *apothetica ?*

nullus erat vel rarus, qui ab eis vel operas expeteret, vel artificata [1] compararet, magna inopia pariterque inedia famis premebantur.

Quas clades etiam plurium mors atque interitus, tum ex mœstitia et luctu, tum variis ex ægritudinibus, quas fames et penuria victualium parturiebant, quibus perante sufficienter vesci soliti erant, e vestigio sunt consecuti; in tantumque est adauctus mendicantium numerus cujuslibet ætatis atque sexus, ut de ipsis per totam pæne civitatem plateæ replerentur. Qui nedum ex civitate erant; sed etiam ex vicinis villis et agris ubi enutriti fuerant, adigente necessitate, ad civitatem pro victu necessario sibi procurando confugerant. Eratque miserum et lamentabile videre impletum in hoc populo quod in Threnis, per prophetam Jeremiam, de Ierosolymis lugubri carmine cantatum fuit, quod, « qui prius nutriebantur croceis, amplexati sunt stercora. » Perurgente enim penuria famisque inedia, vilissimis et ante prorsus insuetis cibis plerique mendicantium vescebantur. Et super his quidem compatiebantur et congemebant multi; sed subveniebat nullus. Nam qui hoc soli potuissent, aversos prorsus habebant a reconciliatione et pace animos obduratos. Unde et adversum civitatem et in eos odium plurium animis cumularunt.

1. Matth. *artificialia.*

CAPITULUM XXVII.

Quomodo rutheri Trajectenses Vianam irruperunt; et de clade Amersfordensi, et de variis conventibus ad tractandum de pace a Trajectensibus simulatorie actis [1].

Insidiis etiam et proditione aliquorum accolarum loci rutheri, qui in civitate pro præsidio collocati erant, oppidulum Viennam [2], perante semper civitati amicum et benevolum, ex quo loco ferme solo (eo quod per terras ducis Austriæ libera haberet exerceretque commercia) plurima necessaria Trajectum advehebantur, noctu irruperunt [3] cooperante opera proditorum, diripueruntque et suorum manu valida communiverunt, quanquam cives loci nihil de Trajectensibus hostile suspicarentur, nec ullam, velut nihil metuentes, armatorum munitionem recipere voluissent : de quo tamen ab utralibet partium sollicitati fuerant et sæpius pertentati. Illic adstabant plures ex civibus exititiis [4] civitatis, qui ad eum locum, tanquam securum et neutralem, sese contulerunt. Quos rutheri, bonis suis exutos et spoliatos, etiam ad se redimendum magnis pecuniarum summis adegerunt.

Ea res primum a nonnullis Trajectensibus, auctoribus et fautoribus rebellionis, pro felici ac fausto proventu ducebatur; sed profecto a quibusque peritioribus rerum æstimatoribus infelix et iniquissima

1. Chapitre publié dans les *Analecta* de Matthæus et dans l'*Amplissima collectio*.

2. Vianen.

3. 17 mars 1482.

4. Matth. *adsciticiis*.

habebatur; successuque temporis statim compertum est, quam damnosa civitati foret. Quæ per hoc omnino privata fuit advectione plurium victualium et aliarum rerum necessariarum, quas de terris Hollandiæ et aliis Austriæ ducis, per medium illius oppiduli, neutralitatem servantis, consequi consueverat.

Atqui cum hujusmodi oppidulum, circiter menses tres, ille rutherus, qui ipsum sic fraude interceperat, cognomento *Zwanenborch*[1], tenuisset, cunctaque, et in oppido et circumquaque, quæ rapere potuisset, aggregasset, plurima farcitus præda et spoliis miserorum, domino loci mediante[2], summa trium millium florenorum ipsum oppidulum restituit, et, relictis Trajectensibus, ad propria remeavit[3].

Nec vero Amersfordenses, Trajectensibus adglutinati, etiam a belli cladibus et his, quæ inde provenire solent, sinistris eventibus exsortes evaserunt. Nam paulo ante cladem a Trajectensibus susceptam, autumnali tempore, cum, adversus hostes incursantes et populantes agros suos, temere et confuse exsiliissent, per insidias ab hostibus circumventi, fortunam belli adversam experti sunt[4]. Cæsi enim fuerunt de civibus plus quam ducenti, et circa centum ducti captivi, cum plurima præda boum, quorum solent quo-

1. Vincentius van der Zwanenborch, capitaine de gens d'armes au service d'Utrecht.

2. Walraven van Brederode. Matthæus a éclairci par des actes ce passage intéressant pour l'histoire particulière de Vianen, et aussi pour l'histoire de l'insurrection de 1481, puisque les Brederode étaient du même parti que les Trajectins.

3. Ce qui suit forme un autre chapitre dans Matthæus.

4. 22 septembre 1481.

tannis magnam multitudinem in suis saginare pascuosis et palustribus locis. Aiebant abductos fuisse, præter alia multa quæ in prædam similiter cesserunt, super mille et ducentos boves, qui jam ad deducendum ad nundinas hujusce[modi] armentorum, quæ iisdem temporibus celebrari solent in plerisque locis, maturi atque parati erant.

Sed hujuscemodi calamitate licet graviter attriti, nihilo tamen [minus] magistratus oppidi seu factionis duces emolliti sunt, sed semper magis ac magis in acerbitatem odii atque inimicitiarum in suum pontificem et pastorem exarserunt, licet nec ullam, vel minimam hujuscemodi odii probabilem satis causam dicere vel approbare potuissent; cum profecto justius ac verius et de ipsis Trajectensibus idem pontifex dicere poterat quod de iniquo Judæorum in se odio Salvator noster dixit, quemadmodum in evangelio Johannis legimus: « Odio iniquo habuerunt me gratis; » et quod in psalmo de eo cantatur : « Quia retribuebant mihi mala pro bonis ; » et plurima hujuscemodi.

Procurrente autem hujuscemodi odiorum atque inimicitiarum rabie ac furore, diu civitas Trajectensium, sub caristia annonæ plurimarumque rerum humano usui necessariarum atrociter gravata, elanguit, et fame et, quæ inde nasci solent, variis hominum mortibus, morbis atque ægritudinibus extabuit. Ita enim invaluit fames, ob caristiam victualium et pauperiem, quam apud majorem populi multitudinem furor bellicus importarat, ut ubique per vicos et plateas viri ac mulieres, sed majore numero pueri et infantes, velut simulachra seu mortuorum umbræ super terram ambulantes potius putarentur.

Fuerunt interea pluribus et variis in locis conventus partium, pro pace vel treuga ineunda et reconcilianda, nunc cum legatis seu commissis pontificis, nunc cum legatis ducis Austriæ, sæpe etiam cum utrisque, celebrati. Sed in omnibus, cum semper Amersfordienses et Trajectenses suum pontificem ac principem recognoscere pertinacissime ac obstinatissime recusarent, nunquam ex hujusmodi conventibus aliquis bonus fructus optatæ pacis vel treugæ potuit evenire. Quin potius publice jactabatur quod non nisi ad circumveniendum suos adversarios, si quo ingenio potuissent, et placandum utcumque rumores pauperum civium, quorum longe major pars non nisi pacem exoptabat et suo pontifici reconciliari, tales conventus cum adversariis fieri et haberi expetebant. Nec levi sane et vana conjectura ea communis omnium ferme æstimatio invaluerat. Nam quoties ad hujusce conventus suos legatos Trajectenses mitterent, semper e vestigio, vel ad rapinas faciendas et abducendas prædas aut captivos, vel ad miscenda incendia in terris et agris adversariorum, suos emittebant. Qui frequenter damna non modica improvidis et se negligentius curantibus ingerebant. Unde non temere eos uti verbis pacificis in dolo, nullum autem prorsus reintegrandæ pacis atque amicitiæ votum seu propositum, sed ipsius potius distrahendæ atque elongandæ, gerere putabantur.

Initio quo Trajectum Enghelbertus de Clivis, de quo supra meminimus[1], advectus est, cum omnis magistratus regentium civitatem cum suis fautoribus in

1. Ci-dessus, p. 97.

ipsius nomen obedientiam atque fidem jurassent, magnopere conati sunt clerum civitatis, ut similiter etiam faceret, nunc blandis sermonibus, nunc gravissimis comminationibus inducere. Sed cum viri graves ac timorati quinque ecclesiarum, divini et humani juris periti, eis liquido ostendissent, salvis conscientiis, propter jurium prohibitiones, magnis et formidabilibus pœnis sancitas, se id minime facere posse, tandem, quamvis a comminationibus non cessantes, aliquantum quierunt.

Tentarunt et iidem ipsi perante ab eodem clero extorquere, ut in quibusdam vanis et frivolis criminationum capitulis, quas adversus suum pontificem ad ejus depositionem se prosequi jactitabant, eis vellent adhærere; eumdemque clerum, vi et metu non injusto aut vano adhibitis[1], ad quamdam adhæsionis formulam, non tamen qualis ab eis expetebatur, sed longe civiliorem, adegerunt. Verum cum, per omnia scrutantes iniquitates in suo pontifice, viderent se deficere scrutinio, et sese irrisioni potius ubilibet patere, nihil de conceptis criminationibus, vel verbis confertis, intentare vel prosequi ausi fuere. Viderunt enim tales concinnantes dolos se, talibus innixos dolosis commentis variisque figmentis, omnis solidi ac validi fundamenti firmitate destitui, nec inde aliud posse nisi labores et expensas inutiles atque ignominiam reportare. Propter quod ab hisce suis frivolis molitionibus abstentarunt, ad tempus quidem; postea enim, interposita per eos quadam appellatione, de qua paulo post locuturi sumus, causam suæ appellationis duo-

1. *Sic* ms. et Matth. Il faut suppleer quelque chose après *non*, comme *parum* ou *modicum*.

bus cardinalibus committi ægre obtinuerunt, in qua erant hæ frivolæ criminationes insertæ.

CAPITULUM XXVIII.

De moneta quam Enghelbertus cudi fecit, et de gestis per eum, atque de obsidione de *Yselstein*.

Erat dictus Enghelbertus intrusus, ab initio adventus sui quamdiu stetit Trajecti, in domo episcopali, sita, ut moris est, juxta cathedralem ecclesiam, in quam fuerat ab his, qui eum accersierant, tanquam vicem gerens episcopi, collocatus et adductus. Ut autem non in vacuum accersitus fuisse, aut nihil assecutus potestatis putaretur, ipsis suggerentibus, monetam novam, argenteos scilicet atque aureos nummos, suo nomine cudi facere aggressus est. Qui cum initio utcumque, pro attributo eis cursu, tolerabiles fuissent, brevi tamen temporis decursu, cui opus hujusmodi cudendæ monetæ ab eo commissum exstiterat, tam improbos percussit atque fecit, ut, non modo extra civitatem ubique a cunctis respuebantur, sed in civitate nullus solutionem in talibus nummis acceptare vellet, sed passim, tanquam reprobi, refutarentur ab omnibus. Erant enim, ut aiebant, in tertia parte deteriores in æstimatione justa et valore, pro quo ut currere deberent cudebantur. Unde et in ea civitate, præter alia incommoda, ipsa etiam nova moneta pluribus non exigua damna invexit.

Aliud etiam, ne inutile sibi dominium quæsiisse videretur, satis injustum et infame opus effecit. Nam cum accolæ cujusdam villæ, ut ab incendiis et rapinis

tuti ac securi in suis manerent domibus, apud civitatis rectores sese pecunia redemissent, et sub pactis promissæ eis securitatis, nihil hostile a civitate metuentes, agros suos colerent, dictus Enghelbertus, persuasus a nonnullis suis satellitibus quod pactum per eos cum civitate conventum, nisi se ab eo redimerent[1], minime sibi prodesse deberet, stipatus multis rutheris, ad eos prædandos atque diripiendos exivit. Qui cum nihil hostile suspicantes, non curassent neque bona sua divertere aut occulere, nihilominus direptis et raptis quæcumque habere potuerant, non fœderatos sibi aut pacificos, sed hostes sævissimos adventasse senserunt. Qui nec contenti præda et spoliis miserorum, etiam eorum domos et habitacula flammis voracibus tradiderunt.

Hæc fuit prima expeditio, hæc prima congressio, quam per semetipsum dictus Enghelbertus, defensor futurus patriæ, fecit; de qua in civitatem Trajectensem, quæ dictis infelicibus suis fidam securitatem venumdederat, præclara hujusce tropæa importavit.

Tentavit autem idem Enghelbertus, imo potius rectores civitatis et factionis duces, accitis ex terra Clivensi copiis, quas eisdem dux Clivensis in auxilium miserat, pariter cum suis, tam rutheris quam civibus, quos cum Clivensibus adjunxerant[2], vel expugnatione, vel alias deditione loci incolarum sibi acquirere et sui juris efficere oppidulum de *Isëlstein*, a civitate non amplius uno milliari patriæ remotum. Erat enim illic præsidium militum satis infestum civitati, et qui vel ad civitatem accedentes, vel inde

1. Ms. *nec se.... redemerant.*
2. Matthæus, *advexerant.*

abeuntes plurimum molestabant. Dimissa quoque ad pascua vel saltus animalia civitatis rapta frequenter abigebant, ac variis modis et frequentibus, et pæne quotidianis incursionibus, damna civitati inferebant. Erat quippe inveteratum, uti aiebant, dominorum[1] loci illius odium ad civitatem, et vice versa; certumque vulgo commune proverbium, quod domini de *Iselstein*, adhuc in matrum uteris clausi, hostes Trajectensium, priusquam in hanc lucem ederentur, esse solerent.

Moverunt itaque ex civitate Trajectensi Clivensium copiæ[2], circa quatuor millia peditum, ducibus Enghelberto et domino de Monteforti, et se, per agros et pascua, ipsi oppidulo ultra tantum jactum missilium propinquos, effuderunt, velut oppidulum obsessuri[3]. Qui cum, sine fossa illic et vallo aut aliquo alio munimento, quinque aut sex dies dispersi, hinc inde jacuissent, pecudum potius quam militum more (non enim secundum disciplinam militarem castra metati erant aut communierant), tædio simul et victualium caristia atque raritate diffatigati, nulla attentata expugnatione, inefficaces et vacui Trajectum redierunt. Unde cum, post duos aut tres dies, nec stipendia perciperent, nec victualia, nisi caro admodum, comparare valerent, sine ullo penitus fructu vel honore ipsi Clivenses sunt reversi in patriam suam.

Reposuerant antea magnam spei suæ partem ipsi rebelles Trajectenses in auxilio ducis Clivensis; sed

1. Les Egmont.
2. Matth. « Ex civitate Trajectensium et Clivensium copiæ. »
3. 26 août 1482.

cum hæc auxilia hujusce[modi] eis transmissa, non modo nihil eis profuisse, verum etiam magis obfuisse perspicerent, ab ea, quam in eum habuerant spe, plurimum exciderunt; majoremque adhuc, uti ab exordio totius factionis, confidentiam de rege Francorum ipsi sibi proponebant[1]; et quod eis præsidio afforet cum dicto duce Clivensi, quotidie se jactabant; et in vulgo omnia adversa duci Austriæ in dies provenire ab exercitu regio, disseminabant : non tam exspectantes quod eis in subsidium partem copiarum suarum transmitteret, quam quod eorum hostem, ducem Austriæ, suasque terras prorsus deleret atque opprimeret. Quod si ita eveniret, sublato tanti tamque potentis inimici metu, qui erat sui pontificis unica spes et fulcimentum (quem uti diximus acerbissimo odio prosequebantur), voto suo in ejus oppressione

1. Dans la chronique flamande de Maximilien, traduite en français par M. Delepierre, on lit également : « La cause principale de ces querelles fut encore une fois le roi Louis XI; aussi durèrent-elles longtemps » (chap. LXIII). Voici un témoignage encore plus positif. C'est le rapport d'un espion de Maximilien, en 1480 : « Le dix-huictiesme de ce mois se trouvèrent deux hommes du roy devers luy en habitz dissimulez, lesquelz il avoit envoyez ou pays de Gheldres et d'Allemaigne pour suborner gens.... et ay veu par escript les noms des villes qui ont fait promesse. C'est la ville de Dordrecht.... l'autre nommée Gheldres, et les autres villes jusques à Utrecht. Et ay veu les scellez des capitaines desdictes places, que iceux ont aportez au roy, et d'iceux capitaines y en a deux qui portent le nom de Montfort, et quatre autres, qui sont frères, qui ont nom comme les Séguins. Des autres n'ay peu retenir les noms. Aussi y a une autre ville qui s'est mise en celui marchié, et baillié leur scellé, et a nom Léau ; ne sçay se c'est vers Gheldre ou vers Luxembourg. » Lenglet-Dufresnoy, *Commines*, t. IV, p. 8.

ac dejectione, Enghelbertique sui sublimatione, potiri minime dubitarunt.

CAPITULUM XXIX.

De exsecrabili sacrilegio necis episcopi Leodiensis, commissæ per dominum Wilhelmum de *Arembcrch*, in cujus prosperitate et auxilio seditiosi Trajectenses plurimum spei reponebant [1].

Nec tamen in eis solis regis ac principis Clivensis subsidiis, ut per eorum auxilia ad concupita pervenirent, sese fulciebant; sed et de auxiliis, quæ per quemdam impium et sacrilegum homicidam, Willelmum de *Arembcrch* [2], se habituros confidebant, se maxime jactitabant.

Is cum esset vassallus et homagii sacramento obstrictus domino suo atque pontifici episcopo Leodiensi [3], ab eo, propter perfidias ac proditorias molitiones in se, dominum suum, pluraque alia enormia crimina [4], ab eodem episcopo proscriptus ac bannitus fuerat de toto dominio suo, et hoc cum consilio et assensu nobilium et Statuum totius patriæ Leodiensis. Quæ cum ejus animum hujuscemodi proscriptio vehementer ureret, eamque ægerrime ferret, non ignoraret etiam quemadmodum Francorum rex, ut liberum in Brabantiam et terras comitatus Namurcensis, per terras episcopi Leodiensis, suus exercitus ingressum

1. Chapitre imprimé dans l'*Amplissima collectio*.

2. Guillaume de La Marck, comte d'Aremberg, seigneur d'Aigremont, surnommé *la Barbe* et *le grand sanglier d'Ardenne*.

3. Louis de Bourbon l'avait pris pour *mainbour* ou avoué de son évêché depuis la mort de Charles le Téméraire.

4. Entre autres l'assassinat du chancelier de l'évêque.

habere posset, apud eumdem episcopum institisset, sed minime in hoc suum desiderium ab eo potuisset obtinere, ad eumdem regem confugere statuit, pollicens, si ei certus satellitum numerus traderetur, sibi suoque exercitui per terras Leodienses iter facile vel in Brabantiam, vel alio, quo faciendum duceret, aperire. Qua pollicitatione excitus rex et persuasus, eidem Willelmo aliquam militum suorum, exiguam tamen, manum contradidit[1].

Cum ea autem reversus in patriam, de domino suo episcopo se cupiens vindicare, repente et insperate civitatem Leodium, in qua tunc idem residebat episcopus[2], stipatus suis auxiliis ad numerum, ut aiebant, circa mille et quingentorum virorum, adortus est. Cujus adventus novitate exterritus episcopus, cum nuntium accepisset quod jam non procul a civitate abesset, ejus impetum armis inhibere atque reprimere est conatus, mandavitque civibus suis et magistratibus populi, quos burgimagistros appellant, quatenus per turmas suas sub vexillis artificiorum suorum, uti in hujuscemodi belli tumultibus assolent, sese colligerent, eique armati associarent. Sed cum eidem episcopo a diversis nuntiaretur jam hostes imminere et concito gressu ad irrumpendum civitatem festinare, existimans se, ubi egrederetur, statim ci-

1. « Ne sçay s'il descouvrit sa maulvaise volenté au roy Loys, car il ne lui voult accorder aulcunes gens de ses ordonnances; mais il cueilla à l'environ de Paris et ailleurs aulcuns gendarmereaulx mal empoinct, en nombre de quatre cens chevaliers, et aulcuns piétons et pageastres mal habillez, qui le suyvoient. » Molinet, t. II, chap. LXXXVIII.

2. L'évêque était à Huy; mais il se rendit à Liége lorsqu'il apprit l'arrivée de Guillaume de La Marck.

vium suorum expeditorum comitatum atque auxilium invenire, solus cum paucis quos habebat, ad suburbanum exivit[1], civium suorum seu ignavia seu dolo nudatus ac destitutus auxilio. Neque enim, uti imperarat et quod ita facturi forent confidebat, eum insecuti sunt; sed vel attoniti adventantis hostis formidine ac pavore, vel inertia torpentes aut proditiones meditantes, pro malevolentia quam habuerunt ad suum dominum, eum minime insequi curarunt[2].

Quem cum tam exiguo inveniens hostis comitatu, in eum furia et sævitia invectus, manu propria, licet pro vita humillime supplicantem et omnia bona sua atque seipsum in captivum asservari obnixe postulantem, crudeliter gladio in cervicem ipsius impacto, trucidavit[3], nolens alium quam se tam nefandi et sacrilegi carnificii atque operis fieri exsecutorem.

Cadens autem idem episcopus cum quodam alio similiter necato (cæteris per fugam evadentibus), et armis ac indumentis cæteris spoliatus, usque ad tertium diem in eo loco jacuit nudus[4]. Quem sacrilegus ac immanissimus parricida, nec generosæ prosapiæ intuitu permotus (erat enim frater ducis Borbonii, regi Francorum consanguinitate conjunctus, avunculusque illustrissimæ dominæ Mariæ, jam defunctæ,

1. « Exiverunt versus *Chaynée.* » Adrianus de Veteri-Bosco ap. Martène, *Ampl. collectio*, t. IV, col. 1377.

2. « Ministeria stabant ad pontem Amari-Cordis, disputantes quis iret, dicendo : Vade tu. Vadat ille. » *Ibid.*, col. 1378.

3. Il était, suivant Molinet, « armé de toutes pièces, sinon chef et des jambes. »

4. Molinet et Commines disent que son corps fut jeté dans la Meuse ; mais le moine Adrien explique qu'il tomba de son cheval dans l'eau.

unicæ filiæ Caroli, Burgundionum ducis, atque hæredis), nec humanitatis contemplatione, nec pontificalis tantæ dignitatis reverentia, non est passus tradi sepulturæ, donec tertia demum die, fratribus beati Francisci eum obnixe rogantibus, corpus levari et sepulturæ tradi male libens permisit.

Acta est hæc cædes et tam crudele ac parricidale sacrilegium, anno MCCCCLXXXII, pænultima die mensis augusti. Illico autem hoc patrato inmani scelere, idem sacrilegus in civitatem irruit, et portas nec obseratas nec munitas inveniens, eam, nulla sibi facta resistentia, introivit. Sane ex hoc atque aliis, quæ subinde secuta sunt, satis conjectari potuit qualem amorem ac dilectionem loci cives et accolæ ad eumdem pontificem suum habuissent; qui nec illi sacrilego suas objicere portas curarunt, sed ultronei magis, quasi eum ad sibi præsidendum invitassent, in suam intromisere civitatem.

CAPITULUM XXX.

Quomodo idem sacrilegus intravit Leodium, et coegit clerum eligere filium suum in episcopum; et qualiter Brabantiones conatibus suis obviam ierunt[1].

Ingressus itaque, in suo adventu plurimos tam ex clero, quam ex civibus, qui rem aliquam habere putarentur, bonis spoliavit. Erat enim[2] sibi suisque satellitibus satis sufficiens id quod vel de amicis au fautoribus, seu consiliariis defuncti exstitisset, si [quis] facultatibus pollere et locuples fore crederetur. Post-

1. Chapitre imprimé dans l'*Amplissima collectio*.
2. Plutôt *non erat enim*.

modum vero ex tali scelere sperans posse acquirere episcopatum filio suo[1], clerum civitatis, per quos solet pontificum electio celebrari, in unum coegit, clausitque locum unde minime exituri forent, donec ipsum filium suum in suum pontificem ac pastorem duxissent eligendum. Quem cum, tali impressione atque violentia adacti, taliter qualiter elegissent, eos etiam adegit ut se et omnium ecclesiarum suarum fructus apud nummularios urbis Coloniensis et Venetiarum, seu Florentinorum, obligarent atque supponerent pro summa xxx millium ducatorum, quam necessariam sibi putabat ad confirmationem electionis de filio suo factæ a sede apostolica obtinendam. Cæcus profecto nimium atque insanus et mentis impos, qui [sperabat] per tam horrendum parricidium a se factum posse filio suo, sic per impressionem nulliterque electo[2], illud episcopale fastigium obvenire, cum hoc ipsum non modo omnia jura divina et humana, sed et totus christianus orbis horreret atque merito exsecraretur.

Statim autem ut civitatis imperio et dominatione est potitus, per omnia patriæ Leodiensis oppida nuntios misit quatenus ad se, Leodium, portarum suarum claves deferrent[3], atque ut sibi, velut domino seu defensori patriæ, parituri, fidelis obedientiæ sacramenta præstarent. Quod statim, non quidem vi coacta, sed spontanea et volenter omnia patriæ oppida sibi parendo fecerunt.

1. « Priant que son frère Jehan de La Marck, estudiant à Collongne, fust esleu évesque. » Molinet, l. c. C'est en effet son frère et non son fils que Guillaume de La Marck voulut substituer à Louis de Bourbon.

2. Ms. *illecto*.

3. Ms. *differrent*.

Verum cum ea nova tyrannis insignibus illis oppidis et accolis Brabantiæ et comitatus Namurcensis innotuisset, intelligentes statim exitii patriæ suæ impendere discrimen, nisi protinus, quod eisdem imminebat incendium, antequam majores sumeret vires, vel prævenire vel suffocare curarent, statim cum valida manu in agros Leodienses exierunt, et in primis oppidum de *Hasselt*, Brabantigenis et potissime Burgundionibus valde infestum, ubi a tyranno jam collocata præsidia[1] ferebantur, adorti, ipsum violentia expugnatum irrumpunt, et cæsis ex parte magna loci civibus et accolis, bonorum, quæ illic etiam inveniri exportarique potuerunt, facta direptione, flammis voracibus in favillas et cineres tradiderunt atque reliquerunt[2].

Statim etiam oppidum Sancti-Trudonis[3] deditionem et plura alia oppida fecerunt; quæ tristi exemplo excidii de *Hasselt* deterrita et collocatis in eis præsidiis minime ausa sunt confidere. Oppidum etiam *Bilsen*[4], ubi erat, ut ferebatur, præsidium circiter sexcentorum Clivensium, quos in auxilium tyranni sacrilegi dux Clivensis destinarat, vi expugnatum, incendio datum est, cæsis e Clivensibus et aliis qui in eo loco inventi sunt[5].... Oppidulum vero *Maeseyck*[6] in deditionem post hoc statim est receptum.

1. Ms. *collocatis præsidiis*.

2. 13 septembre 1482.

3. Saint-Tron avait fait sa soumission dès le 4 septembre.

4. A trois lieues de Maestricht. La prise de cette place eut lieu beaucoup plus tard, le 17 février 1483.

5. Le nombre des morts, quoique annoncé par la tournure de la phrase, a été omis.

6. Maseyck, au-dessous de Maestricht.

Paulum vero ante, cum exercitus Brabantionum quoddam castellum [1] prope civitatem obsedissent, dictus sacrilegus tyrannus, collecta manu valida tam rutherorum, quam popularium patriæ, inter quos unus magnus erat rutherus, cognomento de *Wachtendonck*, cum sexcentis et amplius equitibus et nonnullis copiis, quas etiam dux Clivensis miserat in auxilium tyranni, cum quo se inito fœdere copularat, movit de civitate et Brabantiones bello adortus est. Qui, aciebus suis debito ordine dispositis, eum audacter et animose exceperunt, consertoque cum hostibus prœlio, qui magno numero erant, insignem de ipsis victoriam et tropæa non exigua reportarunt [2]. Cæsa sunt in eo prœlio, ut a pluribus ferebatur, supra quatuor millia virorum, et captivi ducti circiter duo millia. Inter cæteros ille dictus de *Wachtendonck*, cum suis et Clivensium copiis, peremptus est. Minorem tamen longe fuisse cæsorum et captivorum numerum alii affirmabant.

Sacrilegus, fuga elapsus, in civitatem se recepit, ubi alterum de burgimagistris, tanquam proditorem, vel duos, ut nonnulli aiebant, eo quod ea, quæ eis ante mandaverat, implere non curassent, interfecit. Et de loci securitate non satis confisus, Hoyum [3] oppidum petiit, in quo magna fugitivorum e prœlio collocavit præsidia.

Quod si, uti ferebatur, Brabantiones illico, post-

1. Molinet l'appelle Boulongne « ung chastel assis à trois lieues près de la cité de Liége, sur une rivière nommée Sarre », t. II, chap. XCIII.

2. Le 10 janvier 1483.

3. Huy.

quam victoria fuere potiti, civitatem petiissent, nulla facta resistentia, deditionem cives fecissent. Hoc quippe verisimile satis est, cum, resoluto tyranni jugo, qui Hoyum aufugiens civitatem reliquerat, viderent se libertatem habere faciendi deditionem, si vellent. Hac quippe una poterant via, et omnem metum tyrannicæ oppressionis illius sacrilegi, et civitatis et patriæ suæ, quam undique videbant rapinis atque incendiis devastari, exitium effugere et devitare. Porro id minime Brabantiones fecerunt; sed ad alia diverterunt. Quæ res et illi patriæ fuit damnosa valde, et tyranno inducias contulit ad novas copias ac vires comparandas.

CAPITULUM XXXI.

De vanissima spe quam Trajectenses reposuerant in auxilio primum regis Francorum, secundo ducis Clivensis, tertio dicti sacrilegi *Arenberghe*, a qua turpissime exciderunt[1].

Trajectenses autem qui tunc administrabant civitatem, et cuncti rebellionis fautores, rerum dicti sacrilegi tyranni Leodiensis opperiebantur eventum. Suæ enim spei omne stabilimentum in rege Francorum primum, uti supra diximus, reposuerant; deinde in duce Clivensi, cujus fratrem Enghelbertum in suum defensorem seu ruwardum adsciverant, fœdere facto cum eodem duce quod eis auxilio foret adfuturus; tertio etiam in illius tyranni Leodiensis prosperitate, si sibi obveniret, plurimum confidebant, jactitabatur-

1. Chapitre imprimé dans les *Analecta* de Matthæus et dans l'*Amplissima collectio*.

que in insano vulgo quod cum multis armatorum millibus eisdem[1] auxilio adveniret, si dux Austriæ vel Hollandrini urbem suam obsidione vallarent. Verum quam procul a suo desiderio vanæ hujuscemodi spes eos deluserint atque fefellerint, non supervacuum fuerit enarrare.

Rex quidem Francorum, mense decembri, anno currente MCCCCLXXXII, pacem et fœdera percussit cum domino duce Austriæ et omnibus terris et subditis suis[2]; in cujus capitulis fuit et est expresse concordatum, quod idem rex nullum prorsus auxilium ferret dicto sacrilego tyranno Leodiensi, neque duci Clivensi, neque civitati Trajectensi, contra eumdem ducem Austriæ; promittens etiam, si eidem duci sic expediret, contra eumdem tyrannum Leodiensem, ducem Clivensem et civitatem Trajectensem, atque alios quoscumque hostes suos auxilia præbiturum[3]. Quam pacem ita factam fore Trajectenses credere omnino

1. Ms. et Matth. *eidem*.

2. C'est le fameux traité signé à Arras le 23 décembre.

3. « Sur ce que les ambassadeurs de Mgr. le duc d'Austriche et des Estats de ses pays ont requis que le plaisir du roy soit déclairer par ceste paix, qu'il ne fera ne souffrira bailler par quelque voye directe ou indirecte aucun ayde, secours ou assistance de gens ou d'argent à messire Guillaume d'Arembergh, Liégeois adhérans à luy, faisans guerre ou pays de Brabant, ne à ceulx de Clèves et de la cité d'Utrecht faisans guerre contre ceulx de Gheldres et de Hollande; et mesmement que son plaisir soit mectre hors de son service et abandonner ledit messire Guillaume : a esté respondu, qu'en ensuivant l'article ci-dessus, faisant mention des amitiés et alliances, le roy, la paix faicte, assistera et aydera à mondit seigneur, à ceulx de Brabant et aultres des pays dudit duc contre tous ceulx qui leur vouldront nuire ». Art. 77 du Traité d'Arras, dans Lenglet-Dufresnoy, *Commines*, t. IV, p. 111.

respuebant, contrarium in vulgo omni die disseminantes, quod novis quotidie pascebant et deludebant mendaciis et figmentis, ut ipsum, miserabiliter afflictum et defatigatum, talibus ab inventis utcumque in spem erigerent et a rebellione ac murmure adversum se cohiberent. Tandem tamen, post aliquot emensos menses, cum liquido compertum haberetur mercatores ultro citroque sua libere exercere commercia, de publicatione etiam ipsius pacis, solemniter cum ingenti lætitia per omnia insignia oppida terrarum ducis [facta], palam omnibus innotesceret, pacem sic factam, inviti licet et plurimum abhorrentes, credere compulsi sunt.

Jactabant vero eam diu non fore duraturam (quod Deus clementer avertat!) et in hujuscemodi fictis sermonibus, quos assidue in vulgo disseminabant, ponentes spem suam mendacium, sese et eis adhærentes, uti poterant, solabantur. Sane si mens eis non cæca atque insana fuisset, satis moniti esse debuerant de illo, quod quotidie de sacro psalmo per omnes ecclesias canitur : « Nolite confidere in principibus neque in filiis hominum, in quibus non est salus. » Unde per Jeremiam perpulchre Deus [nos] admonet inquiens : « Maledictus qui confidit in homine, et qui ponit carnem brachium suum, et recessit a Domino cor ejus. » Sed excæcaverat eos profecto malitia eorum, hisque vanis illusionibus et mendaciis auctores rebellionis atque eorum assectatores merito, pro suis impietatibus, decipi merebantur. Satis etiam multis in casibus, et quidem longe gravioribus, regiam fidem, si quid saperent, compertam poterant habuisse.

Et quantum quidem ad ducem attinet Clivensem et Trajectenses, rex accusari de fide eis non observata minime debebat, cum non constaret eos ullum cum eodem fœdus percussisse. Sed aliud fortassis æstimari potuisset de illo sacrilego parricida de *Arenberch*, qui ex jussu et ordinatione regis, ad iter sibi pervium in Brabantiam, per Leodiensium terras, atque suo exercitui aperiendum, transmissus fuisse (quod satis verisimile esse videtur) ferebatur; sed id quidem ante pacis fœdera paululum post cum duce Austriæ percussa. Per quæ [1] satis appareret ex his, quæ proxime retulimus, eumdem *Arenberch* a cœptis per eum (etsi [2] jussu regio exorta fuissent, quemadmodum verius putabatur, idque regem ipsum publice etiam agnovisse asserebatur, quod totum jussu [3] suo factum esset quidquid idem *Arenberch* patravisset), ex tunc regem eum desistere voluisse.

Atqui licet non nesciret se tali fœdere per regem fuisse derelictum expositumque duci Austriæ, cui etiam ad eum proterendum ac profligandum opem laturum pollicitus erat, non tamen adhuc destitit quin civitatem et oppidum Hoyense [4] cum nonnullis castellis retinuerit. Sane cum Brabantiones ad eum vel in Hoyo, ubi adstabat, expugnandum vel obsidendum circa duo milliaria prope dictum oppidum accessissent, ipse sacrilegus id pervidens, die decima sexta mensis martii anno Domini MCCCCLXXXIII, cum iis quas colligere potuerat copiis, tam rutherorum quam incola-

1. Peut-être *quam*.
2. Matthæus *et sine*.
3. Matthæus *injussu*.
4. Ms. *Hoyeum*.

rum patriæ, in exercitum Brabantionum irruit. Qui, suæ molitionis ignari, eum strenue et viriliter exceperunt, fuitque ipse equo dejectus occiso sub se; sed, quod triste victoribus fuit, adjutus a suis, evasit. Cæsi fuerunt in eo conflictu circa CXXX de suis, capti LXXXI, cæteri fusi ac dispersi.

Ipse autem, nocte illa per sylvas et invia errabundus, crastino in civitatem intravit. Ad quam si victores cursu propero adventare curassent, erant cives utriusque sexus, pusilli et magni, in portis civitatis ad eos pacifice recipiendos. Sed hoc, quemadmodum perante, altera vice minime fecerunt. Unde et civitatis et totius patriæ atque ipsorum etiam Brabantionum non modo prorogata, verum etiam adaucta est calamitas. Quamdiu enim[1] tam efferum et acerrimum hostem juxta se, imo quodammodo intra viscera sua, habebant, non secure et absque pavore et periculo in suis possunt[2] vel agris, vel oppidis quiescere.

Delusi itaque hactenus Trajectenses etiam spe, quam in auxilio dicti sacrilegi tyranni Leodiensis utcumque reposuerant, quem falso frequenter victoriam de Brabantionibus mentiebantur obtinuisse, nihilominus in sua obstinatione durabant, tolerabantque caristiam et famem plurimasque inedias; de quibus omnibus facile, si non eos pertinacia sua tenuisset, se eximere et pacatos reddere potuissent.

1. Ms. *etiam*.
2. Plutôt *poterant*.

CAPITULUM XXXII.

De censuris apostolicis et interdictis in rebelles Trajectenses et certa loca promulgatis, quas non observari a clero, sed contemni coegere iidem rebelles [1].

Mense autem augusto, anno MCCCCLXXXII allatum est apostolicum monitorium, procurante episcopo Trajectensi, quo monebantur dictus Enghelbertus et singuli de consulatu civitatis Trajectensis, quatenus bona episcopo spectantia, quæ contra jus et fas occuparant, eidem episcopo restituerent et contraderent, eique, tanquam domino et pastori suo, parerent, et cives locique accolæ similiter : alioquin, lapsis certis diebus, qui monitioni parere detrectassent, excommunicationi et anathemati subdebantur. Quam censuram si per tres postmodum dies pertinaciter et contumaciter sustinerent, ex tunc civitas ecclesiastico supponebatur interdicto et similiter oppidum Amersfordiæ [2].

Huic quidem monitioni initio Enghelbertus, nisi iniquorum fuisset depravatus consilio, protestabatur se obedienter parere velle, et episcopale palatium evacuare velle, omnemque ejusdem supellectilem probe restituturum, et, si quid inde vel perditum, vel deterioratum foret, omnia debite et sufficienter suppleturum. Sed cum id primum facturum et impleturum fuisset pollicitus, dolo paulo post Inimici hominis impiorum-

1. Chapitre publié dans les *Analecta* de Matthæus et dans l'*Amplissima collectio*.

2. Le texte de cette bulle est dans l'Histoire des évêques d'Utrecht de Guillaume Heda, p. 297 de l'édition de Buchelius.

que sinistris consiliis circumventus, a recte et juste desponsis resiliit, prorupitque in frivolæ cujusdam et temerariæ appellationis vocem. Quæ profecto merito subsistere jure non poterat, tum quod ex certa sententia summi pontificis appellatio inhibebatur, tum quod monitio non erat nisi de his quæ divinis præceptis et sacris canonum sanctionibus fieri jubentur. Notorium insuper erat crimen evidentia facti, quod nulla poterat tergiversatione celari vel obfuscari, de quo crimine, ut se ejusdem patratores emendarent, admonebantur. Hæ autem causæ et earum singulæ validæ sunt et efficaces ad rejiciendum et exsufflandum omnes hujusce frivolas appellationes.

Atqui nihilominus ipsi seditionis auctores, eis innexi, et excommunicationem et anathema sedis apostolicæ, interdictum quoque publicatum contemnentes, se prætextu talis appellationis defensos sufficienter jactitabant. Quod et nonnulli, sibi evangelizandi officium usurpantes, ausi sunt in cathedra, quam non deceret nisi evangelicæ veritatis nuntiam esse, impudenter auribus adstantis populi ingerere. Qui etiam, ut eisdem amplius fides haberetur, officium inquisitionis hæreticæ pravitatis se jactabant habere. Sed cum clerus venerabilis civitatis de hujuscemodi apostolicis monitionibus, censuris et interdictis, ipsius etiam Enghelberti assertione, per quem eorumdem copias acceperant, sufficienter certiorati essent, decreverunt, uti par erat, apostolicis mandatis ac censuris reverenter atque obedienter parere.

Sane cum id regentes civitatis et rebellionis auctores intellexissent quod clerus interdictum observare statuisset, et jam a divinis in vigilia beati Laurentii

martyris cœpissent abstinere, sese in unum cogentes stipati armatorum multitudine (plusquam, ut aiebant, trecentis), accesserunt ad locum capitularem majoris ecclesiæ, ubi universus clerus tunc aderat. Qui, tanquam frementes bestiæ et leones rugientes, clerum adjurare atque interminari cœperunt quod, nisi illico sacra, a quibus cessare inchoarant, reassumerent et exsequerentur solito more, omnes eos absque misericordia perimerent, eorumque domos et bona rutheris (qui tunc accincti armis et contis suis aderant ad cædes perficiendas, statim ut eis imperaretur, parati) diripiendas contraderent ac donarent. Quo (nec mirum) percussi et exterriti metu, qui certe merito in constantissimum etiam virum cadere potuisset, videntes periculum non comminatum in futurum, sed præsens adesse, coacti sunt, talibus vi ac metu urgentibus, divina intermissa reassumere pro tempore; a quibus tamen plures se absentarunt, per alios minoris reverentiæ hujusce[modi] officia perfici sinentes.

Sane postea, furore utcumque regentium temperato, in ecclesiis beati Martini et beati Joannis, sub obtentu injuriarum quas a suis præpositis eisdem dicebant irrogari, de apostolico interdicto conticentes, a divinis officiis penitus cessatum est [1]. Quod non ita in conventibus Fratrum Mendicantium et aliis ecclesiis civitatis observatum fuit, sed in eis solito more fuerunt divina continuata.

Tentarant et magistratus civitatis etiam inducere

1. Matthæus, dans ses annotations, a publié un curieux mémoire à consulter, que le clergé de ces deux églises fit rédiger après la rentrée de l'évêque, pour savoir si l'interdit était retiré *ipso facto* à cause de son retour.

clerum ut suæ interjectæ appellationi, de qua supra, adhærere vellent. Sed cum prudenter animadverterent quod hujuscemodi appellatio de jure nullatenus subsistere posset, quodque multa probrosa et turpia in suum pium pontificem ab inimicis mendaciter conficta contineret, nullo pacto eidem se adhæsuros firmaverunt.

CAPITULUM XXXIII.

De pace inita inter Ludovicum, Franciæ regem, et Maximilianum, Austriæ ducem[1].

Pax igitur, ut prædiximus[2], et amicitiæ fœdera inter regem Francorum, in quo totam pæne spem suam initio Trajectenses rebelles reposuerant, et Maximilianum, Austriæ ducem, ejusque liberos, terras ac dominia, firmata sunt, per medium sponsaliorum et conjugalis perficiendi fœderis inter delfinum Viennensem, ejusdem regis filium unicum, et dominam Margaretam, filiam dicti Maximiliani unicam[3]. Cui filiæ, pro dote et portione hæreditaria, quæ etiam poterat contingere eam ex successione materna, scilicet dominæ Mariæ, unicæ filiæ Caroli, ducis Burgundionum, defunctorum (quibus propitius dignetur esse Deus!), assignati sunt comitatus Burgundiæ et Artesiæ terræ, et dominia Matisconense et Autissiodorense, Salinarum[4], Barri-supra-Sequanam et de *Noyers*[5], quæ

1. Ni le ms. ni l'*Amplissima collectio* n'offrent cette division, que nous effectuons d'après l'autorité de Matthæus.

2. Ci-dessus, p. 120.

3. Mariage qui n'eut point lieu.

4. Salins.

5. *Nyeers* dans Matthæus. C'est bien Noyers, près de Tonnerre.

fuerant dicti Caroli ducis; et eas, obitus sui tempore, possidebat, sed eas, ipso vita functo, rex occupaverat, et partim armis, partim deditionibus in suam redegerat potestatem.

Ea autem lege dos hujuscemodi domino delfino pro sua dicta futura conjuge constituta est, quod, si eamdem, nullis de se superstitibus liberis relictis, vitam finire contingeret, dicti comitatus et terræ ad ducem Philippum, ejusdem sponsæ fratrem, suosque hæredes reverti deberent. Sed eo casu[1] rex vel sui hæredes possent hujuscemodi comitatus et terras retinere, donec in jure disceptatum diffinitumque foret de et super jure quod rex habere prætendit in oppidis Insulensi, Duachensi et de *Orchies*[2], eorumque castellaniis seu districtibus. Quæ disceptatio atque de supradicto prætenso jure diffinitio infra triennii metas deberet expediri.

Sunt et alia quamplura capitula in dictæ pacis fœdere comprehensa, quæ, brevitatis causa, omittimus hic inserere, quod id huic nostro operi minime necessarium exsistat[3].

Non tamen omittendum quod, paulo ante quam hujuscemodi pax conciliata foret, rex oppidulum de *Aere*[4], corrupto capitaneo[5], cujus fidei ejus custodia

1. *Sic* Matthæus ; *eo tamen* dans le ms.

2. Lille, Douai et Orchies, aujourd'hui dans le dép. du Nord, les trois principales villes de l'ancienne Flandre française.

3. Le texte a été imprimé nombre de fois, notamment dans le Corps diplomatique de Dumont, t. III, partie II, et dans le Commines de Lenglet-Dufresnoy, t. IV, p. 95.

4. Aire en Artois.

5. Jean de Bergues, seigneur de Cohen.

commissa fuerat, magno auri pondo redemerat[1], ad summam, ut ferebatur, xx vel xxx millium scutorum auri.

Et quia bella, quæ post obitum Caroli ducis inter regem et hæredem dicti ducis terrasque ejus efferbuerant, hoc felici pacis fœdere finita sunt et pro tempore terminata, ideo in hoc temporis articulo convenienter hunc librum claudemus, ab alio postea quæ restant exorsuri.

1. 28 juillet 1482.

FINIS LIBRI SEXTI.

LIBER SEPTIMUS.

CAPITULUM PRIMUM.

De lætitia magna in utriusque obedientiæ populis, pace facta inter regem et ducem Maximilianum ; et quomodo filia ejusdem ducis ad sponsum suum in Franciam deducta fuit.

Pace itaque inter Ludovicum regem et Maximilianum ejusque liberos, terras, dominia et subditos firmata, cum hinc inde ab armis quiesceretur, ingens lætitia populorum utriusque obedientiæ ambarumque e vestigio partium secuta est. Nam quemadmodum populi partium ducis Maximiliani diu sub anxio metu multoque pavore atque formidine elanguerant, fuerantque vectigalium et collectarum onere plurimum gravati, commercia quoque quæ in illis terris Flandriarum terra marique de toto pæne christiano orbe permaxime exerceri solent, halecum etiam cæterorumque piscium piscationes, lanificium cæteraque artificum opera (quibus ex rebus populi terrarum illarum victitare et magnas opes quærere consueverunt) imminuta plurimum et jam prope nulla exsisterent, priscorum felicium temporum comparatione : non minus etiam subditi regis ab ipso, sub prætextu guerrarum, militiæ simul et tributorum oneribus fuerant mirum in modum oppressi. Nam tallias et collectas super miseros regnicolas ad summam usque, quæ in triplo excederet eam quam unquam suus genitor

maximam suo tempore exegisset, ipse imposuit et levari fecit; ita ut Normannia, de qua idem suus genitor ultra trecenta millia francorum nunquam levarat, ad usque duodecies centena millia francorum et amplius adaucta et gravata fuerit, præter gabellas salis, quartum denarium potionum quæ in tabernis venduntur[1], et impositionem vicesimi denarii super his quæ venduntur, quæ nihilominus semper more solito procurrebant. In aliis quoque regni provinciis, pro suo unaquæque modo et facultatibus, populi gravabantur. Quibus oneribus et importabilibus militiæ ac tot tantorumque tributorum cogebantur multi, suis laribus ac natali solo derelictis, diversa exsilia et novas sedes quærere quocumque potuissent. Quibus malis accedebant et pestes et assiduæ pæne hominum mortes; fames quoque quæ, seu sterilitate agrorum vel inclementia cœli, seu quod ob fugam et desertionem colonorum incultæ jacerent terræ, provenire ferebantur.

Propterea igitur quod his et aliis innumeris attriti cladibus, ab eisdem, pace reintegrata ac restituta, sese exemptos fore cernerent, veluti post longas tenebras mœroris ac luctus lux nova solito clarior lætiorque utrisque populis exorta divinitus videbatur; et qui ab exordio guerræ (ut omnes ferme populi provinciarum Maximiliano subditarum) pertinaciter adversabantur, nullaque unquam pacis aut treugarum fœdera se cum rege habituros in suis publicis conventibus ac privatim ubique jactitarent, jam se pace cum eo conciliatos fore permaxime lætabantur. Exinde

1. Voy. t. II, p. 79.

igitur et squalentia arva ligonibus exerceri et lætis frugibus vestiri, commercia quoque terra marique inter utrosque populos frequentari videre erat, et, oblitis atque obsoletis infaustæ discordiæ injuriis, inter sese mercatores et alios incolas[1] ambarum obedientiarum dies festos atque lætos agere cum magna animi alacritate.

Implendo vero promissa nova, sponsa, quæ fœdere conjugali delfino, regis filio, copulanda fuerat, transacta hieme, mense maio[2], deputatis a rege legatis, sociata magna procerum dominarum caterva, in oppido *Hesdinch* liberata est et tradita; qui eam ad regem suumque sponsum eumdem delfinum perduxerunt. Erat enim tenella velut virguncula, annorum videlicet circiter trium, quæ hiemis asperitatem minime perferre potuisset; et propterea vernale tempus et jam prope æstivum exspectandum fuit, ne in traducendo eam, ab inclementia temporis læderetur.

Quemadmodum vero Galliarum populos, pro hujuscemodi inito fœdere pacis, uti diximus, ingens exsultatio et lætitia affecit, ita Angliæ gentem proinde fremere ac tabescere ferebatur. Cum enim jugiter ad invadendum et, si possent, subigendum regnum Francorum inhient, ad quod ut perveniant, nisi per medium intestinarum seditionum et discordiarum inter principes regni, pæne impossibile exsistat, nullus mirari debet si principum pacem atque concordiam ægre videant et conspiciant, quæ nanciscendæ Galliæ regni possessioni, multum ab eis concupitæ, valde

1. Ms. *incolarum*.
2. 1483.

obsistat, et hujus rei assequendæ spes eis adimat[1]. Unde rescissa pensione L millium scutorum auri, quam Francorum rex per aliquot annos, pactis inter se habitis, Edoardo Anglorum regi exsolverat, cœpit pedetentim guerra inter ambo regna, quæ per plures annos intermissa et quodammodo sopita fuerat, recidiva exoriri, et per piratas hinc inde per mare turbari. In quo profecto Anglici a piratis Francorum majora damna, quam vice versa Franci ab Anglicis, sustinuerunt. Cum enim Anglici insulares sint, necesse habent nauticis trajectionibus sua exercere commercia; quod ita Gallis, etsi commodum, minime tamen necessarium exsistit, quibus solum proprium cuncta vitæ necessaria abunde subministrat et quibus quaquaversum pervius patet, absque nautica trajectione, orbis terrarum.

CAPITULUM II.

De immatura morte Edoardi, Anglorum regis, et ejusdem regni tyrannica occupatione per Richardum ejus fratrem, ducem Glocestriæ.

Contigit autem et regno Anglorum aliud non parvum infortunium, ea tempestate, de subita satis et immatura regis sui morte Edoardi. Nam cum die veneris sanctæ[2], anno MCCCCLXXXIII more romanæ curiæ, idem rex, devotionis et orationis causa, plures ecclesias et loca sacra perlustrasset, postmodum quoque reficiens lassum corpus, et fructibus atque oleribus

1. Il faut noter aussi que le traité d'Arras rompait le mariage projeté entre le dauphin et l'une des filles d'Édouard IV.

2. Plutôt *sancta*.

vino abstinens replesset se, contracto morbo, infra dies octo instabile regnum simul cum vita finivit[1].

Ipso autem sic vita functo, relictis utriusque sexus liberis, a pluribus credebatur regnum ad primogenitum ejus[2], uti par videbatur, esse devolutum; qui cum adhuc minoribus annis essent hujuscemodi liberi, interim donec adultus fieret major et ad regni moderationem idoneus, per patruum eorum, ducem Glocestriæ[3], administraretur, ad quem, tanquam agnatione proximiorem, eorumdem liberorum tutela legitima pertinebat. Et hoc quidem ut idem patruus cogitaret ab omnibus ferme in ipso regno putabatur. Atqui cum eosdem liberos sub manum suam accepisset, non multo post qualem ad eos animum gerebat ipse declaravit. Nec eorum matrem impium ejusdem ac injustum diu propositum latere potuit; quæ nedum eis, sed sibi ipsi etiam timens, ad locum sacrum immunitatis, vitæ suæ securitatis causa, se contulit, monasterium scilicet quod *Westmonstier*[4] vulgariter appellant.

Ne autem conatus ejusdem impios ullus auderet avertere, dominos de *Riviers* et de *Hastinghe*[5] (quorum alter avunculus liberorum erat, frater scilicet reginæ) e medio sustulit, necnon alios proceres regni quos similiter suspectos habebat. Deinde parvo

1. 9 avril 1483.
2. Édouard, âgé de douze ans.
3. Richard, duc de Glocester.
4. Westminster.
5. Antoine de Wydvile, seigneur de Scales et de Rivers, frère de la reine, et William Hastings, grand chambellan d'Angleterre et gouverneur de Calais.

post intervallo sese in regem coronari fecit apud Londonias[1]. Ferebatur autem hoc se colore justificare factum suum, quod, per antiquum decretum regni seu per inveteratam consuetudinem, vidua ipsiusque liberi, quæ per aliquem ducta foret in conjugem, inhabiles essent ad successionem regni, etiamsi in regno et a rege geniti essent; mater autem horum liberorum, priusquam ab Edoardo acciperetur in uxorem, alteri viro priori marito nupta fuerat[2]. Sed an illud aut decreto, aut vetere consuetudine regni ita observatum fuerit, non constabat. Alio autem[3] ex capite hoc ipsum justificare satagebat, quod scilicet mater liberorum eademque regina, priusquam Edoardo nuberet, alteri viro, qui tunc etiam superstes foret[4] cum eam Edoardus in conjugem assumpsit, matrimoniali fœdere esset copulata. De quo tamen, nec quando eam in uxorem acceperat Edoardus, nec cum in reginam inuncta fuit, nec quamdiu idem rex vixit, fama seu

1. 6 juillet 1483.

2. Élisabeth de Wydvile, avant son union avec Édouard IV, avait été effectivement femme de lord Gray; mais la raison alléguée ici par Thomas Basin n'est pas celle qu'on lit dans l'adresse que Richard se fit présenter par Buckingham au château de Baynard et qui fut insérée depuis dans un acte du parlement. On contesta la validité du mariage d'Édouard IV comme s'étant fait secrètement, sans publication de bans et en lieu profane. On allégua aussi une union antérieure que le feu roi aurait contractée avec une autre femme. *Rot. Parlam.*, VI, 240.

3. Plutôt *etiam*.

4. Autre erreur de Thomas Basin ou de l'opinion qui courait alors en Hollande. John, lord Gray, premier mari d'Élisabeth Wydvile, était mort en 1461, à la bataille de Saint-Alban ; elle ne se remaria avec le roi Édouard qu'en 1465.

potius infamia ulla emersit; quin potius ab omnibus velut ipsius uxor legitima habebatur.

Propositis igitur hujuscemodi causis, propter quas non ad liberos defuncti, sed ad se potius, ipsius unicum germanum superstitem, diadema et imperium regni jure devolutum asserebat, et requisita ab eis super ea re sententia, quos[1] ad commune capiendum super regni moderatione consilium intra castrum, quod Turris Londoniarum vulgo appellatur, convocarat, cum ipse dominus de *Hastinghe*, qui defuncti regis magnus consiliarius et amicus exstiterat, spretis præfatis calumniandi, velut affictis, coloribus, constanter pro jure liberorum defuncti regis locutus fuisset et libere ipsius ducis voluntati contradixisset, dicens se ob fidem, quam Deo primum ac defuncto regi deberet, nunquam in fraudem hujuscemodi suum præstare assensum, illico obseratis ejus castri portis, adhibita etiam militum custodia, quorum se satellitio communierat, eumdem dominum de *Hastinghe* decapitari fecit[2]. Cum autem ipsius familia, quæ juxta Turrim foris adstabat, rumorem intus factum et tumultum audiens, de dolo ac violentia, ne domino suo illati essent, hæsitaret, illo caput ipsius e muro eisdem[3] est ostensum, ut jam de domino suo quidnam factum fuerat amplius minime ambigeret.

Capti sunt autem et in carcerem detrusi per eum-

1. *Quod* dans le ms.

2. Hastings fut décapité à la Tour le 13 juin 1483, mais sous le prétexte d'un complot tramé par lui contre le duc de Glocester, qui n'avait encore laissé paraître aucune de ses prétentions à la couronne.

3. Il faut *eidem* puisqu'il y a *hæsitaret*, et plus loin *ambigeret*.

dem ducem Glocestriæ, ne ad culmen regni etiam absque sacrilegio conscenderet, archiepiscopus Eboracensis et episcopus Illiensis[1], magni ejusdem regni prælati, qui ad idem castrum consulendi causa de publicis regni negotiis fuerant accersiti, eo quod et ipsi voluntati ducis minime consentirent.

Occidi autem fecit et duos filios reginæ, quos ipsa ex priore marito susceperat, antequam ipsa cum Edoardo nupsisset. Ipsam autem, quæ ad Westmonasterium, tuendæ vitæ ac salutis causa, confugerat, dicitur observatam et clausura valida circumdatam facere custodiri. Edoardi autem filios aiunt in dicta Turri Londoniarum, etiam apposita custodia, asservari. Ad quorum liberationem cum ex Londoniensibus circiter quinquaginta viri conjurassent, æstimantes verisimiliter, eis negotium inchoantibus, totam cum ipsis ad id perficiendum commoveri civitatem, cum sequelam nullam haberent, in irritum conatus eorum cessit, et ex ipsis quatuor capti capite plexi sunt. Vivant vero ipsi pueri regii, aut jussu ipsius sui impii patrui necati sint, incertum habetur; sed alterum longe verisimilius exsistit, quia, quamdiu ipsi superstites sunt, non erit iste intrusus a rebellionibus et seditionibus nullo modo securus; quod nec etiam ipsis exstinctis procul dubio, attenta pronitate populorum illius regni ad seditiones et factiones, futurus erit.

Non enim novum est aut recens illius populi reges, concitatis adversum se seditionibus, vel exstinctos vel

1. Thomas Rotheram, archevêque d'York, et John Morton, évêque d'Ely.

regno deturbatos fuisse, cum referantur usque ad viginti duos, talibus factionibus et obortis contra se perfidorum simultatibus, fuisse occisos. Quod si in regibus, et qui imperii culmen jam tenebant, id effici potuit, multo facilius in his impuberibus, qui nedum quidquam imperii nec annos discretionis attigerunt, id admitti posse putandum est; quibus nulla prorsus est obluctandi seu resistendi facultas. Vetere enim proverbio : « Regnum non capit duos, et nulla sancta est regni societas neque fides; » et item, « non patiuntur socium regnum et tædæ. » Unde etiam postmodum pro vero et indubitato cognitum est, quod ab ipso impio parricida ipsi pueri regii, nepotes sui, seu jussu ipsius perempti exstinctique fuerunt[1].

Rebus igitur ita in Anglia procurrentibus, illic Ricardo, modo quem narravimus, regnum assecuto, manebat Ludovicus Francorum rex cum illustrissimo Maximiliano et terris suis in pace.

Trajectenses vero, spe quam in ejus habuerant auxilio destituti, trahebant miseram vitam in multa penuria et caristia victualium, utpote ab hostibus circumquaque obsessi, uno tamen angulo relicto unde ad eos, nec sine magna militum et armatorum civium multitudine, annona advehi posset. Ad quod opus sæpe miseri cives, quotiens tyrannis suis collibuisset, sub vitæ periculo, velut vilia jumenta vel pecora, exire cogebantur. A quibus cum compertum fuisset quamplures ex eis, qui sic exibant, minime ad civi-

1. Cette phrase est une addition postérieure, puisque, dans le paragraphe précédent, l'auteur a dit qu'on ne savait pas si les enfants d'Édouard vivaient encore. Le jour et la manière dont ils périrent sont d'ailleurs restés un mystère impénétrable.

tatem redire, sed propriis laribus relictis, inopia urgente, sese ad oppida transyssellana[1], aut alia, quo potuissent, transferre, hujuscemodi tyranni ultra cives ad conducendum annonam exire minime permiserunt; sed hoc rutheris suis dumtaxat faciendum reliquerunt, quorum tamen[2] numerum majorem intra civitatem semper retentare solebant.

CAPITULUM III.

De commotione Trajectensium contra suos tyrannos, et de eorum incarceratione, et quomodo sese stultissime egerunt[3].

Desiderabant autem et acclamabant pæne omnes pacem, et eousque, uno die, perventum est quod, collecta multitudine populi in armis, ipsi aliquos de suis tyrannis ceperunt et in carcerem detruserunt, clavesque portarum civitatis a suis burgimagistris acceperunt; et si quis in eis fuisset sensus, si quid boni consilii vel prudentiæ, pacem suam in manibus habebant, et servitutis jugum excutiebant. Si enim habito cum viris bonis et sapientibus acceptoque consilio (e quibus et in clero, et in populo sufficienter inveniri potuissent), statim ad dominum et pastorem suum optimum accersendum, qui prope ad tria tantum vel duo milliaria distabat, legatos misissent, interim ipsis armatis simul permanentibus et muros suos atque portas solerter custodientibus : nulli dubium esse potest quin, depulsa tyrannide qua miserabiliter et

1. Les villes d'Over-Yssel, c'est-à-dire de la Hollande.

2. Plutôt *tunc*.

3. Chapitre imprimé dans les *Analecta* de Matthæus et dans l'*Amplissima collectio*.

exitialiter premebantur, paci libertatique suæ restituti fuissent.

Atqui profecto tantis bonis ipsi indigni erant, nec dignas satis adhuc pœnas exsolverant pro malevolentia, odio atque exsecrationibus, quas adversus præfatum optimum pontificem habuerant atque exercuerant. Propter quæ scelera et facinora « tradidit eos divina justitia in reprobum sensum, » et « mentes eorum excæcavit merito nequitiæ suæ, » ut æquum et justum, quodque eis utilissimum fuisse debuerat, minime videre atque agnoscere possent. Quod ex duobus, quæ tunc per eos gesta sunt, unicuique intueri licet.

Uno quidem quia, cum trames rectus et apertus nec alius tunc nisi ille unicus eis pateret, [videbátur] quod domino et pastori suo piissimo, qui paratior erat omnem in se offensam condonare quam ipsi petere, sese reconciliatos et pacatos esse voluissent, eumque, velut unicum suæ defensionis ac libertatis præsidium, in suam civitatem invexissent. Sed tramitem illum callemque rectum et paratissimum ac facillimum ad pacem suam acquirendam, sua malitia omnino excæcati, nec complecti nec agnoscere potuerant; verum potius ipsi omnino aversum a sua salute et quiete animum, velut homines frenetici et dementati, gerebant. Unde cum in ea sic collecta populi multitudine unus vir bonus et prudens acclamasset quod oporteret se illico mittere ad suum pontificem aliquos qui eum ad civitatem adducerent, statim a turba impiorum acclamatum est se nunquam velle eidem pontifici suo et principi parere, nec ullas eis in[1] episcopo Da-

1. Corrigez *eos cum*.

vid (erat enim David nomen ipsius) partes habere, vel quidquam de eo audire. Fuissetque ille vir bonus, qui consilium de eo accersendo acclamarat, a turba laniatus et oppressus, nisi mature se absentando a turba per occultam fugam elabi potuisset.

Altero autem quod, cum idolum, quod sibi adversum eumdem pontificem invexerant atque erexerant[1], ad eos misisset pacandos, singulis artificum collegiis ad bibendum unum dolium cervisiæ se pollicitus daturum, protinus in eam stultitiam relapsi sunt ut eum ad domum sui consulatus accirent, sibique portarum civitatis, quas tulerant a suis tyrannis, claves resignarent, atque fidelitatis sacramenta ultro ei præstarent; qui ætatis circiter annorum XVIII, nec litteris, nec naturali prudentia vel moribus ullis probatis eminebat. Quo facto, cum ipsi certo numero doliorum cervisiæ, quæ eis promissa fuerat, suos ventres implessent (quæ tamen ipsi exsolvere postea compulsi sunt), ab invicem discedentes, in domos suas singuli abierunt.

Statim vero solutis e carcere, quos ipsi incluserant, et suos magistratus etiam cum ampliore auctoritate recuperantibus, paucis effluxis diebus, uno ex his qui colligendæ et aggregandæ plebeiæ multitudinis auctor exstiterat, tyrannisque[2] suspectior habebatur, capite plexo (sub prætextu tamen aliorum criminum quæ unus perpetrasse ferebatur), alii novem banno publico proscripti sunt.

Hoc quidem unum in tot eorum malis bonum,

1. Engilbert de Clèves.

2. Plutôt *auctores exstiterant, tyrannis qui.*

imo verius mitius malum erat, quod in his civilibus factionibus et seditionibus sanguinarii non fuerunt, quemadmodum sæpe in talibus civilibus seditionibus omni crudelitatis genere inter se desæviisse compertum est; sed proscriptionibus vel civibus intra suas ædes recludi jussis, ut plurimum, sistebatur.

CAPITULUM IV.

De longa protractione miseriæ et calamitatis civitatis Trajectensis ex malitia suorum tyrannorum [1].

Sic itaque, ut prius, misera civitas sub interdicto apostolico et sub anathematis gravissima censura, quoad eos ipsos qui occupabant bona aut jura sui pontificis, vel occupantibus auxilium, consilium, vel favorem in ea re præstabant, et sub impiissimorum hominum tyrannide, in omnium ad usum vitæ necessariorum penuria et caristia languebat per annos prope duos. Et quamvis in conventibus Prædicatorum et Minorum, qui capitalius odium cæteris ad pontificem habere dicebantur, nonnullisque aliis ecclesiis, seu premente metu seu obstinatione nefanda, interdictum minime observaretur, in cathedrali tamen et sancti Johannis collegiata ecclesiis, ut supra diximus, servabatur [2].

Terminabantur interea sæpe et indicebantur conventus pro pace tractanda nunc in Haga-Comitis, nunc in Busco-Ducis, nunc in monasterio de *Oes-*

1. Chapitre imprimé dans les *Analecta* de Matthæus et dans l'*Amplissima collectio*.
2. Ci-dessus, p. 126.

broeck[1], et aliis pluribusque[2] locis. Ad quæ loca accedebant legati Trajectensium tyrannorum cum deputatis nunc pontificis, nunc etiam principis, vel terræ et patriæ suæ Hollandiæ. Et deludentes populum Trajectensem simulabant tyranni se pro pace agere, et eam toto conatu perquirere; sed quid animo gestarent et mente, sæpius opere indicabant. Qui ferme semper, cum legatos suos ad dietas pacis mitterent, una mittebant rutheros suos ad incendia vel prædas faciendas vel in Hollandia, vel aliis locis vicinis[3].

Redemerant se a civitate pleræque villæ magnis, quas exsolverant, pecuniarum summis, ne vel in personis, vel in ædibus aliisve rebus damna paterentur; sed non eo minus, cum antea nihil jam sibi metuendum putarant, post adventum illius domicelli de Clivis[4], tanquam novi domini quem aliena promissa non ligarent, omnia compactata rescissa sunt; fuitque eis necesse vel se denuo redimere, vel incendiis ac prædæ patere, aut loca sua deserere : quod nonnulli, incertæ et fragili fidei se committere amplius non audentes, potius elegerunt. Fuit nempe quædam villa circa oppidum *Wyck*, quæ, promissa sibi securitate etiam per domicellum de Clivis, sese redemit. Sed cum illo ipse cum suis rutheris ivisset, nec loci accolæ, confisi de pacta indemnitate, se subtraxissent, sed advenientibus etiam de suis bonis ministras-

1. La Haye, Bois-le-Duc, Oestbroeck.

2. *Plærisque* dans le ms.

3. Tout cela est la répétition de ce que l'auteur a dit plus haut, p. 106.

4 Les Frisons l'appelaient *Joncker van Cleve.*

sent, nihilominus spoliata et cremata fuit. Quæ res amplius cæteros, qui pariter se redemerant, vehementer exterruit, ita ut amplius nemo per hujuscemodi redemptiones se tutum fore reputaret.

CAPITULUM V.

Quomodo cives Trajectenses potiores jugum tyrannicæ dominationis a suis cervicibus excusserunt, missis in carcerem tyrannis, et suum pontificem optimum in civitatem suam receperunt cum applausu magno [1].

Videns autem populus Trajectensis se totiens fore per suos tyrannos delusum, qui in tot conventibus pro tractanda pace habitis nihil penitus votivum reportabant, quin potius ab eisdem tyrannis, licet frequenter omnes honestæ et rationabiles conditiones pacis eis oblatæ fuissent, palam dictum protestatumque fuisset quod citius [2] omnia extrema usque ad civium omnium internecionem et ultimum hominem relictum sustinerent, quam quod pium pontificem suum unquam in dominum suum recognoscerent, de pace componenda aut reformanda penitus desperare cœperunt. Crescebat in dies fames ex penuria et caristia annonæ, nec mercatores aut artifices quidquam lucri vel ex artificio, vel ex negotiatione facere poterant. Similiter nec clerus, nec honestiores cives, quibus consuetudo fuerat de propriis vivere reditibus, quidquam inde poterant percipere; et plerique qui, si aliquid pusillum olim ex patrimonio sibi re-

1. Chapitre imprimé dans les *Analecta* de Matthæus et dans l'*Amplissima collectio*.

2. Matthæus *quia potius*.

servarant, illud a tempore inchoatæ[1] seditionis consumpserant, etiam egestate laborabant. Unde moriebantur multi, et erat ubique mendicantium miserabilis ejulatus et gemitus.

Illis quidem duobus annis, quibus illa seditio efferbuit et duravit, erat ubique pæne per Galliæ et Germaniæ terras sterilitas et caristia magna victualium, ita ut pæne ubique, etiam per Gallias, peste ex fame contracta, plurimi morerentur. Sed Trajecti hæc calamitas geminabatur, cum ex agris suis, qui inculti et sentibus obsiti jacebant, nihil prorsus perciperent, et tertio[2] denario aut etiam medietate cuncta carius emere necesse haberent, quam in eis locis venderentur unde ea advehi ad eos oportebat. Sed et nihilominus illic unde advehebantur ultra solitum, quemadmodum et in omni circa regione, caristia magna victualium erat.

Quam miserabilem calamitatem quidam ex civibus, qui validioris animi atque audaciæ erant, ultra ferre non valentes, inter se pauci tunc dixerunt secreto quod, si aliquo die rutheri civitatem exirent, si qua via possent, a suis cervicibus tyrannicum illud jugum excuterent et sese ac civitatem in libertatem vindicarent. Explorabant itaque et tacite opperiebantur si quando hora opportuna se offerret, qua sui inter se placiti et condicti exsecutionem perficere possent.

Contigit autem ut die mensis aprilis XXI, post pascha anno Domini MCCCCLXXXIII, tyranni civitatis, absente tunc idolo suo, domicello Enghelberto de Clivis, qui ob nonnulla sua negotia a civitate se absen-

1. Ms. *inchoante*. Matthæus *inchoantis*.
2. Matthæus *trigesimo*.

larat, ad patriam suam Clivensem profectus, suos rutheros ferme omnes mitterent ad quasdam arbores succidendas et ad civitatem deferendas pro munitionibus portarum et mœnium, tempore et loco pro quibus id necessarium esse posset, atque etiam ad machinas et propugnacula fabrificanda[1]. Simulque etiam evenit ut ipsi tyranni omnes cum domino de *Montfort*, penes quem maxima totius factionis manebat tunc auctoritas, in unum convenirent in loco capitulari ecclesiæ sancti Martini. Solent enim frequenter solemnes et pro gravioribus causis totius civitatis illic celebrari conventus. Quod cum agnovissent qui de conjuratione erant, ostia ejusdem capitularis aulæ de foris clauserunt, atque illico currentibus quibusdam per vicos civitatis, qui pacem cum magno acclamarent tumultu, adventantibus et conjuratis in magna civium multitudine ad communem plateam, quæ est prope domum consulatus, ad statim tota civitas in armis fuit, obseratisque civitatis portis et mœnibus, ut necessitas suadebat, custoditis, capti fuere tyranni omnes, et (quod valde mirandum, attentis innumeris pæne malis quæ civitati ac toti populo intulerant) ipsos captos in dicto capitulari loco, in quo fuerant conclusi, pacifice ad portam civitatis, quæ sanctæ Catharinæ appellatur, adduxerunt, et in carcerem detruserunt, nemine eorum cæso aut percusso. Revera enim[2], ut diximus, non ostenderunt se esse homines sanguinarios, quod tamen in plerisque civitatibus, quando tales seditiones exsurgunt, contingere sæpe visum est.

1. Matthæus *fabricandas*.
2. Matthæus *tum*.

Consilio autem statim ex tempore accepto, non, ut priore vice, ad suum domicellum Clivensem, sed ad suum pontificem optimum atque piissimum accersendum miserunt, qui in suo oppido de *Wyck*, a civitate non amplius duobus milliaribus patriæ remoto, tunc consistebat. Lætus igitur idem benignissimus pater, gratiasque agens Deo quod ita dulciter, absque sanguinis effusione, cives a se jugum tyrannicæ dominationis excusserant, omnes erratus suos culpasque clementer eis condonans, immemorque, juxta præceptum divinum, omnis injuriæ civium suorum, ipso die cum comitatu ducentorum circiter armatorum equitum ac peditum civitatem intravit, jam advesperascente die, imo jam nocte circiter per duas horas incepta.

Susceptus est autem a civibus cum maximo omnium bonorum applausu, luminaribus per domos et plateas in[1] facibus ubique accensis. Bonorum autem diximus, quando multi adhuc in civitate erant, et de clero et de laicis, quibus ea res vehementer displicebat, nec poterat ulla ratione eorum perversus animus, ferus ac indomitus, ad obediendum eidem suo pontifici, vel eum colendum inflecti; sed tunc necesse eis fuit ut « altum premerent [sub] corde dolorem » et, vel simulate, signum quodvis lætitiæ exterriti portenderent. Nam ipsi nimium erant et numero et viribus impares his qui de recuperatione suæ libertatis et tyrannorum depulsione toto corde gaudebant.

Rutheri autem, qui ad commissa sibi opera emissi exstiterant, ad vesperam redeuntes, objectu portarum intrare prohibiti, sese in suburbano locaverunt,

1. Corrigez *ac*.

parati discedere dummodo eis de stipendio, quod promissum fuerat, solveretur. Et quanquam revera non pro civitate, sed potius contra, a tyrannis acciti ad civitatem opprimendam militassent, voluerunt[1] tamen cives optimi, ad quos regimen et moderatio rei publicæ civitatis ab impiis et iniquis translata erant, ut de stipendio statuto pro tempore quo servierant, eis probe et legaliter solveretur. Pulchrum autem jucundumque erat videre cives, qui initio seditionis vel postea, civitate et laribus relictis propriis, pontificis partes secuti fuerant, ad propria revertentes; de vicinis quoque oppidis navigio et curribus annonam aliasque merces ad civitatem advehi. Ad quam et avidius quidam adventabant, quod per annos prope duos eam nec videre, nec ingredi, propter hostilitatem, potuerant; ita ut plateæ civitatis quæ, tyrannide sæviente, vacuatæ civibus, nec nisi a rutheris, desperatis garcionibus atque, ut Teutonici[2] vulgari dicimus, bufonibus[3] calcabantur, jam honestis civibus et mercatoribus cernerentur impletæ.

Habuit autem ipse pius pontifex verba de pace et reconciliatione domini de *Montfort*, quem clausum in una camera sui palatii custodiebat satis humaniter, eum faciens procurari et detractari[4]. Et consentiebat idem dominus de *Montfort* ut castrum et oppidulum suum ad manum suam contraderent, quibus loci custodia a se fuerat commissa. Hujusque rei consummandæ gratia, ipse pontifex et dominus, stipatus

1. *Sic* Matthæus; *voluissent* dans le ms.
2. Matthæus *teutońica*.
3. *Boef*, en hollandais, signifie un coquin, un pendard.
4. Plutôt *bene tractari*.

ducentis aut trecentis virorum armatorum, exiit civitatem, illo proponens proficisci, et castelli nancisci, ut dominus, possessionem. Verum statim ut [iter] arripuerat, nuntium accepit quod Hollandrini castrum obsidebant, illud ad manus suas cupientes habere; quod si habere potuissent, intentio eorum esse putabatur quod loci munitionem funditus everterent, tum in odium domini de *Montfort*, illius domini, cum et propter vicinitatem ad terras Hollandiæ, quod de illo, priscis ac modernis etiam temporibus, damna plurima perpessi fuissent. Quo accepto nuntio, cum videret per hoc propositum suum impediri, ad civitatem est reversus, nec efficere potuit, licet non semel tantum, sed pluries hoc efficere tentavisset ut Hollandrini, qui illic castra sua et obsidionem posuerant, ab obsidione discederent.

CAPITULUM VI.

Quomodo paulo post, duce quodam Henrico de *Nyevelde*, accitis Clivensibus et Amersfordensibus, nocte irrupta est et capta civitas Trajectensis, captus pontifex et tyranni liberati, et Enghelbertus de Clivis denuo reintrusus.

Fuerat autem ad custodiam castri illius commissus quidam juvenis audacis nimium et efferati animi, dictus Henricus de *Nievelde*, cognatione ipsi domino de *Montfort* propinquus, utpote suæ sororis filius. Hic cum cognovisset domini episcopi ad civitatem suam ingressum, captivosque detineri ipsum de *Montfort* aliosque qui tyrannidem in civitate exercuerant, qualitercumque de castro illo egrediens, ad oppidum Amersfordiæ indeque ad patriam Clivensem

accessit. Inveniens autem ducem[1] et domicellum Enghelbertum de Clivis, fratrem suum[2], quem tyranni civitatis in suum velut dominum invexerant adversus suum pontificem, pronos et faciles ad id quod affectabat perficiendum, eumdem domicellum, acceptis quingentis aut sexcentis rutheris, e quibus plures erant qui, civitate ejecti, sub eodem domicello et tyrannis civitatis illic pro præsidio collocati fuerant, Amersfordiam adduxit. Quo in loco per aliquot dies repausavit, explorans per transfugas, qui implacabili odio suum habebant episcopum, qualis illic militum seu rutherorum manus, qualis in muris et portis custodia, qualesque agerentur nocturnæ vigiliæ.

Et præfatum quidem Enghelbertum cum prædicto Henrico de *Nievelde* et ea, quam diximus, manu Amersfordiam adventasse non ignoravit pius pontifex; unde adscivit circiter rutheros ducentos, quo civitas tutior redderetur. Et ea utique manus ad tutandam civitatem sufficere potuisset, si communita[3] et per omnes aditus platea civitatis, quæ est ante domum consulatus, cincta fuisset repagulis et serpentinis, prout eam sæpius tyranni, anteriore suæ tyrannidis tempore, munierant, vel etiam vigiles noctu in mœnibus, turribus et portis numero sufficienti exstitissent. Sed, heus, proh dolor! nec dicta platea sufficienter fulta præsidio, nec in muris, seu incuria et negligentia civium qui nimis temere et falso securitatem sibi in sui pontificis præsentia promittebant, seu malignantium fraude, quorum adhuc plures in

1. Jean II de Clèves.
2. Matthæus *ducis fratrem.*
3. *Sic* Matthæus; *sed cum munita et* dans le ms.

civitate erant summo odio suum episcopum habentes. sufficientes vigiliæ vel custodes adhibiti fuerunt. Unde exitiale malum provenit civitati.

Feria siquidem quarta, quæ erat dies septima maii et vigilia Ascensionis dominicæ, dicto anno MCCCCLXXXIII, de nocte[1], circa horam secundam post mediam noctem, irruentes illic Henricus de *Nievelde* et satellites quos de terra Clivensi et Amersfordia secum adduxerat, neminem, qui pro defensione staret in mœnibus, invenerunt. Unde facile admotis scalis ad muros, obsistente nullo, transcendere muros potuerunt. E quibus cum modicus numerus intro civitatem descendisset, fertur quod quamdam portam parvulam seu ostium, per quod præparatores coriorum ad fossam civitatis et aquam exire consueverant, aperuerint, et per hujusmodi foramen seu ostium turbam sociorum suorum intromiserint. Qui omnes in unum globum collecti, suis stipati armis, præcipue bombardellis, balistis et contis, plateam civitatis petierunt. In qua siquidem inventa parva manu stipendiariorum, quos proximis ante diebus bonus pontifex pro custodia adsciverat, cum eis ferme per duarum spatium horarum acerrimum conflictum habuerunt. Defendebant[2] enim illi strenue plateam; bombardellis et variis missilibus inimicos repellere satagebant.

Horrendum erat et formidabile audire bombardellarum et missilium jactus, qui hinc et inde mittebantur; tam enim crebro et incessanter crepitabant,

1. Matthæus, d'après les registres de l'hôtel de ville d'Utrecht, corrige l'énoncé de cette date, qui était l'octave et non la veille de l'Ascension.

2. Matthæus *defenderunt*.

quod initio nonnulli, quod agebatur ignorantes, arbitrarentur non talium missilium esse sonitum, sed potius tignorum aliquorum continuatos ictus ad fores domorum aliquarum effringendas. Pulsabat et terrifico sono assidue campana, per quam cives ad armorum tumultus excitari solent.

Verum e civibus, audito ab eis quod Clivenses pro Enghelberto suo domicello contra suum episcopum dimicarent, pauci et prope nulli ad defensionem accurrerunt; sed, obseratis ostiis, sese intra ædes suas continebant.

Fuit itaque in platea prædicta partium[1] certamen magnum atque atrox, in quo occubuit ille stolidus et procax Henricus de *Nievelde*, qui totius hujus aggressus auctor fuerat et incentor. Cujus profecto casus perutilis fuit et pontifici, et civitati. Ferebatur enim eum exsecrabili sacramento firmasse se manu sua pium pontificem fuisse necaturum, si victor et salvus evadere potuisset. Erat quippe ipse censura et spirituali mucrone summi pontificis excommunicatus, aggravatus et reaggravatus atque anathematizatus, omni impietate et ferocitate repletus, quamplures e civibus et ecclesiasticis habens odio implacabiliter. Propter quod clementissimus Dominus valde utiliter et misericorditer providit civitati, quod tam cruenta et immanis bellua tolleretur; qui profecto, si voti sui exsecrandi compos mansisset, et plurimos enecasset cum optimo pontifice, et ad explendam rapacitatem suam, quia pauper et inops erat, vel civitatem universam, vel majorem saltem locupletum domorum

1. Matthæus *prædictarum partium*.

partem, cum suo impio satellitio expilasset ac diripuisset.

Fuerunt in eo certamine bina vice Clivenses depulsi et loco moti, viriliter et strenue dimicantibus qui pro defensione plateæ et civitatis adstabant; sed finaliter se accumulantibus Clivensibus et atrociter imminentibus, necesse eis fuit, qui longe pauciores numero erant, loco cedere. Nam et ipsis Clivensibus sese ex civitate nonnulli consociarant, qui acerbiore odio in suum ferebantur episcopum.

Statim autem ut terga verterunt, qui pro defensione adstiterant, ipsi Clivenses cum civibus suæ factionis, effractis carceribus in quibus dominus de *Montfort* et alii fautores sui asservabantur, ad palatium episcopi irruperunt, et effractis et direptis exportatisque omnibus quæ inibi portabilia inventa sunt, in ipsum etiam pium pontificem Christi et[1] dominum sacrilegas manus ausu nefando injicere non sunt veriti; quin et multis eum probris ac contumeliis, absque ullo Dei timore et sacri ordinis reverentia, affectum, etiam domo propria ejecerunt. Cum vero, propter arthreticas passiones pedibus non facile posset tunc ambulare, ad quamdam aliam domum, ubi satis vile publicum tenebatur hospitium, deportatus est, atque ibi per dies multos servatus[2].

Ipso autem die quo sic, uti diximus, civitas irrupta fuit et sub impiorum hominum manum re-

1. Ms. et Matth. *Christum dominum.*

2. « Statim præparatis equis et curribus, episcopum Davidem « currui imponunt, Amersfortiam vehunt, ubi apud Agathenses a « domino Reynero de *Broeckhuysen* captivus detinetur. » *Rerum amersfortianarum auctor incertus*, cité par Matthæus.

dacta, accersierunt statim hujuscemodi iniqui suum Enghelbertum, domicellum Clivensem; ipse enim in Amersfordia constiterat. Qui statim ad civitatem veluti ad acquisitam prædam accurrit. Exierunt autem et sese per mœnia demiserunt, qui ad stipendia pontificis in civitate erant, cum pluribus ex civibus qui studiosi partium ejusdem pontificis eidemque fideles exstiterant, et, post recuperatam per eum civitatem, eamdem ingressi fuerant. Qui vero tali fuga minime tutari se potuerunt et periculum instans effugere, scrutati sunt per civitatem, et qui de eis inveniri potuerunt, fuere in carcerem detrusi, et ad se redimendum pecuniam, quantum posse eos exsolvere arbitrabatur, compulsi et necessitate adacti. Nonnulli tamen ex honestioribus, et adversum quos non tam acerbum odium efferbuerat, fuerunt in propriis domibus relicti, interdicto eis sub vitæ suæ periculo ne inde exire præsumerent. Capti etiam et mancipati fuerunt omnes ferme de domo et familia pontificis, demptis his qui clam elabi potuerunt.

Domus etiam nonnullæ effractæ, pilatæ fuerunt; non tamen tot, quot sæpius diripi et spoliari visum est in talibus civitatum vel oppidorum irruptionibus, in quarum multis nec corporibus, neque bonis fuisse parcitum frequentius compertum est. Unde, ut verum fateamur, pensatis rerum circumstantiis, hi qui hanc irruptionem fecerunt, civili[ter] victoria ac valde clementer usi fuisse videntur. Non enim sanguinarii fuerunt, ut ad cædes usque, eorum præsertim quos se exosos maxime habuisse sciebant, procederent, imo nec ad domorum, nisi paucarum, direptionem : cum tamen jure belli plures mortalium universam civita-

tem, non aliter quam prædæ sibi expositam atque permissam, reputassent.

Eramus ipsi tunc in civitate, non sine metu. Qui cum tam atrocem et periculosam civitatis captivitatem tam humaniter procedere inspiceremus et videremus, magnas gratiarum actiones Domino exsolvebamus quod tam clementer res tam sæva atque formidabilis sic mitesceret. Statim enim erat videre cives non modo in suis domibus, sed et per forum et per plateas ambulare atque suas necessitates procurare, parvo lineo panniculo tantum circa brachium circumvoluto. Quod signum nec usque ad noctem portandum fuit; fuerunt enim statim et rapinæ et violentiæ cohibitæ. Verumtamen ad sumptus ipsi domicello et suis necessarios exquisitæ sunt pecuniæ tum ab his qui rem aliquam habere putabantur, tum a quibusdam pro sua redemptione vel domorum suarum, ne prædæ exponerentur; ab aliis vero etiam nomine civitatis mutuæ acceptæ sunt pecuniæ, cautione eis facta de fienda restitutione. Satisfaciendum enim utcumque erat de stipendio militibus seu rutheris qui illo adventarant, ut a rapinis et amplioribus violentiis civitas servaretur.

Audito vero ab Hollandrinis, qui obsidione castellum Montisfortis cinxerant, quod sic a Clivensibus Trajectum irruptum fuisset, statim soluta obsidione discesserunt.

Sed e vestigio hujuscemodi civitatis captivitatem multæ denuo et magnæ eidem civitati calamitates secutæ sunt. Primum dira fames et omnium victualium caristia magna. Cœperat enim aliquantum remitti de pretio annonæ et cunctorum victualium ab illo die quo civitas, tyrannide excussa, sese sub legitimi prin-

cipis sui atque pontificis potestatem reduxerat, cum ex Hollandia et vicinis terris cuncta secure atque affluenter adveherentur, minuebaturque in dies rerum omnium usui vitæ necessariarum decrescebatque pretium : unde exsultatio et ingens lætitia plebi inerat hujusce commoditates sibi provenisse cernenti, quibus biennio privata, sub dira servitute tyrannorum fame et penuria omnium rerum elanguerat. Sed, heus! proh dolor! hujusmodi momentanea lætitia civitati statim versa est in luctum et lamentum. Nam post irruptionem Clivensium factam, denuo civitate omnibus vicinis terris inimica, nullo ex latere in eam victualia portabantur. Poterant forte nonnulla ex transisellanis oppidis advehi, sed cum tantis sumptibus et periculis quod, cum ad civitatem usque pervenire potuissent, tam caro ea venumdari oportebat, quod plebis humilioris ad ea emenda facultates minime sufficiebant[1]. Erat tunc annona ubique cara, sed ex vectura et scorto[2] seu conductu, pretium ad tertiam partem vel amplius in civitate excrescebat. Sed et tunc rarissime aliqua invehebantur ad civitatem : ex quo contingebat quod simul cum caritate annonæ invalesceret et fames.

1. « Dedans Utrecht n'estoient nulles chairs ne quelques provisions de sel, et ung pot de cervoise se vendoit cinq sols. » Molinet, t. II, chap. xcvi.

2. Plutôt *scorta*, quoique la forme *scortum* ait été introduite dans le glossaire de Du Cange d'après l'autorité de ce passage. C'est le mot français *escorte*.

CAPITULUM VII.

Quomodo a duce Austriæ civitas Trajectensis obsessa fuit, et de his quæ, durante obsidione, contigerunt [1].

Non multum vero post, circa festivitatem Nativitatis beati Johannis Baptistæ [2], illustrissimus princeps Maximilianus, dux Austriæ, compatiens piissimo pontifici, qui sic a Clivensibus, hostibus etiam suis, fuerat circumventus et captus (quem ipsi de Trajecto Amersfordiam transportarunt [3], ne forte ob ipsius præsentiam aliqui in civitate res novas moliri aggrederentur), collecto valido exercitu circiter ad duo millia equitum et decem aut duodecim millia peditum, ipsam civitatem obsidione cinxit et vallavit, non quidem ex omni parte, sed ex ea maxime unde obsessis vel annonæ subsidia, vel succursus solatia provenire potuissent.

Admotis autem ad mœnia et turres dejiciendas petrariis ac balistis, magnam muri partem circa portam, quæ vicina est monasterio religiosarum quæ vulgo Albæ Dominæ vocantur, dejecit. Quod videntes Enghelbertus domicellus, dominus de *Montfort* et alii qui in civitate erant, et per eam partem civitatem expugnari metuentes, dato eis securo accessu, ipsum illustrissimum dominum ducem adierunt, supplices ab eo pacem petituri, obtuleruntque se deditionem facturos, si eis certæ, quas poscebant,

1. Chapitre imprimé dans les *Analecta* de Matthæus et dans l'*Amplissima collectio*.

2. Fin de juin 1483.

3. Voy. ci-dessus, p. 153, note 2.

conditiones gratiosæ concederentur. Et eas quidem clementissimus princeps concessit; adjecit tamen aliqua ultra hæc, quæ cives perferre onera ac tolerare deberent.

Quæ cum non factu difficilia nec dura nimium eis viderentur, ea se impleturos spoponderunt, et quasi non ambigerent de consensu civium, ea principi[1] annuerunt, se vades seu obsides propter hoc constituendo. Noluit tamen ipse dominus de *Montfort* adjectis per ducem hisce oneribus absolute præstare assensum, sed reverti ad civitatem voluit ut civium super his consilium atque consensum exquireret : quod sibi ex præstita sibi salvi conductus securitate licebat.

Putabatur tunc ferme a cunctis, et ita fama communis volitabat, deditionem civitatis et pacem firmam factam esse. Sed cum idem dominus de *Montfort* civitatem fuisset ingressus, statim ex abrupto, absque mandato et ordinatione ducis, in ea parte qua effractus fuerat murus, milites certi ex suis insultum ad civitatem facere inchoarunt. Quibus cum a civibus et rutheris, qui intro erant, resistentia objecta fuisset, et res hujuscemodi temere attentata ad ducis notitiam perlata, ad prohibendum insultum ipse statim accurrit jussitque milites ab incepto cessare atque discedere. Unum quoque aut duos manu propria peremisse ferebatur, et totidem patibulo affigi fecisse.

Sed nihilominus ex hoc, quæ facta fuisse credebatur, pax adeo turbata fuit, præfato domino de *Montfort* minime ad ducem revertente, sed in civitate

1. Ms. *principia*.

remanente, ut per dies[1] de reformanda et reconcilianda pace nullus sermo penitus haberetur. Retinuit autem ipse dux domicellum de Clivis captivum, et Gerardum *Zondenbalch*, burgimagistrum[2], unum ex civibus qui se apud eum, ut præmissum est, obsides constituerant. Fuerunt tamen qui dicerent injustum fuisse eos sic retinere, nec promissam eis securitatem rite fuisse servatam. Quod, qui in neutram partem, sed justitiam dumtaxat afficiebantur, aliter esse asserebant. Fuerunt etiam qui dicerent per prædictos et dominum de *Montfort* machinatum fuisse dolum in principem, quem, si civitatem cum illa manu dumtaxat quam poposcerant fuisset ingressus, appositis occulte in certis ædibus insidiis, circumvenire et perimere cum suis decrevissent : qui dolus a quodam transfuga cum principi fuisset nuntiatus, prædictos duos jusserat captivos asservari et in carcerem recludi.

Quid autem de his potius verum fore credendum sit diffinire non præsumimus, quod non satis compertum habemus. A nonnullis enim sic, ab aliis aliter res gesta fuisse narrabatur. Certum tantum est, post hujuscemodi attentatam expugnationem et prædictorum detentionem, longum de pace silentium duravisse, et ad arma et hostilia adparamenta reditum exstitisse. Hi enim qui obsessi erant, loca in quibus muri diruti fuerant, aggeribus et repagulis aliisque impedimentis farciebant[3]. Qui vero foris adjacebant e diverso novas struere machinas et balistas parare, quibus turres et mœnia denuo quaterentur.

1. Matth. *aliquot dies.*
2. *Sic* Matthæus ; *burgimagistrorum* dans le ms.
3. *Sic* ms. et Matthæus. Peut-être *sarciebant.*

Cum autem multum sibi viderent opportunum ad expugnandum civitatem, si suburbanum[1], quod erat ad portam per quam Amsterodamum itur[2] navigio, possent acquirere, ad illud expugnandum magnis viribus intenderunt. Erat quidem fossis et aqua undique cinctum et magnum atque populosum, obseraruntque aditus accolæ loci portis et repagulis, per quos[3] ingressus in ipsum patuisset. Semel quoque, initio obsidionis, cum obsessores tentassent ipsum irrumpere, eos, apposita valida defensione, submoverant, et cæsis ex ipsis plurimis, reliqui effugerant. Porro ipsum denuo expugnare adorti magnis viribus, expugnarunt; nec potuerunt, qui ad ipsum tutandum illic adstabant, amplius ipsum servare, sed misso in nonnullis ædibus incendio, quæ prope omnes straminibus vel arundinibus erant coopertæ, quibus tempestive hoc facere licuit, ad civitatem fugientes, sese illic receperunt et ad eam pro salute tuenda confugerunt. Fuerunt autem in illo certamine ultro citroque nonnulli perempti; et (quod non parum damnosum principi fuit, terrisque suis Hollandiæ, quibus regendis atque moderandis vices principis gerebat), paucis post hujusmodi suburbani expugnationem diebus, fuit illic jactu unius bombardellæ peremptus dominus Judocus de *Lalaing*, nobilis miles ex Hannonia, vir prudens atque honestus[4].

1. Le Waert.

2. *Sic* Matth. Dans le ms. *per quam Amsterodamis iter navigio.*

3. Ms. *que ;* Matthæus *quas ;* mais il s'agit de *aditus*.

4. Voy. ci-dessus, p. 93. « Ceulx de la muraille le congnoissoient aulcunement à cause qu'il avoit longue suite et portoit de coustume ung mantel d'escarlate ; lequel messire Josse voulant

Ablato itaque civitati hujuscemodi suburbano et toto pæne exusto, in quo plurimæ magnificæ domus ac opulentæ fuerant, jussit dux iterato prope portam civitatis, quæ ad dictum suburbanum fuerat[1], petrarias admoveri. Quæ postquam illic stabilitæ instructæque fuerunt his quibus opus erat, et per duos aut tres dies muros continuo quatiendo grandem eorum fecissent ruinam, per quam introeundi in civitatem non difficilis aditus patere videbatur, metuerunt saluti suæ tam rutheri quam cives, et tanti tamque præsentis atque imminentis horrore periculi consternati, sese in unum agmen colligentes, venerunt ad dominum de *Montfort* et reliquos[2] tyrannos, qui sua nequissima obstinatione ad tale periculum adduxerant civitatem, dixeruntque eis quod illico et absque ulteriore procrastinatione a principe procurarent sibi pacem; alioquin incontinenti eos perimerent et supplices eamdem ipsimet pacem exposcerent. Exterriti itaque illi omnes, mortem sibi, nisi voluntati populi acquiescerent, præsentem adesse cernentes[3].... Statim pro requirenda pace supplices certi, qui deputati ad hoc fuere, principem adierunt.

passer d'ung tranchis en aultre lieu, fut attaint de deux coups de hacquebutte, l'ung par le mance de son espée, qui lui percha le ventre bien de hault jusque vers la cuisse, et l'aultre lui percha deux œillets de son pourpoinct; et alors tomba, et fut relevé par Arthus de Lalaing, et mené au logis de Salezar. » Molinet, t. II, chap. xcvi.

1. Matthæus, *qua aditus ad dictum suburbanum fuerat.*

2. *Sic* Matthæus; *aliquos* dans le ms.

3. Le complément de la phrase est omis.

CAPITULUM VIII.

De civitatis deditione, et auctoris excusatione; ac de obitu Ludovici, Francorum regis [1].

Adventarat tunc ex Austria, ad principem a patre suo legatus, unus venerabilis prælatus, archiepiscopus Strigoniensis in regno Hungariæ et cum hoc in Alemannia etiam archiepiscopus Salsburgensis[2]. Qui, cum rogatu legatorum civitatis pacis se sponderet futurum mediatorem, certo sibi honorario expromisso, apud clementissimum et benignissimum principem non difficulter pacem civitati certis legibus impetravit atque obtinuit; sub quibus cives, cum nihil ultra virium haberent, sed fame atque inedia variisque confecti morbis languerent, deditionem fecerunt[3].

Duravit autem obsidio paululum ultra duos menses, et facta est ipsius civitatis deditio dominica prima mensis septembris, quæ tunc erat ejusdem mensis dies septima[4]. Et quoniam, uti diximus, pontifex piissimus in oppido Amersfordiæ captivus servabatur, paucis post hæc emensis diebus, facta oppidi deditione certis legibus, idem pontifex plenarie suæ redditus ac resti-

1. Chapitre imprimé dans les *Analecta* de Matthæus et dans l'*Amplissima collectio*.

2. Bernard, archevêque de Strigonie et de Salzbourg, alors réfugié auprès de l'empereur.

3. Les articles de la capitulation sont dans Molinet, ch. XCVII.

4. L'acte rapporté par Molinet est sans date; mais Matthæus, qui en avait vu l'original, dit qu'il était daté du 3 septembre 1483. La date du 7 se rapporte sans doute à l'entrée de Maximilien dans la ville.

tutus libertati atque auctoritati, Trajectum ad principem venit, atque cum omnium bonorum applausu et cum ingenti lætitia receptus tanquam dominus fuit.

Durante autem obsidione, volavit rumor satis ingens quod dux Clivensis exercitum adparabat et congregabat ut Trajectensibus obsessis, juxta quod promisisse ferebatur, succursus præberet solatia. Sed cum coactis copiis quas adsciscere poterat, se nimis numero et viribus videret inferiorem, domi substitit, nec ultro progredi ausus fuit.

Mansit autem Trajecti dux ipse Maximilianus dies multos cum suis militibus. Qui cum innumerosa essent multitudine et variarum linguarum atque nationum, alii Galli, alii Hispani, alii Teutonici, alii et pars magna de inferiore Alemannia, difficile cohiberi potuerunt ne civitatem diriperent ac spoliarent. Sed quantum facere potuit ipse humanissimus princeps, ne id fieret obstitit, curam habens et omnem ad hoc adhibens sollicitudinem ut de stipendio constituto eis satisfaceret, ob cujus solutionis defectum sibi in prædam debere permitti civitatem causabantur. Non tamen adeo usque contineri potuerunt, quin particulares prædas et rapinas agerent atque damna in quampluribus ædibus irrogarent. In multis nempe domibus ostia ac fenestras, detractis ferramentis, cæteraque lignea domorum instrumenta comburebant; nec, præ multitudine, de hujusce delictis pœnæ sumi poterant. Cum enim de quibusdam ex ipsis, qui capitali crimine condemnati erant, supplicium sumendum foret, sese in unum agmen magna hujuscemodi iniquorum turba cogentes, reos supplicio violenter exemerunt : quod, ne gravius contingeret scandalum, inultum mansit.

Paulatim vero eis de stipendio satisfactis, per turmas civitate excedere et alio abire, quo princeps ordinabat, compulsi sunt; et pedetentim, sub ordinem eis redactis, violentiæ cessare magna ex parte cœperunt.

Immorati aliquantum forte latius sumus ad Trajectenses referendas seditiones rebellionesque adversus suum pontificem, ad quas ab antiquo proclives et assuetos fuisse eorum in annalibus atque historiis relatum invenitur, et forsan amplius quam nostrum posceret institutum munusque susceptum. Sed quoniam in has rebelliones incurrerunt sub ea quam gerebant spe quod Francorum rex, qui bellum adversus illustrissimum Maximilianum suasque terras susceperat, suas suorumque vires omnino protereret, terrasque suas dominio suo adjiceret, ac, per hæc, ipsi de totali ruina domus Burgundiæ suique dejectione pontificis (qui, uti superius retulimus, erat filius naturalis Philippi fraterque Caroli, illustris memoriæ Burgundionum ducum) suum complerent desiderium (nam in eos implacabili pæne odio magna eorum pars inardescebat); simul etiam quia tunc nos[1], ejusdem accolæ[2] civitatis, omnem rei seriem plenius agnovimus: idcirco non ab re inter gesta Ludovici regis, quæ enarranda suscepimus, hanc ipsorum Trajectensium tragœdiam inserendam esse putavimus. Ipse enim sciens inimicitias quas ad dominum Maximilianum, hostem suum, suumque exercebant pontificem, eos « suos bonos amicos » appellare consuerat, et per litteras eis auxilium præstare fuerat pollicitus. Quod quemadmo-

1. *Sic* Matthæus; *eos* dans le ms.
2. Matthæus *incola*.

dum adimplerit, satis constare unicuique potest, qui tractatum fœderis inter se et eumdem Maximilianum legere[1] curaverit, per quem expresse eosdem Trajectenses excludit, atque adversus eos et ducem Clivensem Maximiliano præstiturum auxilia se promittit.

Dum vero idem Maximilianus adhuc castra teneret ante dictam Trajectensem civitatem, eamque, uti retulimus, obsidione constringeret, contigit eumdem Ludovicum, Francorum tunc regem, hac instabili luce deficere die xxix mensis augusti[2], anno præfato dominicæ incarnationis mccccLxxxiii[3]. Qui præfuit regno annos viginti duos, mensem unum, dies circiter octo, a die obitus patris sui felicis recordationis. Cujus mors et transitus procul dubio omnibus, non modo regni accolis, quos durissima servitute et immani jugiter oppresserat tyrannide, ingentis gaudii materiam dedit, sed et omnibus finitimis nationibus ad quas suæ improbitatis ac tyrannidis fama pervenerat : quæ nimio[4] percussæ metu, tantum inde lætitiæ et alacritatis accipiebant et de ejus morte consolationem, quantum eis ipsius vita injecerat anxietatis, periculi atque sollicitudinis.

CAPITULUM IX.

De habitudine personæ ejusdem Ludovici et de variis venationibus.

De moribus autem et conditionibus ejus etsi plura supra retulimus, non tamen videtur absonum, si alia

1. Ms. *legi*.
2. Louis XI mourut le 30 août, à neuf heures du soir.
3. Ici s'arrête l'extrait publié par Matthæus.
4. *Quarum* dans le ms.

quædam, et quidem de quamplurimis pauca colligentes, de his præsertim quæ in novissimis vitæ suæ temporibus egit, velut epilogum quemdam texuerimus virtutum suarum.

De personæ quidem ipsius elegantia et venustate non opus est dicere; qui, cum crura et tibias perexiles haberet, facie tamen nihil speciosum vel decorum habebat. Quin, si occurrisset obvius ignoranti eum, potius scurra vel bibulus, vel quispiam vilis conditionis, quam rex vel homo alicujus dignitatis æstimari potuisset. Unde a nonnullis, priusquam obiret, leprosus fuisse assertus est. Cui et conveniebat quod non purpura, ut rex, vel veste aliqua pretiosa et talari, ut magnates decet, sed vili frequentius et interdum ad nates usque dumtaxat operiebatur amictu. Unde unum, quod propterea in eum ridicule jactatum est, retulisse hujus rei gratia non pigebit.

Cum enim prima vice qua oppidulum Abbatisvillæ post acceptum regnum ingressus[1], magna cum exspectatione et desiderio videndi novum regem, se tam oppidi, quam suburbanorum cives in vicos et plateas effudissent, et plures horas diei, ea exspectatione et desiderio suspensi, in eisdem vicis et plateis publicis permansissent, accidit ut, eo transeunte per suburbanum oppidi, quidam eum interrogaret quando rex venire deberet; nulla enim, neque facie, neque apparatu, neque vestium ornatu vel splendore, plus quam famulus aliquis et quispiam vilis conditionis dignitatis indicia ostentabat. Cui cum rex ipse responderet quod ipsemet rex esset, statim idem qui

1. En 1463.

interrogabat, movens cachinnum, in eum maledictum jecit, respondens sermone vulgari : « *Vous estes voz fièvres quartaines !* » et cum sociis suis, qui una ad videndum regem confluxerant, eum ostenderet, dicens eis : « Videte istum garcionem[1], qui regem se esse dixit, » quotquot illud audientes erant, similis probri maledictum in eum cumulabant, sibi, tanquam ridiculo alicui ganeoni, per totius suburbani spatium illudentes et post eum acclamantes.

In plerisque etiam regni civitatibus, ad quas ante non introierat, cum totus populus per principales plateas effusus, per quas transitum facturum eum sperabat, ejus jucundum opperiretur adventum (quas interdum desuper extensis cortinis aliaque pretiosa suppellectile ornaverant, et in eisdem ad ipsius honorem varias rerum repræsentationes atque hominum vel bestiarum simulacra composuerant, prout in talibus publicis jucunditatibus fieri assolet), ipse, civitatis portam ingressus, per devios tramites statim publicam plateam declinabat, et ad hospitium sibi præparatum pervenire, quanto amplius poterat, festinabat. Unde propterea in quibusdam locis, ad quæ ingressurus[2] primitus adventabat, fixerunt cives intra portas in vicis lateralibus repagula lignorum, ne per eosdem sese porrigeret, sed per vias famosas et insignes cogeretur incedere.

Quanquam autem neque specie et forma eleganti, quæ digna videretur imperio, neque facie decorus esset, fuit tamen satis patiens ad perferendos labores

1. *Garçon* avait alors le sens de valet de bas étage.

2. Ms. *ingressus*.

equitandi. Nam venationibus totus pæne deditus erat; totiusque regni sui proceres hujuscemodi venationum exercitiis et recreationibus, ex insaturabili et effrenata aviditate, edictis suis non sub minore censura quam confiscationis corporis et bonorum removerat[1], prout in superioribus etiam retulisse meminimus[2]. Ad ultimum vero, cum jam nec pedibus ambulare nec equo vectari posset, in camera in qua erat faciebat ratos et mures vivos afferri, et hujuscemodi sordidas bestiolas per canes, quos hujuscemodi causa exercitii nutriebat, venari coram se[3].

Cujus etiam rei gratia, rem stultissimam et quæ, quanta esset gravitas et sapientia hominis palam omnibus faceret, fieri jussit. Misit enim commissarios ad urbem Rothomagensem et alia plurima regni loca, qui ex ipsius auctoritate juberent sub pœna confiscationis corporis et bonorum ut omnes canes, parvi et magni, ad unam plateam ducerentur. Quibus sic in unum collectis, quos ducerent eligendos, ad regem in carrucis et vehiculis ligatos[4] veherent, præfati exercitii sui causa, ut prædictæ tam insignis venationis voluptate potiretur. Simileque quodammodo in hoc faciebat oblectamentum Domitiano Cæsari, qui, ut Tranquillus refert, dum in secreto cubiculi per otium staret, facto flabello et muscas cædendo[5], voluptatem accipiebat.

1. *Permoverat* dans le ms.

2. Tome II, p. 73.

3. Dans le registre K 298 des Archives de l'Empire, on voit portée parmi les dépenses de Louis XI en 1481 la mention de lièvres lâchés dans le parc du Plessis pour faire chasser ses chiens.

4. Ms. *legatos*.

5. Ms. *ex muscis cædendo*.

CAPITULUM X.

De morum ejus varietate ac de ejusdem liberalitate.

Mores porro ipsius regis recte describere non facile factu existimamus. Erant enim in multis tam varii tamque inter se contrarii, ut quod ei potissimum tribuendum putes, propter varietatem et inconstantiam vix invenire possis. In multis tam parcus et tenax, ut eum illiberalem et tenacissimum esse judicares; e diverso in donando quibusdam, eisque minime meritis, tam effusus, ut ab imperito vulgo liberalissimus putaretur. Ut enim in quadam in senatu oratione eleganter Marcus Porcius Cato inquit : « Nos pridem vera rerum vocabula amisimus ; nam bona aliena largiri liberalitas, malarum rerum audacia vocatur fortitudo. » Non enim de suo regali patrimonio vel legitimo fisco faciebat hujuscemodi inconsultas et temerarias largitiones, sed de sudore et sanguine pauperum regnicolarum, quos immensis et importabilibus vectigalium et collectarum seu talliarum oneribus aggravabat.

In tantum quippe adauxit collectas in regno suo, quod provinciam Normanniæ, de qua suus genitor ultimo anno sui regni non ultra ter centies mille librarum turonensium (nec ullo ante tempore tantum) levarat, usque ad duodecies centum millia et amplius cumularit[1]. Et similiter patriam Occitaniæ cæterasque

1. Une pièce conservée par Fontanieu (Portefeuille 140 aux mss. de la Bibl. imp.) constate en effet qu'en 1480 les impôts de la Normandie, qui montaient déjà à 723 035 livres tournois, furent

regni provincias, pro suo unamquamque modo, adauxit et gravavit [1]. Ex quo secutum est quod, cum duobus vel tribus annis ante obitum suum, in quibus dictas sic importabiles indixerat collectas, agri per Gallias ubique steriles exstitissent, et præ raritate annonæ ubique caristia famesque valida grassarentur, ultra centum millia hominum fame atque inopia in regno deficerent; nec pauciores tabo ac lue variisque ex fame et penuria idonei alimenti contractis ægritudinibus, mortui referrentur.

Ex Normannia etiam quamplurimi, relictis propriis in quibus nati erant sedibus, tum in Angliam, tum in Britanniam et quaquaversum poterant, inopia profligati, transfugerunt, multæque villæ, antea populosæ, colonis agrorumque cultura privatæ sunt. Et cum hæc piissimo regi referrentur, suggereretur-que [2] sibi quatenus onera et gravamina, quæ imposuerat, relaxaret aut saltem aliquanto minueret, ne unum quidem denarium propterea relaxandum duxit; dicebatque quod, si quidam ex colonis vel aliorsum migrarent, vel morerentur, quod vices suas et eorum absentiam, qui superessent hæredes aut vicini, portarent.

augmentés encore de 96 740 livres tournois; et une autre pièce du recueil Legrand (t. XXIX) fixe le chiffre à 1 122 274 livres pour l'année 1481 : ce qui nous amène à peu de chose près à l'évaluation de Thomas Basin.

1. Bonamy a calculé que les impôts qui étaient de 21 145 540 livres (monnaie de Louis XV) sous Charles VII, montèrent à 26 114 100 livres sous Louis XI; ce qui fait une augmentation de 4 968 560 livres. Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres t. XXXII, p. 797.

2. Ms. *Suggererenturque*.

Hæc erat clementia quam apud eum supplices inveniebant. Ex his pecuniis, sic ex sanguine pauperum extortis, suas largitiones faciebat, easque tam temerarias et immoderatas, ut plurimis nullius prorsus meriti, sed vilis conditionis hominibus magnas pensiones annuatim constitueret; vel de regali patrimonio, de quo, si juste regni moderationem administrasset, debuisset vivere, pulcherrimas portiones passim donaret atque alienaret[1]. Unde in Normannia magnam partem vicecomitatuum[2], in quibus consistit patrimonium regale, variis et diversis donavit, et similiter in aliis regni partibus fecit; quamvis initio, cum in regem inunctus et receptus fuit, inter alia capitula quæ servaturos se fore reges jurare solent solemni sacramento, promisisset patrimonium sive dominium suum non alienare, sed integrum servare, ac de eodem alienata ad jus coronæ revocare. Atqui, ut apud tragicum quidam similis ait :

> Sanctitas, pietas, fides
> Privata bona sunt; quo juvat reges eant;

Et item,

> Quod Jovi, hoc regi [licet];

nullamque vel permodicam de patrimonio vel dominio suo æstimationem faciebat; sed solum vectigalia et collectas in pretio et æstimatione habere videbatur.

1. Ms. *donarat atque alienarat.*

2. Le vicomte, représentant de l'autorité publique dans les petites villes de Normandie, était à la fois juge, commissaire de police, agent voyer et receveur du domaine. C'était un office qui s'affermait; les aliénations dont se plaint l'auteur portaient sur le revenu de la ferme.

CAPITULUM XI.

De clementia, imo verius de crudelitate ejus.

Clementem forte quis eum fuisse asserere audebit, cum quamplures ex his, qui contra [se] conspirarant vel conspiratoribus sese adjunxerant, non modo in gratiam receperit eis delicti veniam condonando, verum etiam et præmiis magnis affecerit sublimaritque honoribus. Sed e diverso in plures tam sævus et implacabilis fuit, qui nec in eum quidquam recto judicio ostendi poterant deliquisse, ut eos, quamvis insontes, vel morte, vel proscriptionibus non sit veritus afficere. Quid referemus de ipso optimo principe duce de *Nemours*, quem Parisiis capite plecti fecit, his qui graviores et potiores erant de sua curia Parlamenti eum absolvendum fore censentibus; quos ipse, propterea quod suis iniquis affectionibus minime assentirent, curia et honoribus amovit atque, ut potuit, dehonestavit[1]?

Quam vero acerbo insequeretur odio juvenem ducem Alenconii[2], cujus patrem in castro de *Louvre*, Parisiis, ad obitum usque captivum asservari fecit[3], quis

1. Voy. t. II, p. 394.

2. René d'Alençon, comte de Perche du vivant de son père. Louis XI le fit arrêter en 1481, au moment où il allait s'enfuir auprès du duc de Bretagne ou peut-être en Flandre.

3. Le duc d'Alençon, gracié une première fois à l'avénement de Louis XI, une seconde fois en 1469 pour avoir livré Alençon aux Bretons pendant la guerre du bien public, une troisième fois, en 1475, après avoir été condamné à mort par le parlement, mourut en 1476, non pas au Louvre, mais dans la maison d'un bourgeois de Paris que Louis XI lui avait donnée pour prison.

sufficienter referre possit? Quem cum diu sub custodia Parisiis servari jussisset, omnino perditum eum per curiæ Parlamenti condemnationem facere cupiebat; et ob eam causam, paululum antequam moreretur, cancellarium[1] illo proficisci jusserat, cupiens ut vel nocens, vel innocens, ut fama communis ferebat, puniretur. In quo tamen credendum non est eumdem cancellarium, qui justi et æqui amantissimus erat, suum contra jus et fas ministerium impertiri voluisse[2]. Idem autem juvenis dux, rege ipso exstincto, statim ab eis qui regni moderationem susceperunt, solutus et liber abire permissus, suis etiam terrarum dominiis et honoribus plenarie est restitutus. Revocata etiam illa iniqua damnationis sententia in ducem illum optimum de *Nemours* suo jussu prolata, liberis suis omne patrimonium est restitutum[3].

Dies me deficiet, si casus singulos referre velim eorum, quos vel in aquarum gurgitibus, vel aliis pœnarum generibus, quamvis insontes, variis modis perire fecit, vel squalore carcerum macerari et constringi, nullo juris et justitiæ ordine observato; cum et amicissimum suum cardinalem *Balue*, et Virdunensem episcopum[4], carcere detentos per annos circiter XII tenuerit. Intra quod tempus tam prolixum nunquam in jure audientiam, quam ardentissime sibi præstari

1. Pierre d'Oriole.

2. Il fut condamné par arrêt du parlement, le 22 mars 1482, à demander pardon au roi, à jurer de le servir envers et contre tous, et à fournir de cela caution suffisante. Louis XI trouva que la meilleure caution était de le tenir sous les verrous.

3. En août 1484.

4. Voy. t. II, p. 210.

requirebant, impetrare potuerunt[1]. Quorum alter, scilicet Virdunensis, in ipso carcere prope usque ad ejus obitum[2] permansit; alter vero tandem multis intercessionibus amicorum, ut e carcere dimitteretur, nec condemnatus, neque absolutus, vix potuit obtinere. A quo laxatus, opus habuit ut excederet limites regni versus Italiam[3]; quod nisi fecisset, in miserias priores, ut fama publica nuntiabat, statim retrusus exstitisset.

Quot[4] vero alios et quales ecclesiarum prælatos omnis gradus, per totum regnum, vel carcere recludi, vel ecclesiis suis et sedibus deturbari atque ejici, seu proscriptionibus per varias calumnias et dolos, absque ulla rationabili causa, pro solo nutu fatigari et affligi

1. Louis XI, aussitôt après leur incarcération, avait envoyé demander à Rome l'autorisation de les faire juger. Le pape Paul II nomma des délégués qui vinrent en France pour instruire le procès; mais ils furent récusés par le grand conseil, parce qu'ils ne voulurent pas souffrir que des commissaires du roi s'adjoignissent à eux. Voir la relation de l'ambassade envoyée à Rome en 1469 (Preuves à l'histoire de Louis XI de Duclos), et les instructions au pape Sixte IV en 1471 (ms. 760 de Du Puy, à la Bibl. imp.).

2. Guillaume de Haraucourt ne sortit effectivement de prison qu'en octobre 1482, après que le pape eut consenti à le transférer au siége de Vintimille; mais il recouvra son évêché de Verdun à la mort du roi. On voit par un acte imprimé dans le Corps diplomatique de Dumont (t. III, IIe partie, p. 19) que l'empereur Frédéric, ayant déclaré la guerre à Louis XI au commencement de 1478, mettait au nombre de ses griefs la détention de l'évêque de Verdun.

3. Balue fut délivré dès 1480 par les instances du légat Julien de La Rovère. Parti immédiatement pour l'Italie, il fut reçu à Rome comme en triomphe.

4. Ms. *quos*.

fecerit, quis referre suffecerit, ut Pictavensem episcopum[1], archiepiscopum Ebrudunensem[2], archiepiscopum Bituricensem[3], [episcopum] Laudunensem[4], et alios pæne innumeros viros religione, sapientia et vitæ integritate præstantes?

Et hæc quidem sæva atque crudelia etiam in multos[5] exercuit, quibus gratiam per edicta publica et indulgentiam plenariam, si ea indigere potuissent, ipsemet concesserat[6]. Sed esto quod insontes forent, vel[7] etiam pro aliquo per eos adversum se admisso fuissent juste puniendi, nec sua tamen eos innocentia, nec indulgentia quantumvis expressa eis in ullo poterat suffragari. Cum enim nec Deo, nec homini pæne unquam fidem servasset (ubi maxime quidquam promisisse eum ex post facto pœniteret), tum maxime ad promissorum in subjectos sibi, cujuscumque dignitatis aut status forent, observationem se minime teneri aiebat. Quod et ipsum dixisse Edoardo, Anglorum regi, relatum est[8]. Nam cum idem Anglorum rex, cum quo ipse

1. Thomas Basin se trompe. Les trois évêques qui se sont succédé sur le siége de Poitiers pendant le règne de Louis XI, Jean du Bellai, Guillaume de Cluni et Pierre d'Amboise, ont tous joui de la faveur du roi.

2. Jean Belle, archevêque d'Embrun.

3. Jean Cœur, archevêque de Bourges, ne fut pas persécuté. Il éprouva, aussitôt après l'avénement du roi, une disgrâce de peu de durée pendant laquelle il vint prêcher à Paris. *Gallia christ.*, t. II, col. 89.

4. Charles de Luxembourg, évêque de Laon, fils du connétable de Saint-Pol.

5. Ms. *multis.*

6. Allusion à l'auteur lui-même.

7. Ms. *et ubi.*

8. Sans doute à leur entrevue de Picquigny, en 1475.

pacis inire fœdera cupiebat, sibi objectaret qualiter quamplurimos principes regni sui promissis a se eis factis fefellisset, respondit se erga subditos suos promissis et sacramentis non ligari; sed si fidem alteri regi daret, eam nunquam violaturus esset. Quod quam verum fuerit, rerum eventus ipsum regem Anglorum, si minus antea fuerat, certiorem fecit. Erat enim apud omnes ferme principes et nationes, tam christianorum quam infidelium, qui de eo quidquam audierant, de perfidia, inconstantia et fragilitate promissionum vehementer diffamatus.

Porro si in aliquos unquam clementiam et misericordiam fecerit, tales fuerunt quos vel suæ tyrannidis idoneos existimaret ministros, aut quorum potentiam vel inimicitias timeret incurrere. In alios autem, quos nec ad hujusce suæ ministerium tyrannidis aptos, nec ad obsistendum potentes reputabat, sævum semper et crudelem se ostendit.

CAPITULUM XII.

De sapientia seu prudentia ejus.

Sapiens verone vel prudens, aut potius stultus? Quanquam nonnulli assentatores interdum eum prudentissimum prædicarint, tamen ex quamplurimis ejus dictis et factis tam stultum se esse approbabat et fatuum, ut ab insano vel demente parum differre videretur. Eum fortassis, in nonnullis per eum gestis, callidum aut astutum dici posse cuique videri posset; quæ tamen justo rerum æstimatori non ad officium prudentiæ, sed potius ad vitia, prudentiæ contraria

atque inimica, deputanda sunt, maxime ubi ex dolo malo et ementita fide ducuntur et proficiscuntur. Atqui in tam multis suam stultitiam palam manifestabat, quod eum prorsus vacuum fuisse prudentia nullus sani judicii ambigere potest. Cum enim sapientissimus Salomon affirmet quod, qui priusquam audierit respondet, stultum se esse demonstrat (quod ipse sæpe et frequenter facere solitus erat), quis, hoc cognito, habeat de ejus stultitia dubitare?

Plures de diversis provinciis regni ad eum venerunt legationes, pro magnis et arduis causis et negotiis statum provincialium concernentibus. Quibus cum data esset facultas coram eo comparendi et audientia decreta, quasi omnium cogitatuum suorum et dicendorum per eos esset conscius, prior ipse, tanquam per eos jam dictis responsurus, verba facere incipiebat, interdum probris et contumeliis plena, cum stomachi etiam acerba indignatione : ita ut supplices qui adventarant legati, ejus commotione deterriti, plerumque quod prosecuturi fuissent et dicere proposuerant, potius silendum ducerent quam exprimendum. Quod si forte eis et dicendi daretur locus, tamen vix, cum exordium inchoassent, spatium ad aliquid enarrandum concludendumve præstabatur; sed sæpius ab eo eorum interrumpebatur oratio, et ut finem sermoni facerent vel se quam brevius absolverent imperabatur : tantum inardescebat studio vel faciendæ responsionis, vel quovis alio divertendi. Atqui responsionem ubi facere aggrediebatur, tam inculto incompositoque se effudebat sermone, quod in dicendo supra duplum spatii et temporis, quod ad coram se orandum indulserat, suarum ineptiarum

causa indulgeret. Eratque prorsus linguæ disertione [1] et dicendi solertia vacuus atque ineptus, linguam habens crassiorem, nec valens litteram *r* in quacumque dictione, absque indecenti satis linguæ crassitudine, proferre.

Tam vero loquendi avidus erat, ut vix aliis, qui coram sibi assisterent, vicem aliquam ad aliquid dicendum sineret impertiri. Unde a quodam satis insigni viro de eo, minime a vero alienum, aliquando dictum est, « a mane, quo a somno surgeret, os ei minime claudi, et linguam loquendi non cessare officio, donec iterum, sera nocte redeunte, capite ad cervical reposito, somnus sibi loquendi finem imponeret. » Qua ratione recte fatuus aliquis merito dici solet, ab immoderata scilicet et indiscreta effusione atque loquacitate.

Sed ne in solo sermone et verbositate viri stultitiam posse manifestare videamur, etiam nonnulla exempla quæ, utrum hominis sapientiam aut prudentiam potius quam stultitiam irridendam prætendant, legentium censuræ atque judicio relinquimus.

Non referemus expeditionem quam adversus Leodium civitatem et Leodienses, quos in arma contra Carolum, ducem Burgundionum inclytæ recordationis, concitaverat, cum eodem Carolo duce suscepit, ubi crucem sancti Andreæ, tanquam satelles Burgundus, super vestem portavit, et *vive Bourgoigne!* magnis viribus acclamavit [2]; nec edictum de canibus omnibus, per Galliarum urbes, in locum unum coram a se ad hoc commissis cogendis et adducendis, sub pœna

1. Ms. *desertione*.
2. Voy. t. II, p. 203 et 209.

confiscationis corporis et bonorum[1] : de quibus satis sufficere possunt quæ supra suis in locis narravimus; nec alia quamplura quæ in superioribus libris suo ordine sunt digesta. Sed alia adducemus quæ per eum, per duos aut tres annos antequam diem obiret supremum, per eum fuisse gesta factum est omnibus conspicuum.

Nam cum ad eum, paucis mensibus ante suum obitum, missa fuerit solemnis legatio ex terris Flandriæ, in qua inter plures nobiles erat etiam abbas Sancti Petri de Gandavo[2], ad finem quod reciperent regis juramentum, quo fœdera eo tempore percussa cum illustrissimo Maximiliano et terris suis roborarentur atque firmarentur, et intromissi iidem legati sub obscurum noctis in quamdam camerulam in cujus angulo ipse rex sedebat, ita ut vix posset videri, tam ridicula salutatione ipsos adortus est legatos, ut non facile, qui audiisset, a risu profecto se continere potuisset, petens veniam ab ipso abbate et cæteris collegis, quod eis assurgere minime posset nec caput suum discooperire. Quod certe, etsi humilitatis indicium cuiquam videri poterat, tamen talia verba et tam ridicule ab eo prolata, qualia illi, qui interfuerant, cachinnando se audiisse referebant, tantæ majestati ac celsitudini non conveniebant. Cum vero præstare haberet sacramentum super sancta Dei evangelia, et dextrum brachium portaret ad pectus suspensum, eo quod de illo latere paralysi percussus fuerat, excusans quod eum oporteret sinistra manu tangere librum, cubito etiam dextro multum ridicule

1. Ci-dessus, p. 168.

2. Philippe Conrault, abbé de Saint-Pierre de Gand.

codicem ipsum evangeliorum tetigit; ita ut videntes a risu temperare non possent, et eum quodammodo velut delirum existimarent.

Multa et alia similia sæpe ab eodem facta et dicta longum esset et tædiosum referre. Ex quibus, quanta qualisque in viro gravitas atque prudentia inesset, liquido constat. Quæ quidem, etsi magis adhuc ridicula et ludibrio digna exstitissent, tolerabilia utcumque fuissent, si non injustitia, perfidia et doli mali machinamenta ejus stultitiam atque insipientiam superassent.

CAPITULUM XIII.

De justitia ejus.

Unde, postquam de viri prudentia atque sapientia nonnihil retulimus, de justitia etiam ipsius loquendum est. Qui quidem, cum prudentia (quæ virtus est et virtutum cæterarum velut auriga) ipse caruerit, qualis inesse illic justitia potuerit, ubi prudentia omnino defuit ? Sunt enim virtutes, secundum prophetarum clarissimorum et theologorum irrefragabilem sententiam, invicem vel in ipsa prudentia, secundum prophetas, vel in caritate, secundum theologos, connexæ et fœderatæ, ita quod, qui unam habet, cæteras etiam habere eum necesse sit; et cui una deest, reliquis etiam vacuum eum esse necesse est. Rursum « fundamentum justitiæ fides est » secundum Ciceronem in suis Officiis. Fides autem est, secundum quod hic loquimur de fide, dictorum promissorumque constantia : dicta fides eo quod, ita ut dicitur promitti-

turque, oportet ut fiat. Cum ergo is, de quo nobis sermo est, uti liquido superius patuit, talis fuerit qui nec promissa, nec jurata, nec scripta et sigillis suis roborata servaverit, sed pro libito frequentius violaverit, deficiente justitiæ fundamento, eum justitiæ prorsus expertem fuisse fateri necesse est.

Qualiter enim promissa servaverit, quæ solemni sacramento in sua consecratione seu unctione Remis promiserat, et postea, Parisiis receptus, in illo venerabili templo beatæ Mariæ, in manu ipsius urbis pontificis, iterarat[1] (de conservando subditos regni sui in justitia et juribus suis, de servando ecclesiæ regni et de tuendo privilegium canonicum, de servando integrum et non alienando domanium coronæ suæ, deque alienata ad jus ipsius revocando et retrahendo [et] alia, si quæ sunt, dicti sacramenti capitula[2]), toti regno et toti pæne orbi christiano factum est, proh dolor ! conspicuum, et ex his quæ supra

1. Voy. t. II, p. 16.

2. Voici dans ses propres termes la formule de ce serment. Nous la tirons d'une copie que Louis XI, qui n'était pas sans se faire quelques-uns des reproches que notre auteur lui adresse, envoya enregistrer au parlement de Paris le 22 avril 1482, désirant, disait-il, entretenir les articles dudit serment et faire justice à chacun : « Hæc populo christiano mihi subdito, in Christi no« mine, promitto. Imprimis ut Ecclesiæ Dei omnis populus chri« stianus veram pacem vestro arbitrio servet omni tempore. Item « ut omnes rapacitates et iniquitates ab omnibus gradibus inter« dicam. Item ut in omnibus judiciis æquitatem et misericordiam « præcipiam, ut mihi et vobis indulgeat suam misericordiam cle« mens et misericors Deus. Item de jurisdictione mihi subdita « universos hæreticos ab Ecclesia mihi denotatos pro viribus bona « fide exterminare jubebo. Hæc supradicta firmo juramento. » Recueil Legrand (mss. de la Bibl. imp.), t. XXIX et XXX.

narravimus suis locis, cuilibet legenti manifeste apparet.

Pater suus, felicis recordationis, edictum proposuerat quod milites sui, per varias stationes in plerisque regni provinciis collocati, in omnibus criminibus et delictis quæ in provinciales admitterent, uti justitia exigit, a judicibus ordinariis locorum pro casuum exigentia punirentur; similiter et de negotiis, quæ cum eisdem contraxissent, haberent sistere juri coram eis : quod et rex iste Ludovicus initio post suam coronationem similiter edixerat. Verum non multo post edicta priora abrogavit et contraria publice per regnum proponi fecit, quibus inhiberetur omnibus ordinariis judicibus, ne de criminibus aut delictis eorum, qui sic ad sua stipendia militarent, jurisdictionem assumerent, sed per quemdam præpositum marescallorum et commissos sub eo tantum pro quacumque causa distringi possent. Quod, procul dubio, non multum aberat, quam si eis impunita licentia injuriis quem vellent afficiendi ex communi plebe permissa fuisset[1]. Nam cum tales commissi non aliud quærerent quam armatis et eorum capitaneis complacere, nec ausi ipsimet fuissent minimum de hujuscemodi stipendiariis offendere vel coercere, ne aliorum indignationem et capitaneorum suorum incurrerent, remanebant crimina frequentius impunita.

Qualis vero justitia ex commissione quam dederat

1. Je n'ai pas retrouvé l'ordonnance à laquelle l'auteur fait ici allusion. Il est douteux toutefois qu'il l'interprète d'une manière équitable. En soumettant son armée à la juridiction de Tristan Lhermite (le prévôt des maréchaux en question) qui fut la terreur des gens de guerre, il est plus probable que Louis XI

super reformatione gabellarum salis exercita per regnum, et quantæ rapinæ bonorum atque injuriæ sub prætextu illius reformationis exercitæ patratæque fuerint, quis referre sufficienter possit? Ibant dicti iniquissimi commissarii, clientum catervis stipati, per civitates, per castella et villas, passimque, quos volebant et qui rem aliquam adhuc habere putarentur, pro solo libito mulctabant, alium centum, alium ducentis, alium quinquaginta [libris] aliisque variis summis taxantes : quas oportebat illico exsolvere, vel corpus in carcerem pertrahi. Nec solum in laicos, sed in ecclesiasticos et sacerdotes, sæculares et religiosos, nobiles et ignobiles, hujuscemodi fiebant exactiones. Nullus in jus vocabatur, nec de causa, propter quam taxari deberent seu mulctari, interponebatur cognitio. Voluntas sola rapiendi pro omni causæ cognitione sufficiebat, nec erat appellationi seu provocationi locus. Ab exsecutione nec otium [1], nec adversus eam ullum juris remedium erat. Inhibebatur enim per hujuscemodi regias commissiones, ne quicumque ordinario-

avait voulu remédier aux inconvénients qui résultaient de la mollesse ou de la timidité des juges civils. S'étant aperçu plus tard que le prévôt des maréchaux n'était pas bien servi par ses lieutenants, il saisit de nouveau, par un édit en date du 13 mai 1470, les tribunaux ordinaires de la connaissance des délits commis par les gens d'armes, en leur adjoignant le capitaine de la compagnie ou au moins un chef de chambre. Il exceptait seulement le cas où l'un des maréchaux de France serait présent, parce qu'alors c'était au maréchal de châtier les coupables; mais le maréchal de son côté devait accueillir les plaintes des juges locaux, et même les faire assister à ses revues pour qu'ils lui désignassent les hommes contre lesquels il y avait quelque chose à dire. *Ordonn. des rois de France*, t. XVII, p. 294.

1. Ms. *ab exécutione negotium.*

rum judicum aut quorumvis aliorum se de hujuscemodi negotiis intromitteret[1]. Unde illis iniquissimis commissariis ausus increscebat, quascumque voluissent, injurias et rapinas provincialibus audenter inferendi.

Hæc erat magistri in pauperes supplices justitia, quam per hosce velut rabidos canes fieri jubebat. Et hæc quidem generalis reformatio gabellæ salis facta fuit, eo jubente, per duos aut tres annos dumtaxat antequam ipse moreretur, cum una populus totius regni, pro immensis collectarum oneribus a se impositis, fame, tabe variisque morbis ubique miserabiliter interiret.

Sed dicet forsan aliquis quod ad tutandum regnum et regni limites necesse sibi erat militiam copiosam tenere, quibus ut stipendia fierent, oportebat populum regni tot tantisque collectarum et tributorum collationibus onerari, et per hoc regem ipsum merito debere excusari. Habebat enim ducem Austriæ hostem potentem suasque terras Flandriarum divites atque populosas; præterea Anglorum regem regnumque ipsius infensissimum atque periculosissimum hostem.

1. L'acte de cette réforme n'est pas dans le Recueil des Ordonnances. On y trouve seulement un édit du 20 mars 1479 qui continue pour six ans une crue de quarante sous par muid de sel, établie déjà depuis six ans sur les greniers à sel de deçà la rivière de Seine, le pays de Normandie excepté. Il y a encore un affranchissement accordé le 5 novembre 1483 par Charles VIII aux habitants du duché de Bourgogne et du comté de Charolais « pour ce que l'on avoit mis certaine accreue sur le sel qui se distribue esditz pays, au prouffit particulier des marchans fournissans les greniers à sel. » *Recueil des Ordonn.*, t. XVI, p. 457 et XIX, p. 168.

Hæc quidem adulatores dicere potuerunt, [sicut et] « impio : justus es ; quos merito maledicent populi et detestabuntur tribus »; nam revera volentibus agnoscere et fateri veritatem, nulla suberat rationabilis causa propter quam regnum illud, quondam nobilissimum, et ejus accolæ tantis militiæ et tributorum ponderibus aggravari deberent : primum quia a nullo humano hoste, in quo quidquam humanitatis inesset, sæviora metuere poterant, quam quæ[1] a suo rege, imo tyranno crudelissimo, iniquissime perpetiebantur; qui eos ad tantam miseriam tali sua tyrannide perduxerat, ut vix numerari possint populi quos ex hujusmodi sua iniquitate profligarit[2] et ad exteras nationes, etiam hostiles, ut est regnum Angliæ, fugere coegerit, atque fame et penuria variisque inde contractis ægritudinibus deficere et perire, illis præcipue duobus annis ante obitum suum, quibus agrorum sterilitate fames valida Gallias pæne universas afflixit. Quæ miserorum regnicolarum flagella atque mala cum sibi referrentur, ut aliquam impositarum collectarum portionem remitteret, nec unum denarium relaxandum duxit.

CAPITULUM XIV.

De fortitudine et strenuitate ejusdem.

De fortitudine vero locus exposcit, ut etiam qualis in eo enituerit, discutiamus. Cujus profecto si vim naturamque consideremus, nihil illius excellentiæ vir-

1. Ms. *quodq.*
2. Ms. *profligarint.*

tutis in eo fuisse reperimus. Est enim fortitudo excellens animi magnitudo ad obeundos labores et pericula, ad propulsandas, non ad inferendas injurias pro salute communi. Ea enim animi elatio, quæ cernitur in periculis et laboribus, si justitia vacat pugnatque non pro salute communi, sed pro suis commodis, in vitio est, ut inquit Cicero præclare in suis Officiis. Hinc est et illud præclarum Platonis : « Sicut enim, inquit, scientia quæ remota est a justitia calliditas potius quam scientia est appellanda, ita animus paratus ad periculum, si sua cupiditate potius quam communi utilitate impellitur, audaciæ potius nomen habet quam fortitudinis. » Fortes igitur et magnanimi sunt habendi, non qui faciunt, sed propulsant pro communi utilitate injuriam.

Hæc autem utrum homini, de quo nobis sermo est, conveniant, et in eo inveniri potuerint, inquirendum.

Primo quidem in eo ad obeunda pericula nulla videtur fuisse animi magnitudo, ita profecto ut, nec eum vere audacem (quod vitium est fortitudini contrarium), sed timidum potius, pusillanimem ac fugacem dicere debeamus. Duas magnas expeditiones per semetipsum adversum ducem Britanniæ ductasse supra retulimus[1]. In prima, cum tunc esset frater suus in Britannia, congregasse de toto regno suo ferebatur in Cenomannia supra octoginta millia peditum et equitum. Sed cum tam validum coegisset exercitum, nec hostium suorum, quibus proxime adstabat, ingredi terras, nec quidquam egregium attentare ausus est; sed exesa et prorsus exinanita patria illa Cenomanniæ

1. T. II, p. 186 et 298.

et vicinis terris, dimisso exercitu, discessit. Aliam postea adversus eumdem Britanniæ ducem expeditionem etiam maximam duxit; sed cum ad limites usque hostilium terrarum etiam pervenisset, sentiretque ducem in limine sui districtus, contracto exercitu, ad fines suos tutandos præparatum esse, nec ingredi quidem, nec adversus hostem, quem juxta adesse sentiebat, congredi ausus est, sed turpiter satis et sine honore ad propria remeavit.

Quid vero de illis magnis copiis, quas pluries et variis in locis atque temporibus contra ducem Burgundiæ Carolum in campos eduxit, censendum duxerimus? Primum apud Montem-Hericii, ubi cum hoste congressus, cum eum non parvo affecisset damno, tamen inde turpiter fugit, relicto honore suis hostibus, qui in loco certaminis castra sua per dies aliquot habuerunt, postquam inde ac si victus diffugerat. Postea vero pacta cum eodem non multo post fœderis percussit, per quæ reddebat sibi omnes civitates et oppida quæ supra flumen Summonæ ultro citroque consistunt; quæ paulo ante a patre suo, qui ea velut pignorata tenuerat, redemerat atque luerat summa quadringentorum millium scutorum auri. Dono etiam ei adjecit terras [et] præposituras quibus nec ipse Carolus, neque ipsius genitor antea potiti fuerant[1].

Aliam etiam postmodum expeditionem adversus eumdem Carolum ducem fecit, in qua, cum maximas undique equitum et peditum contraxisset copias circa Compendium et Noviomum, et sensisset eumdem ducem etiam cum magnis copiis Peronam usque oppi-

1. Voy. t. II, p. 136.

dum sibi obviam venisse, illius præclaræ suæ expeditionis hunc honorem fructumque retulit, illum infamem turpissimumque pacis tractatum; factusque velut satelles ipsius ducis, cum eodem ad evertendum Leodium illosque Eburones seu Leodienses venit, quos ipse paulo ante, multa se eis præstiturum auxilia pollicitus, in arma adversus eumdem ducem commoverat atque excitarat[1]. Hinc triumphos egit, hæc præclara tropæa de hoste retulit atque in regnum suum invexit!

E quibus profecto satis elucere atque indicari potuit quam fortis et excelsi animi fuerit, qui non modo hostem impune abire permisit, cum eodem minime ausus congredi, longe tamen copiis atque viribus inferiorem, verum etiam spoliis suis optime onustum ac refertum dimisit.

Porro quid de alia expeditione referam quam, cum ipse Burgundionum dux Ambianos obsideret (quam civitatem resoluto fœdere percusso in Perona, simul cum oppido Viromandensi quod Sancti-Quintini appellatur, rex sibi abstulerat), contractis de toto regno maximis copiis in oppidis et finitimis agris congregarat? Neque enim difficile tantæ talique militiæ fuerat, si ducatum strenui et magnanimi ducis habuisset, hostem sæpe superasse atque protrivisse, quæ et numero et armis ac viribus longe validior et præstantior erat. Aliquando equidem et pluribus continuatis diebus ipsis obsessoribus annona deerat, tam pro viris quam pro equis suis, cum tamen et obsessis et regis exercitui omnia ubertim abundarent. Sed nihilominus ad certamen et congressum ipse rex descendere vel

1. Voy. t. II, p. 190 et 200.

noluit, vel minime ausus fuit; verum, pacta treuga, cum Burgundionum exercitus fame rerumque necessariarum inopia pæne deficeret, intactos abire permisit[1].

CAPITULUM XV.

De eleemosynis ipsius et oblationibus.

Sed quoniam multi assentatores sui oblationes et munificentias ejus in nonnullas domos orationum[2] multum extollunt, intueamur, si placet, [in] quantam laudem atque æstimationem duci mereantur. Eas quidem cum ipsis laudaremus, si ex caritate et Dei amore de proprio fisco et patrimonio eas fecisset, et sic virtutum ac sapientiæ amatorem justitiæque maxime se exhibuisset cultorem. Sed cum pessimis moribus omnique repletum iniquitate atque dolis se ostenderit, quomodo apud Deum oblationes talis viri acceptabiles esse potuerunt, cum Sapiens in suis Proverbiis dicit quod, « victimæ impiorum abominabiles sunt apud Deum; vota justorum placabilia; » et in Ecclesiastico scriptum sit quod « dona iniquorum non probat Dominus, nec respicit in oblationes iniquorum; » rursum cum scriptum sit : « Honora dominum Deum tuum de tua substantia, et de primitiis frugum tuarum da pauperibus? » Quales eleemosynæ et oblationes, et quam meritoriæ esse potuerunt Deoque acceptabiles, quæ non aliunde quam de rapinis, concussionibus calumniisque et sanguine pauperum factæ per eum

1. Voy. t. II, p. 276.
2. Ms. *arationum*.

fuerunt? Dicit enim sapientissimus Salomon in Proverbiis quod hostiæ impiorum abominabiles sunt Deo, quæ offeruntur ex scelere; et in Ecclesiastico legimus quod « immolantis ex iniquo oblatio est maculata, » et « non sunt beneplacitæ subsannationes injustorum, » et idem paulo post, « qui offert sacrificium de substantia pauperis, quasi qui victimat filium in conspectu patris sui, » [et] « panis egentium vita pauperis est; qui defraudat illum, homo sanguinis est, » et « qui aufert in sudore panem, quasi qui occidit proximum suum. » Ecce quantum gratæ et acceptæ sunt de rapina et sudore pauperum factæ oblationes, sicut illius qui, ante patrem, mactaret filium suum.

Tales autem fuisse oblationes et eleemosynas, de tali acceptas lucro, hujus de quo nobis est sermo, nullus est qui nesciat. Qui[1] etiam et pauperes, quos calumniatores sui (malorum auspicatores atque exploratores, quos, uti diximus, per omnes regni sui angulos sparsos habebat) per calumniam velut de aliquo per eos nequiter dicto aut facto detulissent, nullo ordine judiciario convictos et damnatos ad unam oblationem pluresve (sic enim loqui, et appellare hujuscemodi impias extorsiones solitus erat) ipsemet taxabat, et propriis manibus plerumque recipiebat, suo nihilominus improbo calumniatori prædæ portione relicta.

Hæ erant materiæ, hæc juste acquisita, hæc compendia de quibus tot oblationes Domino offerebat, simul etiam de illis sævis atque immanissimis collectis, quibus intolerabiliter aggravatos subditos inopia profli-

1. *Quæ* dans le ms.

gabat et ad mendicitatem variorumque generum mortes adigebat.

Busiridem quondam, Ægyptiorum tyrannum, ut Boethius inquit, hospites suos legimus diis suis immolare solitum, de quo Virgilius in tertio Georgicorum :

> Quis aut Eurysthea durum,
> Aut illaudati nescit Busiridis aras ?

similiter et Polymnestorem, tyrannum Thracum, de quo meminit Paulus Orosius in præfatione libri quinti suæ historiæ : et hoc ut, sub prætextu falsæ et simulatæ religionis, spoliis advenarum et peregrinorum etiam propinquorum potirentur. Sed hæc non in subditos atque domesticos, sed in advenas dumtaxat et peregrinos crudelia gessisse seu exercuisse leguntur. Hic vero, de quo nobis sermo, non peregrinos vel hospites aut advenas, sed supplices subditos, ut oblationes suas stultas et impias faceret, fame, penuria atque egestate laborare compulsos enecabat, et interire crudeliter faciebat. « Tales oblationes omnes faciunt, » ut beatus Augustinus pulchre inquit in XV libro de Civitate Dei, « qui non Dei, sed suam sectantes voluntatem, [id est] non recto, sed perverso corde viventes, offerunt tamen Deo munus quo putant eum redimi, non ut eorum opituletur sanandis pravis cupiditatibus, sed explendis. »

CAPITULUM XVI.

Comparatio morum suorum ad paternos mores quoad temperantiam atque prudentiam.

Postremo non ab re videbitur, si, priusquam hunc librum claudamus, hujus, de quo nobis in præsentiarum est sermo, et felicis recordationis genitoris sui mores et vitæ institutionem brevi sub compendio invicem conferamus.

Genitor quippe, quod est maximum et præcipuum justitiæ fundamentum, fidei semel datæ ac promissorum tenacissimus fuit; nec litteris aut sigillis cuiquam opus erat, ubi eum quidquam alicui expromisisse, etiam ultra plurimos annos, ad memoriam ei poterat revocari. Hic tam fragilis in suis promissis, quocumque etiam scripturæ vel sigillorum atque sacramentorum velamento roboratis, fuit, ut de qualibuscumque promissis ejus nullus fidere auderet; ita profecto quod apud omnes ferme mortales, qui vel tantum de eo audierant [1] famam, pro tali infamia famosissimus haberetur.

Pater vini et escarum temperantissimus fuit; filius vero de omni gulæ intemperantia turpiter diffamatus : unde, ut supra suo loco retulimus [2], cum semel Rethomagi cœnaret in taberna publica, et illic una adessent qui famosi vini potatores habebantur, ipse fertur

1. Ms. *tamen de eo audierat.*

2. L'auteur se trompe, ou bien il renvoie à un passage qui a été omis dans la transcription de son propre manuscrit, car il n'est question de l'aventure qui va suivre, dans aucun autre endroit de son histoire.

crustam magni pastilli, oblatam sibi ab uno insigni bibulo vino plenam, vacuam protinus reddidisse exhausto a se vino : quod satis judicare potuit viri temperantiam et gravitatem [1], ne stultitiam dixerim.

Nec vero temperans pater solummodo fuit cibi et potus, sed et sermonis et linguæ. Rarus enim sermo ejus erat et gravitate conditus; quem etsi aliquando, oblectamenti gratia, inter familiares sibi homines ad jocos et sales relaxabat, hi attico sale conditi, nihil obscenum, nihil turpe vel inhonestum aut scurrile penitus resonabant, sed quod etiam gravium virorum aures demulcere animosque recreare merito potuisset. Filius vero e contra linguam refrenare omnino non poterat; et quia, ut Sapiens ait, « in multiloquio non deerit peccatum, » frequenter eveniebat ut in verba detractationis de absentibus, etiam magnis principibus, rueret. Qui, relatu nonnullorum hujuscemodi detractationum et probrorum verbis discitis et auditis, in eum malevolentiam et inimicitias concipiebant. Obscena etiam et turpia atque scurrilia sæpius et pæne assidue ex ejus ore manabant verba, nihil redolentia gravitatis et sapientiæ; ut merito illud Sapientis, in suis Proverbiis, sibi convenire de eoque dici potuisset : « Os fatuorum ebullit stultitiam. »

Pater prudentia et morum honestate insignitus fuit. Quod satis liquido intelligi potest, quod, cum adolescens adhuc regnum susciperet, patre suo in et sub potestate Anglorum et Burgundionum vita functo, qui regni potiorem et robustiorem occupabant partem, nedum pondus belli tantorum tamque validorum hos-

1. Plutôt *quo satis judicari.... temperantia*, etc.

tium ipse sustinuit ac vires impetumque intercepit, ne ulterius vincendo et conquirendo procederent; verum etiam ad ultimum toto regno expulit et ejecit, recuperando non modo provincias regni potentissimas, quas vel genitoris sui, vel suo etiam tempore occuparant, sed etiam Aquitaniam et Vasconiam, quam velut propriam circiter per annos ducentos et quinquaginta Anglici tenuerant. Post quas victorias sibi divinitus concessas, ipsum regnum tunc quodammodo velut effœtum et exsangue effectum, et populis mirabiliter diminutum atque desertum, eo quod tam diu externa atque intestina bella militiamque et tributum, proh dolor! tolerasset, tam prudenter disposuit, ut instauratum jam in bonum statum et in convalescentia optima reflorescens ipsum filio relinqueret. Qui si, patris imitatus prudentiam et virtutes, ipsum, uti inchoaverat, resurgere et excrescere in populi numerositate et opibus permisisset, procul dubio, suo tempore in tantum coalescere et instaurari potuisset, ut ad priscorum illorum temporum felicitatem, in quibus maxime effloruerat, pæne potuisset pervenire. Atqui quibus artibus, qua prudentia atque humanitate ipsum, proh dolor! administrarit[1], ulterius referre foret supervacuum. Satis enim superque ex his, quæ supra a nobis relata sunt, factum est conspicuum et manifestum.

1. Ms. *administraret.*

CAPITULUM XVII.

Comparatio morum ipsius ad veteres insignes tyrannos

In plerisque, qui tyrannide famosi effecti sunt, legimus nonnihil inventum esse, quod, nisi scelerum immanitate fœdassent, jure laudari potuisset.

In Phalari, Agrigentinorum tyranno, cujus, ut Cicero ait, præter aut supra cæteros crudelitas, et litterarum scientia, et eloquentia satis insignis enituit, uti luculenter ostendunt scriptæ per eum ad diversos epistolæ.

In Caio Mario eloquentia non parva fuit, ut ipsius testis est oratio quam ad populum Romanum efficacissimam habuisse legimus, Crispo Sallustio referente. Ipse quoque ingentis animi, licet humili stirpe natus, artis militaris admodum peritus strenuusque dux fuit; nam ipse Cimbros, Romanis arcibus et imperio quidquam hostis potest minitantes, jam faucibus Italiæ, horrenda strage delevit; decretusque in Africa consul contra Jugurtham, Numidarum regem callidissimum atque potentem, brevi temporis mora, laboribus atque solertia maximis captum eum atque vinctum Romam misit, bellumque ipsum Jugurthinum, quod ante eum diu protractum fuerat, magna felicitate confecit. Sed has ipsius virtutes et ingentia facta, per crudelia per eum postea in concives acta, cum se tyrannum sævissimum adversus nobilitatem et contrariarum partium studiosos exhibuisset, ipse nimium obscuravit fœdavitque.

In Lucio Sylla fuit et litterarum ornatus cum elo-

quentia, et rei bellicæ peritia cum ingenti animi magnitudine atque audacia. Fuit enim, ut Sallustius refert, facundus et callidus, eique altitudo incredibilis ingenii : quæ quidem magnis præconiis extollenda forent, si, civili victoria clementer usus, non etiam arma in rei publicæ perniciem et civium sanguinem nimium crudeliter convertisset.

Dionysium, Siculorum [1] alterum tyrannum, legimus etiam doctum et litteratum fuisse : unde ejectus regno postea, apud Corinthum exsulans, pueros litteras docuit.

Nero, Romanus imperator, qui singulari tyrannide et crudelitate insignitus habetur, multæ litteraturæ et eloquentiæ fuit, ut Tranquillus refert, tragœdiasque et comœdias græce et latine condere atque decantare scivit; ita ut histrionatus et mimicæ artis excellentiam sibi pro maxima arrogaret gloria, certaretque in his artibus per urbes et theatra excellere [supra] cunctos.

Et ita in omnibus ferme quos famosos sua tyrannis [2] reddidit, est [3] aliquid invenire, unde merito laudis aliquid tribuendum erat, si non illud suarum crudelitatum immanitas obscurasset.

In hoc vero Ludovico, cum diu multumque laborassemus ut aliquid laudi merito esset, nihil prorsus tale nobis occurrere potuit. Nam litteratus minime fuit, sed minus eloquens; nihil quippe omnino eloquentiæ habuit, ne in vulgari quidem sermone. Nullam vero bellorum peritiam vel animi magnitudinem ostendit se habere. Non dilexit principes sanguinis et regni sui,

1. Ms. *sicloneorum*.
2. Ms. *suus tyrannus*.
3. Ms. *et*.

quos pater suus in honore suo observarat ; sed præcipuo odio se omnes pæne habere indicavit.

Doctos et probos viros nec ad familiaritatem suam, nec ad graviora adsciscere consilia curavit aut habere; sed solummodo quosdam infimæ sortis homines, nullis ornatos litteris aut virtutibus, omni vero nequitia et iniquitate repletos, quibus maximos honores et munera conferebat : ut Oliverium quemdam, suum barbitonsorem, Flamingum, qui, paulo post ejus obitum, ob enormia scelera quæ, eo vivente, patrarat, cum quodam ejusdem satellitii, Daniele nominato, Parisiis patibulo adjudicatus est et affixus[1]; et quemdam Stephanum *Louf*[2], de humillima plebe apud Trajectum

1. Olivier le Daim fut pendu à Paris le 24 mai 1484. Le Daniel, dont on parle ici, était un de ses familiers qu'il avait fait son lieutenant pour la capitainerie du pont de Saint-Cloud et qui était parvenu à rendre des jugements sans appel en faisant accroire qu'il avait commission du roi pour juger souverainement. Voir les abus incroyables qui furent révélés par le procès d'Olivier et de lui. *Ordonn. des rois de France*, t. XIX, p. 337.

2. Cet Étienne Louf, natif d'Utrecht, m'a tout l'air d'être le même qu'Estienne Le Loup, écuyer, seigneur du Cloux près d'Amboise, maître d'hôtel de Charles VIII, après l'avoir été de Louis XI, lequel reçut rémission en 1485, à la suite d'un procès qui lui fut intenté en parlement par Jean du Fou, écuyer breton, par Jean Legendre, trésorier des guerres, et par Jacques Le Jay, marchand de Paris, dont il avait fait spolier le premier à son profit et emprisonner les deux autres, en dénonçant des rapports de correspondance ou de commerce qu'ils entretenaient avec la Flandre. Cette rémission est dans le registre J, 211 (pièce 655) des Archives de l'Empire. Étienne Le Loup est représenté dans l'exposé comme « très privé du feu roy et chargé par luy de l'advertir si quelqu'un avoit relations et intelligences avec ceux des pays qui luy estoient contraires. » Le nom d'Étienne Le Loup se trouve encore dans les registres de dépense de Louis XI. Il y

inferius natum[1]. Hi enim et plures tales, apud eum calumniis innocentum, dolis ac rapinis tantas opes congessisse ferebantur, quæ ad faciendum stipendia magno exercitui suffecissent. His consiliariis præcipuis utebatur, his regni gubernacula moderabatur; tales eligebat, tales honorabat ignominia et malitia repletos; quorum ex moribus et conversatione conjici potest quales in eo virtutes essent, qui tales in præcipuos haberet amicos.

Nec miretur lector, si tam prava, iniqua et turpia, de tanto rege retulerimus, cum non adulandi atque assentandi studio, texendique panægyricos[2] levium more Græcorum, scribendi munus officiumque assumpserimus, sed veridici relatoris et historici veracis. Nam libentius, Deo teste, in describendo ipsius res virtuose gestas et laude dignas, si tales de eo invenisse et conscribere veraciter potuissemus, otium nostrum dedissemus. Quod si quis forsan tardior atque difficilior fuerit ad dandum fidem his quæ scripsimus (quæ utique credi vel non credi vera fuisse et esse, sine salutis periculo, possunt), sciat [quod], post tyranni obitum, ex ordinatione procerum regni, qui defuncti filium unicum in regem et regni hæredem acceptarunt (non quidem ob patris defuncti contemplationem aut amorem, sed ad vitandum perniciosum schisma in regno, quod verisimiliter si eo, qui defuncto unicus filius

est porté aux années 1478 et 1479 comme ayant la garde particulière des prisonniers d'État qui étaient enchaînés dans le château de Tours avec ces terribles ferrements qu'on appelait les « fillettes du roi ». *Biblioth. de l'École des chartes*, t. IV (3e série), p. 378.

1. Ms. *et quidam Stephanus.... natus.*

2. Ms. *texendi panegiricosque.*

erat, relicto, alium sibi regem sublimare attentassent, contigisset), fuit celebratus et habitus magnus et solemnis conventus Trium Statuum totius regni et Delfinatus, Parisiis [1]. In quo concorditer per omnes hujuscemodi Trium Statuum solemnes legatos, qui de omnibus provinciis Galliarum illo convenerant, sufficienter de his quæ illic agenda incumberent instructi, concordia, voto et desiderio, de variis gravaminibus et oppressionibus, quæ sub defuncto pertulerant, querelas gravissimas exponendo, petitum est [2] cum maxima precum et supplicationum instantia sibi ac miseris regni accolis provideri adversus iniquissimas adinventiones et tyrannicas oppressiones, quas ipse in suum regnum invexerat; seseque et regnum restitui et reduci ad antiquas libertates et consuetudines sub quibus, tempore suorum progenitorum et potissime felicis recordationis Caroli VII, genitoris sui, vivere consueverant. Et erant hujuscemodi querelarum articuli ultra quinquaginta [3]. Hujuscemodi enim conquestionum et precum proinde emissarum tot capitula

1. Erreur. Tout le monde sait que les États généraux convoqués après la mort de Louis XI s'assemblèrent à Tours.

2. Ms. *exponendas petierunt.*

3. Le cahier de doléances présenté par les députés aux États de 1484 contient en effet une cinquantaine d'articles. Il est imprimé à la suite du Journal de Jean Masselin, dans la Collection des documents inédits. Jean Masselin, principal rédacteur de l'assemblée, était député du bailliage de Rouen. Il a donc été facile à Thomas Basin de se procurer tous les documents, d'autant plus qu'il a soin d'ajouter qu'ils furent imprimés, et par conséquent répandus à un grand nombre d'exemplaires. Cela rend si étrange l'erreur signalée plus haut sur le lieu où se tinrent les États, qu'il y a toute apparence qu'elle est le fait du copiste.

atque articuli, esto gravaminibus, quæ regnum pertulerat, universis enarrandis[1] longe minores atque insufficientes essent, satis tamen abunde adstipulari possunt his quæ de ipsius fide, justitia et variis vitiosis moribus in superioribus descripsimus. Nam hujusce querelarum articuli, editis de eo libellis et per totum regnum a librorum impressoribus exemplatis[2], ubique publicati disseminatique fuerunt, cum cæteris etiam quæ in dicto solemni conventu actitata deliberataque erant.

Et quando de his satis, hunc librum septimum et ultimum de rebus gestis per Ludovicum claudamus, et [ipsum hominem], cum eo quo dignus est honore, etiam sepulchro inferamus.

1. Ms. *enarrandum.*

2. Aucun bibliographe n'a eu connaissance de ces pièces imprimées dès 1484. Ce que la presse nous a laissé de plus ancien sur les États de Tours ne remonte qu'à 1518.

FINIS LIBRI SEPTIMI [ET ULTIMI].

APOLOGIE.

NOTICE

SUR L'APOLOGIE.

Ce livre est de ceux qu'on appelait jadis des « livres hardis, » et qui s'imprimaient soi-disant à La Haye ou à Cologne. L'Apologie n'a pas eu cette fortune. On en a tiré un certain nombre de copies qui ne sortirent jamais des bibliothèques des curieux. Les bibliographes l'ont citée[1]; peu d'historiens en ont pris connaissance. Les bénédictins s'en servirent, mais sans beaucoup d'attention, pour rédiger la notice de Thomas Basin dans le *Gallia christiana*[2]; avant eux, l'abbé Legrand l'avait consultée pour son histoire de Louis XI, qui est restée manuscrite. Il la cite à propos du recouvrement de la Normandie en 1450[3], en signalant l'auteur comme « l'écrivain le plus emporté qu'il ait lu contre Louis XI; » et, dans une revue des écrivains du temps par laquelle il termine le même ouvrage[4], il dit : « Thomas Basin a donné un abrégé de sa vie. Partout il paroît opposé à Louis XI, qu'il traite de cruel tyran. » C'est sur ce fond que Duclos, qui a écrit l'histoire de Louis XI sans en connaître autre chose que

1. Montfaucon, le P. Lelong, Moréri, Fabricius (ed. Mansi), etc.

2. Par exemple ils croyaient y avoir lu que Thomas Basin fit fonder un collége à Anvers : ce qui n'est nulle part. *Gallia*, t. XI, col. 846.

3. Liv. I, fol. 31. L'ouvrage est aux Mss. de la Bibl. imp.

4. T. III, l. XXVI.

ce qu'il avait trouvé dans les papiers de Legrand, a brodé le développement que voici : « Thomas Basin, que Louis XI avoit tiré de l'obscurité pour le faire évêque de Lisieux, et qu'il combla de biens, trahit la confiance de ce prince, entra dans toutes les cabales, et finit par sortir du royaume pour s'attacher aux ennemis de l'État. Il écrivit une histoire abrégée, dans laquelle on remarque la haine que les ingrats conçoivent toujours contre leur bienfaiteur[1]. »

Je ne parle pas des renseignements que je donnai sur l'Apologie il y a quinze ans, ni de l'usage que j'en fis alors pour mon Mémoire sur la vie et les écrits de Thomas Basin[2]. Ce n'était là qu'un travail préparatoire de la présente édition, et qui se confond avec elle, puisque je l'ai reproduit, sans presque y rien changer, en tête du premier volume. Mais je répéterai ici, en insistant davantage sur les détails, ce que j'ai déjà dit des circonstances où fut composé l'ouvrage. J'y joindrai l'indication des manuscrits qui nous l'ont conservé.

L'Apologie est adressée à un ami de l'auteur, qui avait été son condisciple dès les premières années de son adolescence[3]. Quoique Thomas Basin compte parmi les années de son adolescence celles qu'il passa à Louvain[4] après ses premières études terminées à Paris à l'âge de dix-sept ans[5], il est bien probable qu'il se regar-

1. Histoire de Louis XI, l. X, *ad fin.*

2. Bibliothèque de l'École des Chartes, t. III (1re série).

3. « Pro communibus olim studiis et sodalitatibus quibus, ab ineunte adolescentia, una exercitati fuimus. » *Apol. proœmium.*

4. « Decrevimus in tuto nos in Lovanio nostro, loco nobis ab ipsis adolescentiæ annis notissimo, continere. » *Apol.*, l. I, c. VIII.

5. *Breviloquium*, n. 9.

dait déjà comme adolescent avant d'avoir quitté Paris, et qu'ainsi son attachement pour l'ami en question s'était formé dans cette ville. Cela n'apprend pas toutefois si l'autre était Français; il aurait pu aussi bien être Belge, car il n'y eut d'université en Belgique que depuis 1427, et auparavant tous les sujets de langue flamande, placés sous la domination bourguignonne, venaient étudier à Paris. Ce que l'auteur ajoute, dans un autre endroit[1], que son ancien condisciple vint le voir à Paris lors du sacre de Louis XI, ne met pas davantage sur la trace de sa nationalité, parce qu'on sait que les Brabançons et Flamands affluèrent à cette cérémonie. La seule chose qu'on puisse affirmer sur ce personnage, c'est qu'il avait beaucoup de littérature et qu'il occupait un rang éminent dans l'Église : cela ressort des termes dans lesquels Thomas Basin s'adresse à lui[2]. Comme conjecture très-plausible, on pourra ajouter qu'ayant donné l'idée d'un ouvrage contre Louis XI (car c'est à son instigation que l'évêque de Lisieux se mit à écrire), il y a toute apparence qu'il n'était pas sujet de ce roi.

On voit par l'*explicit* de l'Apologie qu'elle fut achevée et publiée[3] à Trèves, en 1475, au retour du voyage que Thomas Basin fit à Rome pour aller déposer sa renonciation entre les mains de Sixte IV. Ce voyage eut lieu dans l'été de 1474. Les expressions *achevé* et *publié* indiqueraient donc à elles seules que l'ouvrage fut com-

1. *Apol.*, l. I, c. III.

2. « Rogavit nos caritas tua, dulcissime in Christo frater.... tantum reverentiæ amicitiæ vestræ nos debere profitemur. » *Apol. proœm.* « Non docendi vos studio, nostra ad hoc ope minime indigentem, sed præclara eruditione vestra alios etiam utiliter docere potentem, libellum conscripsimus. » *Ibid.*, l. II, c. XII.

3. « Editus et completus. »

mencé avant l'été de 1474, si la même circonstance n'était pas encore mieux établie par d'autres passages.

Au chapitre IX du livre I[er], l'auteur parle du supplice du cadet d'Albret comme d'un événement qui remontait à l'été précédent[1]. Le cadet d'Albret ayant été décapité au mois d'avril 1473, la locution employée par Thomas Basin n'a pu être de mise qu'à la fin de 1473 ou au commencement de 1474.

Il déclare, au chapitre XXIII du même livre, qu'il habitait Trèves depuis trois ans[2]. Il avait émigré à Trèves au mois de décembre 1470 ou de janvier 1471 ; donc les trois ans de séjour aboutissent au commencement de 1474.

Pareille donnée résulte encore d'un autre passage du même chapitre, où il est dit que l'incarcération de Balue et de l'évêque de Verdun durait depuis près de cinq ans[3]. Or, cette incarcération remontait à la fin d'avril 1469.

Donc l'Apologie, au moins jusqu'au chapitre XXIII du livre I[er], fut composée avant le voyage de Rome, et lorsque Thomas Basin ne songeait pas encore à se démettre de l'évêché de Lisieux.

D'autre part, le chapitre XXIX, où commence l'exposition des faits qui le décidèrent tout d'un coup à partir pour Rome, n'a pu être écrit qu'au retour du voyage. Par conséquent, l'interruption a eu lieu entre le chapitre XXIII et le chapitre XXIX du premier livre. Je crois qu'on peut la placer, d'une manière tout à

1. « Æstate proxime præterita. »

2. « A triennio citra, a quo tempore inclitam hanc Treverensium incoluimus urbem. »

3. « Quos diris mancipatos carceribus jam ferme per quinquennium asservat. »

fait précise, entre les chapitres XXV et XXVI : d'un côté, parce que l'auteur se justifie dans le chapitre XXV d'avoir déserté son troupeau, et qu'il s'en justifie comme d'un reproche qu'on aurait pu lui faire actuellement; d'autre part, parce qu'il revient, dans le chapitre XXVI, sur l'incarcération de l'évêque de Verdun, et qu'il dit, non plus qu'elle durait depuis *près* de cinq ans, mais depuis *plus* de cinq ans[1].

En dernière analyse, l'Apologie a été écrite à deux reprises. Les vingt-quatre premiers chapitres du livre I[er] sont des premiers mois de l'année 1474; la fin du livre I[er] et le livre II tout entier appartiennent par leur composition aux derniers mois de 1474 et aux premiers de 1475. J'ai déjà eu l'occasion de dire que le contre-coup des événements de Neuss, qui se fit sentir dans le même temps jusqu'à Trèves et plus loin encore, dut empêcher Thomas Basin de songer à la publication de son livre avant que les Bourguignons eussent quitté le pays, c'est-à-dire avant la fin de juin 1475[2].

Les manuscrits connus de l'Apologie sont tous à la bibliothèque impériale de Paris, et, comme ceux de l'histoire de Charles VII et de Louis XI, ils dérivent tous de l'un d'entre eux; mais le manuscrit type, au lieu d'être une mauvaise copie exécutée longtemps après la mort de l'auteur, est au contraire un excellent texte que Thomas Basin avait fait exécuter pour sa propre bibliothèque, et qu'il a corrigé de sa main. En voici la description :

1. « Post inedias et squalorem carceris, quos quinquennio et amplius miserabiliter est perpessus. »

2. Notice sur l'Histoire des règnes de Charles VII et de Louis XI, t. I, p. C.

I. — Ancien fonds latin, n° 5970 A. — Petit in-fol. en vélin, de 283 millim. sur 20 cent., composé de 81 feuillets dont 79 seulement sont marqués, y ayant deux interruptions dans le numérotage, entre les feuillets 55-56 et 58-59. La reliure est en maroquin rouge, du temps de Louis XIV, avec les armes de France sur les plats; nervures et fleurs de lis au dos, avec le titre APOLO. THOM. BASIN. Sur la première page, les anciennes marques *Cod. Colbert.* 1700; *Regius* 4273[5], et le vieux timbre de la bibliothèque du roi.

Les quatorze derniers feuillets ne sont pas de l'écriture du reste; c'est un exemplaire du mémoire de Thomas Basin sur la Réforme de la justice, dont il sera parlé en son lieu.

Les soixante-sept autres feuillets, écrits à plusieurs reprises, paraissent être néanmoins l'ouvrage du même calligraphe. Ils forment un recueil des petits ouvrages de l'auteur, savoir : l'Apologie, le *Breviloquium* et l'Épître à David de Bourgogne sur un opuscule d'un chartreux de Ruremonde. Le texte y est disposé sur deux colonnes, avec rubriques et lettres d'or ou de couleur sur des fonds brodés au commencement des chapitres.

L'Apologie commence au recto du premier feuillet, qui est encadré d'enroulements de rinceaux et de lambrequins en miniature. Dans le panneau inférieur de l'encadrement est peint un écu d'argent, chargé d'un chevron de gueules bordé d'or et cantonné de trois têtes de lion de sable, lampassées de gueules, couronnées d'or, qui sont les armes de Thomas Basin. L'écu est surmonté d'une croix en or, emblème de la prérogative archiépiscopale du siége de Césarée, dont Thomas Basin reçut le titre en renonçant à l'évêché de Lisieux.

Grandes lettres en miniature sur fond d'or au commencement du prologue et de chacun des deux livres.

Tout en haut de la première page, la rubrique : *Incipit phemiū in apologiā thome archiepi cesariens. perante epi lexoviensis*. Au-dessus est ajouté, à l'encre noire, de la main de Thomas Basin : *ad quemdam amicum suum*, et, d'une main plus moderne : *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XI*.

Le livre II commence au verso du f° 45, au bas de la première colonne.

L'*explicit* est au bas de la deuxième colonne, au recto du feuillet non marqué, entre 58 et 59. Il est écrit tout entier de la main de Thomas Basin, et dans la forme où on le trouvera rapporté ci-après, à la fin du second livre. Au verso du même feuillet commence la table des rubriques ou intitulés des chapitres de tout l'ouvrage. Elle se termine au milieu de la première colonne du recto, f° 59, par les mots *Deo gracias*.

On parlera du reste du manuscrit, à propos des autres traités; mais il faut mettre ici ce qui concerne son histoire.

Il y a tout lieu de croire qu'il fut exécuté à Utrecht, et par un clerc français, car l'écriture est française. A la mort de Thomas Basin, il fut apporté à Lisieux, où il resta jusqu'au milieu du XVII[e] siècle. Les bénédictins expliquent que, des mains de Guillaume Le Rebours, vicaire général, il passa à ses neveux, et de ceux-ci à Étienne Baluze[1]. Baluze l'aura cédé à Colbert, puisqu'il porte la marque de Colbert, et enfin il est entré à la bibliothèque du roi avec la collection de l'illustre contrôleur général.

1. *Gallia Christiana*, t. XI, col. 846.

Voici maintenant l'indication des autres manuscrits :

II. — Ancien fonds latin, n° 5970 B. — Petit in-fol. en papier, composé de 160 pages numérotées, relié en parchemin blanc, marqué anciennement, *Baluze* 270, *Reg.* 4288[2].

C'est la transcription intégrale du manuscrit 5970 A, exécutée de la main de Baluze. On lit au bas de la dernière page : *Descripsi ex vetustissimo exemplari anno MDCXCIX, mense julio* STEPHANUS BALUZIUS. Baluze, ayant cédé l'original à Colbert, s'était fait cette copie pour son usage.

III. — Collection Du Puy, vol. 664. — In-fol. en papier; demi-reliure en veau maroquiné rouge, avec le chiffre de Napoléon sur le dos.

Autre transcription intégrale du manuscrit 5970 A, mais plus ancienne que la précédente d'une soixantaine d'années. Elle est revêtue à la fin de la signature de Du Puy, qui a écrit de sa main, au commencement, quelques notes sur Thomas Basin, avec le titre que voici : *Thomæ Basini, episcopi Lexoviensis, dein archiepiscopi Cæsariensis, libellus apologeticus contra Ludovici XI oppressionnes ;* 1475.

IV. — Fonds des Blancs-Manteaux, n° 22 A. — In-fol. en papier. Recueil de pièces de diverses écritures, presque toutes du siècle dernier.

Au fol. 112 commence une transcription de l'Apologie : *ex ms. biblioth. regiæ*, par conséquent d'après le manuscrit 5970 A. Le savant pour qui elle fut exécutée paraît avoir soupçonné l'identité de Thomas Basin et d'Amelgard, ou, du moins, il a eu l'idée d'un rappro-

chement qui, s'il l'a fait, l'aura conduit à reconnaître cette identité. Voici ce qu'on lit sur un petit carré de papier attaché devant le fol. 117 :

« *Meyerus in editione Francofurti, p.* 402, *extr. citat quendam Anthonium epūm. loquentem de Lud. XI parum amice. Fragm.* 395, 396, 398, 402, 404, *citat episcopum Lexoviensem. Pag.* 417, 423, *citat Basinum. Videtur esse ex quodam opere Thomæ Basin quo caremus; forte illud quod citat Arnoldus Buchelius in annotationibus ad Will. de Heda, p.* 310. *Pag.* 370, 377, *citat anonymum de gestis ejusdem Ludovici.* Il faut voir si c'est Amelgard. »

Il n'y avait pas d'hésitation possible sur le choix du texte à imprimer, puisqu'il n'y en a qu'un, et qui présente comme correction toutes les garanties désirables. Je me suis donc borné à reproduire le manuscrit 5970 A, en me conformant au système d'orthographe dont j'ai donné la raison dans ma préface.

Bien des fois j'ai éprouvé la tentation de supprimer des redites, d'opérer des coupures sur des longueurs parfaitement inutiles. J'ai toujours été retenu par la crainte d'inspirer des défiances sur l'à-propos des suppressions que j'aurais faites, et par l'idée que des critiques scrupuleux auraient pu ne pas se croire dispensés de recourir au manuscrit malgré l'édition. Cependant j'ai retranché des chapitres 27 et 28 du livre Ier une accumulation formidable de textes tirés des auteurs sacrés, pour établir qu'il est permis à un évêque de se soustraire par la fuite à une persécution qui ne menace que sa personne. L'auteur ayant déjà développé cette thèse, et avec des

autorités suffisantes, dans son vingt-cinquième chapitre, les autres citations, qu'il a jugé à propos d'alléguer plus tard par un retour assez inopportun sur le même sujet, ne pouvaient rien apprendre de nouveau sur l'état de sa conscience.

SOMMAIRE ANALYTIQUE

DE L'APOLOGIE.

Préface. — L'auteur s'adresse à un ami qui l'avait sollicité d'écrire les motifs et la justification de son exil volontaire. — Son hésitation avant de répondre à un pareil vœu. — Il craint à la fois de s'exposer à de nouveaux dangers et d'encourir le reproche d'une vanité condamnable. — Il se décide par la considération que, s'il ne s'expliquait pas, d'autres prélats, encouragés par son exemple, pourraient abandonner leur siége, sans en avoir d'aussi graves raisons que lui. — Sa déférence pour l'ami en question, qui a été son compagnon d'adolescence et d'études. — Exemples de saints personnages qui ont écrit leur apologie : Grégoire de Nazianze, Athanase, Jérôme, Rufin. — Espoir de l'auteur en la clémence divine et en la charité du prochain, si, par un zèle inconsidéré pour la justice et pour la liberté de son pays, il a appelé sur sa tête de justes persécutions.

LIVRE PREMIER.

Chapitre i. — Origine du courroux de Louis XI contre Thomas Basin. — Il est possible qu'il remonte à l'époque du recouvrement de la Normandie, où lui, Basin, se fit une grande réputation, par le concours énergique qu'il prêta à Charles VII. — Refus de Louis, alors retiré en Dauphiné, de prendre part à l'expédition. — Après la victoire, il cherche à gagner quelques-uns des plus notables Normands pour provoquer par leur moyen une démarche des États de la province, tendant à lui en faire obtenir le gouvernement. — Lettres et instructions colportées à cet effet par des serviteurs de sa maison. — Le sei-

gneur de Condé est député auprès du duc d'Alençon et de Thomas Basin. — Promesse à ce dernier d'une charge de conseiller avec une grosse pension, s'il veut seconder les projets du dauphin. — Thomas Basin remercie poliment et s'excuse sur ce qu'étant déjà conseiller et pensionnaire du roi, il ne peut, sans un ordre de lui, quitter son service pour celui de son fils. — Il ne tarde pas d'être informé par un ami que le roi s'enquiert des personnes visitées au nom du dauphin, et qu'il a été signalé comme ayant reçu des lettres et des instructions. — Alarmé de cette dénonciation dans un moment où le dauphin travaillait à suborner les gens d'armes et les capitaines de son père, Thomas Basin envoie au roi les papiers dont il était nanti, avec une lettre d'explication sur ce qui s'est passé. — Il n'exprime que comme une conjecture l'idée que le dauphin a pu lui garder rancune de cela.

Chap. II. — Second motif de la haine de Louis XI. — Thomas Basin se rend à Reims pour assister à son sacre, dans la pensée d'être utile au royaume et à son pays natal. — Son espoir de trouver le nouveau roi imbu des maximes de la cour de Bourgogne, et assez instruit par le spectacle de la prospérité des Flandres pour désirer de remettre en son ancien état la France appauvrie et opprimée. — Il est confirmé dans cet espoir par les discours qu'on rapporte du roi lui-même. — Il va le voir à l'abbaye de Saint-Thierry, le lendemain du sacre. — A cause de l'affluence des visiteurs, il lui adresse une courte supplique sur deux points seulement, l'un concernant une réduction de l'armée et des impôts, l'autre relatif à une réforme générale de la justice. — Le roi le remercie en protestant que ces deux choses sont ce qu'il a le plus à cœur. — Il exprime de quel pénible contraste il a été témoin en passant des Etats de Philippe le Bon dans les siens. — Peinture qu'il fait de la misère de la France en opposition avec la prospérité des provinces bourguignonnes. — Ses démonstrations de pitié et de bonne volonté à l'égard de ses sujets.

Chap. III. — Louis XI adjure à plusieurs reprises Thomas Basin de l'éclairer sur les moyens d'accomplir les réformes qu'il lui indique. — Joie de celui-ci. — Quoiqu'il cherche d'abord à décliner l'honneur qui lui est fait, il se rend à de nouvelles instances et promet d'obéir. — Il s'achemine de Reims à Paris, où il reçoit

la visite de l'ami à qui son livre est adressé. — En attendant l'entrée du roi, il pense à l'objet de sa conversation avec lui, et se met à écrire, jugeant un mémoire plus facile à retenir que des paroles, pour un homme si occupé. — A son mémoire, qu'il rédige en latin, il joint des sommaires en français. — Idée de cet ouvrage. — L'auteur, sans insister sur la détresse du royaume, que le roi lui-même avait reconnue, en attribuait la cause à l'excès des impôts et à l'entretien d'une armée permanente. — C'étaient là des expédients nécessaires lorsqu'il s'était agi de disputer à l'ennemi un territoire dépeuplé : il avait fallu payer des soldats pour combattre, pensionner les princes et les seigneurs pour qu'ils ne passassent point à l'ennemi. — Le moment était venu de procéder à la guérison du patient en coupant le mal dans sa racine. — La guerre avait cessé par l'expulsion des Anglais qui, de toutes leurs conquêtes, n'avaient conservé qu'une petite place. — Les appréhensions qui avaient subsisté jusqu'à la fin du précédent règne par les susceptibilités de Charles VII à l'endroit de la maison de Bourgogne, étaient définitivement levées. — L'auteur justifie ce point de vue, en faisant ressortir les obligations de Louis XI envers le duc Philippe, et la sécurité où il devait être, après avoir vu se dissiper les velléités, qui s'étaient montrées à un moment, de faire passer la couronne sur la tête de son frère Charles.

Chap. iv. — Conclusion du mémoire : il n'était plus besoin ni d'une armée si forte, ni de tant de pensions. — La prospérité ne pouvait manquer de renaître aussitôt que le royaume aurait été délivré de ces charges, ou tout au moins soulagé d'une partie de leur poids. — Réserve respectueuse observée par l'auteur sur la mesure dans laquelle devaient être opérées les réductions. — Il proteste de la pureté de ses intentions en s'exprimant comme il avait fait. — Succès de son mémoire. — Le roi l'apprend par cœur et le répète presque mot pour mot à quelqu'un qui lui avait été député pour l'implorer dans le même sens : ce que cette personne a reconnu depuis en entendant lire une copie du travail de Thomas Basin. — La conduite du roi ne tarde pas à démentir son apparente approbation. — Plus tard, au moment du soulèvement des princes contre lui, il impute à l'évêque de Lisieux de lui avoir donné à dessein un mauvais conseil. — Combien ce reproche était mal fondé, vu la date du mémoire. — Le propos a

été tenu en présence de Jean Lenfant, ci-devant chancelier du duché d'Alençon et alors maître des requêtes de Louis XI, qui l'a rapporté à l'auteur.

Chap. v. — Commencement des persécutions. — La Normandie ayant été donnée en apanage au frère du roi, une armée de Bretons prend possession en son nom des villes du duché. — Cette armée investit Lisieux, qui pour le moment n'avait pas de garnison. — Des gens d'armes et des nobles, qui s'y étaient retirés en grand nombre, conseillent à Thomas Basin de faire sa soumission. — Notoriété de l'érection de la Normandie en apanage. — Thomas Basin en est informé par une lettre du capitaine de Lisieux. — Paroles du roi, que lui rapporte Guillaume de Trousseauville et qui ne lui laissent plus de doute à cet égard. — Il rend la ville, sans y recevoir de troupes. — Son exemple entraîne les autres cités, villes et châteaux de la province, à faire spontanément leur soumission au duc de Normandie. — Publication à son de trompe de mandements royaux par lesquels il est enjoint aux commandants militaires de n'opposer aucune résistance, et aux prélats, comtes, barons, chevaliers et gens de tous états, de prêter serment de fidélité au nouveau duc. — Quelques capitaines et officiers d'administration tiennent ces ordres pour non avenus, dans la persuasion que le duc ne les maintiendrait pas dans leurs emplois. — Les capitaines de Falaise et de Cherbourg affichent cette désobéissance à la grande joie de Louis XI, qui ne tarde pas à leur écrire des lettres pleines de promesses et d'encouragements pour qu'ils continuent comme ils ont commencé.

Chap. vi. — Thomas Basin va à Rouen pour assister, avec les autres prélats et grands seigneurs de la province, à la joyeuse entrée du duc. — Celui-ci reçoit une lettre du roi qui le prie d'indiquer un lieu où il lui plairait de recevoir le duc de Bourbon, le chancelier de France et d'autres personnes de son conseil qu'il lui envoie en ambassade. — Le duc de Normandie choisit Louviers et prend jour avec le duc de Bourbon. — Il prie Thomas Basin, qu'il avait fait entrer dans son conseil, de le suivre à Louviers. — Confiance avec laquelle le prince et l'évêque de Lisieux gagnent le lieu du rendez-vous. — Ils commencent à entrer en soupçon, lorsqu'ils ne voient pas venir les ambassadeurs, qu'on savait être arrivés à Dreux depuis plusieurs jours. — Présence du

roi à Chartres où il s'occupe à rassembler des troupes. — Après trois jours d'attente à Louviers, des gentilshommes du diocèse de Lisieux, amis de Thomas Basin, viennent lui apprendre que la veille, le duc de Bourbon, introduit processionnellement dans Évreux, où il avait demandé passage, s'est emparé de la ville au nom du roi et y a renouvelé le personnel de l'administration. — La même trahison se réitère à Vernon. — On apprend que des troupes, envoyées par le roi, se dirigent secrètement sur Conches, Pacy et autres villes du voisinage de Louviers. — Danger qu'aurait couru le duc de Normandie, si l'évêque de Lisieux et le doyen de la cathédrale de Rouen ne l'avaient point informé de ce qui se passait. — Il se décide à rétrograder jusqu'à Pont-de-l'Arche, malgré les efforts que font pour le retenir à Louviers des personnes à qui il se fiait plus qu'il n'aurait dù. — L'auteur, en songeant à l'opposition que ces personnes lui ont faite au conseil du prince, croit pouvoir les accuser de complicité avec le roi. — Si le duc de Normandie les avait écoutées, il se serait trouvé assiégé le lendemain matin. — On monte à cheval dans l'après-midi pour aller coucher à Pont-de-l'Arche. — Évidence du piége que couvrait l'ambassade. — Dépit présumable de Louis XI contre l'évêque de Lisieux qui l'avait éventé.

Chap. vii. — De Pont-de-l'Arche le prince retourne à Rouen. — Chaque nouvelle qu'il reçoit est pour lui apprendre un nouveau succès du roi, qui tour à tour rentre en possession de Vernon, de Carentan, d'Exmes, de Falaise, de Séez, de Lisieux. — Cela s'accomplit presque sans coup férir, à cause de la stupeur où un si brusque revirement jette les populations. — Les menaces du roi achèvent de les paralyser. — Presque tout est rendu au bout de quelques jours. — Détresse du prince, lorsqu'il se voit abandonné des ducs de Bourbon et de Bretagne, avec qui il s'était cru si étroitement uni. — Il se résout à invoquer l'assistance du duc de Bourgogne et de son fils, le comte de Charolais. — Thomas Basin accepte la responsabilité d'une ambassade auprès de ces deux princes. — Il se rend auprès d'eux avec Brunet de Longchamp et Cardin des Essars. — Leur première visite est pour le comte de Charolais, qu'ils joignent à Saint-Tron au moment où il allait quitter cette ville pour porter la guerre dans le pays de Liége. — Le comte, déjà tout armé et prêt à monter à cheval, s'excuse avec regret sur les occupations du moment, de ne pouvoir répondre

à presque rien de ce qui lui est demandé. — Les ambassadeurs se rendent à Bruxelles auprès du duc Philippe à qui ils font les mêmes ouvertures, pour recevoir de lui les mêmes démonstrations et la même réponse. — Près d'un mois se passe en démarches auprès des personnages influents de la cour de Bourgogne. — Activité du roi pour en finir avec son frère pendant que le comte de Charolais est occupé avec les Liégeois. — Toutes les voies de communication entre la Normandie et les États bourguignons sont gardées de façon à n'y point laisser passer un lièvre. — Fuite du duc de Normandie auprès du duc de Bretagne. — Les cruautés commises par le roi en dépit des amnisties stipulées dans les capitulations des villes, ôtent à Thomas Basin et à ses compagnons d'ambassade l'envie de retourner dans leur pays.

Chap. viii. — L'auteur, en attendant des temps meilleurs, se retire à Louvain qu'il connaissait depuis son adolescence. — Il y reste plusieurs mois. — On l'informe que Louis XI a fait publier une amnistie générale conçue en de tels termes que les personnes compromises n'avaient plus à garder de crainte. — Malgré les exhortations de ses parents et de ses amis, il ne peut se résoudre à trouver la moindre garantie de sécurité dans la parole de celui qui venait de se parjurer si indignement à l'égard de son propre frère. — Son esprit, dévoré d'inquiétude, ne lui représente que gens noyés, coupés par morceaux ou mis en fuite. — Bien d'autres que lui montrent la même défiance. — Le roi, moins pour les gagner que pour les retirer du parti de son frère, promulgue une seconde amnistie encore plus explicite que la première. — Toutes les confiscations sont révoquées et le séquestre levé sans formalité de justice en faveur des émigrés qui rentreront. — Une clause spéciale, tout en appelant Thomas Basin et ses collègues d'ambassade au bénéfice de ces dispositions, leur enjoint de se rendre immédiatement auprès du roi, sous prétexte qu'il a besoin de leurs services. — Les lettres royales arrivent à Rouen pour y être publiées dans cette forme. — Elle sont désapprouvées par des personnes qui craignent, à bonne ou mauvaise intention, que la clause exceptionnelle n'empêche de revenir ceux qu'elle concerne. — On en fait l'observation au roi en lui renvoyant son édit pour qu'il le corrige.

Chap. ix. — L'édit est corrigé et publié à son de trompe. — Thomas Basin en reçoit une copie authentique avec une masse de

lettres que ses amis du grand conseil et des prélats de sa connaissance lui écrivent pour le rassurer. — Il forme le dessein d'ajourner son retour jusqu'à ce qu'il ait éprouvé par un fondé de pouvoirs la sincérité des promesses de l'édit relativement à la délivrance de ses biens. — Des amis le trompent en lui affirmant que la délivrance est effectuée, et l'accablent de messages et d'instances pour qu'il revienne incontinent. — Il cède enfin, non que sa défiance ait été vaincue, mais à cause des devoirs impérieux de son ministère. — Retours de son esprit sur les négligences de son administration passée. — Sa résolution de mieux faire, si le loisir lui en est laissé. — Matériaux préparés par lui à cet effet. — Il quitte le Brabant pour retourner en France avec le peu de livres et de meubles qu'on lui avait laissé. — Le reste avait été pillé par les gens d'armes après la fuite du duc de Normandie, et les domaines de son église donnés à régir au cadet d'Albret. — Comment celui-ci en appliqua les revenus à son usage particulier. — La triste fin qu'il fit en 1473, ayant eu la tête coupée à Poitiers. — Thomas Basin n'a pas plus tôt mis le pied dans le royaume qu'il reconnaît le peu de valeur de l'abolition dont il portait l'acte sur lui. — A la frontière on lui envoie de Rouen l'ordre d'aller trouver le roi à Orléans en prenant les chemins de traverse. — Il obtient à grand'peine, par l'entremise de ses amis, la permission de faire une pause à Rouen, où il était propriétaire de plusieurs maisons. — On lui fait la condition d'entrer dans la ville à la brune et d'en sortir avant le lever du soleil. — Il va droit de là à Orléans où le roi se tenait avec son conseil.

Chap. x. — A son arrivée, Louis XI le salue d'un seul mot et d'un air irrité. — Il lui est impossible d'obtenir une audience. — Faveur extrême de Jean Balue que le roi, en moins de deux ans, fit faire tour à tour évêque d'Évreux, puis évêque d'Angers et cardinal. — Les amis de l'auteur lui conseillent de s'adresser à ce personnage, tout indigne et ignorant qu'il était, afin d'obtenir par son entremise que l'édit d'abolition soit observé à son égard. — Démarches faites en ce sens. — Thomas Basin expose au favori qu'il n'est venu ni pour discuter avec le roi, ni pour se justifier auprès de lui, mais seulement pour profiter du bénéfice de sa clémence, et qu'il ne demande qu'à résider tranquillement dans son église. — Ses doutes sur la manière dont son cas a été recommandé. — Des personnes l'ont assuré que Balue, au lieu de

le servir, avait parlé contre lui. — En fin de compte, Balue et le seigneur de La Forêt lui rapportent que la volonté du roi est qu'il aille résider en Roussillon pour son service. — Ils lui conseillent d'obéir, sans parler davantage de l'édit d'abolition. — Il reste convaincu après cela que cet édit n'a été qu'un piége pour attraper les imprudents comme lui.

Chap. xi. — Nouvelle démarche auprès de Balue. — L'auteur le supplie d'obtenir pour lui qu'il soit relégué sous un climat moins âpre que celui de la Catalogne. — Il demande comme une grâce d'aller vivre entre les montagnes du Dauphiné ou de l'Auvergne. — Il obtient pour toute réponse, que le roi exige qu'il aille le servir à Perpignan, comme chancelier chargé de la direction d'un parlement qui venait d'être institué dans cette ville. — Affreuse impression rapportée par ceux qui avaient été envoyés précédemment dans ce pays. — Thomas Basin se résigne à obéir, en demandant un congé de huit jours pour aller auparavant remettre un peu d'ordre dans ses affaires et pourvoir ses domaines de nouveaux administrateurs. — Cette grâce lui est refusée. — Il demande aussi qu'un traitement lui soit assigné avant de se mettre en route : à quoi le roi répond qu'il l'entend ainsi. — Il continue de résider à la cour en attendant cette assignation, s'estimant très-heureux d'un retard qui le dispense d'entreprendre pendant l'hiver un voyage si pénible, conservant d'ailleurs l'espoir de fléchir la rigueur du roi. — Son assiduité pendant deux ou trois mois aux séances du grand conseil. — De temps en temps il y rappelle avec discrétion l'affaire au règlement de laquelle son départ était subordonné. — Il essaye à plusieurs reprises d'obtenir du roi un entretien pour savoir ce qu'il aura à faire en Catalogne. — Chaque fois Louis XI tourne le dos ou met la conversation sur un autre sujet, et, parmi les nombreux amis qu'il comptait dans le conseil, aucun n'ose relever sa requête. — Pendant ce temps-là la cour se transporte d'Orléans à Bourges, et de Bourges à Tours. — Colère du roi, qui s'était arrêté à Mehun, lorsqu'il apprend que Thomas Basin se rend à Tours. — Il écrit au chancelier une lettre furibonde sur ce qu'il s'est laissé suivre par Thomas Basin au lieu de l'expédier de Bourges, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Il exige que le retardataire prenne à l'heure même le chemin de Perpignan. — Thomas Basin arrive à Tours et, aussitôt qu'il est descendu de mule, va rendre ses

devoirs au chancelier, qui lui montre, les larmes aux yeux, la missive qu'on vient de lui apporter. — Estime du chancelier pour l'auteur. — Celui-ci, après avoir lu la lettre, lui demande s'il reste encore quelque espoir de faire vider la question du traitement. — Le chancelier lui conseille plutôt de céder à la fureur du roi.

Chap. xii. — Thomas Basin se met en route le jour même pour Perpignan, où il arrive après un mois de voyage. — Il exerce pendant quatorze mois l'office de chancelier de Roussillon. — Il se console par l'idée de servir le roi du ciel plutôt qu'un roi de la terre, son acharné persécuteur. — Il invoque le témoignage des habitants du pays sur l'intégrité de son administration. — N'ayant ni traitement, ni pension, ni aucun des émoluments que rapporte le sceau, il n'a jamais exigé un denier de personne, ni accepté les cadeaux qui lui étaient offerts. — Il ne rapporte cela que pour n'être pas accusé d'avoir augmenté l'indignation du roi par sa conduite. — Jamais chancelier n'a été aussi bien vu que lui en Roussillon. — L'évêque d'Elne étant mort pendant son séjour, il a été pressé par la noblesse du pays de se faire transférer à ce siége, qui valait celui de Lisieux pour le revenu. — Malgré sa sympathie pour la population, il a reculé devant l'âpreté du climat. — Les naturels eux-mêmes ont de la peine à le supporter. — Leur étonnement de ce que Thomas Basin y passa un été sans éprouver de fièvre. — Dans le pays on met la fièvre sur la même ligne que les redevances dues aux seigneurs. — Pendant l'été de 1467, qui fut réputé un été sain, il y avait deux mille fiévreux à Perpignan. — Thomas Basin n'échappe à ce fléau que pour tomber dans une débilité d'estomac qui le force de se médicamenter sans relâche. — Tous les gens de sa maison eurent la fièvre ou bien firent des maladies.

Chap. xiii. — Plutôt que d'avoir à supporter un second été en Roussillon, il se remet en instance pour obtenir du roi son rappel. — Il lui adresse à cet effet plusieurs lettres suppliantes où il a soin de ne dire mot des arrérages de son traitement. — Il écrit dans le même sens à l'évêque d'Avranches, confesseur de Louis XI. — L'évêque, ayant su trouver un moment favorable, adoucit le roi, qui déclare oublier le passé, consent au retour de Thomas Basin, et veut qu'il soit prévenu confidentiellement de son changement de disposition à son égard. — L'auteur garde par-devers lui trois lettres de l'évêque d'Avranches où tout cela est exprimé.

— Sa joie de voir le terme de son exil. — Ayant reçu cette bonne nouvelle vers la fête de la Purification, il veut faire du zèle en continuant son service jusqu'à Pâques : ce dont il donne avis au roi en lui prodiguant les remercîments pour la grâce qu'il lui faisait. — Comme quoi le droit s'appelle grâce, quand on s'adresse à des maîtres de cette sorte. — Résumé de la conduite de l'auteur, d'où il résulte qu'il n'avait jamais offensé Louis XI. — L'eût-il offensé en se déclarant pour son frère, l'édit d'amnistie avait tout effacé. — Retour sur les promesses du roi à son avénement.

Chap. xiv. — Thomas Basin se dispose à rentrer en France après les fêtes de Pâques. — Lorsque déjà des muletiers du pays ont pris les devants avec ses livres et son bagage qu'ils transportent à Lyon, il reçoit par Bertrand de la Jaille des lettres du roi qui le chargent d'une commission inutile à Barcelone auprès du duc Jean de Calabre. — Aucune indemnité ne lui est allouée pour ce voyage. — Les routes sont infestées de brigands, la chaleur déjà si forte qu'à son arrivée à Barcelone les fèves séchaient sur pied et la moisson touchait à sa fin. — Il part néanmoins et trouve la Catalogne et le Lampourdan dévastés par la guerre, au point de ne pouvoir se procurer dans les auberges ni aliments pour lui, ni fourrage pour ses bêtes de somme. — Sa légation terminée, il revient à Perpignan, très-affaibli par les fatigues du voyage, mais joyeux de se voir au terme de ses ennuis. — En entrant dans la ville, il apprend qu'à la poursuite de ses ennemis le roi lui a expédié un nouveau courrier, porteur de lettres qui lui défendent de quitter le Roussillon. — Peu s'en faut qu'il ne meure de chagrin pendant la nuit qui suit cette nouvelle désespérante. — Il compare au supplice des damnés l'obligation de vivre sous ce climat brûlant.

Chap. xv. — Après une nuit d'insomnie et d'angoisse, il va trouver le seigneur de Clermont, vice-roi de Roussillon, pour éclaircir le fait du message dont il est menacé. — Le vice-roi lui dit qu'il n'a encore aucune nouvelle de l'approche du courrier, mais que pour sûr il est en route; il le sait par une lettre qu'un de ses serviteurs lui a écrite de la cour, en lui annonçant comme quoi le rappel de Thomas Basin était révoqué. — Thomas Basin lui demande s'il doit attendre le courrier, ou faire comme s'il ne savait pas le changement de disposition du roi, et partir. — Le vice-roi, homme juste et humain, et qui savait tout le détail de sa situation, lui conseille de partir. — Il le remercie

en lui avouant que c'était là le parti auquel il se serait arrêté de lui-même, et il déclare qu'il se mettra en route le surlendemain.

Chap. xvi. — Il a su depuis, à n'en pas douter, que d'iniques favoris auraient voulu le voir mourir en Roussillon pour mettre la main sur son église. — Au dire de personnes dignes de foi, Balue, avant d'être cardinal, désirait échanger son évêché d'Évreux contre celui de Lisieux, et avait procuré dans cette vue l'éloignement du titulaire, tout en recevant son argent pour se faire son soi-disant protecteur auprès du roi. — Il est certain que s'il avait employé son crédit, il aurait raccommodé les affaires de Thomas Basin, comme il en avait raccommodé de plus désespérées. — Devenu cardinal, évêque d'Angers et commendataire de plusieurs grasses abbayes, il porte ailleurs sa convoitise. — Un nouveau prétendant se rencontre dans une famille du diocèse de Lisieux dont le chef, homme détestable, avait pour fils des sujets pires que lui, l'un qui servait dans la garde du corps du roi, l'autre à qui Thomas Basin avait depuis peu conféré la cléricature, et que le désordre de sa conduite faisait regarder comme un fou. — Le garde du corps, créé capitaine de Lisieux après l'expulsion du duc de Normandie, manœuvre dans le but d'élever son frère à l'épiscopat : entreprise où il est encouragé par son père. — Faveur illimitée dont il jouissait auprès de Louis XI, que son cynisme et ses saillies d'ivrogne avaient subjugué au point de faire croire à plusieurs qu'il y avait de la sorcellerie dans son fait. — Il en vient à se faire redouter des princes et des plus grands seigneurs. — Il se fait donner la régie du temporel de l'évêché, dont il emploie les revenus à travailler contre Thomas Basin. — C'est lui qui, en apprenant son rappel, a été solliciter du roi le retrait de cette mesure, lui qui a fait expédier le courrier porteur du fatal message. — Thomas Basin se regarde comme mort s'il est rejoint par ce courrier. — Des voyageurs qui se rendent à Perpignan lui apprennent en chemin que l'ordre est donné de se mettre à sa poursuite. — Arrivé à Valence, il se détourne sur Saint-Antoine, pour gagner de là Chambéry et Genève, où il s'arrête enfin sain et sauf.

Chap. xvii. — Il fait venir de Lyon ses effets et ses livres. — L'homme qui le cherchait lui apporte sa dépêche à Genève. — Elle lui enjoignait, dans les termes les plus brefs, d'avoir à retour-

ner à Perpignan et de n'en plus bouger sous aucun prétexte. — Il se répand en actions de grâces après l'avoir lue. — Comme quoi le courrier, dans l'idée qu'il le rencontrerait sur la rive gauche du Rhône, s'était avancé par ce chemin jusqu'à Béziers. — Thomas Basin ayant déjà traversé cette ville pour se rendre à Montpellier, l'autre était retourné à Lyon dans l'espoir de l'y joindre. — Un faux bruit lui avait fait reprendre sa course dans la direction de Bourges, jusqu'à ce qu'il eût reconnu à Saint-Pourçain qu'on l'avait mis sur la trace, non pas de l'évêque de Lisieux, mais de l'archevèque de Bourges, qui revenait de Rome. — Il informe Thomas Basin que Louis XI avait dépêché derrière lui maître Guillaume de Cérisay avec des instructions pour une autre ambassade en Catalogne. — L'auteur déclare qu'il aurait infailliblement succombé à cette seconde épreuve, subie pendant les mois les plus chauds de l'année, et que c'était là ce que voulaient ses ennemis. — Louis XI savait leur dessein et y donnait les mains. — Lorsqu'il était encore à Perpignan, de grands seigneurs, qui approchaient la personne du roi, lui ont envoyé exprès de leurs affidés pour lui dire que, s'il voulait obtenir son rappel, il se gardât bien d'alléguer l'insalubrité du climat, parce que cette raison engageait davantage le roi à le laisser où il était. — Sous l'impression de ces confidences, il n'a eu de repos que lorsqu'il s'est vu sur la terre de Savoie. — Néanmoins il essaye encore de fléchir Louis XI en le faisant supplier d'abord par le messager qui l'avait joint à Genève, ensuite par son propre chapelain, que son bon plaisir soit de ne pas exiger son retour en Catalogne. — Dans des lettres pleines d'humilité, il implore le bénéfice de l'amnistie, s'offre autrement à subir un exil volontaire en Italie ou en Allemagne, et excuse sa désobéissance par des raisons si fortes qu'un Scythe en aurait été touché. — Il écrit aussi à ses amis de la cour d'intercéder pour lui. — Louis XI n'ouvre l'oreille qu'aux suggestions de son garde du corps; il répond aux sollicitations des autres par des mots menaçants. — Thomas Basin se résout à attendre que tant de fureur s'apaise, ayant l'assurance que son troupeau sera bien gouverné par ceux à qui il avait délégué les soins de son administration.

Chap. xviii. — Il séjourne trois mois à Genève dans le palais ducal où la duchesse de Savoie l'avait accueilli. — Les trois frères du duc de Savoie ayant passé dans l'intervalle au parti bourgui-

gnon, ses ennemis l'accusent auprès du roi d'être l'auteur de cette défection. — Il est privé de son temporel et dépouillé de tous ses biens. — Ses frères Louis et Thomas, qui administraient pour lui à Lisieux, sont arrachés de leur domicile et menés au roi. — Ils subissent à Tours une détention d'un an et demi, dans la crainte continuelle d'être noyés ou suppliciés d'autre façon, comme tant d'autres dont ils entendent parler. — Ils font part de leurs angoisses à leur frère, en le suppliant de s'éloigner de Genève, vu l'irritation de Louis XI contre la Savoie. — Il émigre à Bâle, quoique ni la Savoie ni Genève ne se prononcent dans le sens des princes de la maison ducale. — Sagesse avec laquelle le duc de Savoie, deux fois beau-frère de Louis XI, maintenait la neutralité de ses États. — Thomas Basin fait constater son arrivée à Bâle par un certificat scellé du sceau de la ville, qu'il envoie au roi. — Inutilité de cette démarche pour lui-même et pour ses frères.

Chap. xix. — Ses ennemis imaginent de le faire passer pour mort. — Ils obtiennent des lettres de recommandation du roi auprès du pape et des cardinaux pour le frère du garde du corps. — Mandement au chapitre de Lisieux afin qu'il soit procédé à l'élection. — Deux commissions accomplies pour la poursuite de cette affaire en cour de Rome, sont payées des deniers de l'église de Lisieux. — Les intéressés obtiennent ou prétendent avoir obtenu des bulles de provision : succès tout à fait dérisoire, s'il est réel, puisque le décès du titulaire n'était pas constaté. — Risées auxquelles donnent lieu ces manœuvres, lorsqu'on apprend que Thomas Basin vit encore. — Après six mois passés à Bâle, il part pour le Brabant, la paix conclue à Péronne et les grandes démonstrations d'amitié de Louis XI envers le duc de Bourgogne lui donnant à espérer qu'il pourra obtenir sa réconciliation par le crédit de ce prince. — Le duc, qu'il va voir à Gand, lui fait le meilleur accueil et écrit à deux reprises pour le recommander humblement au roi. — Louis XI ne se montrant que plus irrité, et ses frères n'y gagnant toujours rien, il se résout à ne plus tenter aucune démarche. — Il s'abstient de rapporter dans leurs termes les lettres obligeantes du duc de Bourgogne et les duretés par lesquelles le roi n'a cessé d'y répondre de bouche ou par écrit. — Il s'étonne de la grossièreté des mensonges qui faisaient le fond de ces réponses. — Il ne croit pas que de telles inventions aient été le fait du roi; il y voit l'effort désespéré d'une séquelle qui vou-

lait le perdre dans l'esprit du duc de Bourgogne. — Heureusement pour lui, le ridicule, dans tout cela, le disputait à l'odieux.

Chap. xx. — Il est impliqué dans l'affaire du cardinal Balue et de l'évêque de Verdun par ses persécuteurs qui lui imputent d'avoir donné l'idée du complot. — Louis XI semble avoir cru un moment cette calomnie, par la réponse qu'il fit au secrétaire du duc de Bourgogne, porteur de la seconde supplique adressée par ce prince en faveur de Thomas Basin. — Il déclare l'évêque de Lisieux coupable d'avoir conspiré sa mort. — Les frères de Thomas Basin, toujours détenus à Tours, lui apprennent l'origine de cette accusation. — Le père du garde du corps ne cessait d'écrire à son fils des lettres de reproches sur sa mollesse, lui représentant que, pour emporter l'église de Lisieux, il fallait mettre le roi dans une colère furieuse contre le titulaire, et que la complicité avec Balue serait une bonne invention pour exciter cette colère. — Les frères Basin ont vu plusieurs de ces lettres qu'un serviteur du garde du corps leur montrait en cachette. — L'auteur appelle de ces accusations à tous ceux qui connaissent son caractère. — Il a même lieu de croire que le roi ne pensait pas tout ce qu'il disait, quand il tenait de si horribles discours sur son compte. — Le duc de Guienne, après sa réconciliation avec son frère, ayant plaidé pour Thomas Basin au nom de l'amnistie accordée à tous ses partisans, Louis XI, tout en se refusant à cet acte de justice, n'a plus rien dit du complot. — Le duc revient plusieurs fois à la charge pour le même objet, pendant un séjour qu'il fait à Tours. — Il demande que l'évêque de Lisieux soit réintégré dans ses biens; qu'il puisse retourner dans son diocèse ou tout au moins en un lieu qui lui sera désigné. — Il met sous les yeux du roi l'acte du traité qu'il avait conclu avec lui, et lui fait lire la clause qui concernait ses adhérents. — Le roi ne se rend pas à l'exhibition de ce titre solennel, revêtu de son grand sceau et de sa signature. — Le duc insistant toujours, Louis XI croit faire acte de clémence en lui disant qu'il accorde à Thomas Basin l'expectative du premier évêché qui vaquera en Languedoc; mais qu'il ne veut pas qu'il garde celui de Lisieux, encore moins qu'il y réside. — Exclamation contre le manque de foi que couvrait une pareille déclaration. — Insinuation au sujet de la mort du duc de Guienne.

Chap. xxi. — Châtiments que la Providence fait tomber sur les

persécuteurs de Thomas Basin. — Le garde du corps, agent le plus actif des machinations dirigées contre lui, ne tarde pas à mourir misérablement à Niort. — Il rend l'âme en proférant mille blasphèmes, dans un accès de frénésie qui l'emporte âgé de moins de trente ans. — L'un de ses frères, étant ivre, se prend de querelle à Lisieux avec un vaurien comme lui, qui le tue d'un coup de poignard en se défendant. — Son père et un autre frère accourent pour le venger avec une bande de spadassins. — Ils tuent le fils du meurtrier qui, se trouvant sous la sauvegarde du roi, leur intente un procès criminel sur le double chef d'homicide et de sauvegarde violée. — L'auteur ignore la fin de cette affaire. — Quant au frère qui briguait l'évêché de Lisieux, mal vu de tout le monde, tombé dans la misère, excommunié à cause de ses dettes et de ses désordres, il devient un objet de mépris et de pitié. — Retour sur le supplice du cadet d'Albret, qui le premier avait dissipé les revenus de l'évêché de Lisieux. — Prière de l'auteur en faveur de ceux qui l'ont si cruellement persécuté.

Chap. xxii. — Thomas Basin, après tout ce qu'il a rapporté de la déloyauté de Louis XI, s'applaudit d'avoir préféré l'indépendance et la pauvreté à un retour de faveur très-chanceux, dont la condition était de renoncer à son église. — Propos du roi, à lui rapporté par un de ses amis intimes, qui le tenait d'un secrétaire du duc de Bourgogne envoyé en mission à la cour de France, que s'il tenait l'évêque de Lisieux entre ses mains, il ferait de lui tel exemple que tout le monde en frémirait. — Thomas Basin ne doute point après cela que, s'il fût retourné en France, il n'eût éprouvé le sort de Balue et de l'évêque de Verdun, incarcérés depuis cinq ans sans que les instances réitérées du pape et des cardinaux aient pu amener pour eux le jour de la justice. — L'arbitraire dont usait le roi et son mépris pour la parole donnée, lui semblent justifier suffisamment ses appréhensions. — Dernière démarche en sa faveur, entreprise spontanément par le seigneur de Châtillon-Laval, vers le temps où le duc de Bourgogne perdit Amiens et Saint-Quentin. — Tout ce qu'on peut obtenir pour lui est une lettre de sûreté, qui lui permet de venir à Orléans avec ses effets et toute sa maison, pour y tenir les arrêts en attendant le bon plaisir du roi. — En recevant cette lettre à Trèves, il ne peut s'empêcher de rire de la simplicité de ceux qui ont cru qu'il se risquerait sur une si misérable caution. — Rentré une première

fois sous la garantie de la sûreté la plus complète, dont on ne lui avait rien tenu, il n'avait garde de se rendre prisonnier à merci. — Pour qu'on ne croie pas que le sire de Châtillon ait mal conduit l'affaire vu le peu d'intérêt qu'il y avait, l'auteur déclare qu'il lui a fait compter du sien deux mille écus d'or pour sa peine.

Chap. xxiii. — Exemples qu'on pourrait alléguer contre l'auteur, de bien des personnes fort compromises dans la ligue des princes, qui depuis, néanmoins, ont été comblées des faveurs du roi. — Cela est arrivé aux gens jugés capables de devenir les instruments de Louis XI; mais on en citera un plus grand nombre qui, pour s'être fiés aux édits d'abolition, ont été décapités, coupés par quartiers, noyés, emprisonnés ou bannis. — Il est constant que Thomas Basin n'a jamais éprouvé que rigueur de la part du roi. — Étant mal vu de lui, il a dû d'autant plus redouter le danger des calomnies auquel son retour l'eût exposé journellement. — Depuis trois ans qu'il habite Trèves, à la poursuite d'autres ambitieux qui convoitent son évêché, le roi n'a cessé de requérir son transférement ou même sa déposition, tant du feu pape Paul II que du pape actuel Sixte IV. — Ces importunités ont toujours été repoussées par le saint-siége.

Chap. xxiv. — Réponse à une autre objection fondée sur ce qu'il a désobéi au roi en ne retournant point à Perpignan. — Préceptes et exemples du Nouveau Testament, d'où il résulte qu'il est permis de fuir pour se soustraire à la persécution. — Autres exemples tirés de la vie des saints. — Fuite de saint Athanase à Trèves et de saint Euchère d'Orléans à Saint-Tron en Hesbaye. — Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, s'est évadé d'Angleterre contrairement aux ordres de son roi dont il voulait éviter le courroux, et a passé sept ans en France. — Sa mort prouve de quel danger sont les réconciliations que vous offrent vos ennemis. — Saint Edme, l'un de ses successeurs, s'est réfugié en France, comme lui, et, comme lui, est allé se cacher dans l'abbaye de Pontigny, où il est mort en odeur de sainteté. — Autres textes allégués en faveur de la même doctrine. — Définition, d'après saint Paul, de l'obéissance qui est due aux princes.

Chap. xxv. — Réponse à ceux qui prétendraient qu'en aucun cas le pasteur ne doit abandonner son troupeau. — Il est permis à l'évêque de fuir la persécution, quand elle est dirigée contre lui

seul, et que ni la foi ni le salut du troupeau ne sont en danger. — Autorités qui le prouvent. — Le cas de l'auteur est encore plus favorable, puisqu'il n'a pas déserté son église de son propre gré. — Lorsqu'il est rentré en France dans l'intention d'accomplir exclusivement les devoirs de son ministère, la violence lui a fermé l'accès de son diocèse et l'en a relégué à trois cents lieues.

Chap. xxvi. — Notoriété de l'oppression sous laquelle gémissait la Normandie, lorsque le frère du roi et les autres princes du royaume ont apparu comme les instruments que Dieu avait choisis pour y mettre un terme. — Dans cette conviction, Thomas Basin s'est mis de leur côté, au risque d'exposer sa tête. — Résumé de toutes les persécutions qu'il a subies depuis son ambassade auprès des princes de Bourgogne. — Répétition de ce qu'il a déjà dit de ses craintes, en considérant le sort des évêques d'Angers et de Verdun. — Comme quoi le bruit s'est nouvellement répandu que l'évêque de Verdun était mort en prison. — C'est, selon toute apparence, un faux bruit que le roi a fait courir pour avoir l'occasion de mettre en sa main le temporel de l'évêché, ou bien de conférer l'évêché lui-même à quelqu'un des convoiteux qui l'entourent.

Chap. xxvii. — Nouveaux textes tirés de l'Écriture, des saints Pères et des docteurs de l'Église, pour prouver que le pasteur dont la personne seule est en péril, peut s'éloigner de son troupeau, en tant qu'il en aura délégué la direction à des personnes sûres.

Chap. xxviii. — Continuation du chapitre précédent. — L'auteur termine en soumettant sa justification au jugement de Dieu.

Chap. xxix. — Les ennemis de Thomas Basin, n'ayant plus de prise sur lui, depuis qu'il s'est retiré à Trèves, se mettent à persécuter ses frères ainsi que d'honnêtes marchands qui lui apportaient, soit des lettres, soit de l'argent pris sur le revenu spirituel de son église. — Ceux de ses frères qui avaient été déjà détenus à Tours, et un autre avec eux, sont exilés de Rouen à Paris. — On incarcère, comme criminels de lèse-majesté, deux marchands de Rouen, dont l'un lui avait apporté de l'argent aux foires d'Anvers, dans le temps où les marchands français fréquentaient ces foires; dont l'autre était simplement l'héritier d'un parent de Thomas Basin, signalé comme ayant fait faire de son vivant plusieurs commissions auprès de lui. — Après une longue prison, ces malheu-

reux obtiennent de se racheter moyennant le prix énorme de huit cents écus d'or. Encore ne sont-ils relâchés que sous caution, et pour être sous la surveillance de commissaires qui ne cessent de leur répéter qu'ils ont encouru la confiscation de corps et de biens. — Indignation de l'auteur de voir érigés en crime capital quelques services d'amitié rendus à lui, qui n'avait jamais été formellement banni ni privé de son casuel, et lorsqu'il habitait un pays pour le moment ami de la France. — Un autre bourgeois de Rouen, qui lui tenait de près, effrayé par l'exemple de ses voisins, se dénonce lui-même comme ayant aussi porté quelques sommes en Brabant. — En semant l'or, il parvient à éviter la prison, mais non pas la crainte d'être repris par d'autres commissaires. — Quand on a terminé toutes les recherches à Rouen, on tombe sur les frères de l'auteur, précédemment internés à Paris. — Tous trois sont conduits au Châtelet par les sergents du roi. — Le juge criminel, siégeant en la chambre de la torture, leur fait jurer sur leur tête de dire la vérité. — Après cela ils sont interrogés séparément sur les sommes qu'ils avaient touchées pour Thomas Basin, sur celles qu'ils lui avaient fait parvenir, sur les personnes dont ils s'étaient servis pour cela. — L'aîné, âgé de plus de soixante-dix ans, est relâché après avoir affirmé qu'il ne s'était jamais mêlé des affaires de son frère. — Les deux autres n'en peuvent faire autant, ayant été chargés de la procuration de Thomas Basin. — Danger qu'ils couraient s'ils s'étaient contredits. — Ils déclarent, sans varier, ce qu'ils ont touché depuis huit ans. — On les condamne à verser entre les mains des receveurs des finances quatre mille florins qui leur restaient du casuel de l'église, et, pour les parties qu'ils avaient envoyées à leur frère, ils sont déclarés confisqués de corps et de biens, eux et les marchands dont ils avaient employé l'entremise, sauf recours à la clémence du roi.

Chap. xxx. — Tout le monde leur fait comprendre que leur seule voie de salut est d'amener l'évêque de Lisieux à résigner son église en faveur de quelque personne agréable au roi. — Louis XI leur permet d'aller à Trèves dans ce but. — Ils abordent leur frère en pleurant, et lui exposent leur malheureuse situation, le danger des personnes qui s'étaient compromises pour lui, l'acharnement des persécuteurs qui voulaient avoir sa dépouille. — Ils lui font le tableau de l'état pitoyable où des changements continuels de régie ont réduit les domaines de son église, les rentes

aliénées, les forêts coupées, les bâtiments tombant en ruine, par le fait d'administrateurs avides qui viennent là seulement pour remplir leur bourse. — Ils démontrent, par la manière dont le roi est disposé, que ces désordres, qui durent depuis près de neuf ans, n'auront plus de terme. — Ils finissent, en redoublant de sanglots, par le supplier de condescendre à un sacrifice avantageux pour son église, pour lui, pour eux-mêmes. — Touché de leur affliction, effrayé de sa responsabilité comme chef d'une église avec laquelle il lui est interdit d'avoir aucune communication, averti du scandale auquel cette situation peut donner lieu par quelques mutineries qui se sont déjà manifestées dans son troupeau, Thomas Basin consent, quoiqu'à regret, à résigner son évêché. — La seule chose qui lui coûte est de se dessaisir du gouvernement des âmes. — Il part pour Rome dans le courant de l'année 1474, afin de faire agréer sa renonciation au pape Sixte IV. — Regrets témoignés par le pape et par les cardinaux sur le parti auquel il s'est arrêté. — Sixte IV l'exhorte à patienter, s'offrant à le retenir auprès de lui avec une pension honorable. — Il lui propose ensuite le titre de patriarche avec la jouissance de quelque autre évêché français, pour lequel il s'engage à le recommander au roi. — Thomas Basin le remercie de ses offres, ne voulant plus rien avoir à démêler avec Louis XI. — Il se contente du titre d'archevêque de Césarée en Palestine, titre honoré par les mérites de saint Pamphile et de saint Eusèbe, son disciple.

LIVRE II.

Chapitre i. — Thomas Basin se propose de détromper ceux qui seraient portés à croire que sa déchéance l'a plongé dans l'affliction. — La doctrine évangélique et la philosophie païenne lui ont appris à penser là-dessus autrement que le vulgaire. — Développement de ce thème, que les grandeurs du monde ne font pas le bonheur.

Chap. ii. — Conséquence du chapitre précédent : si les grandeurs ne font pas le bonheur, leur perte n'est en aucune façon regrettable. — L'auteur termine en protestant que la persécution n'a nullement abattu son courage ni attristé son existence.

Chap. iii. — Motifs de consolation qui lui restent dans son infortune. — Il est la victime de son amour pour la justice et de sa

haine contre la tyrannie. — Il n'a jamais pu voir, sans être indigné, l'oppression sous laquelle gémit la France, et particulièrement la Normandie. — Souffrances de cette province pendant l'occupation anglaise.— L'espoir de recouvrer ses anciennes franchises la décide à seconder les efforts des Français, qui, depuis des années, travaillaient inutilement à la reconquérir. — Magnifiques promesses des capitaines de Charles VII à toutes les villes dont ils reçoivent la capitulation. — Elles aboutissent à faire monter le chiffre des impôts au double de ce qu'il avait été sous les Anglais. — Ce que Charles VII avait doublé, est doublé encore, puis triplé par Louis XI. — Malgré la déplorable issue qu'eut la coalition des princes pour mettre un terme à cet état de choses, Thomas Basin se félicite d'y avoir donné les mains; et comme c'est de là que sont sortis tous ses maux, il espère que Dieu lui en tiendra compte.

Chap. iv. — Il se console aussi par l'idée de ne plus être exposé aux atteintes de Louis XI. — Antiquité des prérogatives du clergé français, que l'auteur assimile à celles dont jouissaient les druides. — Tableau de la servitude que Louis XI a mise à la place : les clercs forcés de subir les charges publiques, les prélats faits et défaits au bon plaisir du roi, les chapitres spoliés du droit d'élection, les petits bénéfices distribués aux importuns sur des ordres qu'il n'est pas permis de discuter. — Thomas Basin a été témoin de tout cela pendant qu'il résidait à Lisieux. — Ses ennuis à Perpignan, où il n'a pas reçu un mandement qui ne fût un ordre de violer le droit. — Être délivré du service d'un tel maître, c'est avoir échappé aux mains de Pharaon.

Chap. v. — Autre motif de consolation en ce que ses yeux n'ont pas à supporter la vue d'un tyran ni celle des maux de sa patrie. — Exemple de Caton d'Utique, qui serait à recommander parmi les chrétiens, si ce grand homme n'était pas mort de ses propres mains. — Mot du prêtre Pigmenius à l'empereur Julien. — Si Thomas Basin avait le pouvoir de soulager en quelque chose ses malheureux compatriotes, il voudrait être au milieu d'eux. — Son impuissance lui fait regarder l'éloignement comme une grâce divine. — Il compatit néanmoins aux souffrances des absents. — Il consacrera sa liberté au service de celui qui lui en a assuré le don.

Chap. vi. — Quatrième motif de consolation, en ce qu'il est

débarrassé des contestations et des procès d'où on ne sort plus, quand on a à maintenir dans leur entier les juridictions ecclésiastiques. — Conspiration universelle de l'avocasserie laïque et des tribunaux séculiers contre la justice d'église. — La lutte est déjà difficile dans les provinces qui sont sous le ressort du parlement; néanmoins la cour suprême, après bien des lenteurs et bien de l'argent dépensé en procédure, finit le plus souvent par juger selon l'équité, sans craindre de donner tort aux officiers du roi. — En Normandie, les prélats n'ont pas la ressource de l'appel au parlement. — Ils l'avaient autrefois pour les conflits de juridiction. — La faction des avocats et des juges séculiers a su si bien faire auprès du roi, qu'il n'est plus possible qu'une cause, quelle qu'elle soit, sorte des limites de la province : cela par un mauvais usage de la charte aux Normands, qu'il vaudrait mieux appeler la chartre aux Normands.

Chap. vii. — Grâce à ce privilége, la justice séculière poursuit à outrance les droits des églises, droits qu'elle abhorre, et qui par là vont s'amoindrissant tous les jours. — Il est loisible, non-seulement aux officiers royaux et à leurs substituts, mais au plus petit avocat, de contester et de décliner à tout propos, suivant sa fantaisie, la juridiction ecclésiastique. — Le juge, le procureur du roi et toute la cohue abondant infailliblement dans le même sens, les prélats n'ont de sentences à attendre que de ceux qui sont leurs ennemis. — Les juges, gens qui prennent leur siége à ferme sur enchère, sont généralement hostiles à l'Église. — S'il leur est absolument impossible de prononcer contre elle, ils font naître des délais sans fin pour que la cause n'ait pas d'issue. — Leur maxime que « le roi ne plaide sinon la main garnie, » amène pendant ce temps-là la spoliation de l'Église. — Ces abus sont contraires à l'ancien droit observé en Normandie. — Ils sont insupportables aux prélats qui comprennent la valeur du serment prêté par eux à leur élévation, de maintenir les prérogatives de leur eglise. — Exemples de Hugues, archevêque de Rouen, de Martial, évêque d'Évreux, de Philibert et de Malatesta, son prédécesseur, évêques de Coutances, qui, du vivant de Thomas Basin, ont mieux aimé renoncer à leur dignité. — Les trois premiers, s'étant rendus au concile de Bâle, n'ont plus voulu revenir dans leur diocèse. — Nouveautés introduites dans la coutume du pays par les avocats, afin de multiplier ou d'allonger les procès à leur profit.

Chap. viii. — Il faudrait un livre pour dire tous les abus de date récente, que les avocats ont consacrés en Normandie. — L'auteur se bornera à en citer quelques-uns. — Dans aucune cause, de si petite valeur qu'elle soit, les plaideurs ne sont admis à transiger. — S'ils transigent, même en première instance, ils sont passibles d'une amende que le juge fixe à son gré et fait monter souvent à un chiffre plus fort que celui de tous les autres frais de justice. — L'effet de cette coutume est d'éterniser les procès. — Dans les causes réelles qui portent sur une rente ou sur un immeuble, on condamne à l'amende sans dommages et intérêts : ce qui encourage les gens à intenter des procès, plutôt que de payer ce qu'ils doivent à leur seigneur ou à leurs consorts. — Pour un sou de cens qu'on revendique en justice, il arrive journellement, surtout si l'examen des lieux est réclamé, qu'on dépense en frais de quoi acheter dix et vingt sous de cens. — Par là le gagnant est aussi maltraité que s'il perdait, et il n'y a pas d'acception entre le perdant qui a quelque fondement dans sa poursuite, et celui qui n'en a pas du tout. — Juges et avocats défendent de toute leur force ce principe, qui leur procure de l'ouvrage. — Exception du plaideur convaincu d'agir contrairement à une obligation passée devant notaire, lequel est passible de dommages et intérêts. — Autre abus d'où il résulte qu'un jugement interlocutoire, amené par un incident sans valeur pour le fond du procès, peut faire perdre celui qui a droit de toute évidence. — La coutume du pays autorisant à n'admettre la preuve par témoins qu'au bénéfice de l'une des parties, le débat des deux parties pour savoir laquelle obtiendra ce bénéfice, amène d'ordinaire l'interlocutoire, et celui en faveur de qui le juge prononce est sûr de gagner sur le fond, quand bien même il ne prouverait pas les faits qu'il a allégués. — Par là le génie des avocats est tourné à imaginer des allégations telles que l'adversaire soit forclos de la preuve.

Chap. ix. — Dans les affaires criminelles, le prévenu, même en l'absence d'accusateur et de preuves certaines, est forcé par la question d'avouer le crime, ou de s'en rapporter à la commune renommée que douze témoins suffisent à établir. — C'est ce qu'on appelle l'enquête du pays. — Les témoins ayant juré qu'ils ne savent rien du fait lui-même, si la majorité a l'opinion de la culpabilité du prévenu, il est condamné à mort sans appel. — Réfutation des arguments par lesquels on chercherait à défendre cette

pratique inique. — Lorsqu'au civil, même en un méchant procès de deux deniers, on peut, grâce à une lettre de doléance délivrée par la chancellerie royale, appeler du juge qui vous a molesté, et par là renouveler l'instance à cinq ou six degrés de juridiction, pour le condamné à mort, ni pour personne en son nom, il n'y a de recours. — Nécessité de l'appel quand il s'agit de la vie des hommes. — Si un juge en veut à quelqu'un, il suffit qu'il s'entende avec l'avocat et le procureur du roi ou leurs substituts (tous gens de la pire espèce, que leur argent met en possession des offices judiciaires) pour mettre son ennemi en danger de mort. — Les gens du roi n'ont qu'à dire qu'ils sont informés de tel crime commis par un tel, l'homme est incarcéré, mis à la question, contraint d'avouer ou de s'en référer à l'enquête du pays. — S'il avoue, il est condamné; s'il s'en réfère à l'enquête, le plus ordinaire est qu'il soit condamné encore, ou bien parce que les impressions défavorables sont celles que le public accueille le plus volontiers, ou bien parce qu'il aura des ennemis parmi ses voisins : ce qui arrive à tous ceux qui ne se laissent pas léser dans leur droit. — Aggravation des inconvénients d'une telle jurisprudence par l'ignorance et encore plus par l'indignité de magistrats qui achètent leurs offices à beaux deniers comptant.

Chap. x. — Tribulations causées par le cri de haro, coutume barbare dont l'auteur ne saurait dire l'origine. — Il s'élève à propos d'une rixe, ou d'une risée un peu bruyante, ou d'une discussion d'intérêt, et dès qu'il est sorti de la bouche de quelqu'un, ni celui qui l'a poussé, ni celui contre qui il a été poussé, ne peuvent plus se soustraire aux conséquences. — Les poursuites et les frais suivent leur cours, même malgré la réconciliation des parties. — C'est l'invention la plus précieuse qu'il y ait pour les avocats et les gens de justice. — L'auteur s'excuse d'avoir tant insisté sur les iniquités de la coutume de Normandie. — Il a voulu montrer qu'il est impossible de vivre sans procès dans ce pays, fût-on l'homme le plus paisible du monde. — Importance excessive qu'y a prise l'ordre des avocats. — Il y en a partout, dans les cités, dans les villes, dans les villages, dans les champs ; et partout ils sont riches, et, à cause de leur richesse, en possession de l'influence et de l'autorité. — L'ambition des gentilshommes est de les avoir pour gendres. — Ils possèdent l'art de parvenir, au point d'amasser avec rien, qui en cinq ans, qui en sept, des revenus de trois et quatre

cents écus d'or constitués en beaux fiefs. — C'est la substance d'un peuple malheureusement trop processif de sa nature, qu'ils font passer ainsi dans leur bourse par leurs perfides suggestions. — Thomas Basin n'est pas sorti des procès, tant qu'il a administré son église. — Des procureurs et avocats entretenus par lui près de tous les tribunaux, quoique régulièrement pensionnés, le trahissaient sous main, soit en l'impliquant dans des affaires inutiles, soit en faisant tourner contre lui les instances les plus justes au profit d'un adversaire qui les avait corrompus. — Il rend grâces à Dieu d'être débarrassé d'un tel souci et de pouvoir se livrer tranquillement à la lecture, à la prière et à la contemplation.

Chap. xi. — Dernier motif de consolation, trouvé dans l'espérance du chrétien qui a souffert en ce monde.

Chap. xii. — Conclusion de l'ouvrage. — Il n'est que le résumé d'une masse de documents que l'auteur a par-devers lui. — S'il est trop long, que l'ami auquel il est adressé excuse sa longueur. — Il n'a pas été écrit pour lui faire la leçon, à lui qui est si capable d'instruire les autres. — Le but de Thomas Basin a été de se défendre contre les jugements téméraires, en donnant au public le moyen d'apprécier qu'il n'a agi, comme il a fait, que par force majeure. — Plaintes et citations contre ceux qui jugent sans avoir examiné. — Demande de prières aux hommes de bonne foi, qui trouveront que l'auteur a péché. — Il n'a pas la témérité de prétendre qu'il n'a pas péché. — Il se rassure par l'idée que Jésus-Christ a été envoyé sur la terre pour sauver les pécheurs.

APOLOGIA.

INCIPIT PROOEMIUM IN APOLOGIAM THOMÆ, ARCHIEPISCOPI CÆSARIENSIS, PERANTE EPISCOPI LEXOVIENSIS, AD QUEMDAM AMICUM SUUM.

Rogavit nos caritas tua, dulcissime in Christo frater, ut, fraternæ consolationis gratia atque exercitationis, litteris digerere vellemus nostræ causas atque excusationes tam longinquæ peregrinationis et, ut vulgus æstimare solet, exsilii; occasiones quoque et conditiones earumdem; simul etiam quibus adjutoriis freti, quibus innixi auxiliis, hæc, quæ communis mortalium hominum opinio calamitosa, dura et aspera ducit, tam læte et jucunde (uti, Dei donante misericordia, facimus) perferre potuerimus et possimus. Cum enim deterrimum infortunii genus sit fuisse felicem, et aliquando, re nostra incolumi et integra amplitudine atque affluentia temporalium rerum præ multis similis, ut nostra est, professionis, a plurimis felices fore putaremur, a qua dilapsi et alieni facti esse videremur, quam plures inde permotos et quadam veluti admiratione suspensos esse satis credimus, qua vel occasione seu causa, priore nos deserente fortuna, in hanc dimersi sumus; quoque vel consilio, pacto seu adjutorio hanc vitæ cursus et fortunæ mutationem patienter et æquo animo ferre ita possimus. Verum tuæne caritatis desiderio in hoc satisfacere, vel, humili potius excusatione prætensa, ab hujusmodi scribendi officio conticere et vacare

deberemus, aliquantis diebus, pericula animo volventes, ambigui ancipitesque hæsimus. Verebamur enim primum, cum id perficere, uti par esset, non possemus, quin nobis prætensos dolos, calumnias ac varia et multiformia molimina intentatasque et inflictas persecutiones retexeremus, ne, id faciendo quod rogasti, gravioribus nos et sollicitioribus ac magis formidolosis periculis injiceremus, quam illa fuerint quæ hactenus perpessi, hac a nobis assumpta peregrinatione, effugimus; præsertim cum talibus patrata sint auctoribus, de quorum justitia, fide ac probitate satius et consultius silere quam aliquid eloqui in alterutram partem fore videretur; simul etiam quod, cum eadem enarrando nonnulla reticere non possemus, quæ ad quantulamcumque nostri commendationem et laudem facere viderentur, timebamus ne ex eorum recitatione jactantiæ, velut cujuspiam de se inaniter gloriantis, vitium seu notam incurreremus vel incurrisse putaremur, atque etiam ex hoc pusillis et infirmioribus aliquibus ruinæ atque scandali occasionem præberemus. Sed cum e diverso mente agitaremus, ex nostro potius silentio quam verbo vel scripto eamdem scandali materiam afferri nonnullis posse, quod ejusdem nostræ peregrinationis et ab ecclesia nostra absentiæ, non modo probabiles atque rationabiles, sed etiam necessarias ignorantes causas, ad exemplum et imitationem nostri, ad facile deserendas sedes suas et sibi creditas administrationes forsan possent induci, et ex hoc ad fulciendas minus justæ aut rationabilis suæ absentiæ causas patrocinium assumere : ne, ex hoc uno capite periculum vitare studentes incautius, in aliud identidem aut deterius incurramus,

rogationi vestræ parere atque satisfacere pro concessis a domino viribus tentavimus, in nostri excusationem seu apologiam nostræ peregrinationis et discessionis ab injuncta statione libellum hunc apologeticum conscribentes. Tantum enim reverentiæ amicitiæ vestræ nos debere profitemur pro communibus olim studiis et sodalitatibus, quibus, ab ineunte adolescentia una exercitati fuimus, ut nihil eorum quæ de parvitate nostra desiderare potestis, ullo pacto abnuere posse rationabile vel æquum existimemus.

Similia autem a viris magnis et quorum celebris recensetur memoria edita frequenter fuisse opuscula pro variis causis meminimus. Nam et Gregorius Nazianzenus, dictus Theologus, apologeticum pro sua in solitudinem secessione eleganter scripsit, ne id fecisse temere vel inconsultius a quoquam culparetur. Edidit et beatus Athanasius Alexandrinus libros apologeticos de fuga sua, qua persecutionem Constantii et Arianorum, adversum se nequiter sævientium, doctrina fretus et exemplo Salvatoris, laudabiliter declinavit. Sæpe etiam Hieronymus et Rufinus atque alii quamplures libros in apologiam sui conscripserunt, ubi ab æmulis et obtrectatoribus de aliquo probro vel insimulatos se, vel insimulari posse cognoscerent. Quorum ad exemplum, vestris cupientes obtemperare precibus, causas primum et occasiones quibus adversum nos regiæ indignationis acerbitas concitata fuerit, quæque nos in hanc peregrinationem et a ministerio injuncto cessationem compulerunt et adegerunt, narrare instituimus. Cui si provocandæ et exacerbandæ causas forte præstiterimus, et zelum ad bonum rei publicæ et justitiæ atque libertatis patriæ minus caute vel provide

et non satis secundum scientiam ostenderimus, ut proinde culpa nonnulla humano more nobis impingi possit quod ad hanc peregrinationis et absentiæ necessitatem pervenerimus, supplices de his erratis et aliis nostris quibuscumque a misericordissimo et clementissimo Patre veniam petimus et precamur; aliosque rogamus ad quorum forsan manus libellus iste legendus occurrere potuerit, ut ad eamdem a Deo et Domino nostro Jesu Christo veniam impetrandam nos piis suis precibus et orationibus juvare velint.

Quanquam enim nulla criminis conscientia stimulemur propter quod talem indignationis furorem jure meritoque succendere debuerimus, nobisque nihil conscii proinde simus, non tamen propterea apud districti examen judicis nos justificatos fore præsumimus, seu arroganter innocentes et inculpabiles in hoc fuisse vel esse jactare audemus. Quis enim gloriabitur se castum cor habere, aut quis potest dicere : mundus sum a peccato ? « Numquid homo Dei comparatione justificabitur, aut factore suo purior erit vir? » Et quemadmodum in libro eodem Job legimus : « Ecce qui serviunt ei, stabiles non sunt, et in angelis suis reperit pravitatem : quanto magis [hi] qui habitant domos luteas, qui terrenum habent fundamentum, comedentur velut a tinea! » Unde, licet idem sanctus vir excellenter in Scriptura commendetur quod fuerit simplex et rectus, timens Deum et recedens a malo, nobisque singulare exemplum justitiæ, fidei ac patientiæ proponatur, tamen, de sua minime præsumens justitia, dicit se vereri omnia opera sua. « Et si me, » inquit, « justificare voluero, os meum condemnabit me ; si innocentem ostendero, pravum me comprobabit ; et si simplex

fuero, hoc ipsum ignora[bi]t anima mea. Qui etiam si habuero » ait « quidpiam justum, non respondebo, sed judicem meum deprecabor. »

Hac igitur humilitatis instituti doctrina atque exemplo, apud Dominum, apud quem misericordia et copiosa redemptio, satius longe ducimus cum humili publicano misericordiam imprecari et dicere corde sincero : « Deus, propitius esto mihi, peccatori, » quam præsumptuose ac temere apud eum innocentiam asserere vel defendere velle. Quod esto ita sit, tamen quoad mortalium hominum judicium attinet, qui æquos et justos se rerum æstimatores atque arbitros exhibere voluerint, in nostram apologiam, eodem adjutore de cujus et in cujus sola gratia atque misericordia speramus et confidimus, talia subnectemus quæ nos contra malignorum seu obtrectatorum calumnias juste ac rationabiliter tueantur et defendant; ut cunctis qui hæc legere et animadvertere curaverint, liquidum fiat nos improborum calumniatorum dolis circumventos, et impiorum violentiis et injustissimis odiis persecutos fuisse et oppressos.

LIBER PRIMUS.

CAPITULUM PRIMUM.

Prima ratio unde credi potest regis istius primum inchoasse odium.

His igitur ita præfationis loco præmissis, susceptum aggrediemur opus, plures relaturi causas quarum e nonnullis verisimiliter arbitramur, ex aliis vero apertissime compertum habemus dictam regiam contra nos indignationem incanduisse.

Et primo quidem, cum anno Domini currente MCCCCXLIX, piæ et inclitæ recordationis Karolus septimus rex, hujus moderni Ludovici genitor, Normanniam, diu ab Anglicis vi occupatam et detentam, armis aggredi et recuperare decrevisset[1], contigit, Dei adspirante clementia ac misericordia, ut brevi temporis spatio idem optimus rex totam provinciam, pulsis hostibus, sub suam redigeret ditionem. Cui felici operi atque expeditioni cum etiam, pro ea quam ad patriam semper habuimus caritate, opera et consilio non parum pro nostra virili adjumenti contulissemus, ex hoc effectum est ut de parvitate nostra et exiguitate, per cunctas ferme Galliarum provincias, celebris non mediocriter diffunderetur fama atque opinio.

Erat tunc in suo Delfinatu, delfinus tunc Viennen-

1. Voy. l'Histoire de Charles VII, l. IV, ch. 12 et suiv.

sis, Ludovicus, rex modernus, qui a comitatu elongatus patris, in tota illa felici expeditione qua ab Anglorum dominatu exempta exstitit Normannia, minime adesse curavit. Is ergo cum in dicto agens Delfinatu, procurationem quam gerebat, libenter, si sibi affuisset facultas, longius latiusque propagasset, excogitavit quomodo aliquos sibi conciliaret animos in Normannia, potissime quorum opera atque auxilio ad regimen et administrationem provinciæ posset pervenire; existimans apud se, si nonnullos de primioribus patriæ sibi conciliare posset, facile eorum interventu obtenturum in conventu communi Statuum patriæ, quod semel quotannis celebrari solet, ut legatio pro eo ad regem, patrem suum, nomine totius provinciæ destinaretur, supplicationem factura regi quatenus, pro tuitione et defensione provinciæ contra impetus Anglorum, qui ei graviter tunc comminabantur, ipsum delfinum, ejus primogenitum, gubernatorem concedere vellet : eo enim futurum ut, metu ejus hostes deterriti, non facile provinciam, quamdiu in ipsa afforet, invadendi ausum assumerent.

Hoc itaque proposito et ad eum finem misit nuntios de domo sua in Normanniam cum epistolis ad multos de potioribus provinciæ, cum certis etiam instructionibus, modum exprimentibus quo se voti sui eorum suffragio compotem posse fieri existimabat. Inter cæteros vero misit ad nos quemdam nobilem virum, dominum de Condeto in diœcesi Baiocensi [1],

1. Cette indication ne suffit pas pour déterminer le personnage dont il s'agit. Il y avait deux Condé dans le diocèse de Bayeux, Condé-sur-Noireau et Condé-sur-Seule.

qui etiam missus erat ad dominum ducem Aleneonii[1] et quosdam alios dominos de ipsa provincia. Nos autem rogatos faciebat quatinus, ad dicti sui desiderii consequendum effectum, operas nostras et suffragium impertiri vellemus, extunc retinens nos de consilio suo sub magna et honorabili, quam pollicebatur nobis se daturum, pensione. Recepta autem sua epistola, uti par erat, cum omni reverentia et honore, visis etiam instructionibus quas ipse suus legatus scriptas deferebat, simul et auditis atque intellectis quæ verbotenus dicenda sibi et credita fuissent, gratias egimus de honore quem nobis facturum promittebat, si ad ejus servitia et obsequia venire et accedere, quemadmodum affectuose rogabat, duceremus; verum, cum prius ab optimo rege genitore suo præventi, ad ejusque acciti consilium, honesta nobis assignata pensione, fuissemus, excusationem dedimus quod nobis, relicto patris servitio, nisi ab eo jussi, ad suum minime transire possemus. Hoc enim nec justum, nec honestum nobis esse posset, sed et valde periculosum, cum satis intelligeremus ingenium ejus patri fore suspectum, nec de eo, quem ad novas res moliendas proclivem esse censebat et cognoscebat, satis confidere.

Postmodum vero, cum ab uno amico intellexissemus regem inquisitionem facere ad quos idem filii sui legatus in Normannia litteras detulisset, et cum quibus secretiora habuisset colloquia, quodque per nonnullos de primioribus provinciæ, apud quos idem nuntius fuerat, certior factus fuerat quia ad nos epi-

1. Voy. t. I, p. 323

stolas cum instructionibus, sicuti ad ipsos, detulerat : veriti propter eam rem regiæ majestatis indignationem incurrere, eidemque suspectos fieri (qui omnia machinamenta filii sui suspecta vehementer haberet, et potissimum ex eo quod idem filius, quos poterat de militibus ducibusque paternis muneribus aut promissis pelliciebat et ad se singulis prope diebus attrahebat), properanter epistolam quam receperamus cum instructionibus misimus ad regem, per litteras nos excusantes quod eam rem non citius sibi nuntiassemus, quod minime necessarium æstimaveramus, cum nihil molitionis contra majestatem suam continerent, responsum etiam quod nuntio dederamus insinuantes. Rex autem clementissimus excusationem quidem benigne suscepit; sed tota rei series et quid nos cæterique, ad quos scripserat, fecissemus, ipsi delfino statim innotuit. Habebat enim in domo paterna qui cuncta sibi, quæ nosse potuissent, nuntiarent.

Ex illo ergo, ut conjicere possumus, licet certum omnino non habeamus, odii fomes adversum nos exoriri verisimiliter potuit, quasi se a nobis spretum cum his quæ se præstiturum honoraria amplissima promittebat, contemptumque æstimare potuerit. Quod profecto facere non debuit, si pietate instructum animum ad suum genitorem optimum tenuisset. Sed quia, mortuo patre, omnes qui eidem patri cariores familiarioresque exstiterant, magno odio se habuisse indicavit eosque diversis ac variis persecutionibus affecit, non improbabiliter, ob hujusmodi quam retexuimus causam, infensum eum nobis redditum et in nos concepisse odium præsumere possumus.

Sed hoc quidem exiguum est et parvum, eorum

comparatione quæ inferius dicenda erunt, ex quibus, non per conjecturam, sed certis atque indubitatis testimoniis, nulla culpa nostra, sed pro zelo dumtaxat et amore justitiæ atque rei publicæ, ejus incurrisse odium compertum habuimus et habemus.

CAPITULUM II.

Secunda ratio unde regis odium incanduit.

Et ex his quidem unum referemus unde, cum omnipotenti Deo obsequi ejusque præceptis ac beneplacitis obtemperare studeremus, nec regiam propterea offensionem ullo modo contrahere debere speraremus, invisos et quodammodo suspectos sibi, quamvis satis irrationabiliter nos factos fuisse comperimus.

Cum enim urbem Remorum ex civitate nostra, ad interessendum novi regis sacræ unctioni, petiissemus[1], magno profecto desiderio ferebamur et regem novum agnoscere et videre, qui fama tantummodo perante nobis notus exstiterat, et tentare si quid apud suam majestatem, tam pro totius regni quam nostræ miserandæ provinciæ publica utilitate vel impetrare, vel suggerere aut suadere possemus. Nam cum noviter tanto cum omnium assensu ac favore, quodammodo ex profugo et exsule, esset evectus in regnum, fuissetque per annos plures in illustri domo ac terris florentissimis felicis recordationis Philippi, ducis Burgundionum, quadam velut in schola et disciplina moderandæ rei publicæ omniumque heroicarum virtutum

1. Août 1461.

alitus et confotus, sperandum de eo cuivis facile videbatur quod, visa totius pæne regni sui lamentabili pauperie ac desolatione, mente recogitans gloriam, divitias, opulentiam atque honestatem quæ in oppidis illis insignibus Flandriarum et aliarum terrarum, quæ sub illustris Burgundiæ domus imperio visuntur et sub eodem imperio mirum in modum coaluerunt atque excreverunt, si qua in eo virtutis æmulatio, si quis patriæ amor, si qua cupido laudis et gloriæ, si qua compassionis et miserationis viscera, si qua postremo Dei reverentia timorque exstitissent, quod generosus piusque et benignus viri animus incitari atque inflammari debuisset, ut artificium illud moderandæ rei publicæ in regnum suum, ex his quæ viderat et experimento probaverat, transferre atque invehere voluisse deberet, totisque conatibus atque studiis eniti ut ipsum regnum, olim quidem florentissimum omniumque opum affluentia et populorum frequentia refertissimum, ad priscas et ad antiquas suas dignitates, libertates atque opulentiam et decentem justitiæ cultum, quibus, proh dolor! ferme penitus orbatum est et destitutum, revocaret et instauraret.

Tali igitur erecti atque freti spe, ad quam et ipse tunc communi suo sermone regnicolarum animos promovebat, cum crastino die, postquam Remis sacri olei delibutus fuerat unctione, ad ipsum consalutandum ad monasterium Sancti-Theodorici extra urbem, quo se hospitandi gratia contulerat, accessissemus, facta cum omni humilitate atque reverentia salutatione, de duobus majestati suæ devotas preces fecimus[1], et hoc

1. Comparer le chap. III, l. I, de l'Histoire du règne de Louis XI, t. II, p. 10.

quidem succincto brevique sermone, nam multis ad christum Domini visendum et pariter consalutandum ex variis undique regionibus confluentibus, difficilis et rara audientia plurimis præstabatur.

Primum erat ut, calamitati populorum totius regni sui compatiens, qui, ob hoc quod tam diuturnis temporibus occasione bellorum militiam simul et immania tributa tolerarant et adhuc tum tolerabant, in lamentabilem paucitatem et extremam pæne pauperiem, anteriorum comparatione temporum, redacti erant, eos hujusce gravissimis oneribus relevare vellet.

Secundum, ut justitiæ cultum et observantiam atque ordinem, tam in supremis quam in aliis quibuscumque curiis et tribunalibus regni sui, in quibus ferme omnibus dilapsi et exstincti erant, in meliorem statum et formam reformare atque redintegrare studeret.

Quibus duobus sic perstricto sermone sibi expositis, gratias magnas se nobis habere illico respondit. Aiebat nempe et affirmabat se de his rebus per nos commonitum, quas præ cunctis rebus temporalibus amplius perficere cuperet et affectaret, nullamque rem sibi posse gratius afferri, nec quæ menti suæ atque auribus jucundior atque suavior insonare posset, quam ubi de duabus hujuscemodi rebus patrandis et perficiendis adhortaretur atque commoneretur, videlicet de relevando populum regni sui totumque ipsum regnum ab illis miserabilibus ærumnis et oppressionibus militiæ et tributorum, cæterorumque gravaminum et incommodorum quæ inde oboriri solent, et in antiquas gloriam, libertates atque opulentiam ipsum restituendo atque instaurando, ac de debito ordine legum et justitiæ instaurando atque reformando. Refe-

rebat præterea se, postquam regni et terrarum suarum limites fuisset ingressus, illico, nemine etiam sibi indicante, patentem manifestamque differentiam notavisse terrarum regni, quas ingrediebatur, et aliarum sub ditione ducis Burgundiæ, e quibus exibat, consistentium. Nam agros, ubi pedem in regno posuerat, ubique ferme squalentes, incultos, rubis et sentibus atque dumetis oppletos invenerat, raris et exiguis colonis inhabitatos, ipsos etiam agrorum cultores nudos pæne aut tegumentis vilibus atque laceratis vultus gerere exsangues et macilentos, qui miserandæ eorum inopiæ et paupertati unicuique eosdem intuenti notorie attestarentur; villarum vero atque ædium tam rusticarum quam urbanarum ubique inveniri ingentes ruinas, materias dirutas et majore ex parte sine habitatore; quæ vero incolantur, tam misere instructas, tam vili et rara suppellectile ornatas, ut nihil aliud facies agrorum, hominum atque villarum quam extremam pauperiem, dejectionem atque servitutem prætendere videantur; e diverso vero, in terris ditionis Burgundiæ, unde ipse veniebat, omnia florere, omnia velut splendere atque eminere liceat cuilibet intueri: civitates atque oppida frequentissima et prope continua, populorum multitudine, ædificiorum magnificentia et variarum opum atque omni genere pretiosæ suppellectilis refertissima; in agris vero et in villis nihil desertum, nihil inutile aut squalens inveniri, sed omnia illic culta, omnia sata vel ad animalium pascua utiliter destinata videri et haberi; nullam illic intueri ruinam, nullam maceriem vacuam aut dirutam, sed omnia colonis aut habitatoribus esse repleta; populos vero tam in oppidis quam in agris, tam culte,

tam decenter amictos, tam claros et hilares vultus atque lætos prætendere, ut, procul dubio, utrorumque populorum tam aperta et conspecta diversitas, non aliud quam differentiam conditionis liberorum a pressis dira servitute ostentare videatur.

Hanc utriusque terræ et populi differentem conditionem statumque compertos et spectatos se habere dicebat, et alia plura in eamdem sententiam, extollendo valde quæ in alienis vidisset; super his vero calamitatibus quas in regno reperiret et terris quarum genitor suus moderationem atque administrationem gessisset, ut videri poterat, commiserans atque ingemiscens, se vehementer compati pauperibus regnicolis et de eorum pauperie, ærumnis et variis calamitatibus visceroso et toto animo condolere aiebat, deque nihil tam affectare, quam ut de tanto eos miseriarum cumulo posset relevare et omnia in debitum atque decentem statum, in quo olim regnum feliciter priscis illis florebat temporibus, instaurare. Atque utinam effectu et opere ita eam piam et sanctam affectionem exhibuisset, quemadmodum copiosa satis oratione et verbis optimis habere ostentabat!

CAPITULUM III.

Quomodo consilium a nobis dari expetiit, quomodo tam piam intentionem suam ad effectum perducere posset.

Quibus etiam non contentus, cum, uti diximus, nostræ parvitati pro nostra hujuscemodi commonitione gratias maximas se habere dixisset, eamdem etiam iterum atque iterum rogandam atque imprecan-

dam duxit, quatinus morose cogitare vellemus ad præbendum sibi consilium, quibusnam mediis atque viis ad illud suum pium desiderium, juxta quod eum adhortabamur, adimplendum et perficiendum opportunius atque melius posset pervenire. Quibus suis illecti exhilaratique sermonibus optimis, gratias Deo agebamus toto corde quod ei tam sanctum piumque propositum inspirasset, unde toti regno et omnibus ejusdem accolis tantæ et tam desiderabiles utilitates tam publice quam privatim proventuræ essent : orantes Deum cum omni devotione, ut tam laudabile propositum in eo conservare et ad felicem et optatum effectum perducere sua miseratione sibi concedere dignaretur. Et licet prima facie, ad tantæ rei molem subeundam minus idoneos et sufficientes esse nos humiliter excusando, plurimos vero subditos viros sapientes et prudentes habere se in regno diceremus, qui super his rebus, si exquirere ab eis dignaretur, saluberrima consilia et fidelissima facile dare possent, nobis tamen, imprecando licet, injunxit ut munus hujuscemodi dandi sibi consilii subiremus. Quod esto minus idonee nec satis digne, pro rei magnitudine, nos posse facere profiteremur, tamen quia tantæ majestatis atque dignitatis viri preces merito pro jussione accipere debebamus, pro obedientiæ debito, simul etiam ex ferventi caritatis zelo et viscerosa compassione, quam donante Dei misericordia ad miseros illos et calamitosos populos regni semper habuimus, libenter ad consilium super prædictis majestati suæ fideliter præstandum operam dedimus ; nec laborem ullum, unde tantus sperari posset proventurus esse fructus, quantum ex verbis et sermonibus suis, quod

efficere vellet atque optaret, ab eis qui audiissent poterat conjectari, existimavimus recusandum.

Vale itaque sibi facto pro ea vice, cum ex Remorum urbe nos ad Parisiensem contulissemus (ubi, gratia vestri, tunc nos duxistis visitandos), et illic suum ad eamdem suam Parisiensem regiam ingressum per plures dies opperiremur, cum diu satis super ipsa materia cogitassemus, et de ea cum aliquibus viris prudentibus communicassemus, tandem calamum ad mandandum litteris mentis nostræ conceptum cartæ admovimus. Parum enim et absque fructu consilium fore reputabamus, quod, verbis in aere ad momentum sonantibus præstitum, pro ingentium tunc multitudine rerum agendarum quæ sese pæne innumeræ sibi offerebant, elabi facile a memoria ejus verisimiliter potuisset. Simul etiam satis compertum habebamus tam prolixæ orationis audientiam, quantum pro sui magnitudine res ipsa poposcisset, difficillime tunc obtinere potuisse. Libellum igitur ad modum oratiunculæ ad eum latino sermone edidimus, cujus etiam sententiam atque summam gallico vulgari breviter perstrinximus.

In quo libello cum ad medendum, veluti alicujus graviter ægrotantis, tam depressi, pauperis et abjecti populi totius regni Francorum languoribus, tantorum malorum causas, unde tanta ipsis populis miseria atque inopia provenissent perseverarentque in dies perscrutaremur (nam quod regnum et accolæ ejus tantis subjacerent malis et calamitatibus, quæ vix ulla elocutione adæquari possent, ut ei approbaretur minime laborandum erat, sed supervacuum penitus exstitisset, cum ipsius testimonio res ita sibi conspicua et com-

perta habebatur, quod vix ab alio melius, quam ab ipso audivimus, enarrari potuisset), ad hoc ex nostra percunctatione facile devenimus, quod ex guerris tam civilibus quam hostilibus, quibus per annos plurimos tota regio quassata et attrita fuit, regnum ad illam miserandam vastationem et inanitionem, et qui relicti erant populi, ad tantam pauperiem devoluti erant. Nam ut hostium invasionibus resisteretur, de eorumque manibus, quas armis conquisierant, terræ recuperarentur, necessarium fuerat populos regni hæc duo gravissima simul onera, tributum scilicet et militiam tolerare; quæ gravissima ad tolerandum aliquando fuisse populo Romano Sallustius, nobilis historiographus, scribit. Et quia tum hostili vastatione, tum etiam militiæ regni mirabili dissolutione et indisciplinatione plurimæ regni nobiles provinciæ incultæ jacebant, eratque populus ubique mirabiliter imminutus, magna vero militia, propter ingentes hostium vires, opus ad resistendum exstiterat, necesse quodam modo fuerat ad faciendum stipendia militibus, ut ipsi ad debitos ordinem et disciplinam ex tanta dissolutione reduci possent, relictos raros et exiguos populos magnis collationum et tributorum ponderibus onerari. Et non modo pro hujuscemodi militiæ stipendiis hujusmodi onera tributorum imponi tunc necessarium fuerat, verum etiam pro ingenti et regno gravissima pensionum multitudine, variis tum principibus et dominis terrarum, ut in fide certius retinerentur neve ad hostes deficerent, tum capitaneis ac magistris militum, tum etiam multis aliis ob varias multiformesque causas constitutarum, populus regni ingentium tributorum atque vectigalium molestias tolerabat. Pro quibus,

una cum insolentiarum militiæ variarumque concussionum atque rapinarum longa et pæne assidua tolerantia, populus totius regni ad talem paucitatem tantamque ac tam miserabilem inopiam atque pauperiem erat redactus.

Huic autem morbo languorique molestissimo si competens medela, si remedium, si curatio adhiberi deberet, ut periti solent medici in curationibus ægritudinum corporalium, necessarium videbatur causas et radices, ex quibus tanta tamque ad tolerandum dura atque aspera pullularant màla, vel exscindere, vel magna ex parte minuere; nam manentibus causis ex quibus et propter quas talia orirentur atque effingerentur mala, non foret possibile quin pestes, quæ ex hujusmodi proficiscuntur causis, pariter etiam permanerent : quemadmodum in febricitante, manentibus in corpore corruptis humoribus quorum superabundantia et corruptio generavit morbum, curatio salubris minime effici potest; sed necesse est ut vel ope medicinæ, vel vigore et valentia naturæ, contra morbum obluctantis, hujusmodi humores peccantes quolibet modo vacuentur et purgentur, si ægrotus ad plenam incolumitatem debuerit restitui.

Causa autem prima et principalis unde omnia hujuscemodi, quæ retulimus, mala, et quæ nec sufficienter cogitare valemus, regno atque accolis ejus provenerunt (ut aiebamus), guerræ scilicet tam externæ quam internæ, seu civiles vel domesticæ, divina miseratione cessarant et quieverant, regnum, uno solo oppidulo excepto[1], receptum ab hostibus et in se reu-

1. C'est-à-dire Calais.

nitum atque redintegratum, ejectis prorsus Anglicis tam ex Normannia quam Aquitania, quantum a trecentis ferme annis exstitisset, in regno nullam jam manere inobedientiam aut rebellionis seu discessionis suspicionem. Nam quæ, vivente atque in humanis agente et imperante ejus genitore, adhuc foveri et minari videbantur, et quidquid latentis odii atque acerbitatis, diffidentiæ atque suspicionis, inimicitiæ, indignationis, æmulationis seu invidentiæ inter regiam domum et illustrem Burgundionum principatum superesse adhuc videbatur (propter quam evincendam necessitas quædam obtendebatur tantam militiam ad stipendia ordinaria retineri, et tot magnatibus inferiorumque graduum hominibus pensiones continuari, ob quas dependendas populum regni tam grandibus tributorum atque vectigalium oneribus consequens erat durare fatigatum et oppressum), jam omnia emortua, et non modo sopita, sed prorsus exstincta esse ostendebamus et absque ulla hæsitatione putabamus. Quis enim tunc non jure meritoque credidisset ipsum Ludovicum summa quadam, perpetua atque inexstinguibili caritate et benevolentia ad illustrem Burgundionum principum domum devinctum fore et agglutinatum, a quibus tot humanitatis, tot benevolentiæ atque beneficentiæ pignora susceperat, cum tanto exsul quodammodo et profugus ab ipsis favore exceptus, tanta indulgentia ipse et ejus conjunx cum tota familia alitus et confotus, tanta cum reverentia atque observantia conservatus atque honoratus? Non enim facile quis tunc existimare potuisset tot officiorum atque beneficiorum in quemquam exhibitorum posse ullo unquam tempore aliquem oblivisci. Nam et quod

(ultra ea quæ retulimus) gravissimi ponderis censeri debet, cum eum talibus indulgentia et favoribus fuisse ab illustri Burgundionum duce exceptum genitori ejus regi maxime et pæne implacabiliter displiceret et ejus magnanimum animum vehementer inureret, atque ad odium et vindictam adversus eumdem ducem accenderet, non tamen adhuc ipsum idem dux Burgundiæ, licet non absque totius sui status discrimine, apud se in omni cum honore et observantia habere destitit. Et postremo, genitore etiam ejus rege vita functo, cum plures ex magnatibus et proceribus regni alium ad diadema regium surrogari et substitui, quam ipsum, Karolum videlicet germanum libentius vidissent, formidine atque metu potentiæ et virium eorumdem illustrium principum Burgundionum repressi, omnes conticuerunt, et pacifico et quieto animo eidem, tanquam suo regi, parere atque obedire curarunt[1].

CAPITULUM IV.

De eadem adhuc materia.

Hanc itaque tantam totius regni pacationem, sublato illo medio pariete veteris inimicitiæ inter regiam domum et illustris Burgundionum ducis, qui unitati et concordiæ totius illustrissimæ Francorum domus solus paulo ante obsistere videbatur, ante oculos novi tunc regis adducentes, sibi libello antedicto suadere nitebamur, minime tum opus fore quod tantam ad stipendia ordinaria militiam retineret; minime etiam

1. Cf. Histoire du règne de Louis XI, l. I, c. I.

opus quod tot et tam grandibus regnum suum pensionibus prægravaret, pro quibus exsolvendis tot tantisque pressum vectigalibus et collectis, quæ simul cum militia per tot annos regnum ipsum et ejusdem accolæ tolerarant, ad extremam pæne pauperiem et inanitionem devenerant. Aliter enim possibile non facile cuiquam sanum sapienti videri poterat, quomodo regnum atque accolæ ejus in priscam opulentiam, libertatem et gloriam instaurari possent, causis hujusmodi malorum simul percurrentibus, ex quorum pressura et attritione ad tam miserabilem calamitatem fuisset devolutum. Hujusmodi vero causis vel ex parte sublatis, seu rationabiliter temperatis, observato debito justitiæ cultu, non dubium fore dicebamus quin, infra brevem ætatem, regio tota, quæ et ubertate glebæ et aeris atque cœli salubritate insignis est, in magnam populorum, opum et omnis generis divitiarum atque bonorum abundantiam coalesceret.

Nec tamen, quemadmodum aiebamus, adeo temerarii videri volebamus ut militiæ modum seu numerum, ad stipendia pro tutela atque defensione regni retinendæ, nostro sensu diffiniendum duceremus. Id enim regem, habito super hac re maturo cum suis proceribus et viris sapientibus consilio, debere facere atque moderari dicebamus, minimeque tunc regno, ita pacato et integrato ut ab omnibus ferme esse debere æstimabatur, tantum militiæ numerum, tot pensionum sumptus continuandos esse, quanti antea in regno, sævientibus maximis guerrarum turbinibus, unquam exstitissent.

Hæc in libello antedicto regem ut faceret hortabamur; hoc, uti credimus, fidelissime consulebamus.

Nec, quod ita egerimus, pœnitudinem de hoc gerere possumus, quæ de malis, non bonis est operibus assumenda. Testem enim invocamus Deum, quod hoc non temporalis lucri aut terrenæ alicujus affectionis gratia, sed sincera caritate propter proximi in Deum amorem et dilectionem agebamus, etiam, uti diximus, ab ipso rege requisiti et rogati. Et multa quidem alia in eodem libello contenta erant atque inserta ad finem persuadendi ad regni et populorum ejusdem sublevationem et justitiæ multum dilapsæ et laceratæ reformationem, ut ad ea efficienda et complenda procliviorem regis animum redderemus. Verum quo animo et qua mente tam salubres et sanctas commonitiones receperit, facto postea palam fecit, licet tunc pro magna gratia eas suscipere ac plurimum approbare et confirmare verbis ostenderet, ita ut, non modo sententiam, sed ipsius pæne nostræ cohortationis atque libelli verba tunc memoriter verba tenere videretur, quemadmodum a quodam viro venerabili et docto accepimus, redeunte tunc de curia regis, ad quam pro eisdem causis a provincialibus fuerat destinatus[1]. Petiit quippe a nobis et magna precum rogavit instantia ut de illo libello, de quo in eadem curia mentionem fieri audiverat, copiam sibi facere dignaremur. Quem cum perlectum a quodam nostro notario audiisset, affirmavit cum sacramento se pæne totam ejus substantiam et eisdem ferme verbis a rege audivisse.

Verum, ut diximus, quam altas in ejus animo hu-

1. Peut-être l'auteur veut-il parler ici de l'évêque d'Auxerre, qu'il témoigne, dans l'Histoire du règne de Louis XI, être venu demander une exemption d'impôts pour un village incendié de son diocèse. Voy. t. II, p. 30.

jusmodi saluberrima et pia cohortatio radices misisset, brevi decursu temporis omnibus factis longe aliter quam verbis innotuit. Et nobis quidem, qui tanta sinceritate et parendi atque consulendi affectione sibi imprecanti consilium hujuscemodi dederamus, hanc vicem, aliquibus jam post decursis annis, rependit, cum principes ac proceres regni pro reformatione regni et periclitantis rei publicæ ejusdem statu in melius instaurando conjuratos et adunatos vidisset, quod et palam ex stomacho evomuit, quod non bene neque fideliter sibi consilium olim dederamus quod numerum militiæ suæ moderari et diminuere deberet. Hujus enim rei gratia extunc, cum se ad civilia bella convertisset quibus regnum totum vehementer, proh dolor! conquassatum est et attritum, semper adversum nos indignationem habuit et servavit : quasi jam extunc, cum hujusmodi consilium sibi exposcenti dedimus (quod fuit cum primum regiam suam Parisiensem urbem introivit, veniens ex Remis ubi sacræ unctionis munus receperat), cogitare possemus vel quod sibi inferri, vel a se contra sanguinis sui principes promoveri et suscitari deberent bella civilia, qui ei omnes tunc tanta benivolentia et caritate conjuncti et tanta parendi et obsequendi promptitudine connexi esse ab omnibus putabantur! Sed certe neque novum neque recens est quod tragicus cecinit :

Oderunt sæpe reges dicta quæ dici jubent;

illud etiam quod insignis historiographus Crispus in conjuratione Lucii Catilinæ eleganter ait. « Nam regibus, » inquit, « boni quam mali suspectiores sunt semper, semperque his aliena virtus formidolosa est. »

Quod profecto non dicimus quod nos bonos esse vel virtutis aliquid in nobis exsistere arroganter asserere intendamus. Absit hoc a nobis et ab humilitate christiana, cum etiam cuidam Salvatorem nostrum interroganti et bonum asserenti, ab eodem Salvatore responsum noverimus : « Quid me interrogas de bono? Unus est bonus Deus. » Sed qualemcumque de nobis habuerit, seu de virtute, seu de quantulacumque scientia vel intelligentia æstimationem vel opinionem, referente viro optimo et fidelissimo, dignæ memoriæ domino Johanne Infantis[1], legum doctore egregio (qui fuit cancellarius in terris ducis Alenconii, et tum erat magister etiam requestarum regalis aulæ), agnovimus quod talia quæ diximus verba de nobis ex ore regis audivisset. Ex quo certe ejus animus ad nos indignationem semper nobis visus est tenuisse ac servasse; nosque, tanquam suis minime affectionibus assentantem, invisum atque suspectum habuisse. Quam indignationem si pro tali incurrimus causa, et persecutionem sustinemus, ingentes inde gratias divinæ debemus pietati.

CAPITULUM V.

Aliam regiæ indignationis continens causam ex deditione nostræ civitatis.

Sed cum eadem ad persecutionis acerbitatem nondum[2] processiset, ex his certe quæ subsecuta sunt, cum germano suo piæ recordationis ducatum Nor-

1. Jean Lenfant, qui, avant de remplir les fonctions dont va parler l'auteur, avait été président du conseil d'administration institué à Rouen par les Anglais.

2. *Nedum* dans le ms.

manniæ in sortem hæreditariam tradidisset[1], et plurimum adaucta est et vehementius incanduit. Cum enim Rothomagum, totius provinciæ metropolim, et plurima munitissima patriæ oppida, et quæ in ora maritima et quæ intra terras consistunt, veluti Dieppam, Hareflutum atque Honneflutum idem regis germanus jam nactus esset atque possideret, et Britonum exercitus, ad recipiendas cæteras civitates et oppida transmissus, universam provinciam perlustraret, cum ab eis civitas mea vallata foret, in qua pro rege nulla tunc erant militum præsidia a quibus contra vim obsidentium defendi valuisset, essetque jam ubique diffamatum et notorium quod rex ducatum ipsum eidem suo fratri unico reliquisset, cum plurimorum militum et nobilium patriæ, qui illic aderant et ad civitatem ipsam et ad me de pluribus locis confugerant, consilio et assensu ejusdem civitatis deditionem noviter advenienti nobis duci faciendam duximus. Certum enim nobis effectum erat vel penitus indubitatum tenebatur verissimumque erat regem, ut diximus, ducatum jam fratri suo tradidisse. Nam et capitaneus nostræ civitatis hoc nobis scripserat, qui, ad quatuor aut quinque milliaria prope transitum faciens, Falesiam de Parisius properabat. Idque etiam unus generosus miles, dominus Guillelmus de *Trousseauville*[2], similiter de Parisius veniens, asserebat, affirmans cum sacra-

1. Octobre 1465.

2. Guillaume de Trousseauville, seigneur de Garguesalles. D'après deux cédules de lui, qui sont au Cabinet des titres de la Bibl. imp., il commandait en 1468 et 1469 les gens de trait de l'arrière-ban conjointement avec un détachement de vingt lances.

mento regem, cum ab eo acciperet licentiam [abeundi], Parisius sibi hæc verba dixisse : « Ite vos ad domos vestras in Normanniam; recipite fratrem nostrum in ducem et ei, tanquam principi atque duci, fideliter servire et parere studete. »

Facta vero ipsius civitatis deditione, nullis illic militaribus copiis receptis, exercitus ad terras inferioris Normanniæ declinavit; et, quod infitiari non volumus, exemplo atque imitatione nostri, plures aliæ civitates, oppida et castella provinciæ etiam ad parendum novo duci spontanee sese dederunt. Nam et mandata regia statim per totam provinciam cucurrerunt, et voce præconia ubique solemniter publicata atque intimata fuerunt, quibus rex insinuabat ex pacto fœdere dicto suo germano pro successionis paternæ hæreditaria portione ducatum Normanniæ dedisse et assignasse, mandans omnibus civitatum, oppidorum atque arcium custodibus seu capitaneis quatenus easdem sibi vel a se commissis liberas absque ulla remoratione cederent et contraderent; omnibus etiam ecclesiarum prælatis, comitibus, baronibus, nobilibus et quibuscumque patriæ accolis, cujuscumque status, dignitatis aut conditionis exsisterent, quatenus omnes et singuli eidem suo germano, tanquam suo principi ac duci legitimo, parerent, atque juramenta fidelitatis et hommagii eidem facere et præstare curarent, ipsos omnes et singulos ab hujuscemodi juramentis, quæ sibi perante fecerant, penitus absolvendo. Et hujusmodi quidem mandatis libentes atque spontanei omnes ferme provinciales ac gratulabundi obsequebantur, demptis paucis nonnullarum arcium custodibus et aliquibus administrationes officiorum in pro-

vincia a rege perante assecutis, qui, veriti ne suis destituti officiis manerent, et aliis a novo duce eadem committerentur, obedientiam exhibere et mandatis, de quibus diximus, parere detrectarunt : ut custos arcis et oppidi Falesiæ, et custos Cæsaris-Burgi, firmissimorum oppidorum. Quorum parendi detrectatio atque reluctatio profecto, quantum aliorum qui suis paruerunt edictis et mandatis in sui germani affectus transeundi promptitudo ingrata exstitit et exosa, non minus jucunda et sibi accepta fuit. Unde, non multis post decursis diebus, eisdem arcium custodibus et aliis quos nondum germano suo conciliatos atque obedientes agnovit, et mandata et epistolas misit, quibus, multa eis pollicitus, districtius injungebat atque vetabat ne eidem germano suo ullatenus, sed sibi soli parerent, atque arces hujusmodi servarent et retinerent.

CAPITULUM VI.

Aliam indignationis causam continens.

Cum vero venissemus Rothomagum, capitalem totius provinciæ urbem, ad ingressum novi ducis honorandum (ad quam etiam de singulis provinciæ partibus prælati, comites et ferme omnes, qui honestiore aliquo erant gradu aut loco, propter ejusdem novi ducis adventum occurrerant), et venissent ad ducem novum regis litteræ qualiter ad eum, legationis causa, ducem Borbonii cum suo cancellario nonnullisque aliis de suo consilio[1] destinabat pro

1. « Le roy envoya Mgr. le duc de Bourbon, et en sa compai-

certis differentiis componendis [1], idque etiam idem dux Borbonii suis litteris sibi intimandum curasset, rogans ut sibi locum eligere vellet ad quem ad ejus foret præsentiam accessurus, factum est ut per illustrem Normanniæ ducem, oppidum, cui nomen Locus-Veris, pro conventu hujuscemodi celebrando esset delectum, diesque inter eos condictus et acceptatus, ad quem in eo loco ultro citroque haberent convenire.

Cum autem ab eodem duce illustri rogati et requisiti fuissemus suis interesse consiliis et cum eo ad eumdem locum statuto die proficisci, nostras libenter ad sibi obsequendum operas impendimus, scientes quod ita fieri rex per publica sua mandata imperarat. Ad dictum itaque locum omnia ex bona

gnie Mgrs. les chancellier (Guillaume Jouvenel des Ursins), grant-maistre d'ostel (Charles de Melun), le bastard de Bourbon et messire Guillaume Cousinot, en intencion qu'ils assemblassent avec mondit seigneur Charles pour besoigner, traictier et appoinctier ès dictes matières. » Instructions des ambassadeurs envoyés par le roi au comte de Charolais en janvier 1466. Collection des documents inédits, *Mélanges*, t. II, p. 430.

1. Derniers jours de décembre 1465. Le roi, écrivant de cela un mois plus tard au comte de Charolais, prétendait qu'il s'était agi dans cette ambassade de constituer un nouvel apanage à son frère, parce que celui-ci lui avait envoyé dire à Orléans par son maître d'hôtel « que c'estoit trop grant charge pour luy du pays de Normandie, et que, si c'estoit son plaisir de lui bailler aultre appanaige bon et convenable, il se départiroit voulentiers de la duchié de Normandie. » Mais le prince faisait dire dans le même temps au comte de Charolais que cette prétendue renonciation, dont le roi avait fait répandre le bruit partout, ne reposait que sur des propos perfidement dénaturés pour brouiller les affaires. Documents inédits, l. c., et les preuves de D. Morice à l'*Histoire de Bretagne*, t. III, p. 126.

fide agi et non insidiose vel dolose existimantes (quemadmodum et autumabat, et confidebat idem illustrissimus dux Normaniæ), cum eo accessimus. Ubi, cum statuto die illic nec dux Borbonii, nec ex suis collegis aliquis comparerent, nec etiam altera die, quos tamen jam per plures dies ante fuisse Drocis sciebamus (quod est oppidum a Loco-Veris ultra iter diei unius non remotum), cœpimus vehementer de insidiis et dolosis commentis suspicari et ancipites esse.

Rex tum Carnoti erat cum magnis copiis, quas etiam ex variis locis undecumque poterat, in dies contrahebat et augebat. Cum itaque, opperiendo et præstolando dictæ legationis regiæ adventum, in eodem loco tres dies detrivissemus, cœpimus de ea qua detenti fueramus suspicione atque ancipitio, patefacta et in lucem prodita veritate, certiores reddi. Nam ad nos illo ex Ebroicis civitate, quinque non amplius leucis remota atque distante, adventarunt certi nobiles nostræ diœcesis, nobis familiares atque notissimi, qui nobis retulerunt qualiter hesterna die, cum ad eam civitatem accessisset dux Borbonii, quasi transitum per eam (erat enim iter rectum ad Locum-Veris), uti condictum fuerat, facturus, et, ex speciali mandato facto capitaneo civitatis[1] et loci civibus per ducem Normanniæ, totus clerus et populus civitatis processionaliter cum crucibus, sacris reliquiis et vexillis in obviam eidem duci Borbonii exivissent, non minus eidem gestientes reverentiam atque honores exhibere quam suo duci deferre potuissent (ita enim ut hæc facerent, ut diximus, acceperant in man-

1. C'était Jean de Lorraine, comte de Harcourt, qui commandait alors à Évreux.

datis), illico idem dux civitatem ingressus, magno numero regiorum militum stipatus, eam nomine regis occupavit atque intercepit[1], et, ejectis præsidiis quæ ex parte ducis Normanniæ illic locata fuerant, simul etiam et cæteris ejusdem officiariis, capitaneum et ballivum cæterosque officiarios ad civitatis et patriæ regimen novos regis nomine instituit, magnis etiam ex regiis militibus illic copiis introductis. Et ita palam factum fuit qualem animum ad præfatum germanum suum, ducem Normanniæ, rex gereret, quem talibus circumveniebat dolis.

Hujusce itaque doli ac proditionis commentum adversus illustrissimum ducem Normanniæ turpissime ac scelerate exsecutus est ac patravit idem Borbonii dux sub fraudulenta simulatione quod, tanquam legatus pacis, a rege ad eumdem transmissus foret; qui, sibi paucis ante diebus arctissimo fœdere devinctus, ipsius nomine urbem Rothomagum pluraque patriæ oppida atque arces in deditionem receperat. Quod autem actum fuit in Ebroicensium civitate, non secus actitatum est et in Vernone oppido, ab eadem civitate et Loco-Veris non amplius quinque leucis distante. Sunt enim tria hujuscemodi velut in triangulo æquilatero prope invicem sita. Nam ex Ebroicis illo dux idem Borbonii trajiciens, ipsum oppidum Vernonem similiter intercepit, similique vaframento duci Normanniæ abstulit.

Sed et, ut certo cognovimus, rex ad plures villas circumquaque dictum oppidum Loci-Veris in quo erat frater suus, opperiens, uti diximus, adventum lega-

1. Comparer le récit du même fait déjà rapporté dans l'Histoire du règne de Louis XI, t. II, p. 153, et les versions contradictoires rapportées en note.

tionis quam se ad eum destinaturum sibi per nuntios et epistolas intimarat, partem copiarum suarum clanculo miserat, veluti ad oppidum Conchis, Passeyum[1] et nonnullas circumstantes villas, procul dubio ea intentione ut eumdem suum germanum in oppido illo, in quo adstabat, undique circumseptum repente aggrederetur et obsidione vallaret. Quod sane impletum fuisset, nisi idem dux Normanniæ per nos et venerabilem decanum Rothomagensem[2], qui etiam illic erat, de tantis insidiis et dolis atque periculis certior factus, mature ad castrum Pontis-Archæ vestigia retorsisset. Erant enim juxta eum nonnulli, de quibus cæteris amplius confidere videbatur, qui hujusmodi insidiarum et fraudum ab eo notionem atque fidem totis viribus avertere conabantur, quos verisimile est etiam hujusmodi insidiarum atque medicamentorum conscios et participes exstitisse[3].

Unde cum instantia nostra et præfati domini decani,

1. Conches et Pacy-sur-Eure.

2. Nicolas Dubosc, cité dans l'Histoire de Louis XI, t. II, p. 36.

3. Thomas Basin nomme dans l'Histoire de Louis XI les seigneurs du Beuil et de Chaumont; et j'ai exprimé dans une note combien cette accusation me paraissait peu probable, à cause des rigueurs dont les deux mêmes personnages furent l'objet de la part du roi, après qu'il eut recouvré la Normandie (t. II, p. 155). Cependant j'ai trouvé depuis la preuve que, dans le commencement du mois de janvier 1466, M. de Chaumont (Pierre d'Amboise) intriguait effectivement dans le sens du roi par quelqu'un de sa maison qu'il avait envoyé à Orléans. Que signifient des faits si contradictoires? M. de Chaumont et Jean de Beuil n'auraient-ils été exceptés de l'amnistie générale que pour n'avoir pas tenu des engagements secrets qu'ils avaient pris avec Louis XI, ou bien cette exception fut-elle une satisfaction donnée à la vindicte du duc de Bretagne, que ces seigneurs avaient supplanté dans la confiance du duc de Normandie? Quoi qu'il en soit, l'un des premiers

quibus ad plenum rerum quæ gerebantur et plagarum quæ a venatoribus tendebantur præfato principi atque suis, plurium fide dignorum relatione, veritas agnita erat, coactum fuisset ejusdem principis, eo in ipso illic interessente, consilium, et in eo a nobis et per nos ea quæ imminebant et jamjamque præsentia undique impendebant pericula, simul et quæ retulimus de Ebroicis et Vernone copiarumque regiarum accursu recensita et enarrata fuissent, annisi nihilominus sunt qui, uti diximus, non injuria censeri poterant complices et participes factionis, adhuc ei suadere uti ab illo loco abscedere non deberet, sed adhuc ibi opperiri atque exspectare sæpedictæ regiæ legationis adventum. Quorum profecto si consiliis dolosis atque perfidis acquiescitum fuisset, minime nox proxima ad auroram pervenisset quin se ipse optimus princeps cum suis hostilibus castris illic conclusum atque vallatum invenisset. Sed nos cum multis eidem principi fidelibus et devotissimis, satis multis ex conjecturis quorsum hujuscemodi fraudulenta consilia contenderent, de veritate rerum quas retulimus, certissimam habentes notionem, facile eadem consilia evertimus, et, Domino volente, salubriter eisdem obstitimus. Unde nostris adhortationibus idem princeps, et qui fideliter ei inserviebant, videntes aliud jam non superesse remedium, statim post meridiem conscensis equis migrantes e Loco-Veris, quo jam prope omni ex parte obsessi cingebantur, ad Pontem-Archæ, arcem firmissimam, pernoctandum venerunt.

actes du roi, après la fuite de son frère en Bretagne, fut de confisquer les biens de la maison d'Amboise et de faire détruire le château de Chaumont-sur-Loire.

Et talis utique fuit simulatæ et dolo confictæ præfatæ legationis effectus. Quæ profecto non ob aliud fuisse excogitata videri potuit, nisi ut præfatus Normanniæ dux, de illa sua magna urbe Rothomagensi extractus, in qua talibus insidiis non facile circumveniri potuisset, ad patulos saltus educeretur, in quibus cum minori difficultate retibus et laqueis venatorum concludi et coarctari valuisset. Quem cum ita illis eductum periculis et præservatum fuisse ab insidiis non ignorasset rex nostris actum consiliis, non dubitamus quin causis a nobis prius expositis hæc etiam incrementum indignationis adjecerit acerbitatisque nonnihil addiderit, cum se optata et vehementer concupita ipsius sui germani deprehensione inveniret nostris consilio et cohortatione delusum.

CAPITULUM VII.

Aliam causam regiæ indignationis continens.

Inde vero, scilicet ex Ponte-Archæ, cum idem illustrissimus dux Rothomagum in tuto se recepisset, in dies ex variis locis accurrebant nuntii qui, ea quæ per regem actitabantur, nuntiarent : qualiter scilicet oppida et castella atque civitates Normanniæ, ut Vernonem, Carentonium, Oximum, Falesiam, Sagium[1] aliaque plurima loca, ipsamque civitatem nostram Lexovium, quas paucis ante diebus sub arctissimo fœdere et sacramenti religione firmato dicto germano pro sua legitima paternæ hæreditatis portione assignarat, denuo recepisset et ad suam reposuisset manum, eum-

1. Vernon, Carentan, Exmes, Falaise, Séez.

dem germanum violenter spoliando. In quo sane perficiendo magnis viribus aut violentiis minime opus erat. Nam cives locorum et provinciales, de hac inopinata et velut subitanea fœderis ruptura rerumque commutatione attoniti, quibus rex terribilis et magna invectus furia graviter imminebat, nullam reluctandi audaciam opponebant, sed, supplices et pavore nimio dejecti, cervices submittebant. Unde parvo negotio, cum nulla resistentia pararetur, majorem totius Normanniæ portionem eo modo sub suam rex paucissimis diebus redegit potestatem. Erat enim ipse dux Normanniæ velut arbor recens plantata in terra sua, quæ nondum missis in altum radicibus solo tenuiter adhuc cohærebat[1], quippe cui nec spatium nec dilatio permissa fuerat in qua, rebus provinciæ ordinatis, vires ad resistendum colligere potuisset.

Se igitur videns ita dolis, insidiis et armis inique oppressum, auxiliisque ducum Britanniæ et Borbonii destitutum, quos sibi fideliter atque firmiter devinctos ac adglutinatos fore existimaverat (sed nescio quibus exilibus et minime profecto probabilibus offensiunculis affictis a se desciverant et ad regis affectionem transiverant), cum videret contra hujusmodi tam manifestas violentias et dolos humanum sibi nullum aliud superesse præsidium, auxilia atque subventionis solatia ab illustrissimis principibus, dignæ recordationis et memoriæ Philippo, Burgundionum duce, et ejus unigenito Karolo, tunc comite de *Charoloys*, nunc vero genitoris sui dignissimo hærede atque successore ejusdem, petenda et postulanda decrevit. Cujus

1. Cette image est déjà dans l'Histoire du règne de Louis XI, à propos du même duc de Normandie, t. II, p. 150.

obsequi et obtemperare jussibus et voluntati cum justum et sanctum apud Deum et homines, omni abjecta hæsitatione, duceremus, zelo justitiæ et pro ea, quam debemus ad patriam, caritate permoti, munus hujusmodi legationis spontanei et alacres suscepimus, eligentes potius, si Dei providentia id fieri disposuisset, pro patrocinio atque defensione veritatis et justitiæ pati supplicium, quam pro adulatione et assentatione mortalis hominis quodcumque consequi temporale beneficium. Neque ignorabamus a Domino et Salvatore propter hoc repositam optimæ consequendæ mercedis spem; quem etiam in testem audacter invocamus quod, non alicujus lucri aut consequendi temporalis honoris gratia, sed pro solius Dei et proximorum dilectione, quorum omnes necessitudinis partes una in patriam caritas complectitur, hoc legationis officium suscepimus injunctum.

Adivimus itaque, duobus collegis nobis adjunctis, videlicet domino Brunone de Longo-Campo, milite, et Richardo de Essartis, nobili viro[1], præfatos illustrissimos principes, Philippum genitorem et Karolum ejus filium[2]. Et primo, juxta datas nobis instructiones

1. Brunet de Longchamp, chevalier, seigneur de Nauville, conseiller et chambellan du duc, et Cardin des Essarts, écuyer.

2. Il est certain que Thomas Basin ne partit pas en même temps que ces deux personnages, qu'il a déjà nommés comme ses collègues dans son Histoire de Louis XI (t. II, p. 157). On lit dans les instructions d'une ambassade envoyée par Louis XI au comte de Charolais : « Mgr. Charles a envoié devers mondit seigneur de Charrolois messire Brunet de Loinchamp et Cardin des Essars, et après l'évesque de Lisieux »; et dans une lettre écrite le 22 janvier 1466 par le duc de Bourgogne au duc de Normandie lui-même : « J'ay receu voz lectres, que escriptes m'avez par voz gens et ambassadeurs, c'est assavoir premièrement par messire Brunel de Long-

ipsum dominum de *Charoloys* adivimus, quem in expeditione militari adversus stolidos et fœdifragos Eburones[1], in oppidulo Sancti-Trudonis[2] invenimus, tunc agentem cum ingenti armorum fragore et strepitu. Cui cum legationis nostræ causas aperuissemus, benignum quidem et humanitate conditum nobis responsum fecit, propter præsentia sibi impedimenta, quæ ipsi coram intuebamur, de nonnullis quæ postulabantur excusationem afferens; alia vero quædam, quibus illa sua præsens armorum occupatio impedimento fore minime videbatur, annuens et concedens animo prompto et volenti[3].

champ et Cardin des Essars, et depuis par révérent père en Dieu l'évesque de Lisieux. » (Documents inédits, *Mélanges*, t. II, p. 422 et 424.) Il y a plus; les instructions de Brunet de Longchamp nous ont été conservées. On y voit que Cardin des Essarts l'avait précédé lui-même auprès du comte de Charolais (D. Morice, pr. à l'*Histoire de Bretagne*, t. III, p. 125). Ainsi les trois ambassadeurs arrivèrent à leur destination l'un après l'autre, sans doute pour tromper la surveillance des espions de Louis XI.

1. Les Liégeois.

2. Saint-Tron.

3. Les instructions dressées pour Brunet de Longchamp contenaient cinq articles : 1° Prier le comte de Charolais de faire parler au roi en faveur du duc de Normandie; 2° requérir son assistance armée, dans le cas où la Normandie serait envahie; 3° lui demander immédiatement trois cents lances fournies; 4° tâcher d'avoir de lui, à titre de prêt, une somme de quarante à cinquante mille écus; 5° enfin le sonder pour savoir s'il consentirait au mariage de sa fille avec le duc de Normandie, mariage dont il devait lui avoir été déjà dit quelque chose (D. Morice, l. c.). Il est certain que le comte de Charolais députa immédiatement vers Louis XI des envoyés dont nous avons les lettres de créance, datées du 15 janvier 1466, et dans ces lettres le comte prie le roi de « prendre son petit advis au fait de Mgr. de Normandie. » (Documents inédits, *Mélanges*, t. II, p. 421.) C'est là sans doute ce

Postmodum vero ab eo expediti et dimissi, qui tunc radiantibus armis instructus, hostes suos aggressurus, equum conscendebat, ad ejus illustrissimum genitorem, qui tunc Bruxellæ erat, iter retorsimus : cujus in auribus eadem ferme quæ ejus generoso filio reserata fuerant retexentes, quale a filio habueramus, responsum etiam ab eo cum officio benignitatis fuimus consecuti [1].

Atqui interea[cum], dum hæc per nos ita actitarentur, et nunc unum adeundo, nunc alium, suscepto incumberemus officio cum qua diligentia poteramus, trium aut quatuor hebdomadarum detritum fuisset tempus, non feriabat rex civitates atque munitiones Normanniæ, quanto maturius poterat, germano suo eripere, et eisdem ipsum spoliare. Sciebat nempe præfatum

que Thomas Basin entend par « les choses qui purent être faites sur-le-champ parce que la guerre n'y mettait point d'obstacle. »

1. Ce passage, complété par ce que l'auteur a déjà dit dans son Histoire de Louis XI (t. II, p. 157) et par la lettre indiquée dans la note précédente, montre qu'il y eut bien de la froideur à la cour de Bourgogne pour le pauvre duc de Normandie. J'en ai depuis trouvé la cause. Louis XI avait protesté en plein parlement contre le traité conclu avec les princes, « et le roy dist et déclaira franchement au duc de Bourgogne ladicte protestation qu'il avoit faicte, par laquelle mondit seigneur de Bourgoingne et son conseil congneurent dès lors clerement que, quelque consentement qui eust esté donné, estoit nul et de nul effet; et à ceste cause, le roy bailla lectres à Mgr. de Bourgoingne que, quelque protestation qui eust esté faicte, il vouloit qu'elle ne lui préjudiciast; laquelle chose le roy fist libéralment et voulentiers, pour ce qu'il vouloit et désiroit avoir à luy plus espécial traictié que à nul des autres. » Voilà ce que Louis XI faisait dire au comte de Charolais lui-même, devenu duc de Bourgogne, en 1470. C'est un article des instructions données à Guyot Pot, ambassadeur du roi auprès du duc. D. Plancher, *Histoire de Bourgogne*, t. IV, preuves, p. 265.

illustrissimum principem, tunc comitem de *Charoloys*, cum omnibus suæ atque paternæ militiæ copiis satis graviter occupatum adversus prædictos Eburones, quos ipse contra eum in arma concitarat, nec posse eum tunc defensionis auxilia germano suo præstare. Sed si in recipienda Normannia et expellendo inde germano suo obtorpuisset, ne eidem suo germano auxiliaturus accurreret, compescitis Eburonum motibus, aut copias suas ad ipsum defendendum destinaret sæpe dictus illustris comes de *Charoloys*, rex ipse vehementer verebatur; et propterea omnes conatus atque vires, quas tunc habere poterat, expendit ut, maturius quo posset, fratrem suum Rothomago et tota expelleret Normannia. Vias etiam omnes atque itinera, quibus ad terram ducis Burgundiæ ex Normannia patere potuisset accessus, tam exacta vigilantia observari fecit, ut vix ex una terra in alteram vel lepus transire potuisset. Firmatum profecto erat inter utraque dominia magnum et expavescendum chaos, ita ut nulli ex uno in aliud absque eminenti mortis periculo transitus pateret. Quod, proh dolor! plures se tali objicientes periculo, tristi et exitiabili infortunio probaverunt.

Cessit igitur fraterno furori atque impiis armis piissimus Normanniæ dux, et, relicta provincia, ad ducem confugit Britanniæ. Quæ cum ad nos et collegas nostros infausta nova perlata fuissent, pluraque quæ per regem, post et contra a se civitatum et oppidorum receptorum accolis, nulla facta exceptione, datas et promissas abolitiones atque securitates plenissimas, satis crudeliter factitata erant, nullo modo tutum existimavimus patriam tunc revisere et illis cervices nostras objectare periculis, quæ dietim multos incurrisse

viros egregios affectosque suppliciis nuntiabatur nobis; quamvis etiam ipsi de quibus supplicia reposcita sunt, plenissimas, ut cæteri, omnium criminum abolitiones et vitæ bonorumque securitates se accepisse confiderent, et propterea sibi de tempestiva fuga consulere, nihil hæsitantes, minime curavissent.

CAPITULUM VIII.

De remoratione et residentia in Lovanio, et regiis securitatibus ubique in regno publicatis.

Interclusam itaque nobis in patriam et ecclesiam nostram redeundi facultatem maxime, quam retulimus, a nobis suscepta legatio effecit, animumque regis perante male nobis pacatum ob ea quæ recensita sunt, in multo acriorem atque acerbiorem indignationem accendit. Quæ præsentientes, et qualem in suum germanum cunctosque, quos sibi nosse posset benivolentia junctos, animum gereret non ignorantes, decrevimus in tuto nos in Lovanio nostro, loco nobis ab ipsis adolescentiæ annis notissimo, continere, illicque opperiri si forte Deus, infelicissimæ patriæ nostrique miseratus laboris, res nostras laceras et quassatas sua dignatione aliquando in meliora duceret instaurandas.

Quod cum faceremus, et menses plurimos illic in incerto atque ancipiti detrivissemus, suadebant multi quod secure in patriam reverti poteramus, referentes regium animum, initio quidem turbatum et ira atque indignatione tunc commotum, in clementiam et mansuetudinem omnino revolutum, regalibusque edictis

per totum publicatis regnum, pro quiete et securitate omnium qui vel germani sui, vel aliorum sibi fœderatorum principum partibus adhæsissent, proposuisse generalem (quam olim Athenienses fecerunt atque dixerunt amnestiam, nos vero generalem abolitionem seu indulgentiam appellare solemus), per quam fidelissimam atque firmissam securitatem universis qui perante in aliqua hæsitatione fuissent, præstari et concedi indubitanter asserebant. Et hujuscemodi quidem suggestionibus sæpius onerati et intentati a multis, tum necessitudine sanguinis, tum amicitia nobis copulatis, non facile adduci poteramus ut fidem dictis aut promissis accommodaremus illius quem manifestissime agnoscebamus contra datam a se fidem et sacramenta plura etiam recenter fecisse, nec tutum illo pacto fore illius fidei vitæ necisque in nos potestatem permittere, qui eam proprio germano sub sacramenti religione sancitam minime servavisset. Occurrebant nobis die noctuque et nostræ mentis obversabantur oculis, nunc hi, crudeliter aquarum suffocati gurgitibus, nunc isti cæsi et laniati, modo alii qui, talibus se subducentes malis, relictis conjugibus et liberis, [potius] exsilium subire quam talibus sese involvere criminibus delegerant, et, omnibus relictis fortunis, de Babylone aufugerant atque exiverant[1]; quorum nobis pæne assidue repræsentatæ imagines nullam in hujusmodi amnestiis sive abolitionibus reponendam esse spem convincebant.

1. Allusion au supplice de Jean Leboursier, receveur général de Normandie, noyé dans l'Eure, à celui de Gauvain Mauviel, lieutenant général du bailli de Rouen, décapité à Pont-de-l'Arche, à l'exil du doyen et d'une partie du chapitre de la cathédrale de Rouen. Voir la Chronique scandaleuse.

Porro cum talibus in diffidentiis tam nos quam alii nonnulli, qui quemadmodum et nos regno se absentarant, detineremur, prospiceretque rex plures adhuc superesse absentes qui, non satis fidei prioribus suis abolitionibus habentes, rediisse sub ejus ditionem detractassent, non tam illos acquirendi sibi, quam suo germano vel aliis sibi fœderatis principibus auferendi gratia atque intentione, ne quos sibi favores aut consilia impertiri possent, secundam generalem amnestiam seu abolitionem in vim regalis edicti decrevit, quæ anteriorem quidem confirmabat atque innovabat; et nihilominus eam amplians, omnia quæcumque verbo vel facto quocumque modo quivis, cujuscumque status, gradus vel ordinis esset, in eum admittere potuisset usque ad datam ejusdem, plenissime condonabat, restituens unumquemque ad patrimonia, beneficia, dignitates, jura et possessiones quascumque tam immobilium quam mobilium exsistentium in rerum natura; [adjiciens] quod eorumdem possessionem suorum bonorum, non obstantibus donationibus de eis aliis personis factis, decretis, sententiis seu arrestis contra se absentes factis et dictis, cuilibet licitum foret propria auctoritate ingredi et apprehendere absque aliqua prorsus judicum aut exsecutorum requisitione seu juris ministerio, eisdemque suis potiri, residendo ubicumque liberet, sive in regno, sive extra regnum. Verumtamen, quoad nos attinebat et alios nostros collegas in ea, quam supra retulimus, legatione, continebant regiæ hujuscemodi litteræ quod earum quidem indulgentia, ut cæteri, potiremur; verum volebat rex uti nostris servitiis : cujus rei gratia injungebat ut ad sui præsentiam accedere deberemus.

Porro cum ex curia regis Rothomagum delatæ fuissent hujusmodi litteræ ad finem quod solemniter et palam omnibus publicarentur, cum illa clausula, quæ de nobis et collegis nostris mentionem habebat specialem, a nonnullis conspecta fuisset, qui seu sincera affectione et benivolentia, seu astu et dolo atque inimico animo ad nostri circumventionem nostrum desiderabant reditum (a quo nos prorsus averti, audito quod talis de nobis reservatio fieret specialis, verebantur), litteræ ipsæ minime propter hoc publicatæ fuerunt, sed ad regem remissæ, ut, sublata hujusmodi de nobis clausula, omnibus ex æquo communes sine aliquo delectu litteræ haberentur. Suasum quippe fuit regi, nisi ita fieret, nos nullatenus fore redituros, hæsitantes ne talibus nos premere servitiis vellet, quibus perpetuum forsan exsilium præponendum duceremus. In qua æstimatione, procul dubio, minime fallebantur.

CAPITULUM IX.

De reditu nostro ad regem ex Brabantia sub fide suarum securitatum.

Talibus igitur rex suggestionibus flexus, alias litteras generales absque ulla prorsus exceptione vel reservatione confici jussit, et ubique voce præconia præcinentibus tubis publicari. Quam litterarum publicationem cum cari et necessarii nostri audivissent, earum transsumpta authentica illico ad nos transmittere curarunt cum tot etiam tantisque ad nos variis epistolis, tum a nonnullis amicis quos tunc in consilio regio habebamus, tum etiam a diversis prælatis nobis caritate ac

benivolentia devinctis, ut difficile nobis foret tot amicorum videri spernere aut negligere consilia. Atqui his non obstantibus, veriti semper ne nobis laquei tenderentur, in quos nonnullos infausto omine compereramus incurrisse, consilium cepimus non adhuc reditum nostrum maturare, sed experiri primum an per procuratorem legitime constitutum possemus, absentes licet et in terris illustris Burgundionum ducis, quæ minime tunc regi hostiles habebantur, nostrarum bonorum nancisci possessionem eisque libere potiri, quemadmodum præfatæ litteræ regiæ facultatem unicuique promittebant. Quod cum factum fuisse, falso tamen, assereretur a pluribus nobis, ut videri poterat, magna amicitia junctis, qui ut nos facilius ad reditum inducerent, factam nobis fuisse bonorum nostrorum deliberationem affirmabant, multarum precum, epistolarum, consiliorum atque nuntiorum mole onerati atque inflexi, tandem, non sine magna animi titubatione, ad redeundum ad patriam nos accinximus atque paravimus. Quod profecto minime fecissemus, amnestias præfatas parum aut nihil fidas existimantes, et satis quantum valerent promissiones et litteræ atque sacramenta ipsius regis plurium calamitatibus et infortuniis edocti, nisi nos id facere potissime suasisset, quæ nos vehementer perurgebat, debiti ratio qua ad intendendum curæ atque regimini ecclesiæ nostræ nos obligatos fore sciebamus.

Hoc nempe adducti desiderio, hac intentione permoti, ut hujusmodi nostræ ecclesiæ et populorum saluti, curæ nostræ pastorali creditorum, incumberemus, quæ nobis imminere non nesciebamus pericula contemnenda et audacter atque confidenter a nobis sub-

eunda ducebamus, ut, si divina concederet dignatio, prioris temporis negligentias, quo, jam in eadem ecclesia residentiam ferme continue facientes, ipsam XVIII annis rexeramus, propensiore atque vigilantiore cura detergeremus atque emendaremus. Magna profecto spe in Domino ferebamur, si illo nobis quemadmodum perantea residere tranquille licuisset, de tantillo atque exiguo crediti et commissi nobis talenti a Domino solerter negotiari, ut, cum rationis reddendæ apud districtum Judicem tempus advenerit, ipsum cum alicujus lucri incremento reportantes, de fide et diligentia potuissemus commendari. Ad hoc enim præcipue et librorum instrumenta, et cætera ad hujusmodi negotiationem pro modulo virium parare solliciti fueramus. Verebamurque maxime et acribus satis conscientiæ stimulis pungebamur, ne nobis ad magnam imputaretur culpæ sarcinam, nisi, fidei talium abolitionum audacter nos committentes (quæ indulgentiarum et securitatum formam plenissimam prætendebant), quod in nobis esse poterat, de redeundo ad ecclesiam et pastorale exercitium conatum omnem atque debitum nostrum faceremus.

His igitur ex causis adducti, in Domino potius quam in mortalis principis promissionibus confidentes, spemque totam in eum reponentes, in patriam rediimus, et sub regis ditionem ex Brabantia denuo migravimus, libros etiam atque suppellectilem, quæ nobis relicta esse potuerant, simul facientes deferri. Nam magna pars, dum, pulso germano suo de Normannia, provinciam rex occupaverat, cesserat militibus in prædam, et temporalium proventus, in quibus præcipua ecclesiæ dos consistit, ad manum regiam

positi, cuidam cadeto *Dalbret*[1], traditi fuerant, qui eos ad quos libuit usus applicare, Dei timore posthabito, minime formidavit. Sed postmodum, contracta per eum quadam in regem offensione, in urbe Pictavis per eum capite plexus et in partes quatuor laniatus æstate proxime præterita fuit[2]. Cui nihilominus ut Deus propitius esse dignetur atque peccatorum et erratorum suorum pius indultor, supplices exoramus.

Quam primum vero patriæ fines attigimus, et in terris regiæ ditionis pedem retulimus, cœpimus ad liquidum agnoscere qualis fides, qualis observantia atque exsecutio haberetur de regalibus illis abolitionibus quarum transsumpta authentica pro securitate nobiscum ferebamus. Sed quia, ut Tragicus canit,

Serum est cavendi tempus in mediis malis,

jam frustra nobis de temeraria confidentia pœnitudo ducebatur. Nam gradum revocare non licebat, cum sub districtione regia teneremur, sed progrediendum ulterius erat et experiendum qualis nos inantea fortuna maneret. Et cum ex Rothomago in ipso regalis districtus limine nobis nuntiaretur nos ad regis præsentiam, qui tunc Aurelianis erat[3], illico et absque ulla cunctatione debere accedere, et ut, relicto itinere per Rothomagum (qua recta nobis patebat via), Aurelianis per silvas et invia quædam atque deserta loca

1. Charles d'Albret, seigneur de Saint-Bazeille, décapité à Poitiers, le 7 avril 1473.

2. L'auteur revient sur ce fait dans son chapitre XXI.

3. Louis XI se tint à Orléans depuis la fin d'octobre (il y était le 22) jusqu'à la fin de décembre 1466. *Ordonn. des rois de France*, t. XVI.

transitum faceremus, vix interventu amicorum impetrare potuimus ut Rothomago, ubi satis egregiam domum, imo domos plures habebamus[1], transitum facere liceret. Qui et ea lege nobis permissus fuit ut, tanquam noctua, prope obscuram noctem civitatem ingrederemur, et crastino æque in aurora exiremus, ad regem recto calle perrecturi. Quod et fecimus : iter enim Aurelianis usque continuavimus, ubi rex cum suo consilio et comitatu tunc agebat.

CAPITULUM X.

De adventu nostro ad regem Aurelianis, et fide securitatum atque abolitionum suarum.

Quem cum adivissemus, atque eum alloqui conaremur, torvis nos inspiciens oculis, unico salutationis transeunter verbo jactato, alterius largioris audientiæ minime copiam fecit.

Erat tum juxta eum, inter priores palatii velut præcipua ad regem familiaritate, amicitia atque auctoritate præpollens et honoratus, magister Johannes *Balue*, quem ipse paulo ante ad episcopatum Ebroicensem provehi fecerat, et, nondum duobus post decursis annis, ad ecclesiam Andegavensem et cardina-

1. Il faut entendre par là non-seulement l'hôtel des évêques de Lisieux (situé dès lors où il est encore aujourd'hui, rue de la Savonnerie), mais encore des maisons qui appartenaient en propre à Thomas Basin. D'après une indication incomplète, consignée dans le recueil de Fontanieu, aux mss de la Bibl. imp., Charles VII lui en aurait donné une en 1449, après l'entrée des Français à Rouen.

latus honorem sublimari procuravit[1]. Eum igitur, pro eo quod tanta apud regem et potestate et familiaritate potiretur, consilio amicorum ut pro intercessore atque mediatore possemus acquirere, licet nec litteratura nec honestis satis moribus apud veros rerum æstimatores alicujus præstantiæ haberetur, tamen pro instante necessitate et colere et observare curavimus : æstimantes si, quemadmodum se recipiebat facturum, sincero corde et recta affectione operam dare vellet, quod regalibus illis (de quibus jam sæpe a nobis relatum est) abolitionibus et indulgentiis gaudere nobis facile liceret, quarum beneficio freti atque animati ad gratiam et obedientiam regis redeundi ausum et propositum sumpseramus. Non enim, ut aiebamus, de propriis præsumentes meritis, neque super eis disceptaturi vel apud regem nos justificaturi, licet nullius prorsus conscii criminis essemus, revertendi consilium acceperamus; sed de sola regis gratia et clementia confisi; quam sane tam amplam, tam expressam, tam largam atque generalem edixerat et solemniter publicari ubique per totum regnum fecerat, ut ancipitii vel diffidentiæ seu hæsitandi nemini, quominus ad eam confidenter confugeret, locus relictus fuisse videretur. Unde humiliter solum illud supplicabamus, ut eadem indulgentia potiri regia clementia nos permittere dignaretur, et tolerare nos tranquille et quiete in ecclesia nostra residere, atque eidem in Christi famulatu juxta vocationis nostræ debitum servire.

1. Nommé évêque d'Évreux le 4 février 1465, Balue fut transféré au siége d'Angers par bulles du 7 juillet 1467. Voir ce que l'auteur a déjà dit de lui dans son *Histoire de Louis XI*, t. II, p. 187 et 210, et ci-dessus, p. 173.

Atqui quales pro nobis ad hujusmodi gratiam consequendam idem *Balue* conatus impenderet, scire ad certum minime poteramus. Referentibus tamen multis intelleximus quod ficte et simulate omnia agebat, et magis proditoris quam fidelis mediatoris munus gerebat. Quod licet affirmare tanquam rem compertam non audeamus, ex pluribus tamen probabilibus conjecturis illud conjicere potuimus; nam ipsius pro nobis interventionem nihil prorsus gratiæ obtinuisse percepimus, nec regiam in nos ullatenus indignationem placasse. Fecit enim tam ipse quam dominus de *la Forest*[1], qui magni etiam loci tum apud regem erat, tale responsum : quod voluntas regis erat ut Perpinianum transiremus, atque in illa terra, quæ extra omnes regni limites consistit, sibi serviremus. De potiundo autem abolitionibus illis per regem editis, consulebant ut nullam penitus faceremus mentionem. Necesse nobis fore regiæ obtemperare voluntati ; cui si parere vel in minimo detrectaremus, seu ulterius de prædictis abolitionibus verbum faceremus, verendum ne id nobis irremediabile importaret exitium.

Hoc fuit quod, præfato *Balue* accito per nos mediatore, a regis clementia tum consecuti fuimus et per eum responsum accepimus, rejectis prorsus et exsufflatis illis generalibus amnestiis tam solenniter sub titulo et in vim ac robur regalis edicti per regnum ubilibet publicatis. De quibus si quod veraciter sentimus, a nobis quis poposcerit, non aliud ei respondere possumus, nisi quod nobis non ad alium finem excogi-

1. Louis de Beaumont en Poitou, seigneur de La Forêt, conseiller et chambellan du roi, alors gouverneur de la Rochelle.

tatæ et publicatæ videntur, cum eis non alia fides quam prædiximus servaretur, quam ut essent velut decipulæ quædam aut pedicæ ad eos circumveniendos et capiendos, qui minus caute et consulte in easdem pedes suos injicerent, quemadmodum experimento ipsi probavimus, qui aliorum adducti vel vanis vel dolosis assertionibus, temere nos eisdem duxeramus committendos. Quod et alios multos tristi, proh dolor! et lamentabili exitio similiter comperiisse cognovimus.

CAPITULUM XI.

De his quæ in regis curia prosecuti fuimus, spatio circiter mensium quatuor.

Sed non eo minus, cum tale nobis interventione præfati *Balue* beneficium importaretur, adhuc perstitimus, supplicando ut saltem, si nec in ecclesia et diœcesi nostra, nec in ulla portiuncula totius Normanniæ habitare liceret, nos permitteret rex vel in quacumque alia regni parte delitescere, ubi temperantior et salubrior nobis aer et cœlum clementius haberetur, quam in torrida illa plaga Cataloniæ, in qua regione neque domum neque notum aliquem prorsus haberemus, utpote quæ trecentis milliaribus gallicanis et a loco nativitatis et a finibus nostræ diœcesis remota esset : offerentes pro magno munere et gratia recipere, si vel inter prærupta et scopulos saxorum Alverniæ vel Delfinatus nobis degere posse concederetur. Ad quod obtinendum, licet, quam possemus et per quoscumque possemus, faceremus instantiam, nihil tamen penitus in hoc proficere potuimus. Sed priore semper injecta

responsione, non aliud nobis afferebatur quam nos regiæ ordinationi habere necesse parere, cujus placitum erat ut sibi in Perpiniano serviremus. Quo in loco cum ipse Parlamenti curiam noviter instituisset, pro causis comitatuum Rossilionis et Ceritaniæ tanquam in supremo tribunali ibi diffiniendis, et illic opus sibi esset cancellarium habere pro directione dictæ curiæ et communis justitiæ totius patriæ, nos illo, hujusce officii gerendi gratia, destinabat.

Porro licet color ille sub honoris velamento nobis obtendi videretur, non tamen ignorabamus fines quos et rex intendebat, et nonnulli qui ei, ut ita de nobis decerneret talique proscriptionis nos incommodo et supplicio afficeret, suggerebant. Jam enim ante nos missos illo fuisse et alios noveramus, quibus quam gratus illius terræ incolatus exstitisset, satis nobis constabat.

Atqui, cum contra nitendo nihil nos proficere posse, sed potius adversum nos regis animum amplius exacerbare perciperemus, ad parendum regiæ voluntati, licet minime libentes, condescendimus, acquiescentes nos illo ire et sibi fideliter pro concessis a Domino viribus servire, modo de duobus nobis sua clementia gratiam impertiri dignaretur. Primum, ut priusquam illuc proficisceremur, ad revisendam ecclesiam et domum nostram spatium vel dierum octo nobis indulgeretur, ut, quoniam ab anno citra quo absentes a patria fueramus, et bona nostra direpta et officiales nostri destituti fuerant, res nostras laceras et distractas utcumque resarcire liceret, et amotos officiarios denuo instituere, priusquam tam longinquam peregrinationem arriperemus. Sed hæc humanitas prorsus nobis

negata fuit. Secundum, ut, quoniam rex nostro uti servitio decerneret, nobis de aliqua rationabili pensione providere vellet, et eam nobis statuere atque ordinare ante recessum nostrum. Quam petitionem ipse rationabilem fore, idque ipsum ita intelligere et facturum esse respondit.

Qua ejus freti responsione, per aliquod tempus in ejus curia demorati sumus, offerentes semper nos ad proficiscendum præsto fore, quandocumque liberet regiæ celsitudini de hujusmodi pensione sive stipendio ordinare. Et libenter quidem accipiebamus quod non cito aut maturius super hujusmodi statuendo et ordinando nobis honorario provideretur. Opperiebamur enim pedetentim ut hiberni præterirent menses, qui ad longas peregrinationes molesti esse solent, et ut vernale rediret tempus, in quo, si proficiscendum foret, renovatio anni curarum nobis atque laborum molestias utcumque efficeret leviores. Nobis etiam nonnulla adhuc spes manebat regem decursu temporis ad nos deflectere posse animum mitiorem, ut tam molesto nobis exsilio atque longinquo levaremur. « Quod enim ratio nequit, sæpe sanavit mora, » ut Tragicus cecinit.

Unde in prosecutione dictæ pensionis nos duos aut tres menses transegimus, curiam semper et consilium regium illud magnum atque publicum assectantes, comminiscentes interdum ut nobis super pensione provisio daretur, cujus sola dilatio nostram profectionem detineret ; modeste tamen et absque importunitate id agentes. Et cum frequenter regem intrare hujuscemodi consilium videremus, nosque pariter illic etiam sedulo interesse videret, sæpeque ipsum ro-

gassemus quatenus suæ liberet majestati nobis horam aliquam præfinire, qua eamdem nobis adire liceret, ut plenius voluntatem suam agnosceremus super his quæ per nos in terris illis Cataloniæ, ad quas nos mittebat, agi et procurari vellet, nunquam tamen super hoc, quod humanitatis seu benignitatis quidquam redoleret, responsum fecit; sed vel vultu aliorsum verso, tergum ad nos mutans, vel ad aliud propositum sermonem detorquens, absque responso nos dimittebat. Nec erat aliquis tam amicus, qui pro nobis ipsum interpellando intercedere ausus ullo modo fuisset, licet in ejus consilio quamplures etiam de primioribus, et qui aliquid posse putari potuissent, nos singulari amore et benivolentia complecti viderentur. Et nobis quippe, ut æstimari poterat, ex animo compatiebantur; sed subvenire atque opem ferre poterat nullus : tantum eos tyranni metus formidoque premebat atque terrebat !

Itaque sub prætextu prosecutionis hujuscemodi pensionis nobis assignandæ cunctando et protelando tempus, de Aurelianis ad urbem Bituricam curiam et consilium, et subinde de Biturica urbe ad Turonensem semper secuti fuimus[1]. Quo cum venissemus (Turonis scilicet) altero die postquam dominus cancellarius[2] cum plurimis de consilio illuc adventarat, idque, nescimus quo nuntiante, ad regis pervenisset notitiam (qui in Moduno[3] oppido stabat et jam diebus multis

1. Le roi, s'étant rendu d'Orléans à Bourges à la fin de décembre 1466, se tint dans cette dernière ville tout le mois de janvier et une partie de février 1467. Il était en Touraine à la fin de mars; mais le conseil l'y avait précédé.

2. Guillaume Jouvenel des Ursins.

3. Mehun-sur-Yèvre.

steterat), commota bile choleraque vehementer accensa, illico nuntium et epistolam destinavit ad cancellarium suum, per quam eum vehementius coarguens, graviter increpabat cur nos Turonis secum adduxisset, et non potius ex Biturica, quemadmodum se eidem imperasse aiebat, nos expedivisset et ad proficiscendum compulisset : mandans ei districtius quatenus nobis, absque ulteriore dilatione, præceptum faceret ut illico ad destinatum nobis apud Perpinianum exsilium pergeremus, atque illo, quanto maturius possemus, tenderemus.

Quam epistolam cum pæne ea hora, qua Turonis applicueramus, cancellarius ipse recepisset, et statim, uti par erat, postquam de mula descenderamus, ipsius salutandi gratia domum ejus intrassemus, nobis exhibuit et ostendit, profecto se a lacrymis minime continere valens, quas ex ejus oculis defluere ipsi vidimus. Sciebat enim et longi temporis experientia didicerat quam sincerum zelum ad rem publicam et justitiæ cultum haberemus; cujus nec nostrorum perante qualiumcumque in rem publicam meritorum, nec virtutis seu dignitatis respectum observari videbat, sed nec promissarum in vim regalis edicti securitatum publicatarum fidem attendi. Porro cum ipsam prædictam regis epistolam furore utique et cholera plenam legissemus, eumdemque optimum cancellarium sciscitaremur si ne adhuc interpellare regem deberemus pro constituenda nobis, quemadmodum fuerat pollicitus, pensione, omnino id nos facere dissuasit, inquiens, si ultra proficisci differremus, magnum exitium verisimiliter, attenta epistolæ regiæ acerbitate, nobis posse importare; consultius vero fore, et quod ipse

in consimili casu facturus foret, ut protinus, nulla ulterius de pensione facta mentione, furenti indignationi cederemus.

CAPITULUM XII.

De expeditione nostra in curia regis et profectione Perpinianum.

Cujus tanquam maxime opportunum tunc nobisque perutile consilium libenter amplecti studuimus. Et ipso die, injuriam hujusmodi patienter ferentes, iter eundi Perpinianum arripuimus.

Hæc fuit fides promissarum securitatum et solemniter voce præconia, præcinentibus tubis, in vim et robur edictorum regalium ubique publicatarum, aliarumque pollicitationum de constituenda nobis pensione postmodum factarum; hæc clementia, hæc humanitas regis erga nos fuit. Verum, Deo non nos deserente, sed semper sua misericordia et dignatione confortante et consolante nos, omnem hujuscemodi injuriam patienter et fortiter tulimus; continuatoque per integrum ferme mensem itinere, sic benigne et humaniter expediti, Perpinianum tandem applicuimus.

Habitavimus autem illic per annum integrum et prope duos menses, exercendo officium cancellariæ in comitatibus Rossilionis et Ceritaniæ; qui sunt quædam membra principatus Cataloniæ, sed tunc regi Francorum parebant. In cujus exercitio id nos præcipue delectabat et non parum nostrum solabatur exsilium, quod, exhibendo pro ministranda justitia

nostros labores, ministrare non potius[1] summo et æterno Regi quam mortali principi reputabamus; cujus profecto servitium, talibus fraudibus ac violentiis extortum, nec gratum, nec jucundum ullo pacto effici nobis potuisset.

Et non eo minus, quam sincere quantaque cum fide et integritate hujusmodi ministraremus officio, quantumque incolæ terrarum illarum nostram apud se præsentiam caram et desideratam haberent, ipsos solos terræ accolas vocamus in testes; a quibus, licet nec a rege stipendium, nec pensionem, nec de sigilli aut aliunde obvenientibus emolumentis quidquam penitus acciperemus, nunquam tamen vel ab uno aliquo denarium aut exegimus aut oblatum, gratias Deo, recepimus. Quod non jactanter profecto, vel in nos propter hoc gloriam referri cupientes, dicimus; sed soli Deo gratias reddentes, de cujus munere venit, si quid boni aut velimus aut faciamus, dicente Apostolo : « Deus est, qui operatur in nobis et velle et perficere pro bona voluntate; » et alibi : « Quid habes » inquit « quod non accepisti ? Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis ? » et plura in hujuscemodi sententiam.

Sed hæc quodam modo verecunde et velut compulsi de nobis referimus, qui hanc apologiam nostram contra obtrectatorum atque æmulorum calumnias conscribimus, ne forte causentur aliqui propter improbe et nequiter a nobis acta in terris illis tantam regis indignationis promeruisse acerbitatem. Audenter enim asserimus pro hujusmodi ministerio nullum incolis

1. Il faut effacer *non* ou substituer *minus* à *potius*.

patriæ adeo gratum a rege vel destinatum vel fuisse commissum. Unde cum, nobis illic agentibus, suus optimus Elnensis ecclesiæ pontifex ex hac instabili luce migrasset ad Christum[1], optabant quamplurimi ut, dimissa nostra Lexoviensi, hujusmodi regimen ecclesiæ assequi vellemus, cujus proventus non minus uberes utique exsistunt. Ad eam vero rem perficiendam nonnulli de majoribus nobilibus daturos se operam et suam offerebant interventionem. Atqui, licet in moribus gentis multa satis commendatione digna cognosceremus atque probaremus, tamen aeris illius intemperantiam nobisque intolerabiles æstus ferre nullo modo diu posse existimavimus. Nam et ipsos indigenis graves atque molestos esse multasque eis quotannis æstivis mensibus importare ægritudines, et ipsi manifesto probavimus experimento, et a cunctis fere ipsius terræ accolis sæpe audivimus; qui profecto admirabantur quomodo sine febre æstatem illic transigere potuimus. Aiebant enim, uti annuos census suorum prædiorum dominis terrarum regulariter haberent exsolvere, ita sibi per annos singulos febribus decumbere assuetum fore et in consuetudinem versum. Æstate qua illic fuimus, aiebant aerem salubrem esse (et revera minime pestilens erat); tamen, uti vulgo æstimabatur, duo illic millia hominum æstuantium

1. Ceci servira à corriger le *Gallia christiana* (t. VI, col. 1063), qui fait vivre jusqu'en 1469 Antoine de Cardone, promu au siége d'Elne le 23 septembre 1461. Le séjour de Thomas Basin en Roussillon portant sur l'année 1467 (v. st.), il en résulte qu'Antoine de Cardone mourut cette année-là et que le siége resta en vacance jusqu'en 1471, que fut institué Charles de Saint-Gelais, successeur d'Antoine.

et laborantium febribus simul uno tempore inveniri Perpiniani potuissent, e quibus supra quingentos morbus exstinxit. Nos etiam, licet, divina nos protegente clementia, ad febriles usque minime pervenerimus æstus, sæpe tamen ob vehementiam et perseverantiam calorum alterati et disgratiati fuimus, patientes frequenter magnam defectionem stomachi et virtutis digestivæ, contra quam quotidianis pæne medicinalibus antidotis nobis pugnare necessitas erat. De nostris vero familiaribus nullus ferme fuit exemptus quin aut febribus, aut alio gravi morbo laboraret.

CAPITULUM XIII.

De licentia redeundi a rege petita et ab eo obtenta.

Igitur cum tam periculosum illic æstivos perferre calores experti fuissemus, priusquam necesse haberemus secundam illic opperiri et exspectare æstatem, curavimus et totis viribus annisi fuimus gratiam talem a rege impetrare, ut revertendi in Franciam nobis facultas permitteretur. Et pro ea quidem gratia assequenda, plures deprecatorias epistolas sibi cum omni humilitate scripsimus, quibus hujusmodi a se gratiam nobis donari petebamus, de pensione, vel pro præterito jam tempore quo sibi illic servieramus, vel pro futuro, nullam prorsus facientes mentionem. De eadem re etiam pariter pluries scripsimus ad reverendum in Christo patrem dominum episcopum Abrincensem[1]; cujus interventio apud regem, cujus au-

1. Jean Bochard, que l'auteur appelle *Baucard* dans son Histoire du règne de Louis XI, t. II, p. 35.

ditor tunc confessionum erat, plurimum opportuna atque necessaria videbatur. Sane cum pro ea re vice nostra, captata opportunitate, compellasset regem, benignum satis atque humanum responsum reportavit. Simpliciter enim concedebat rex reversionis in Franciam et ad curiam suam nobis facultatem, promittebatque, cum ad eum veniremus, omnem præteriti temporis condonare injuriam, nosque, sua indignatione summota et abolita, ad gratiam suam recipere. Injunxit insuper præfato confessori suo quatenus hujusmodi suam responsionem ad nos confidenter scriberet : quemadmodum et ipse facere curavit. Nam trinas epistolas variis vicibus ad nos transmisit de hac gratia atque exsilii nostri solutione seu relaxatione, quas apud nos adhuc servamus.

Quibus susceptis et per eas cognito benigno et mansueto regis responso, gavisi et exhilarati valde inde fuimus. Erat circa festum purificationis beatæ Mariæ[1] quando hujuscemodi gratas nobis et perjucundas litteras recepimus. Et quia nondum calores molesti vel ad ferendum difficiles tunc erant, studentes ampliorem a rege gratiam promereri paulo diutius illic suo adhuc servitio insistendo, sibi scripsimus qualiter adhuc illic usque ad proximum Pascha libenter in suo servitio moraremur, cum ante festum hujusmodi satis putaremus nos posse perferre calores patriæ absque periculo; tunc autem ad suam majestatem accedendi juxta gratiam a se nobis indultam iter, Deo favente, arriperemus, pro qua ingentes eidem gratias agebamus. Ita enim eam appellare necesse est eis qui talium re-

1. La fin de janvier ou le commencement de février 1468

rum dominorum vinculis innectuntur, cum revera nulla esset gratia, sed verius ab injuria, et equidem gravissima, ex parte cessatio. Nam juxta ea quæ a nobis supra latius recensita sunt, nullam unquam in eum offensionem rationabiliter dici possumus injuria admisisse. Qui si ejus germano parueramus aut servieramus, postquam eidem ducatum et imperium Normanniæ tradiderat, omnibusque prælatis, nobilibus et cæteris provinciæ accolis, ut eidem parerent et hominii atque fidelitatis juramenta præstarent, patentibus suis litteris solemniter per totam provinciam publicatis mandaverat, eosdem ab his quæ sibi debebant seu præstiterant absolvendo, nihil proinde criminis admisisse, nullum scelus perpetrasse jure meritoque censeri debuimus. Atqui profecto recens non est ut, quemadmodum

Sæpius oderunt reges dicta quæ dici jubent,

non etiam dissimiliter oderint atque puniant facta quæ fieri jusserunt.

Sed et esto quod vel ex hujusmodi obedientia atque servitio fratri suo exhibitis, aut aliis quibuscumque causis, in eum crimina qualiacumque admisissemus sub occasione vel prætextu civilium dissensionum quæ obortæ fuerant inter ipsum et suum germanum cæterosque principes ei adhærentes atque fœderatos : certe post totiens factas et editas generales amnestias seu abolitiones et per totum regnum totiens tubicinatas et præconizatas in vim et robur regalium edictorum, quæ tam generales, tam plenariæ, tam expressæ et absolutæ erant, si quid in eo veritatis, si quid fidei, si quid pudoris erat vel humanitatis, nullo modo ab

his qui, de eisdem confisi, ad gratiam suam atque obedientiam redierant, pœnas reposcere debuerat, nec a se condonatas et prorsus perpetuæ oblivioni, ut promittebat, habendas, quascumque verbo vel facto in eum admissas injurias in ultionem adducere atque revocare.

Tacemus referre, antequam hujuscemodi civiles emersissent dissensiones, qualem promissorum et a se solemni sacramento sæpius firmatorum fidem, non uni subditorum vel provinciarum, sed omnibus illius nobilissimi regni subditis et statibus exhibuerit, quomodo eorum jura atque libertates conservaverit; quæ tamen et universis et singulis conservaturum se solemni promiserat sacramento, priusquam a quoquam regnicolarum obedientiæ aut fidelitatis promissionem aliquam recepisset[1]. Inde enim omnium turbarum et civilium discordiarum manavit occasio.

Sed de his latius disserere vel referre non est suscepti in præsentiarum operis : aliud enim propriæ editionis opus exigeret; verum hoc pro tanto referendum in hoc opere existimavimus, ut intelligatur nos non regiæ majestati injuriæ quidquam fecisse, vel in eam (quod absit) ullatenus deliquisse, seu eam læsisse, sed proscriptionis, rapinæ et direptionis bonorum nostrorum aliasque quamplures injurias injustissime atque indignissime ab eo pertulisse.

1. Voyez ci-dessus, p. 181.

CAPITULUM XIV.

De novis mandatis regiis et dictæ licentiæ revocatione.

Cum vero, ut prædiximus, ejus licentia freti, speraremus absque ulla hæsitatione, statim transacto dominicæ Resurrectionis festo[1], ad ipsius redire majestatem, ut subinde vel in ecclesia nostra, vel quocumque alibi nobis collibuisset, libere et tranquille liceret residere, et sub eadem spe per muliones (qui merces vectare solent de Perpiniano) præmisissemus Lugdunum libros et vestes omnemque suppellectilem nostram, repente, longe secus ac speraveramus, ad nos sabbato sancto Paschæ nova regiæ dispositionis mandata nuntiata sunt. Missus enim per regem quidam vir nobilis, Bertrandus de *la Jaille*, de Andegavia[2], litteras nobis regias reddidit, quæ novæ legationis nos onere fatigabant et coarctabant : videlicet ut ad ducem Calabriæ Johannem, bonæ memoriæ[3], et urbem Barcinonam

1. Pâques tomba le 17 avril en 1468.

2. Cette famille, qui se transporta depuis en Touraine, était effectivement originaire de l'Anjou. Bertrand de La Jaille, seigneur de La Rochetailbot, avait un parent, Pierre de La Jaille, grand chambellan de René d'Anjou, qui devint grand sénéchal de Provence; et un autre, Hardouin de La Jaille, était, en 1471, bailli de Chaumont en Bassigny, en même temps que conseiller du duc de Calabre.

3. En 1467, les Barcelonais, persévérant dans leur révolte contre le roi Jean, avaient appelé à la couronne d'Aragon la maison d'Anjou qui y avait des droits. Le roi René, n'ayant pu faire acte de prétendant à cause de son grand âge, envoya à sa place son fils Jean, duc de Lorraine et de Calabre, dont il est question ici. Jean d'Anjou exerça à Barcelone, pendant trois ans et demi, l'autorité royale, au nom de son père, s'intitulant dans ses actes *Infans*

pro quibusdam parum aut nihil necessariis seu utilibus causis, legationis causa, proficisceremur.

Quæ res nobis et gravis ad portandum et molestissima fuit, cum et de sumptibus et viaticis nobis fiendis nulla prorsus mentio haberetur, et via, quæ conficienda erat, maximis et guerrarum et latrunculorum obsideretur periculis. Sed etiam et citra et multo amplius ultra Pyrenæum sol incalescebat, ita ut, cum Barcinonam venimus, et fabæ in agris jam siccæ et nigræ, et messes ex parte collectæ essent. Sed esto quod nec de viaticis aliqua nobis daretur provisio, nec ulla satis probabilis ratio exigeret ut tali muneri subderemur, tamen, omnis excusationis rejecta allegatione, nobis parere præceptis necesse fuit. Illo itaque tunc, ut diximus, tempore, cum potiri licentia de redeundo in Franciam nobis indulta sperassemus, et infra triduum nos recessuros proposuissemus, necessario nobis proficiscendum fuit et præfatos ducem ac urbem Barcinonam adire. In quo itinere, cum patria illa Cataloniæ quæ Ampuritanum[1] appellatur, totaliter pæne variis guerrarum calamitatibus vastata, tota squalens atque inculta jaceret, tantam hospitiorum incommoditatem, tantam victualium cæterarumque rerum penuriam passi sumus, ut pæne aliquando nos et, quibus vehebamur, jumenta fame defecerimus.

Joannes, serenissimi domini regis primogenitus, ejusque regnorum et terrarum Aragonum, Siciliæ, etc., gubernator et locum tenens generalis, dux Calabriæ et Lotharingiæ ac princeps Gerundæ. Les mots *bonæ memoriæ*, accolés à son nom, indiquent qu'il avait cessé de vivre lorsque Thomas Basin écrivait son apologie. Effectivement il mourut en 1470, ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer à l'Histoire du règne de Louis XI, t. II, p. 277.

1. Le Lampourdan.

Perfecta vero atque expedita legatione, et rebus, pro quibus missi eramus, ad regis mittentis voluntatem expletis, læti utcumque et alacres, sperantes, obsequiis et laboribus perfunctis, nonnullam apud regem gratiam conquisiisse atque invenire debere, Perpinianum rediimus, licet ex labore et fatigatione ac variis incommoditatibus lassi plurimum atque alterati essemus. Jam sane existimabamus nullum debere nobis obstaculum superesse quominus, utendo concessa nobis revertendi licentia, illa torrida et intemperantissima regione relicta, in aliam, in qua est et clementius cœlum et salubrior aer, migrare laxato exsilio deberemus. Atqui iterum illico nobis Perpinianum reversis, pro ea, quam speraveramus, lætitia, omni anxietate atque mœstitia plenum hujuscemodi ad nos illico nuntium defertur : quod scilicet, procurantibus æmulis quibusdam atque inimicis nostris, rex nuntium cum epistolis et mandatis proprium expediverat, quibus nobis recessus ex illa patria prorsus inhiberetur, atque, si inde jam discessissemus, ut illo mature rediremus, omni excusatione rejecta, mandabatur.

Quo audito nuntio, tantus nos mœror tenuit, tantus luctus atque pavor, ut profecto pæne fuerit quin ipsa nocte, qua ex dicta legatione Perpinianum applicuimus et nuntium hujuscemodi accepimus, præ animi tristitia et mœrore defecerimus, cum Sapiens id fieri posse asserat quod « in mœrore animi spiritus dejiciatur. » Videbamus quippe jam, non modo exsilio nos, sed et velut perpetua captivitate damnatos, atque tanquam in globo aliquo fervidissimi ignis in illa æstuante et tosta regione devinctos et ligatos : quæ pœna dicitur spirituum damnatorum maxima atque acerrima.

CAPITULUM XV.

De consilii requisitione, quidnam agendum nobis super prædictis foret.

Verum cum noctem unam insomnem atque anxiam valde præ hujuscemodi nuntio luctuoso transegissemus, Deo, ad cujus solius auxilium confugiendum videbamus, qui « nunquam deserit sperantes in se, sed semper præsto adest adjutor in opportunitatibus in tribulatione, » confortante et consolante nos, donum ab eo, in tali desperatione auxilii humani, consilii et fortitudinis accepimus. Venerabilem enim atque spectabilem virum dominum de Claromonte, in dictis terris vices regias gerentem[1], crastino mane duximus adeundum. A quo primo sciscitati fuimus an sciret quod regius ille nuntius, de quo nobis fuerat nuntiatum, jam ad terras illas applicuisset. Qui nobis respondit, de adventu quidem ejus nihil percepisse; cæterum se ex curia regis suscepisse litteras ab uno suo servitore, qui affirmaret eum, per regem expeditum, litteras et mandata debere ad nos deferre per quas nobis recessus de illa patria et in Franciam regressus inhiberentur atque interdicerentur, revocata et exsufflata illa, de qua paulo ante meminimus, indulta nobis redeundi licentia.

1. L'auteur se trompe sur le titre ou peut-être même sur les fonctions du personnage. Le vice-roi de Roussillon en 1468 était Jean de Foix, comte de Candale et captal de Buch : il faut donc que le seigneur de Clermont ait été seulement lieutenant de Jean de Foix, ou bien gouverneur en titre de Perpignan. Il nous est d'ailleurs impossible de dire s'il s'agit d'un seigneur de Clermont en Dauphiné, ou d'un Clermont-Lodève.

Quo sic per eum responso, cum omni animi fiducia ulterius eum requisivimus ut nobis consilium præstare vellet, an ipsius nuntii adventum opperiri, vel potius, utendo licentia nobis concessa, iter proficiscendi arripere deberemus, tanquam de regiæ voluntatis mutatione nihil suspicati vel admoniti. Sciebat enim quemadmodum jam illic regi per menses quatuordecim serviissemus, nullo penitus accepto stipendio seu honorario vel quovis emolumento; qualiter etiam rex ante discessum nostrum ex curia, ut supra retulimus, pollicitus fuerat nobis de pensione idonea providere (nam ipse tunc in eadem regis curia præsens adfuerat), de qua tamen promissione nihil prorsus fuerat adimpletum; grave autem nimis erat nobis et importabile tam diu in tam remota a sedibus patriis terra propriis stipendiis regi militare. Percunctabamur igitur prudentiam suam quidnam factura foret, si similis eum, uti nostra erat, fortuna teneret. Ipse autem, qui rectus, qui justus atque humanus dominus erat, illico respondit se in tali casu non exspectaturum nuntii adventum, sed statim se ad curiam regis in propria profecturum nuntiique præventurum accessum.

Quod cum non sine plurima gratulatione ab eo dictum audiissemus, statim subintulimus id etiam nos omnino facturos proposuisse, nec in tanto discrimine obtorpere intendere, sed quod altero post proximo sequenti die, Domino duce, iter arriperemus. Quod ipse ut ita faceremus consuluit et laudavit. Unde nobis in tali nostra afflictione atque tribulatione magna accrevit consolatio et bona spes in Domino, laqueos, qui nobis tendebantur mortis per pravorum insidias, posse declinare et effugere.

CAPITULUM XVI.

De dolis et laqueis nobis multipliciter intentatis, qnos effugiendi gratia in Sabaudiam venimus.

Certissimum enim et luculentissime compertum habuimus ab iniquis et sceleratis hominibus, qui erga regem tum creditum habebant et favores maximos, omnes vires et conatus impendi (ut non deterius suspicemur) quo nos in illis calidis regionibus vel intolerabilium nobis calorum intemperantia, vel laborum fatigatione seu alio quovis modo conficerent et vitam finire adigerent, ad finem scilicet quod ad ecclesiam nostram talibus machinamentis possent pervenire, et suis improbissimis atque iniquissimis cupiditatibus et ambitionibus satisfacere. Et ipsam quidem, quemadmodum a viris fide dignis accepimus, initio, priusquam Andegavensem ecclesiam[1] et cardinalatus fastigium fuisset assecutus, ambiebat noster *Balue*, tunc episcopus ecclesiæ Ebroicensis, eo quod aliquanto et proventibus uberior, et temporali dignitate nobilior quam sua Ebroicensis a plurimis duceretur; cujus explendæ suæ ambitionis gratia, nos primum mitti Perpiniamum ipse procurasset, quem tum pro nobis, ipsius fidem secuti, nostrum apud regem interventorem futurum speraveramus, et pro ea re satis honestis enceniis atque muneribus donaveramus; sed talis aliquando esse solet multorum fides et ludus aulicorum, de quibus satis pertinenter tragicus cecinisse videtur :

Non intrat unquam regium limen fides.

1. C'est-à-dire, avant le mois de juillet 1467.

Et certe, attenta gratia quam tum præ cæteris aulicis apud regem invenerat, et, universis id attestantibus, habebat, si ex fide et fraterna caritate, ut vir bonus et interventor fidelis, rem nostram egisset, non dubitamus quin regis animum, quem in aliis incomparabiliter et majoribus et gravioribus negotiis emollierat et ad mansuetudinem inflexerat, etiam nobis placatum atque benevolum reddere potuisset, idque efficere ut tali exsilio mulctati minime fuissemus. Postmodum vero, cum ipse majora fuisset assecutus, ecclesiam scilicet Andegavensem et cardinalatus fastigium cum pluribus pinguibus commendis, altioraque adhuc ambiret, ecclesiam nostram, tanquam parvum quid ad suam exsaturandam cupiditatem valiturum, ulterius pro se prosequi destitit et cessavit.

Erat vero tum alius juvenis quidam de nostra oriundus diœcesi, inter regios satellites ad corporis regis tutelam deputatos, parentis sui impii et scelerati viri iniquior atque deterior proles[1]. Is fratrem habebat, quem modico ante tempore clericum feceramus, juvenem ferme sine litteris, sed vita et moribus adeo per omnia infamem atque dissolutum, dum post impuberes annos et primam tonsuram clericalem ad virilem provectus fuisset ætatem, ut a plerisque velut stultus et mentis impos atque insanus existimaretur. Hunc satellitem rex capitaneum ad civitatis nostræ

1. Il s'agit ici de Robert de Mannoury, fils de Guillaume de Mannoury, seigneur du Mont-de-la-Vigne, comme nous l'apprend La Chesnaye des Bois en son *Dictionnaire de la noblesse*. Par le titre que lui donne l'auteur, il faut entendre qu'il faisait partie de la compagnie des cent gentilshommes de l'hôtel du roi, ordonnés pour la garde de son corps.

custodiam præfecerat[1] illo tunc cum germanum suum expulisset Normannia. In tantum igitur ipse elationis et arrogantiæ evectus est tumorem, ut dictum fatuum fratrem suum ad ecclesiam nostram facere promoveri totis viribus conaretur, ipsum etiam ad hoc ididem præfato suo impio genitore vehementer stimulante atque impellente, qui suæ per hujuscemodi viam utcumque satisfacere cupiditati satagebat. Præfatus vero ejus filius, regius satelles, tantam apud regem, cum ipse tamen non aliud quam petulantissimus atque turpissimus, ebriosus et scurra esset, gratiam invenerat, ut ipse rex quidquam ferme, quod ab eo posceret, negare minime posse a multis putaretur, ita profecto ut maleficis et damnatis artibus sic regem fascinasse et in potestatem accepisse quamplures eum existimarent. Propter quæ, nedum ab humilioribus et inferiorum ordinum aulicis, sed etiam a quibuscumque, magnis etiam principibus et dominis, verebatur et quodammodo formidabatur.

Igitur ut a se concupitis nefarie potiri posset, regimen terrarum ecclesiæ nostræ, in quibus universi pæne ipsius consistunt proventus, a rege dono accepit; quarum fructus et reditus suis nefariis usibus applicans, eosdem ad nos totis viribus impugnandos expendebat[2]. Et cum, in civitate nostra exsistens, intellexisset nos, accepta a rege (uti retulimus) licentia, brevi ad regiam curiam fore ex Catalonia redituros, veritus ne præsentia nostra suos pravos evacuaret conatus atque molimina, illico propero et concito cursu

1. Voir les pièces du IVe volume.
2. Voir les pièces justificatives à l'an 1469.

ad eamdem curiam advolavit, atque apud regem facile obtinuit ut, licentia hujusmodi revocata, nuntius cum epistolis et mandatis, de quibus supra jam sæpius sermo a nobis habitus est, destinaretur.

Quoniam igitur certo sciebamus quod, si cum hujusmodi mandatis sub ditione regia nos nuntius ille apprehendisset, mortis periculum quod ille impius satelles cum suis nobis intentabat consortibus, nullatenus vitare aut effugere potuissemus, cum remedium superesse aliud temporale minime prospiceremus, et, iter nostrum versus Lugdunum facientes, intellexissemus a multis, qui de curia regia Perpinianum tendebant, qualiter jam nuntius ille suum ad nos iter conficere deberet, ex Valentia civitate iter deflexinius, et per Sanctum-Anthonium [1], Chamberiacum et Genevam, Allobrogum seu Sabaudiorum terras, Deo gressus nostros dirigente, pervenimus. Quo cum pervenissemus, omnipotenti Deo, creatori nostro, laudis et gratiarum actionis devota mente persolvimus confessionem, quod sua magna dignatione et misericordissima pietate respexisset humilitatem et salvasset de necessitatibus et angustiis animam nostram, nec conclusisset nos in manus inimici, sed statuisset in loco spatioso pedes nostros, canentes cum regio hymnografo : « Benedictus Dominus, quoniam mirificavit misericordiam suam mihi in civitate munita. » Jam enim minas et fremitus leonis non timebamus, cum terræ illæ in quibus nos receperamus, suæ non essent ditionis.

1. Saint-Antoine en Dauphiné.

CAPITULUM XVII.

De adventu nuntii regis ad nos Gebennis, cum epistolis et mandatis.

Sed ecce cum Gebennis essemus, et illic jam magna Dei benignitate et clementia extractos de Lugduno libros, vestes et reliquam suppellectilem haberemus, adest et ad nos advolat ille regius nuntius, cujus tantum, quemadmodum præmisimus, formidaveramus occursum, ne nos in terris apprehenderet regiæ ditionis. Adest, inquam, paucis quam illo applicueramus diebus decursis, et nobis epistolas regis, de quibus sæpe jam meminimus, reddit. Quarum hæc breviter sententia erat : ut, omni rejecta et posthabita excusatione, mature Perpinianum rediremus, nec ullo pacto inde recedere vel propius eum accedere præsumeremus. Hic erat licentiæ, nobis, ut sæpe retulimus, de redeundo in Franciam concessæ, effectus; hæc regis clementia, hæc constantia, hæc in dictis et promissis fides.

Cum vero eam legissemus, supplices ad cœlum attollentes oculos, iterum atque iterum immensas divinæ majestati pæne jugiter fundebamus gratiarum actiones, pro nobis tanto collato beneficio, quod ita sceleratas manus et impias perversissimorum hominum insidias declinassemus, irritasque eorum fecissemus molitiones, et quod nuntius ille nobis in itinere non occurrisset. Qui, cum per Delfinatum prope ripas Rhodani per plures equitassemus dietas, Deo volente et miserante nostri, per alteram ripam Rhodani equitans, et nobis in illa via sperans occurrere, usque

Biterris[1] civitatem iter confecit; in qua primum de transitu nostro certior factus fuit. Ibi quippe ad certum cognovit quod illac, versus Montem-Pessulanum[2] tendentes, transitum feceramus. Quo intellecto, sperans nos invenire Lugduni, illo rediit. Ubi cum nec nos invenisset, sed, falso rumore accepto, audivisset versus Bituricas[3] nos exinde profectos, nos assectare et in itinere cupiens offendere, propero cursu usque ad oppidum Sancti-Porciani[4] pervenit, illicque intellexit primum apud Lugdunum a fallace indice se fuisse delusum. Nam revera nos tum per Lugdunum minime transitum feceramus; sed archiepiscopus Bituricensis[5], Roma rediens, his diebus illac transierat, inde ab urbem suam Bituricam regressus.

Et ita hujusmodi nuntii circuitione variisque erroribus actis, dum nobis in itinere studeret toto annisu occurrere, misericordia Dei factum fuit ut ante Gebennas, locum tutum ac securum, inveniremus, quam ad nos ipse pervenire potuisset. Per ipsum autem et alios fideles viros scivimus quod, post se, rex alium hominem ad nos destinabat, videlicet magistrum Guillermum de *Cherisé*[6], nobis bene cognitum, cum aliis litteris atque instructionibus et onere alterius legationis ultra Pyrenæum, unde paulo ante,

1. Beziers.
2. Montpellier.
3. Bourges.
4. Saint-Pourçain en Bourbonnais.
5. Jean Cœur, fils du célèbre argentier de Charles VII. Les auteurs du *Gallia christiana* ont ignoré son voyage à Rome, dont il est question ici.
6. Guillaume de Cerisay, greffier du parlement, secrétaire et protonotaire du roi, plus tard maire d'Angers.

quemadmodum retulimus, et lassi et plurimum alterati redieramus. Nec ullo modo hæsitamus vel ambiguum habemus quin, si adhuc sub ditione et in terris regis inventi fuissemus, hujusmodi peregrinationis onus necesse subire habuissemus; unde procul dubio nunquam rediissemus, attenta vehementi alteratione quam incurreramus (et tum adhuc ea detinebamur) ex facta proximo ante mense et perfuncta illa legatione. Erat enim ea pars anni, menses scilicet æstivi junii et julii, in quibus in illa torrida regione solares æstus sævire maxime et torrere consueverunt.

Sed ille, et non alius, erat totius hujusmodi legationis affictæ et compositæ finis, ab illis impiissimis et perfidissimis hominibus intentus, qui non aliud quam nos perditum iri et laboribus atque molestiis et inediis confici satagebant et quærebant, ut nobis, quoquo modo vita functis, ad assequendam ecclesiam nostram possent pervenire. Quorum improbis et nefariis suggestionibus in tantum rex obaudiebat assensumque præstabat ut, a nonnullis de primioribus atque intimioribus qui circa regem erant, nobis per fidos nuntios ob eam solam causam ad nos a ducentis leucis procul usque Perpinianum missos (nam tale secretum litteris committere nullatenus ausi fuissent) nobis fuerit pluries nuntiatum, priusquam Perpiniano excederemus, postquam tamen licentiam revertendi in Franciam jam acceperamus, quod in hujusmodi concessa nobis licentia parum fidere debebamus, quodque nobis necessarium erat, si illinc recedere unquam deberemus, alium colorem apud regem prætendere, quam aeris et cœlorum illius terræ intemperantiam et disconvenientiam nostræ complexioni et saluti; nam hu-

jusmodi color, quem ad suadendum regi pro obtinenda revertendi licentia obtendebamus, regis animum ad retinendum nos illo, prosequentibus illis sceleratis et impiis hominibus, maxime inducebat. Quæ res per nos agnita ex talium relatu nuntiorum, ab amicitia nobis conjunctissimis destinatorum, anxios nos valde atque pavidos faciebat, cognoscentes talem ad nos regem ex calumniis pessimorum hominum gerere voluntatem. Nec profecto quietem ullam animi vel corporis subinde invenire potuimus, donec, Sabaudiæ terras ingressi, velut passer ereptus de laqueis venantium, divina nos protegente et dirigente clementia, de tantiș periculis liberati fuimus.

Hæc igitur necessitas nos tenuit quæ terras regiæ ditionis exire compelleret, si nostræ saluti, si libertati, si vitæ consultum esse vellemus. Nec tamen omisimus curare et satagere ut regis animum ad clementiam erga nos, si exorabilis fuisset, flecteremus. Nam et per suum prædictum nuntium, qui suas nobis epistolas reddiderat, et deinde per proprium capellanum, quem hujus rei gratia ad ipsum et curiam suam misimus, litteras ad eum scripsimus omni humilitate et reverentia plenas, quibus suppliciter exorabamus majestatem suam quatenus nos ad terras illas Cataloniæ reverti minime urgeret, sed licentia a clementia sua nobis indulta, de qua satis supra meminimus, potiri et gaudere permitteret; vel, si placitum non esset eidem suæ majestati ut infra regni sui limites moraremur, contenti eramus alibi, seu in Italia, seu in Germania, quamdiu nos patria abesse ei collibuisset, delitescere et exsulari.

Proponebamus etiam excusationis causas, quare

reverti in dictas Cataloniæ terras minime poteramus, tam justas, tam rationabiles et manifestas, quod nec si apud Scythas aut quoscumque barbaros egissemus, verisimiliter refutari ullatenus debuissent. Scribebamus insuper ad nonnullos amicos, qui in curia sua non parvis fungebantur honoribus, ut nobis suo patrocinio in tali necessitate opem ferre curarent. Sed calumniosis suis mendaciis tantum apud eum impius ille satelles cum fautoribus suis potuit efficere ut, neque nos, neque aliquis intercedens pro nobis ullo modo exaudiri possemus. Quin potius nobis responsa quædam barbara prorsus, sæva et crudelia, pro nostris justissimis petitionibus et excusationibus, reddita sunt.

Quæ animadvertentes, animum quoque ad nos tyranni, quem ejus et verba et facta indicabant, simul etiam quod apud eum tantam gratiam tamque facilem aditum nostri calumniatores impiissimi invenissent, qui non aliud quam nos perditum iri quærebant, ut a se inique et improbe concupitis potiri possent (quæ res eis procul dubio provenisset, si manus sacrilegas in personam nostram mittere potuissent), statuimus pro tempore eorum furorem atque sævitiam declinare. Cum enim non oves, sed solum pastorem occidere et perdere exquirerent (quibus ovibus per vicarios et probos officiales valdeque idoneos sufficienter provisum erat), exemplo et præcepto Salvatoris nostri edocti, satius fore existimavimus persequentium sævitiam pro tempore declinare, quam temere et sine aliqua spe profectus nos, ab eisdem perdendos, evidentissimis objectare periculis.

CAPITULUM XVIII.

De mora trium mensium facta Gebennis, et calumnia propterea contra nos structa; et quomodo inde transivimus Basileam.

Delituimus itaque Gebennis menses tres; ubi ab optima ducissa Sabaudiæ[1] ducalis ædes, totius civitatis magnificentior, sua nobis ad inhabitandum liberalitate concessa est. Quæ cum civitas totaque Sabaudia tunc et semper omnibus ad incolendum communis securaque fuerit, tam Francis quam Burgundionibus et Anglis, ex eo tamen quod illic perfugium inveneramus, magnam struendi adversum nos calumniam nostri improbi calumniatores assumpserunt. Confinxerunt enim et regi suggesserunt mendacissime quod nos illo declinaveramus ut comiti Brissiæ, comiti *Dormont* et episcopo Gebennensi[2], fratribus illustris ducis Sabaudiæ, suaderemus quod in partes ducis Bungundiæ, adversus quem rex magnam adparabat expeditionem[3], relictis partibus regis, transirent. Quod cum prædicti illustres germani tunc fecissent, defecissentque a rege, facile hujuscemodi calumniæ per regem fides habita est. Unde statim a nostris iniquis calumniatoribus mandata regia obtenta sunt ut nostris, tam ecclesiasticis quam patrimonialibus, proventibus bonisque

1. Yolande de France, sœur de Louis XI, mariée au duc de Savoie, Amédée IX.

2. Philippe de Savoie, comte de Bresse, Jacques de Savoie, comte de Romont, et Jean Louis de Savoie, évêque de Genève, de Maurienne et de Tarentaise, tous trois beaux-frères de la duchesse Yolande.

3. Août-septembre 1468.

mobilibus spoliaremur, eaque diripienda et perdenda improbis hujusce nostris delatoribus donarentur.

Sed, quod his omnibus damnis amplioris anxietatis et molestiæ nobis materiam attulit, eisdem iniquissimis hominibus agentibus, duo germani nostri, Ludovicus et Thomas[1], qui administrandarum rerum totius ecclesiæ nostræ et patrimonii curam gerebant in civitate nostra, a patria et propriis avulsi laribus atque conjugibus, captivi ad regem abducti sunt cum maximo vitæ suæ discrimine; fuereque detenti apud Turonis per annum cum dimidio cum ingentibus metu, tædio et angoribus. Quo decurrente tempore, cum raptos et ex diversis Galliarum provinciis pro similibus calumniis et causis adductos quamplures, in flumine suffocatos aut aliter enecatos audirent, tam anxia jugiter premebantur formidine ut non aliud exspectarent, quam quod dietenus similiter ad necem rapi atque duci deberent.

Cum autem sua hujusmodi tanta pericula, succensumque adeo in nos et sese, causa nostri, regis furorem, agente calumniatorum nequitia, nobis intimare curassent, qui tum Gebennis, uti diximus, eramus, supplicassentque ad mitigandam hujuscemodi indignationis regiæ acerbitatem, qui tum Sabaudiam vehementer ob factum dictorum fratrum principum exosam habebat, quatenus ea excedere et in Germaniam nos transferre vellemus, relicta civitate Gebennensi[2], Basileam nos contulimus, postquam trimestre spatium apud Gebennas perfecissemus, spe-

1. Louis et Thomas Basin, nommés dans plusieurs des pièces justificatives qu'on trouvera dans le IVe volume.

2. Vers le mois de septembre 1468.

rantes vel ex hoc dictorum nostrorum germanorum pericula minuere, cum rex merito tantam sæviendi in eos occasionem, nostri causa, posthac non haberet, qui in terra, quam sibi hostilem utcumque vel inimicam reputari audieramus, minime voluissemus consistere. Revera tunc nec Sabaudia nec civitas ipsa Gebennensis adversus eum inimicitias ullas vel habuit vel ostendit, licet tres prædicti germani partibus ducis Burgundionum, quemadmodum retulimus, adhæsissent. Dux enim Sabaudiæ, qui sororem regis habebat in conjugem[1], et cujus germanam quoque rex duxit in uxorem[2], inimicitias nullas ad regem observabat; sed se ac terras suas omnibus communes, cujuscumque partium aut nationum essent, ac liberas et tutas prudentissime continuit, alienis querelis minime se implicare studens.

Porro cum Basileam appulissemus, ut rex de hoc certior efficeretur et ad prædictos nostros germanos minus sævus redderetur, testimoniales litteras per proprium servitorem ad suam curiam misimus sub sigillo civitatis ejusdem, ut ei constaret quomodo, relicta Sabaudia, illic consistebamus et pro tempore morabamur, contra quam civitatem nullam adversam suspicionem merito habere posset. Sed quod ea res ipsum vel ad nos, vel ad dictos nostros germanos benigniorem effecerit, nullatenus percepimus.

1. Voyez ci-dessus, p. 311.
2. Charlotte de Savoie.

CAPITULUM XIX.

Quomodo nostri persecutores, nos e sæculo migrasse confingentes, ecclesiam nostram, tanquam per obitum nostrum vacantem, sunt prosecuti, et de transitu ex Basilea in Brabantiam.

Quinimo confingentibus nostris calumniatoribus quod ex hoc sæculo migrassemus, obtinuerunt ab eo litteras ad summum pontificem[1] et dominos cardinales quod de ecclesia nostra stolido fratri illius impiissimi satellitis sui, de quo supra meminimus, providere vellet, tanquam per obitum nostrum vacante. Ad capitulum etiam nostrum obtinuerunt litteras, per quas rex eis mandabat quatenus eumdem fatuum in episcopum suum eligerent. Cum quibus regiis epistolis, quas tales et totiens obtinebant, quotiens et quales petere voluissent, bina vice ad romanam curiam sumptibus nostris et de ecclesiæ nostræ proventibus, quos in suis habebant manibus, legationes miserunt, tantaque importunitatis instantia stultitiam suam manifestam fecerunt, ut provisionem de ipsa nostra ecclesia, tanquam per obitum nostrum vacante, desuperque litteras apostolicas se reportasse palam omnibus jactitarent. Quas profecto si ita, uti se jactabant, obtinuerunt (quod non satis verisimile existimamus), irrisorie eis fuisse concessas, cum de obitu nostro nihil omnino constaret, ad eorum temeritates importunitatesque depellendas nullus addubitare potest. Unde paulo post, cum liquido in regis curia et per totam Normanniam, præcipue in nostra ecclesia et diœcesi, compertum

1. Alors Paul II.

haberetur nos adhuc in humanis superstites manere, omnibus viris bonis et odio sunt habiti, et velut insani et fatui ludibrio patuerunt.

Sane cum apud Basileam spatium mensium sex transegissemus, et pervulgata ubique fama factam inter regem et Burgundionum ducem apud Peronam[1] pacem omnium ora compleret, sperantes ipsius obtentu nostris malis remedium allatum esse debere, ad partes Brabantiæ et illustrissimum principem Burgundionum ducem, relicta Basilea, nos contulimus[2], sperantes ejus patrocinio apud regem reconciliationis gratiam posse invenire, ad quem tantam benevolentiam verbis factisque tunc rex habere se indicabat, ut nunquam inter duos aliquos principes majores amicitiæ nexus fuisse putarentur, nihilque omnino de his, quæ ab eo idem dux posceret, sibi abnui posse jactaretur in vulgus. Ipsius itaque illustrissimi ducis implorato auxilio apud Gandavum, fortuna quam inveneramus sibi exposita, et a se benignissime audita, sua humanitate permaxima epistolas, humiles pro nobis continentes preces, ipse ad regem per unum secretarium semel et altera vice destinavit.

Quibus cum non modo nihil emollitus aut propitius magis, sed potius amplius exacerbatus et durior atque sævior redderetur, nec laxare germanorum nostrorum detentionem, arresti et proscriptionis adhuc incommodis affectorum, ullatenus vellet, veriti ne, si importuniores essemus, eisdem germanis nostris ulterior importunitas exitium importaret, ingenti, quan-

1. 14 octobre 1468. Voyez t. II, p. 189.
2. Au commencement de l'année 1469.

taque possibilis nobis erat, dicto illustrissimo ac benignissimo principi habita gratiarum actione, subsistere pro tempore decrevimus, nec amplius aliquem, ut pro nobis intercessor fieret, fatigare, cum inde nec fructum ullum, sed magis accensionis furiæ majoris periculum provenire videremus.

Longum esset si vel epistolas humanissimasque preces, pro nobis per præfatum illustrissimum principem factas, vel feras, truces atque barbaras responsiones ad eas et verbis et scriptis habitas, huic nostræ apologiæ vellemus inserere. Quod quidem facere omittimus, ne fastidium legentibus parturiant. Tam enim manifestis mendaciis refertæ erant hujusmodi responsiones, quod valde mirandum est quomodo tanti principis titulo ac nomine tam aperta mendacia confingi litterisque mandari potuerunt. Sed ea non dubitamus minime ex regis conscientia, sed inimicorum adinventionibus pessimis emanasse : qui falsis suis et calumniosis criminationibus nostram existimationem apud præfatum ducem illustrissimum totis viribus conabantur onerare, denigrare et suggillare, ne ultra suum nobis patrocinium impertiret. Præter hoc tamen quod apertissima mendacia et pæne omnibus notoria continebant, etiam tam (esto etiam quod veræ exstitissent) absurdæ erant et frivolæ, ut certe pudor esse debuisset talia probra in quemquam hominem jactitasse. Sed omnia hæc agebat rex suggestionibus dictorum pessimorum et sceleratorum virorum, scilicet sæpe nominati impii satellitis et suorum.

CAPITULUM XX.

De alia gravissima calumnia, et interventione ducis Aquitaniæ pro nobis.

Qui etiam ausi sunt talem in nos concinnare calumniam, cum per regem apprehensi et in deterrimum carcerem detrusi fuissent[1] suus cardinalis *Balue*, quem paulo ante magnum et præcipuum amicum publice appellare solebat, ejusque satelles episcopus Virdunensis[2], quod quæcumque proditionis seu veneficii, vel doli mali atque nefandi in regem vel machinati essent, vel se intentaturos excogitassent (pro quorum suspicione criminum capti et deprehensi ferebantur), omnia nobis auctoribus, inventoribus atque incentoribus peregissent. Idque gravissimæ et nefandissimæ calumniæ commentum ita impii homines regiis auribus inculcarunt, ut ad fidem eis habendam adductus fuisse rex aliquando videatur. Nam cum secunda vice in favorem nostri illustrissimus Burgundionum dux per suum secretarium, pro nobis clementiam ejus exorans atque imprecans, scripsisset, irritatus quod altera post priorem vice preces pro nobis faceret, dixit et publice in hæc verba prorupit « quod nunquam nobis in se admissa indulgeret seu condonaret, eo quod in ejus necem machinati fuissemus, » quemadmodum ipse secretarius, pro nobis missus, præfato illustrissimo duci retulit, atque etiam nobis, se ab eo audiisse.

Quæ profecto calumnia, omnium gravissima, non

1. Mai 1469.

2. L'évêque de Verdun, Guillaume de Haraucourt. Voyez l'Histoire du règne de Louis XI, t. II, p. 211.

aliunde quam a sæpe dictis nostris inimicis adinventa et afficta erat regiisque auribus instillata. Scivimus per germanos nostros, qui, ut supra retulimus, a propriis patria et laribus abducti asservabantur Turonis, quod inveteratus ille malorum dierum, impii præfati regii satellitis parens impiissimus, frequenter ad eumdem filium suum epistolas scribebat ex Normannia, quibus eum coarguebat de ignavia, neglectu atque torpore, quodque minus vigilans et intentus foret ad concitandam adversum nos atque incendendam regis indignationem, quæ unica via eis opportuna foret ad perveniendum ad ecclesiam nostram; quam ut acerbius atque vehementius inflammaret, deberet ei constanter asserere et frequenter suis inculcare auribus quod, quidquid in eum moliti fuissent præfati *Balue* cardinalis et episcopus Virdunensis, nobis inventoribus atque auctoribus emanarat. Plures enim tales illius ad suum filium nequissimi patris præfati nostri germani viderunt et legerunt epistolas, quas ad eos unus ejusdem impii satellitis servitor clam, quotiens potuisset, inspiciendas deferebat.

Talibus calumniis, talibus dolis affictisque pro impiorum hominum nefandissima voluntate criminibus regius in nos furor concitabatur, absentesque et prorsus hujuscemodi molitionum ignari atque inscii deferebamur in sontes. Nam quod ad diluendas tales mendosissimas criminationes nobis elaborandum sit vel fuerit, seu apud præfatum illustrissimum Burgundionum ducem, seu apud bonæ memoriæ ducem Aquitaniæ aut alium quempiam, minime opus fuisse aut exsistere norunt et firmissime credunt omnes viri boni, qui de nobis præteritaque vita atque institutione nostra

aliquando notitiam habuerunt; qui non modo fidem talium improbissimorum nebulonum figmentis, sed nec vel minimam de nobis contrariam suspicionem proinde habere seu in eam adduci potuerunt.

Unde et ipsum regem, licet tunc talia, quæ diximus, evomuerit verba, importunis falsorum delatorum suggestionibus quadam velut furia accensus, non dubitamus tranquilla mente omnino aliter de nobis sentire. Nam et cum, post reconciliationem germani sui, ducis Aquitaniæ, ad se modico satis post tempore factam[1], pro nobis regi magno cum affectu verba semel atque iterum, pro sua ingenti ad nos caritate, ipse illustrissimus dux faceret, eumque vehementer premeret, dicens se nullo modo plenariam nostram restitutionem abnuere posse, quam sibi in fœdere reconciliationis plenissimam pro omnibus qui partibus suis adhæsissent vel favissent, se facturum sacramento firmasset[2], rex de hujusmodi in necem ejus machinatione nec tunc nec postea verbum ullum, quod nosse potuerimus, fecit, licet restitutionem nobis facere (quam idem illustrissimus dux totis prosequebatur viribus, certissime cognoscens sui solius causa regis nos inimicitias incurrisse, et omnem quam subieramus proscriptionis injuriam bonorumque jacturam sui gratia fuisse perpessos) pertinacissime recusarit, non veritus tam solemniter a se promissa et sacramento roborata, non

1. Au mois de septembre 1469.

2. Allusion à l'abolition générale que le roi accorda aux adhérents du ci-devant duc de Normandie, par lettres patentes données à Beaugé au mois de mai 1469. Lenglet-Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 103.

nobis quidem, sed ipsi suo unico germano, fidemque sacratam infringere et abrumpere.

Tentavit quippe idem princeps optimus efficere, non semel tantum, sed pluries, cum post dictam reconciliationem et fœdera Turonis ad curiam regis venisset, omnemque ad hoc conatum sincerissima affectione impendit ut nos rex ad gratiam reciperet, et potiundo rebus nostris, integraque nobis earumdem facta restitutione, in ecclesia nostra vel alibi, ubi nobis collibuisset, juxta fœderis et pactorum seriem, residere libere liceret; fecitque ejus rei gratia afferri exhiberique et legi ante regem litteras pactorum et fœderis inter se initorum, quæ omnia, quæ poscebat, fieri debere expressissime continebant. Et tamen rex, spreta promissa fide et neglecta jurisjurandi religione solemnissime a se præstiti, contemptis scriptis suis manu propria et sigillis suis magnis roboratis, quod pro nobis postulabatur, immiti atque pertinaci animo facere recusavit. Tantummodo, cum multa sibi de nobis merita (et facile supra quam in nobis est) idem princeps referret atque assereret, ut animum ipsius trucem ac sævum in nos ad clementiam inflecteret, ab eo hoc gratiæ munus exprimere seu extorquere potuit, ut rex hæc verba sibi velut pro ingenti concesso nobis beneficio redderet : « Ex quo » inquit « ipse, pro quo tantas nobis preces funditis, est vir tantorum meritorum, concedimus ei quod prospiciat dum vacabit in patria Occitana vel adjacentibus terris aliqua ecclesia, æque bona vel etiam uberior proventibus quam sua Lexoviensis; et promittimus facere quod eam obtinebit. Quod vero Lexoviensem retineat aut in ea resideat, nullatenus patiemur. »

Hæc fuit tota humanitas, hæc promissorum et sacramentorum fides, quam erga fratrem præfatus illustrissimus princeps potuit pro nobis invenire. Nec mirum profecto si pro alio talem offendit fidei tenacitatem, cum et non absimilem in propriis factis aut negotiis, non semel, sed pluries, proh dolor! invenerit, ut de ipsius nece atque exstinctione miserabili et deflenda sileamus[1].

CAPITULUM XXI.

De pœnis quibus nostros persecutores Deus punivit.

Verum silentio prætereundum non est qualiter pro suis impietatibus, de illo impio satellite suisque nonnullis in hac nequitia, ad tales adversum nos concinnandas calumnias dolosque multiformes, complicibus, non longo post decurso tempore divina justitia debitas exegerit pœnas. Ille enim impius satelles, præcipuus totius criminationis et calumniarum exsecutor, qui talem ac tantam, uti retulimus, apud regem gratiam invenerat, infra menses tres postquam dictam calumniam de machinatione in necem regis, et quod criminum, de quibus deferebantur prædicti cardinalis *Balue* et Virdunensis [episcopus], auctores inventoresque fuissemus, adversum nos confinxisset seu affirmasset, juvenis quidem nedum annorum triginta, in flore juventutis, apud castrum de *Nyort* Pictaviæ miserabiliter obiit[2]. Nam, ut a clarissimis viris multisque fide

1. S'il s'en tait ici, il en parle dans l'Histoire du règne de Louis XI, t. II, p. 287 et 296.

2. Dans l'été de 1469.

dignis testibus relatum audiimus, velut in furorem actus, Deum blasphemans, extremos spiritus exhalavit.

Alter vero ejus germanus[1], non inferior nequitia, sed profecto ipsum etiam præcellens, non longe post, cum, crapula atque ebrietate mentis impos, contra quemdam alium, honestis æque meritis moribusque præditum, rixam moveret in civitate nostra, pugione confossus interiit. Cujus necem cum occisi pater atque alter frater[2] ultum iri satagerent, armis satellitibusque stipati, evadente per fugam occisore, ipsius filius ab ipsis ultoribus occisus est. Unde in magnum capitum suorum discrimen adducti sunt. Nam cum ex regiis mandatis istius secundo necati genitor, sui quoque, sub salva gardia regiaque protectione specialiter positi fuissent, eo quod adversariorum vires atque minas formidarent, gravem et periculosam accusationem

1. On trouve, dans la Réforme de la noblesse de Montfaut (Cabinet des titres de la Bibl. imp.), un Henri de Mannoury, qui est peut-être le personnage dont l'auteur veut parler ici.

2. Cet autre frère doit être Jean de Mannoury, écuyer d'écurie de Louis XI, homme d'armes, comme Robert, de la garde du corps, et capitaine des francs archers du bailliage de Rouen. On verra par les pièces justificatives du IV[e] volume qu'il succéda à son frère dans la régie du temporel de Lisieux. Une rémission du Trésor des chartes (J. 200, p. 45, aux archives de l'Empire) nous apprend qu'au mois de juin 1467 il débarquait à Sandwich pour aller conférer de par le roi avec le comte de Warwick à Cantorbery. Il est nommé par Molinet comme l'un des capitaines qui combattirent à la journée d'Enquinegate (1479). Au mois de décembre 1483, après la mort de Louis XI, il s'intitulait encore « écuyer, seigneur du Mont-de-la-Vigne, capitaine de la ville et chastel de Bayeux, ayant don royal du revenu du domaine de la vicomté de Bayeux. » (Cédule originale dans le ms. Suppl. fr. 2539 de la Bibl. imp.)

contra illos homicidas dicitur fuisse prosecutus, quod etiam salvam gardiam regis violarant. Quæ qualem acceperit exitum, nondum nobis satis constare hactenus potuit.

Stolidus autem præfatus sacerdos, quem, ut supra retulimus, impius ille satelles regius, ejus germanus, ad ecclesiam nostram facere promoveri conabatur, et de qua veluti per obitum nostrum vacante provisionem in Romana curia se obtinuisse et litteras expedivisse atque reportasse jactabat, omnibus exosus atque invisus, in misera victitans paupertate, cunctis irrisioni et ludibrio patet, quotidie excommunicatus tam pro ære alieno, quod fecit in sua stolida ecclesiæ nostræ prosecutione, quam pro suis criminibus et vitæ quam ducit turpitudine et fœditate[1]. Sic quod satis in dicta impia et iniqua familia, pro suarum impietatum meritis, divinæ justitiæ censura se, procul dubio, palam omnibus indicat atque manifestat.

Sed et, quemadmodum supra perstrinximus[2], ille generosus cadetus *Dalbret*, de nobilissima domo comitum *Dalbret* filius et hæres ex parte, qui primus dono regio, ausu nefario et sacrilego temporalibus ecclesiæ nostræ potitus fuerat, eaque in suos converterat profanos usus, etiam divinæ ultionis vindictam non effugit. Nam paulo post prædictorum neces, quas retulimus, etiam ipse, cum in quamdam erga regem de proditione ac perfidia suspicionem incurrisset, a rege capite plexus membratimque laniatus, miserabilem

1. Il était mort lorsque Guillaume Héda, qui en parle en termes couverts, écrivit son histoire des évêques d'Utrecht. Voir l'extrait rapporté parmi les pièces du IV[e] volume.

2. Ci-dessus, p. 281.

vitæ exitum fecit[1]. Pro quibus tamen omnibus nostris persecutoribus supplices divinam exoramus clementiam quatenus eos ex ipsis, qui adhuc superstites manent, ad veram pœnitentiam quæ indulgentiam promereri valeat delictorum adducere, his vero, qui jam ex hoc sæculo de ipsis transierunt, propitius et misericors exsistere dignetur. Licet enim pro suscepti operis adimpletione eorum impie in nos admissa referre necesse habeamus, plus tamen de eorum impietatibus animarumque periculis, quam pro damnis atque injuriis, quas ipsi nobis intulerunt, tristamur et dolemus; nec pro eis, licet nobis inimicissimis sine causa, Deum deprecari, juxta evangelicam Salvatoris nostri doctrinam, atque orare omisimus.

CAPITULUM XXII.

Quomodo prædictis causis et violentiis prohibiti sumus ecclesiam repetere, et quod de absentia nostra ab eadem fuerimus sumusque rationabiliter excusati.

Pro hujusmodi igitur causis, violentia dolisque pravorum et impiorum prohibiti hactenus fuimus sumusque ad sedes proprias reverti, veritique semper et non ab re pavidi nos illius fidei, justitiæ potestatique committere, cujus tales eas esse, quales supra retexuimus, offendimus, et tum in plurimis maximisque et illustrissimis principibus, tum in nobis ipsis frequenter compertas habuimus; consultiusque duximus atque eligibilius, procul a periculis tam manifestis tamque

1. Il fut exécuté le 7 avril 1473 à Poitiers, pour avoir été du complot qui livra Lectoure au comte d'Armagnac, à la fin de l'année précédente.

patentibus, in secura et libera degere paupertate, quam pro quarumcumque opum spe, quas assequi posse æstimare liceret, sub illius manum et tam fragilem lubricamque fidem, quem talem etiam ad nos animum gerere comperimus, nos reponere : præsertim cum residendi in ecclesia nostra, cujus desiderium nos ad revertendum maxime persuaderet, negatam semper facultatem noverimus, nec id nobis permitti ullatenus, etiam pro maximorum atque illustrissimorum principum intercessione precibusque factis pro nobis, his temporibus quibus ad regem amicitias maximas copulasse existimabantur, a rege impetrare potuerimus.

Asseruit nobis semel quidam homo insigniter satis doctus atque litteratus, non quidem vulgari, sed singulari nobis amicitia junctus, audivisse se secretarium quemdam illustrissimi domini ducis Burgundiæ, qui, ex curia regis ad quam pro nonnullis causis a suo fuerat principe destinatus, revertens, assereret se a fide dignis audiisse in eadem curia regem comminatum nobis sævissimas pœnas, inimicorum accensum nefandis suggestionibus, si aliquando nos sub sua manu tenere posset, quodque ex nobis et de nobis, quod cunctis merito terrorem deberet incutere, præberet exemplum. Avertat Deus ab omnibus suis fidelibus tam triste pavendumque prodigium! Quod etsi nemini, etiam quantumvis inimico, ominari vellemus, ubi tamen tale aliquod disciplina publica salusque patriæ exemplum præstari deposceret, optaremus potius id de alio, tali exsecratione digno ac bene merito, dari seu præstari exemplum, quam quod de nobis ipsis, nullius criminis procul dubio consciis, sumeretur.

Quæ res etiam, cum his quæ jam late retulimus, nos

non improbabiliter addubitare fecit ne, si, de quibuscumque et qualitercumque roboratis suis confisi promissionibus, in terras reverteremur suæ ditionis, ut non deterius suspicemur, pares saltem in pœnis illis suis quondam amicissimis nos faceret, scilicet cardinali *Balue* et Virdunensi episcopo, quos diris et tetris mancipatos carceribus jam ferme per quinquennium asservavit atque asservat; ita quippe ut in tanto temporis procursu viam sibi aperire justitiæ impetrare nondum potuerint, licet pro ipsis sæpe ad eum finem summi pontifices et collegium cardinalium magnas atque importunas fecerint instantias[1]; sed et nec hactenus de quibus accusentur criminibus, seu pro quibus deprehensi detentique fuerint, cuiquam satis ad liquidum compertum exstiterit. Cum enim, ut diximus, præfati nostri calumniatores totiens impleverint regias aures quod omnium a dictis prælatis intentatorum scelerum (quæ, qualia sint, penitus ignoramus) auctores inventoresque esse debueramus, non irrationabiliter, ut existimamus, horrescere et formidare debemus in tales incidere manus, ubi nec legitime accusati, nec juris ordine convicti vel confessi, supplicia pœnasque, quantumvis insontes atque innoxii, penderemus. Si quis enim metus esse potest, qui cadere debeat vel possit in virum constantem, talem hunc, qui nos tenuit atque habet, profecto jure optimo censeri licet; potissime cum ad eum depellendum securumque aliquem adversus eum reddendum nullius qualiscumque cautionis remedium efficax satis aut validum esse possit. Ubi enim pro justitia sola imperat voluntas, ubi

1. Voy. ci-dessus, p. 174.

pro fide sacrata nihil aliud invenitur quam perfidia et inconstantia, ubi sævissimo inimico tantum licet quantum libet, si quis ei se vitamque suam crediderit, et in illud, quod vel insipiens quisque providere et cavere periculum debuit, spontaneus se immittat, profecto nec venia nec miseratione dignus exsistit.

Sed non modo, uti diximus, metus hujusmodi (qui tamen abunde ad hoc sufficiens esse debuit) a repetendo proprias sedes et ab incumbendo crediti nobis dominici gregis curæ ac regimini nos tenuit, sed vis præcisa, cui prævalere nullo modo possumus; per quam non modo nec dictæ incumbere curæ, sed nec diœcesim ingredi, nec regni portiunculam quamcumque incolere seu habitare permissi sumus.

Tentavit aliquid agere pro nobis ante triennium, licet a nobis minime requisitus, generosus et potens dominus, domnus de Castilione[1], frater illustris comitis de *Lavalle*, circa illud ferme tempus quo, abrupto arctissimo illo fœdere quod inter regem ducemque Burgundionum apud Peronam percussum fuerat, rex Ambianis et Sanctum-Quintinum eidem duci abstulit[2]. Sed non aliud pro nobis potuit obtinere quam litteras cujusdam securitatis, per quam indulgebat rex quod secure cum familia et bonis possemus venire ad urbem Aurelianensem et eam intrare, illicque stare atque remorari absque aliqua inde egrediendi facultate, atque de nobis, prout sibi liberet, illic suam opperiri dispositionem et voluntatem. Cujus securitatis cum ad nos

1. Louis de Châtillon, grand maître et réformateur des eaux et forêts, frère de Gui, comte de Laval, XIV[e] du nom, et aussi d'André de Laval, sire de Lohéac, qui fut maréchal de France.

2. Au commencement de l'an 1471. Voy. t. II, p. 247.

apud Treverim litteræ perlatæ fuissent, risum vix tenere potuimus, quod aliqui tam insipientes nos æstimare potuissent quod sub tali tamque cruda nos committere deberemus cautione, quæ non aliud afferebat quam secure nos captivos reddere, et tali carcere ad regis voluntatem nos arctare atque claudere possemus. Sane cum alias, ut supra narravimus, sub plenissima securitate, quæ plenariam etiam restitutionem omnimodamque libertatem polliceretur, reversi, nihil observatum nobis fidei, sed dumtaxat proscriptionis injuriam cum infinitis jacturis et incommodis invenerimus, mirum est quomodo vel ille dominus, vel alii quivis tam inconsiderantes erant, quod putarent ultro tali tamque ancipiti velle nos ipsos carcere prædamnare. Verum ne quisquam existimet ipsum dominum comitem[1] in hujuscemodi pro nobis interventione, ob honorarii defectum, minus curæ quam reposceret, suscepisse, ampliorem que gratiam fuisse reportaturum a rege si salario sive honorario idoneo remuneratus fuisset, certe ipse proinde de bonis nostris duo mille scuta auri habuit; nec tamen ampliorem, quam supra a nobis relatum est, gratiam reportavit.

CAPITULUM XXIII.

Objectio contra excusationes præmissas, et ad eam responsio.

Sed objiciet nobis fortasse quispiam quod nimis pavidi, nimis formidolosi nimiumque de rege diffidentes fuimus. Multi enim ex iis qui germano suo cæterisque sibi contra sese conjuratis principibus adhæserant,

1. Louis de Châtillon portait le titre de sire, et non de comte.

multi etiam de conjuratis et capitalioribus factionis auctoribus, postea in gratiam ab ipso rege recepti sunt, ejusque non modo clementiam, verum et beneficentiam ac liberalitatem experti, magnis ab eo honoribus atque muneribus donati sunt et sublimes effecti.

Fatemur quidem hoc ipsum, nec infitiari possumus plurimis hanc sortem contigisse, plerumque talibus quos idonea instrumenta seu ministeria reputaret, quæ ad perficiendum suas damnabiles cupiditates sibi usui esse possent. Sed non eo minus, novimus et alios quamplures quibus alia prorsus sors obtigit, qui, indulgentiis suis atque abolitionibus freti tam plenariis tamque expressis, quantum mens hominis solertis ferme excogitare posset, de eisque confisi, non aliud quam irremediabile exitium invenerunt, alii capite plexi et laniati, alii aquarum gurgitibus suffocati, alii in exsilia aut carceres trusi et detenti. Quas fortunas minime incurrissent, nisi fidem regiis gratiis et securitatibus præstitissent. Consulte quidem præcepit sapiens : « Non confidas inimico tuo in æternum. » Et item : « Longe abesto ab homine habente potestatem occidendi te, et non suspicaberis metum mortis. »

Quid enim remedii afferret nobis quod multi regem placabilem et clementem invenerunt, ubi eum sævum, trucem atque implacabilem offenderemus? Sed cum ipsi, ut retulimus, ejus plenissima securitate suffulti, confidenter ad clementiam suam redeundi jam olim ausum acceperimus, talemque fidem, qualem retulimus nobis servatam, compertam totiens habuerimus, quis sana mente consulere auderet ut iterum sub ejus fidem nos committere debeamus, cujus etiam sæviorem atque immitiorem animum adversum nos, multo quam

antea, dolis et calumniis pravorum et iniquorum hominum factum cognoscimus? Adde quod, si anceps inibi et prorsus incerta atque inconstans fides, non potior etiam neque securior illic justitia invenitur. Nam cum improbis delatoribus facilis ad calumniandum bonos aditus auresque commodentur, qui illic degunt, præsertim si aliquando fuerint invisi, quotidianis calumniarum periculis patere necesse est et sub anxio et pœnoso valde metu languere. Fidem nostris assertionibus satis afferunt ille cardinalis et ille episcopus, jam ferme per quinquennium ea quæ dicimus experti. Alios quamplures etiam in testes facile vocare et citare possemus, si a somno mortis et ab inferis eos excitare possemus, quo, insontes licet, dimissi sunt, a præstitis eis securitatibus delusi, in quibus temere confiderunt. Sed invidiæ nimiæque prolixitatis devitandarum gratia, silentio eos præteriemus.

Non referemus etiam quotiens, a triennio citra (a quo tempore inclitam hanc Treverensium incoluimus urbem), rex, stimulantibus aliis quibusdam per ambitionem sæcularem, nostram iterum et denuo assequi ecclesiam ambientibus, et tempore felicis recordationis Pauli et moderni etiam Sixti[1], pontificum romanorum, instantiam fecerit, ut vel alio in Pathmos transferremur, vel ipsa ecclesia nostra pro quibusdam affictis ab eisdem criminationibus dejiceremur et privaremur. Quibus tamen importunis atque injustis postulationibus apostolicæ sedis justitia et benignitas semper repulsam pro nobis, licet absentibus, dedit.

1. Paul II, étant mort le 28 juillet 1471, eut pour successeur Sixte IV.

Nimis enim legentibus fastidiosum esset, si omnia hujuscemodi contra nos intentata et exquisita molimina præsenti nostræ apologiæ vellemus inserere.

CAPITULUM XXIV.

Iterum alia objectio et ad eam responsio.

Sed adhuc forsan etiam quis nos culpare conabitur, et omnium persecutionum, quas tam in nobis ipsis quam in nostris perpessi sumus, culpam in nos detorquere studebit, quod non paruerimus regis mandato, quo, prout supra retulimus, præcipiebat ut servitii sui causa Perpinianum reverteremur. Non enim, ut videri aliquibus poterit, mandato principis obaudire detrectare debuimus, cum, ut Apostolus præcipit « omnis anima potestatibus sublimioribus subdita esse debeat, » et « qui potestati resistit, Dei » ut idem inquit « ordinationi resistit. » Quod et similiter beatus apostolus Petrus præcipit : « Subditi » inquit « estote omni humanæ creaturæ propter Deum, sive regi quasi præcellenti, etc. » et alibi « non tantum bonis et modestis, sed etiam dyscolis. »

Sed certe si quis ea, quæ superius a nobis retexta sunt, de causis, propter quas illo reverti sine evidenti mortis periculo non licebat, ad mentem reduxerit, facile talibus objectionibus satisfactum esse intelliget.

« Juste impera » ait Seneca ad Neronem; « nemo non eadem volet. » Alioquin si prædicta apostolica præcepta etiam de his, qui impie et injuste nos volent opprimere et ad illum finem nobis imperant, intelligenda forent, contraria essent et adversa præcepto Sal-

vatoris, qui ait (Matth., X) : « Si vos persecuti fuerint in una civitate, fugite in aliam. » Si enim universaliter potestatum præceptis et absque ullo delectu semper obediendum esset, nunquam locus daretur in quo talium persequentium aut persequi curantium sævitiam atque tyrannidem declinare liceret, et sic omnino vacuum atque inane redderetur præceptum nostri Redemptoris, quod non modo verbo, sed opere et facto ipse prædicavit et docuit. Nam, ut sacrum Evangelium refert, ipse in somnis per angelum Joseph præcepit dicens : « Surge et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum, estoque ibi donec dicam tibi. Futurum est enim ut Herodes quærat puerum ad perdendum. » Unde dicti tyranni sævitiam pro nostri eruditione devitans, illic mansit usque ad obitum ejusdem.

Apostolus etiam Paulus persecutorum declinans impietates, per fugam sibi sapienter consuluit, cum sciret præpositum Damasci ad pœnas suppliciaque se comprehendere velle. Petrus etiam apostolus, cum per Herodem in carcerem Ierosolymis trusus fuisset (qui eum volebat ad supplicia de eo sumenda post pascha populo velut ad spectaculum exhibendum producere), per angelum Dei monitus atque adjutus, carcere se eripuit et eduxit. Noster etiam Redemptor, cum nondum advenisset tempus et hora in qua, secundum æternum suæ dispositionis consilium, pro redemptione nostra mortem obire et crucis perferre supplicium destinarat, furentium Judæorum, et eum vel præcipitare de montis supercilio, vel lapidibus oppetere atque obruere volentium, sæpe in sacris evangeliis legitur persecutiones devitasse atque effugisse, nos profecto instruens atque præmuniens ut, cum nobis tales per-

secutiones imminere cognoscimus, humana, quæ nobis suppetere ad talia mala evitanda remedia possunt, negligere aut prætermittere ignaviter non debeamus : quod, procul dubio, non aliud esset quam tentare Deum, quod grave peccatum est.

His instituti præceptis atque doctrinis, innumeri persancti viri, cum sententias persequentium declinarent, propriis sedibus relictis, ad exteras nationes, ubi tuto delitescere possent, sese contulerunt. Sanctus Athanasius, patriarcha Alexandrinus, Constantii vitans furorem, Treverim usque, Germaniæ urbem, pervenit; quo loco per septennium ferme latuit. Sanctus Eucherius, Aurelianensis episcopus, Karolum Martellum devitans, in Hasbaniam[1] venit et apud Sanctum-Trudonem sese occuluit. Sanctus Thomas, Cantuariensis pontifex, regis Anglorum adversum se indignationem non abs re metuens, sponte contra regis mandata atque præcepta de Anglia, uno solo comite sociatus, clanculo exivit et in Franciam venit, ubi a dicto Anglorum rege plurimas interim tam in se quam in suis passus injurias et persecutiones, septennium exegit. Qui etiam satis exemplo fuit, cum simulate potius quam ex fide acta pace sua ad proprias sedes rediit, quanti periculi sit de hoste atque inimico reconciliato confidere. Sanctus quoque Eadmundus, qui eidem beato Thomæ in regimine ejusdem ecclesiæ Cantuariensis, non tamen immediate succedit[2], ob molestias quæ sibi ingerebantur in Anglia, transmisso freto in Galliam venit, fugiens persecutorum injurias, et apud

1. Le pays de Hesbaye, dépendant de celui de Liége.
2. Saint Edme, archevêque de Cantorbery en 1233.

Pontiniacum[1], ubi perante beatus Thomas, antecessor suus, per annos multos delituerat, clarus et operibus bonis et miraculis multis usque ad extremum corporalis suæ peregrinationis diem permansit[2], ibique sepultus et in magna veneratione habitus requiescit.

Sic et innumeri alii sancti viri, diversis locis ac temporibus rabiem declinantes persecutorum atque in se sævire volentium, præcepto innixi atque exemplo Salvatoris, sedes proprias reliquisse leguntur, vel ad tempus, vel quamdiu in humanis superstites exstiterunt. Unde beatus Augustinus, libro secundo contra Cresconium : « Nonnulli » inquit « sancta humilitate præditi viri, propter quædam in se offendicula, quibus pie religioseque movebantur, episcopatus officium, non solum sine culpa, verum etiam cum laude posuerunt. » Unde rationabiliter valde canunt jura, quod quis non tenetur se credere et committere sub inimici potestatem, etiam datis sibi qualibuscumque litteris de salvo conductu. Cujus rationem pulchre Sapiens subintulit, Eccles. XII. Postquam enim præmisisset illud præceptum : « Non credas te inimico tuo in æternum, » paulo post : « In labiis » inquit « suis indulcat inimicus, sed in corde suo insidiatur ut subvertat te in foveam. » Quod si ita vir prudens sibi ab hoste cavere debet, si se salvum velit, etiam ubi vel sibi ipsi vel alii cuiquam cum fidem fefellisse minime expertus est, quam delirus et veluti fatuus censendus juste foret, qui se tali inimico credere pergeret, quem innumeris pæne fidem

1. Pontigny, dans l'arrondissement d'Auxerre (Yonne).

2. Saint Edme mourut à Soissy, près de Provins, le 16 novembre 1240 ; mais il fut inhumé à Pontigny, comme le dit Thomas Basin.

fregisse, atque etiam in semetipso et casu proprio, compertissimum haberet!

Hæc, ut existimamus, abunde sufficere debent ad refellendas objectiones omnes, quæ ab obtrectatoribus forsan in hac materia fieri possent. Nam quod principum mandatis atque potestatum parèri præcipitur, intelligendum est[1] quando princeps legitime et cum recto ordine suam, quam ad hoc accepit a Deo, exsequitur potestatem. Tunc enim tali parendum est, et habet locum quod Paulus apostolus ad Romanos, XIII, ait : « Qui potestati resistit, Dei ordinationi resistit. » Unde licet forsan aliis subjaceant vitiis, tum, dum accepta a Deo legitime sua utuntur potestate, in eo quod tanquam legitimi principes imperant, est eisdem obediendum, et per hoc non tantum bonis et modestis, sed etiam dyscolis et alias malis et vitiosis est obedientia exhibenda, ut ex auctoritate beati Petri apostoli inducta satis apparet. Hinc est quod, cum summus sacerdos, coram quo velut in jure Paulus apostolus sistebatur, eum injuste et irrationabiliter jussisset percuti et cædi, statim Paulus respondit : « Percutiet te Deus, paries dealbate. Tu sedes judicare me secundum legem, et contra legem jubes me percuti. » Et cum ei ab adstantibus exprobraretur quod maledixisset summo Dei sacerdoti, illico se expurgans dixit : « Ego eum summum sacerdotem nesciebam; scriptum est enim : principi populi tui non maledices. » (Actuum XXIII). Merito enim eum, qui, sedens secundum legem judi-

1. En marge, de la main de l'auteur : « Hoc ita intelligi debere dicit sanctus Thomas Summæ II, quæst. 96, art. 4, in « solutione duorum primorum argumentorum, et etiam in solu- « tione ad tertium articulum. »

care, contra legem eum cædi jubebat, summum sacerdotem et populi principem nesciebat, cum hoc ageret non ex legitimo ordine acceptæ potestatis, sed sua nequiter et irrationabiliter abusus potestate : quanquam etiam, eo quod dignitas legalis sacerdotii per Christi sacerdotium jam cessasset et evacuata esset, recte dixerit nesciisse eum summum sacerdotem. Hunc autem intellectum habuisse Apostolum quod tunc principi sit parendum, cum accepta a Deo legitime utitur potestate, idem Apostolus, in dicto capitulo epistolæ suæ ad Romanos, satis liquido ostendit. Cum enim dixisset quod, qui potestati resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt, statim, dicti sui reddens rationem, adjungit : « Nam principes non sunt timori boni operis, sed mali. Vis autem non timere potestatem? Bonum fac et habebis laudem ex illa; Dei enim minister est tibi in bonum. Si autem male feceris, time; » et cætera quæ sequuntur, ex quibus manifeste ostendit tunc potestatibus et principibus parendum et tunc eos esse timendos, cum accepta potestate a Deo legitime utuntur et debito ordine justitiæ, scilicet ad tutelam et defensionem insontium et bonorum, qui nihil mali egerunt, et punitionem atque coercitionem malorum, in quos acceptæ potestatis gladium exserere debent.

CAPITULUM XXV.

In quo ponuntur et aliæ objectiones, ad quas etiam respondetur.

Sed adhuc objiciet aliquis quod minime licuerit nobis corporalem præsentiam gregis nobis commissi relinquere, prætextu etiam cujuscumque persecutionis

vel periculi. Nam, ut Dominus ait, Johannis X° : « Ille est mercenarius et non pastor, qui, videns lupum venientem, dimittit oves et fugit. » Super quo beatus Gregorius, in homilia, dicit quod lupus super oves venit, cum quilibet injustus et raptor fideles quosque atque humiles opprimit.

Sed hac objectione non obstante similibusque auctoritatibus vel argumentis, quæ in hac materia adduci possunt, e quibus nonnullas adducit Doctor sanctus[1] in Secunda Secundæ, quæst. 181, art. 5, nullus sana mente dixerit quin aliquotiens, ad declinandam persecutionem tyrannorum aut impiorum, liceat episcopo corporaliter gregem deserere, quando a persecutoribus specialiter quæritur, et de fidei subversione vel gregis salute non timetur, dummodo per alium seu alios gregi provideatur sufficienter circa ea quæ ad salutem sunt necessaria. Hoc enim ita expresse determinat beatus Augustinus in epistola ad Honoratum, et Doctor sanctus post eum, in loco allegato. Hoc etiam expresse habetur VII, quæst. 1, § « Hinc etiam », ubi in textu et glossa plene de hujusmodi materia tractatur, et auctoritatibus et exemplis hujusmodi sententia confirmatur; inter quas omnino est irrefragabilis illa Salvatoris (Matth. X°) præcipientis apostolis suis, quorum locum tenent episcopi : « Si vos persecuti fuerint in una civitate, fugite in aliam. » Quæ si aliquando locum obtineat, tunc certe erit quando in solum pastorem persecutio sævit, et per ejus fugam aut recessum salus gregis non periclitatur, sed ei per alios sufficienter providetur. « Cum enim » ut ait Doctor sanctus « in

1. Saint Thomas d'Aquin.

omni obligatione præcipue debeat finis obligationis attendi, episcopi autem se obligent ad pastorale officium exsequendum propter subditorum salutem, ubi subditorum salus exigit personæ pastoris præsentiam, non debet pastor gregem suum personaliter deserere, neque propter aliquod commodum temporale, neque propter personale periculum sibi imminens, cum bonus pastor debeat ponere animam pro ovibus suis. Si vero subditorum saluti possit per alium sufficienter provideri in absentia pastoris, tunc licet pastori, vel propter aliquod ecclesiæ commodum, vel personale sibi imminens periculum, corporaliter gregem deserere. »

Sed certe, quanquam hæc indubitata sint, tamen casus, qui nos contingit, multo minus dubitationis habet, cum non spontanei aut voluntarii corporaliter gregem et ecclesiam nostram deseruerimus, sed inviti valde et coacti. Cum enim, uti supra late retulimus, ad regem revertissemus de suis plenissimis securitatibus confisi, non alio animo neque intentione quam ut, personaliter in ecclesia nostra residentiam facturi, pastorale susceptum officium pro concessis a Domino viribus exsequeremur, violentia præcisa compulsi fuimus, nedum diœcesim aut provinciam non intrare, sed exsilium ad trecentas leucas remote et extra totius regni limites subire et tolerare. Et ita profecto non tam ecclesiam reliquimus vel sedem mutavimus, quam inviti et præcise coacti vi et potentia majore, cui nec resistere nec reluctari ullo pacto poteramus, mutati et ejecti atque in exsilium detrusi fuimus. Propter quod non magnopere, quoad casum attinet nostrum, disputare aut defendere habemus, si liceat episcopo propter

imminentem persecutionem corporaliter parochiam deserere, et ad alium securum locum se conferre: quanquam nihil dubitationis habeat quin hoc licite possit, ubi solus pastor persequendus quæritur vel verisimiliter præsumitur, et per alios idonee gregis dominici saluti providetur et consulitur.

CAPITULUM XXVI.

Qualiter vi præcisa ecclesia et patria procul abesse coacti sumus.

Notoria quidem fuit et est tyrannorum oppressio, a quibus provincia lamentabiliter et pæne intolerabiliter affligitur et laceratur, contra quam a multis mortalium, et iis plurimum qui oculatiores atque in his rebus humanis æstimabantur prudentiores, quasi divinitus aditus arbitrabatur et credebatur apertus, tam immani et calamitosæ oppressioni per medium germani regis (cui Deus esse propitius dignetur) et illustrium principum totius regni posse mederi, et oppressis subveniri. Qua spe freti et ei innixi, zelo caritatis, quam post Deum ad patriam maximam habemus, permoti, ut miseris de auxilio opportuno subveniretur, non dubitavimus ex adverso cum iis, quos simili ductos caritate arbitrabamur, ascendere et nos murum defensionis opponere pro domo Israel. Quod certe non sine magno capitis discrimine agebamus; sed, ut vetus comicus ait:

Non fit sine periclo facinus magnum et memorabile.

In quo obeundo vitæ periculo pro patria et relevamento miserorum a tantis oppressionibus, caritas

in patriam et proximos maxime et potissime manifestatur, quam, teste veritate, majorem nemo habet quam ut animam ponat pro amicis suis.

Pro tali igitur zelo, et ut piorum votorum atque desideriorum fructuosus sequeretur effectus, etiam constanter munus legationis pro præfato regis germano (quem rex ducem præfecerat Normanniæ, ut supra retulimus[1], et ut ei, tanquam sibimet et veluti eorum legitimo duci, parerent omnibus provincialibus mandaverat, eosdem absolvens ab omni juramento hominii et fidelitatis, quæ sibi perante præstitissent) ad illustres Burgundionum principes, Philippum patrem et ejus filium Karolum, ducem modernum, assumpsimus. Cujus susceptæ legationis dum munus exsequi cum omni fide ac diligentia curaremus, ut supra latius narravimus[2], a rege idem suus germanus Normannia pulsus et ejectus fuit; et subinde e vestigio contra multos, qui fautores ei exstiterant vel servierant, furor et rabies persecutionis incanduit. Quam certe non immerito metuentes, proprias sedes repetere distulimus, donec remisso et temperato utcumque furore, securitates et abolitiones amplissimæ edictis regalibus per totum regnum publicatæ exstiterunt.

Ubi autem sedem ipsamque ecclesiam nostram repetere decrevimus, de hujusmodi gratiis et securitatibus confisi, nec diœcesim ingredi, nec ullum in toto regno latibulum ad degendum, ullis precibus aut interventionibus seu suffragiis amicorum impetrare potuimus; sed violentias, calumnias et dolos, de quibus

1. Ci-dessus, p. 261.
2. Ci-dessus, p. 271.

supra meminimus, ferre et perpeti necesse habuimus. Nec expost, licet magnorum interventu principum, de quorum tunc ad regem singulari benivolentia atque amicitia, et vice versa, omnium unanimis erat opinio, usi fuerimus, qui pluries et vicibus repetitis preces pro nobis facere dignati sunt, ab ipso rege obtinere potuimus quod vellet permittere nos in ecclesia nostra vel in provincia residere, aut fructibus et proventibus ejusdem nostræ ecclesiæ gaudere. Tantummodo securitatem unus[1] pro nobis, non exigua seu vili stipe [donatus], ut supra retulimus, obtinuit quod secure usque Aurelianis venire et illic consistere possemus, negata prorsus exeundi licentia, atque illic opperiri donec de nobis quidnam rex vellet fieri vel disponi juberet, quemadmodum latius et plenius supra retexuimus. Cui certe tam crudæ et ancipiti securitati nos committere, attentis fide et efficacia suarum plenissimarum securitatum, quam tum in nobis ipsis, tum in quam multis aliis comperieramus, consultum nullo modo fore putavimus nec æstimare debuimus, maxime attento quod suos amicissimos cardinalem Andegavensem et Virdunensem episcopum, quem promissionibus honorum amplissimorum ad se pellexerat et de fratris sui servitio ad suum attraxerat[2], nulla eis in jure audientia concessa seu permissa, ita, ut supra retulimus, vinctos tenebat et adhuc hodie tenet. Quorum alter, scilicet

1. Le sire de Châtillon. Voy. ci-dessus, p. 327.

2. Guillaume de Haraucourt fut de ceux qui suivirent le duc de Normandie lorsqu'il s'enfuit en Bretagne; mais il avait commencé par se prononcer pour le roi dans la guerre du Bien public, et même était allé le joindre au siége de Bourges. Documents inédits, *Mélanges*, t. II, p. 238.

Virdunensis, post inedias et squalorem carceris, quos quinquennio amplius miserabiliter est perpessus, in eodem carcere e vita nuper migrasse est publicatus, et, ut verisimilius existimatur, mendaciter confictus[1]; nam eum adhuc in squalore carceris vitam infelicem trahere a plurimis creditur et asseritur[2]. Sed eum vitam finiisse affictum est ut castra et terræ ecclesiæ Virdunensis, tanquam vacantis, manu regia occuparentur (prout de facto exstitit factum), et ut, si fieri posset, alteri ad eamdem ecclesiam pervenire ambienti, tanquam per obitum pontificis vacantem, provideretur, quemadmodum et de nobis fuit, ut supra retulimus, similiter confictum et præsumptum.

Cardinalis autem etiam, ut fertur, adhuc superstes, infelicissimam vitam et morte amariorem in eodem squalore carceris trahere compellitur, quemadmodum latius supra etiam retexuisse meminimus[3].

1. Le *Gallia chistiana* parle de ce bruit répandu pendant sa détention, t. XIII, col. 1236.

2. Il fut mis dans une de ces fameuses cages de fer dont il était l'inventeur, au dire de Commines. La sienne était composée de 158 pièces de charpente et de 3953 livres pesant de fer. Sauval, qui nous en a conservé le mémoire de construction (Antiquités de Paris, t. III, p. 428), dit qu'elle fut faite seulement en 1476 et placée dans l'une des tours de la Bastille. Il n'est donc pas certain que ce soit à ce genre de cachot que veuille faire allusion Thomas Basin, lui qui écrivait ce qu'on lit ici en 1474. Quoi qu'il en soit, l'évêque de Verdun put se livrer à l'étude pendant sa captivité; il apprit le droit et y devint de première force. *Gallia christiana*, l. c.

3. Voyez, p. 317.

CAPITULUM XXVII.

Plura testimonia divinarum scripturarum et catholicorum doctorum ad confirmationem eorum, quæ dicta sunt, quod licitum sit se subtrahere sævitiæ persequentium, etiam ecclesiarum rectoribus.

Quanquam vero et Salvatoris præcepto et ejusdem pluriumque sanctorum pontificum exemplis sanctorumque dictis satis ostensum sit licitum et irreprehensibile fore persecutorum sævitiam fugiendo latendoque declinare, et ecclesiam seu plebem suam pastori deserere, ubi sola ejus persona persequenda expetitur, non fides subvertenda in plebibus, et ubi per alios idoneos ministros possint absentis pastoris vices suppleri; satisque cunctis conspicuum notoriumque fuerit, qui nostri notitiam aliqualem habere potuerunt, nos, uti sæpe diximus, violenter et vi præcisa, cui humanis viribus resisti a nobis non poterat, non modo ecclesia nostra aut provincia, sed toto regno depulsos atque in exsilium actos, nec potuisse ullis precibus aut interventionibus majorum principum regni impetrare quod in ecclesia nostra seu provincia residere atque in ea deservire liceret (quod utique satis abundeque in nostri excusationem atque apologiam merito debebat sufficere) : tamen, quia plerosque tales esse novimus, quibus, seu derogandi aviditate seu pervicacia nimia detentis, vix aliqua auctoritas, ratio seu exempla contra illum quem semel errorem imbiberint, valeant sufficere, plurium sententiis et auctoritatibus sanctorum doctorum, ea quæ diximus, adstruere conabimur, ostendentes servos Dei et plebium pastores, non solum violentia præcisa pulsos,

uti casus noster exstitit, sed etiam persecutorum suorum minaci potestate compulsos sive exterritos, absque justa reprehensione vel offensione licite posse sedes et plebes suas deserere, et persequentium se malevolentiæ subtrahere, ac tuta latibula exquirendo, sævitiam eorum atque furorem declinare, ubi sola, uti sæpe diximus, pastoris persona persequenda quæritur, et per alios ministros idoneos interim ecclesiæ et plebium saluti ministratur. Quæ si forsan cuiquam minime suffecerint, stultum et temerarium arbitramur contra hujuscemodi pertinaciam velle ulterius contendere, et ad patefaciendam luculentissimam et manifestissimam veritatem rationes ac testes alios adducere, cum, procul dubio, quæ annectentur satis superque satis abundeque cunctis merito possint et debeant sufficere[1].

CAPITULUM XXVIII.

Iterum alia testimonia ad idem.

Item super illud Johannis IV° : « Ut ergo cognovit Jesus quia audierunt Pharisæi quia Jesus plures discipulos facit et baptizat quam Johannes, etc., reliquit Judæam et abiit iterum in Galilæam, » dicit Chrysostomus, etc. [2]

His atque aliis consimilibus testimoniis, e quorum nonnullis usus est beatus Athanasius, in libris quos de

1. Les citations qui suivent sont empruntées à saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Jérôme, saint Hilaire, Théophile, Bède et Nicolas de Lire. Je me suis expliqué dans la notice préliminaire (ci-dessus, p. 211) sur la raison qui me les a fait supprimer.

2. Suppression des citations, comme dans le chapitre précédent.

fuga sua conscripsit, apud mortales homines satis excusatam fieri putamus secessionem nostram ab ecclesia nostra, potissime cum, ut late supra recensuimus, vi majore atque præcisa, cui resistere et contra niti nulla nobis facultas fuit, ab eadem pulsi et ejecti, nec ad eam reverti permissi ullatenus fuerimus. Nec tamen propterea apud districtum Judicem inculpabilem nos aut insontem asserere præsumimus, « apud quem et in cujus conspectu » ut sacer psalmus ait « non justificabitur omnis vivens » ; sed potius humiliter et devote ejus misericordiam atque erratorum veniam deprecamur.

CAPITULUM XXIX.

De alia calumnia ac persecutione in personis conjunctis nobis inflicta.

Verum, et ultra ea quæ narravimus, cum in nos malevoli pro voto sævire non possent, qui in civitate insigni ac libera Treverorum latibulum ac profugium tutum, Deo concedente, inveneramus [1], extra totalem regis prædicti ditionem, cogitaverunt iterum nonnulli impii quomodo in personas conjunctas, germanos scilicet nostros et quosdam honestos mercatores, qui aliquando vel epistolas vel pecunias de spiritualibus proventibus ecclesiæ nostræ ad nos detulerant, sævirent, nosque vel eo modo supplicio afficerent.

Et tres quidem ex germanis nostris, quorum exsistunt duo illi quos supra Turonis fuisse diu detentos

1. Au commencement de l'année 1471.

retulimus[1], iterum e patria et Rothomago, ubi inhabitabant, in exsilium Parisius expulerunt. Eoque non contenti, duos mercatores de Rothomago, viros honestos, in carcerem et vincula, tanquam reos criminis, detruserunt : quorum alter aliquando certas pecunias ad nos detulerat ad nundinas Antwerpienses, tunc quidem temporis quo inter regem et ducem Burgundiæ pax optima atque amicitia ab omnibus esse putabantur, et inter utriusque principis terras eorumque subditos secure et libere exercebantur commercia[2]; alter vero erat hæres cujusdam cognati nostri defuncti, qui aliquando vel epistolas vel nummos nostros per suos famulos, dum viveret, nobis misisse dicebatur. Qui postquam diu inedia et squalore carceris afflicti fuissent, non prius inde exire potuerunt quam magno auri pondo sese redimerent ad valorem, ut ferebant, octingentorum scutorum auri et amplius.

Sed et nec sic plenariam intentati calumniose in eos criminis abolitionem, sed a carcerali custodia tantummodo, sub idonea cautione, relaxationem obtinere potuerunt, sub continua metus et pavoris pœnosissima profecto anxietate degentes, ne vel ad supplicia rapiantur, vel, ubi mitius cum eis ageretur, in relicta eis bonorum suorum residua portione mulctentur[3]. Nam illi egregii commissarii, qui eosdem detinebant, constanter asserebant eos pœnam confis-

1. Ci-dessus, p. 312.

2. C'est-à-dire avant le mois de juin 1470. Voy. l'Histoire du règne de Louis XI, t. II, p. 219.

3. Il y avait *raperentur* et *mulctarentur* que l'auteur a corrigés, comme si la persécution durait encore lorsqu'il écrivit ce passage. Cela néanmois paraît peu probable. Voy. ci-dessus, p. 207.

cationis corporis et bonorum suorum incurrisse. Proh nefas et indignum facinus, atque supra omnem barbarorum modum exsecranda iniquitas et crudelitas! Neque enim aliquo cujusquam decreto vel edicto principis unquam relegati seu banniti fuimus vel eramus, nec proventus spiritualium nostrorum tunc arrestati vel impediti nobis erant, et in terris regi tunc nullo modo inimicis consistebamus, sed ad quas, uti diximus, publice ac libere omnibus regnicolis patebant accessus et commercia. Et tamen pro crimine capitali ab illis æquis judicibus ducebatur quod dicti mercatores vel a nostris ad nos epistolas, vel nummos detulissent, talibus profecto meritis incurrentes in illud propheticum maledictum : « Væ! qui condunt leges iniquas, et scribentes injustitiam scripserunt ut opprimerent in judicio pauperes, et vim facerent causæ humilium populi mei; qui dicunt bonum malum et malum bonum, ponentes lucem tenebras et tenebras lucem. Quid facietis in die visitationis et calamitatis de longe venientes? Ad cujus confugietis auxilium? etc. »

Sed et alius honestus civis Rothomagensis, nobis affinitatis propinquitate conjunctus, vicinorum deterritus pœnis, contra quas sibi nullum juris auxilium vel remedium esse sciebat, eo quod et conscius sibi esset ad nos, simili commerciorum libertate currente, nummos aliquos detulisse in Brabantiam, prudenter calumniatorum atque oppressorum innocentum furorem præveniens, jactato similiter in eorum manus magno auri pondo, vix ne in carcerem raperetur evasit, semper tamen anxius manens et dubius ne in dies vel ab eisdem, vel ab aliis novis commissariis,

innocentum oppressoribus, quibus, proh dolor! nobile quondam regnum illud nimium abundat, ad pœnas trahatur, tanquam qui corpus et bona omnia confiscasset.

Quæ cum ita apud Rothomagum factitata essent, a talibusque calumniatoribus et oppressoribus cum omni diligentia perscrutaretur si alios invenire possent, in quos similes violentias, dolos atque rapinas exercerent, tandem ad dictos tres nostros germanos, quos patria pulsos Parisiusque confinatos fuisse supra diximus, perventum est, fueruntque ipsi tres adducti per apparitores regios ad Castelletum. Quo cum coram judice criminali fuissent exhibiti in loco tormentorum, in quo de reis capitalium criminum quæstiones haberi solent, fuerunt adjurati omnes, sub pœna capitis, ad inquirenda dicere veritatem. Quod cum se facturos jurassent, fuerunt per judicem sigillatim, absentibus cæteris, quilibet examinati atque interrogati quas pecunias de proventibus nostris ecclesiasticis atque patrimonialibus vel pro nobis recepissent, vel nobis destinassent, et per quos id factum exstitisset. Seniore autem ex ipsis tribus, qui septuagesimum jam ætatis excesserat annum [1], eo quod sacramento firmasset se de rebus nostris nullam prorsus habuisse administrationem aut curam, dimisso, necesse aliis duobus fuit, quibus rerum nostrarum omnimodam commiseramus procurationem, ut in eamdem concordes sententiam nec a se invicem discedentes invenirentur. Quod si deprehensi fuissent, manifestum eis impendebat exi-

1. Ce doit être Michel Basin, sur lequel on trouvera un acte du plus grand intérêt parmi les pièces du quatrième volume.

tium. Cum igitur simili forma singulas pecuniarum summas a se receptas ad nosque per annos prope octo transmissas declarassent, coacti exstiterunt prope quatuor millia florenorum, qui tum in suis, tum in officialium nostrorum adhuc exstabant manibus de proventibus spiritualium, in manus quæstorum regalium consignare et tradere[1]. Et cum alias quamplures pecuniarum summas variis vicibus ad nos misissent per plures scilicet honestos mercatores, variis et diversis vicibus atque locis, a judice decretum est eos et corpora et bona sua omnia confiscasse, tam ipsos quam et omnes et singulos mercatores qui eos nummos aliquando ad nos detulissent, nisi super hoc indulgentiam et gratiam regis obtinerent.

CAPITULUM XXX.

Quibus causis impulsi, cedendi regimine ecclesiæ nostræ consilium accepimus.

In tantis igitur se cognoscentes constitutos esse periculis, cum a cunctis unicum eis posse afferri proponeretur remedium, si nos, ad placandum indignationem regiæ majestatis, in favorem alicujus personæ sibi gratæ, ecclesiæ nostræ regimine cedere consentiremus, impetrata a rege licentia pro hujusmodi causa ad nos usque veniendi (quod alias sine periculo capitum suorum facere minime ausi fuissent), nobis cum magnis gemitibus et lacrymis in hac urbe Tre-

1. Cette somme semble être celle qui fut restituée plus tard, et dont Thomas Basin donna quittance le 24 juin 1474. Voir les pièces justificatives du IV[e] volume.

verensi exposuerunt angustias et metus in quibus, ob servitia a se nobis exhibita et causa nostri, erant constituti, pavoresque quibus sine ulla cessatione affligebantur, dum non aliud neque ipsi, neque cæteri qui, vel scribendo vel ad nos veniendo, seu nummos deferendo, nobis ministrarant, in dies exspectarent quam quod ad supplicia et pœnas pro hujusmodi causis rapi deberent; una sola via sibi afferri posse contra hujusmodi pericula remedium, si ad placandum accensum in nos atque in se et cæteros, qui nobis servierant, nostri causa animum regium, cessionem ecclesiæ nostræ facere vellemus, cui de persona regi grata provideretur; hoc modo indignationis regiæ contra se et plures alios honestos cives, qui aliquando in nostris persecutionibus nobis ministrarant, impositorum sibi, licet iniquissime, criminum abolitionem et exstinctionem vitæque et status sui securitatem utcumque consequi posse sperare, nobisque quietem et tranquillitatem per hoc parandam, cum ab improbis delatoribus et calumniatoribus hujus rei gratia potissime apud regias aures calumniæ structæ et concinnatæ adversum nos fuerint, ut ad ecclesiam nostram pro se aut suorum aliquo propinquorum attingere possent; ecclesiam ad causam absentiæ nostræ passam atque in dies pati et sustinere maxima detrimenta, per hoc quod rex temporalium ejusdem, in quibus ferme omnes ejus consistunt proventus, nunc uni nunc alteri, et pæne quotannis novis prædonibus administrationem permittit; census et jura ecclesiæ alienari atque distrahi, silvas succidi, nobilia quæque ædificia ex parte jam in ruinam dilapsa atque in dies collabi, cum hi, quibus reditus

percipiendi et colligendi conceduntur, nullius alterius rei curam gerant quam ut, maxime corradentes quæcumque possunt, sua de tam sacrilego quæstu farciant marsupia, neque Dei timorem, neque decus et honorem ecclesiæ vel utilitatem habentes præ oculis, sed nihili prorsus pensitantes; jam annis ferme novem nos et ecclesiam atque nostros hujuscemodi fuisse calamitatibus involutos; regem semper fuisse pertinacissime obfirmatum pravorum suggestionibus et machinamentis, quod nunquam permissurus sit temporalium ecclesiæ nos administratione potiri, nec vel in diœcesi vel in provincia residere; quod si permittere se diceret, ex his tamen quæ de suis securitatibus, fide atque justitia, tum in nobis ipsis, tum in quamplurimis aliis comperta habuimus, non se videre qualiter de ipsis ullo pacto fidere deberemus. Quapropter supplices et alta trahentes suspiria, nobis supplicarunt quatenus, pro hujusmodi causis, ecclesiæ primum, cui famulatum nostrum impendere non poteramus, causis quas diximus et violentiis prohibiti, quieti etiam nostræ atque vitæ et status sui securitati cæterorumque, qui, similiter ut ipsi, sub ingenti pavore atque formidine ob causam nostri vitam infelicem trahunt, prospicere atque consulere vellemus.

Audita itaque et cognita calamitate in qua et ecclesia erat et ipsi nostri germani, qui ob amorem nostri longa exsilia multasque afflictiones pertulerant, aliique cari et amici nostri; eorum gemitibus atque singultibus permoti, et maxime quod nec in ecclesia seu diœcesi nostra vel in provincia Normanniæ uspiam stare seu residere permitti nec ullo pacto quocumque loco sub hoc rege degere sperabamus, nec

absentes quidquam de administratione ejus, vel temporalium vel spiritualium, procurare aut gerere, cum nec nuntium aut epistolam quisquam a nobis suscipere vel ad nos sine evidenti sui capitis periculo destinare auderet : ad occurrendum tot malis et periculis, et ad omnia tollenda scandala quæ malitia etiam aliquorum de plebe nostra, licet numero paucorum, devotorum comparatione, adversum nos excitarat, regias aures suis falsis et calumniosis criminationibus implendo, consensimus id quod desiderabant perficere, licet nostræ calamitatis hanc sortem ac vicem plurimum dolentes, quod non licuerit nobis ad ecclesiæ procurationem doctrinamque fidelis populi nostrum Deo diutius exhibere famulatum. Nam de temporali honore vel opibus terrenis, quibus ecclesia satis nobiliter dotata est, quod eis carere haberemus, minime nostrum tangebat tangitve affectum.

Hujus autem rei perficiendæ gratia, ad petendum atque supplicandum a sanctissimo patre domino nostro papa Sixto, summo pontifice, admitti ob dictas causas cessionem nostram, nosque onere regiminis ecclesiæ, cui minime incumbere sinebamur, absolvi, urbem Romam personaliter accessimus, currente anno dominicæ incarnationis MCCCCLXXIV. Qui, licet auditis ex parte his quæ supra retexuimus, vicem hanc nostram et ecclesiæ nostræ plurimum doleret, similiter et reverendissimi domini cardinales, offerretque idem beatissimus pontifex, si curiam suam sequi vellemus, nobis provisionem honestam assignare, tamen nobis in supplicatione nostra perseverantibus, eidem benigne annuit et clementer. Cumque patriarchatus honorem ac titulum nobis dare vellet, offerretque ad regem

tam ipse quam collegium reverendissimorum cardinalium, favorabiles pro nobis epistolas scribere, quatenus assensum suum præstaret ut aliam ecclesiam in regno suo honorabilem assequeremur, sanctitati suæ gratias agentes permaximas, alterius ecclesiæ sub ejusdem regis ditione, quem talis justitiæ et fidei fore noveramus, quemadmodum supra a nobis relatum est, procurationem et regimen minime velle assequi seu desiderare respondimus; de humiliori etiam contenti titulo quam sit patriarchatus, ecclesiæ Cæsariensis Palæstinæ, teste beato Hieronymo totius Palæstinæ metropolis, titulum acceptavimus[1], et eo libentius quod nobis semper fuit memoria venerabilis beati Pamphili martyris atque venerabilis Eusebii, ejus discipuli et contubernalis, qui etiam eidem Pamphilo, magistro suo, in ecclesiæ ejusdem administratione successit, et, a nomine magistri sui cognomento Pamphili insignitus, toti Christi ecclesiæ insignissima suorum studiosorum laborum atque utilissima monimenta reliquit.

In quo, pluribus prætermissis quibus, supra ea quæ retulimus, dolis atque injuriis appetiti vexatique fuimus, hunc apologiæ nostræ libellum primum claudemus, aliam postulationis vestræ partem in alium reservantes.

1. Le 26 mai 1474.

INCIPIT LIBER SECUNDUS.

CAPITULUM PRIMUM.

Quod honores et culmina temporalium dignitatum beatos minime efficiunt.

Sed quoniam, ut Boethius inquit, infelicissimum infortunii genus est fuisse felicem, et, ut vulgus æstimare assolet, de honoris temporalis fastigio vel magnarum affluentia opum ac divitiarum in humiliorem devolvi fortunam miserum et calamitosum esse videtur, durum ac difficile nonnullis videri potest quomodo quis hujusmodi fortunarum ac status commutationem æquo et invicto animo ferre possit. Et propterea forsan quamplures esse satis putamus, qui ob hujusmodi vitæ cursus permutationem nos in magnos mœrores et luctuosos anxiosque gemitus dejectos arbitrentur, veluti ex magna quadam felicitate in miseriam devolutos.

Verum si tales non vulgariter atque populariter ad insipientis et imperiti vulgi opinionem, sed potius ad veritatem, quam, nedum litteræ sacræ ad consolationem et eruditionem nostram divinitus nobis traditæ, sed etiam gentilium philosophorum disciplinæ atque institutiones prodiderunt, philosophari possent, longe aliter ac existimant, esse intelligerent atque judicarent. Arbitratur insipiens vulgus in magnarum perfunctione ac sublimitate dignitatum magnam felicitatem inesse;

sed veritas contra in Luca inquit : « Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum; » et sapientissimus Seneca, « Magna » inquit « servitus est magna fortuna. » Quæ quidem servitus non abnuenda, cum rite imponitur, nec abjicienda est vel fugienda, ubi ad proximorum utilitatem propter Deum perferri et expendi potest, sed certe libenter subeunda et gratanter atque obedienter sustinenda ex debito caritatis.

Sed esto quod rite quis ad culmen cujuscumque dignitatis seu administrationis temporalis provehatur, et eam exerceat atque administret ut decet, quid, quæso, in culminibus et fastigiis hujusmodi temporalium administrationum atque honorum et dignitatum exsistit, præter Dei et proximi propter Dei famulatum? Et quod proinde non in hac transitoria vita, sed in futura habendum præmium exspectatur, quid sapientis animum magnopere demulceat, vel ullatenus felicem aut beatum efficiat, profecto non facile perspici aut inveniri potest. Sæpius enim eosdem honores ac dignitates iniquis et insipientibus quam bonis atque sapientibus provenire et ad eos deferri videmus. Quod etsi perversitas sæculi, ut eleganter beatus inquit Augustinus, l. V, De civitate Dei, c. XVII, admitteret ut honoratiores essent quique meliores, nec sic pro magno haberi debuit honor humanus, quia vera æstimatione nullius est ponderis fumus. Quin imo eisdem honoribus, etiam cum recte et ex bono et æquo possidentur atque administrantur, tot curæ atque molestiæ, tot metus et pericula, tot labores et sollicitudines connectuntur et cohærent, ut ex ea parte non modo quemquam felicem aut beatum, sed potius infelicem atque miserum efficere et reddere procul dubio videantur.

« Vidi, » inquit sanctus Job, « gigantes gemere sub aquis, » id est sub cura, labore et innumeris sollicitudinibus, quæ necessario cohærent regimini et administrationi populorum : gigantes appellans sublimatos in dignitatibus, quibus onus et cura incumbunt regendorum populorum.

Hoc autem latius hoc loco approbare velle, quod videlicet dignitates honorumque temporalium fastigia, seu in ecclesiasticis seu in temporalibus administrationibus, divitiarumve et terrenarum opum affluentia atque abundantia minime beatos efficiant, supervacuum reputamus, cum hoc copiose et luculentissime apud Boethium philosophia ostendat et demonstret, in libris De consolatione philosophiæ; multoque etiam plenius atque uberius de eadem re perpulchre disserens Poggius, orator florentinus nostri temporis, in libro quem edidit De infelicitate principum. Quid enim aliud canunt veterum conscriptæ tragœdiæ, quid historiæ, quas de illustrium virorum casibus quamplures veteres recentioresque historiographi conscripserunt, quam infelices miserosque et calamitosos exitus eorum qui maximis aliquando potiti sunt honoribus?

Ex quibus liquido et evidenter cunctis palam fit quod neminem hujusmodi honores atque dignitates beatum efficiunt, sed magnis potius eorum possessores implicant atque molestissimis curis, et frequentius in maximas infelicitates et miserias detrudunt.

CAPITULUM II.

Quod, sicut dignitatum culmina temporalium beatos minime efficiunt, ita nec eorum abscessio seu carentia miseros.

Quod si eorum consecutio et præsentia, cum rite etiam obtinentur, beatos minime efficiunt, nec profecto, cum abeunt et deserunt possessores, nisi iidem sese primum deserant, infelices eos atque miseros derelinquunt, quidquid imperitum insipiensque vulgus de ea re existimet. Illos forsitan dixerim, cum abeunt absceduntque ab eis, infelices atque miseros relinquere, qui cum eis fungerentur, ipsis delectati honoribus, in eis omnem amorem et affectum suum, tanquam in summo bono quo solo se beatos fieri arbitrarentur, reponerent; quorum calamitosos casus et tragici et quamplures historiarum scriptores, velut tristes atque infelices, retulerunt et dixerunt. Sapiens autem vir et bene institutus longe aliter existimabit, qui, si ad hujusmodi aliquando adsciscatur et sublimetur honores, cognoscens se ad pondus et curam regiminis gravemque sarcinam ac servitutem evocatum, menteque et animo prudenter animadvertens quam fragili et ancipiti loco culmen honoris temporalis collocatum sit, quantisque curis, sollicitudinibus, molestiis, periculis timoribusque suppositum, nullo modo ex illius consecutione felicem se reputabit aut beatum. Et per hoc, si eum vel honor, vel eumdem ipse honorem dereliquerit, nullo modo ex ejus abscessu vel discessu se infelicem ducet vel miserum.

Quin imo quamplures, qui vel impetu fortunæ a

talibus honorum, dignitatum aut imperiorum culminibus dejecti fuerunt, vel eisdem sponte cedentes, molestissimam regendi sarcinam deponere maluerunt, ex talibus eventis, quod tantis oneribus et curis exempti forent, felices se ac beatos reputarunt. Hinc est quod legimus aliquando reges ac imperatores pontificesque maximos ac sanctissimos sponte tantis dignitatibus cessisse, et amore otii et suavissimæ contemplationis solitariam vitam elegisse, quo, tranquillius, dulcius atque quietius Domino famulantes, arctius et familiarius ei per purissimum amorem inhærerent atque eo quodammodo, quantum hæc mortalitas patitur, fruerentur; alios vero, qui vel fortunæ vel tyrannorum vel ingruentium persecutionum violentia ab imperiis suis vel ecclesiarum administrationibus et suis sedibus pulsi ejectique fuerunt, tales casus non modo fortiter et æquanimiter, verum etiam gaudenter atque gratulanter pertulisse et talibus eventis atque infortuniis sese etiam reputasse felices. Unde Antiochus magnus, rex Asiæ, cum a Romanis Asiæ regno ejectus et exutus, ultra Taurum montem pulsus fuisset, legitur senatui et populo romano magnas gratias egisse quod se nimium lata et tam molesta Asiæ procuratione liberassent, ex hoc profecto non parvam sibi quæsitam reputans felicitatem. Quod et alii quamplures similiter fecisse, vel ut aliquando pondus regiminis exuere possent, cupidissime atque ardentissime exoptasse legimus; quemadmodum magnum illum Augustum Cæsarem, primum Augustorum atque, communi omnium existimatione, felicissimum, vehementer desiderasse et imperii fasces deponere ac rem publicam restituere cogitasse Seneca refert.

Quemadmodum sane honoribus aut dignitatibus fungendo et potiundo non extolluntur nec inflantur boni, sed hoc solum in hujusmodi provectione sua amant, quod nacti esse videntur occasionem atque materiam qua pluribus prodesse possint malorumque improbis ac nefandis obsistere conatibus, ita profecto nec eorum amissione aut dejectione franguntur vel cruciantur; sed cum dejecti vel perfracti esse putantur, nihilominus invicti manent. Ut enim Augustinus inquit in libro De vera religione, « qui id solum amat quod amanti eripi non potest, ille indubitanter invictus est. » Sapiens autem, qui et non nisi bonus esse potest, certum est quod nil aliud amat nisi summum et perfectum bonum, vel nisi propter ipsum quod eripi ab eo nullatenus potest. Quæcumque igitur temporalia ista amittat, quæ vulgo prospera dicuntur, cum illud solum quod amat, summum et excellentissimum bonum non amittat, procul dubio, etiam quantiscumque tribulationibus aut persecutionibus afflictetur atque agitetur, quæ res adversæ putantur, semper invictus manet,

> Fortunamque tuens utramque rectus,

ut pulchre Boethius cecinit,

> Invictum potuit tenere vultum;

tantum enim tristatur quisque et non amplius de absentia et carentia ejus, quod amittit, quantum ipsum, cum haberet et possideret, adamavit.

Si igitur vir bonus, qui solus et sapiens, ad honores et fastigia istarum temporalium administrationum, etiam cum eis utiliter inservit, non afficitur per amo-

rem, sed hoc in eis dumtaxat amat quod [juvat] ad proximorum utilitatem et directionem, Deo, quem solum amat, suum exhibet ministerium et famulatum. Profecto nec si violentia persequentium se ab eis pellatur atque dejiciatur, vel etiam eisdem sponte ex causa rationabili cedat, ex transitorii honoris absentia et carentia, quem minime adamabat, nec frangetur neque cruciabitur unquam. Ex hoc uno quidem dolere pie et sancte poterit quod sibi auferatur atque eripiatur facultas, qua pluribus ex caritate et amore Dei utiliter prodesse cupiebat, et quod in ea re ministerium et famulatum Dei, quem solum amat, amplius exercere et perficere non habeat; verum cum et hoc, quod tali ministerio careat atque eo abstineat, sciat non sine Dei, quem solum diligit, voluntate judicioque contingere, ejus auxilio et gratia adjutus, suam voluntatem divinæ penitus conformans, non solum fortiter et patienter se habet in quibuscumque adversitatibus et persecutionibus, sed, juxta apostolicam doctrinam, etiam « gloriatur in tribulationibus, sciens quia tribulatio patientiam operatur, patientia probationem, probatio spem. Spes vero non confundit, quia caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis » arrha profecto certissima et pignus æternæ hæreditatis; gaudetque in ea spe miro modo vir justus, cupiens et desiderans toto mentis affectu imitatorem se fieri eorum qui fide et patientia hæreditarunt promissiones; eoque modo invictus manens, per fidem patientiamque vincit tyrannos et regna, experiturque verissimum esse, quod idem Apostolus ait, « quia diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum, his qui secundum propositum vocati sunt sancti. »

Fallitur itaque et longe a veritate aberrat, si quis ex persecutionibus et calumniis, quas ex parte supra retulimus, cursusque vitæ quantulacumque mutatione nos, animo fractos seu dejectos, esse ullatenus aut miseros vel infelices existimet; quin potius, ut Apostolus inquit, « omnia potentes in eo qui nos confortat, etiam in hujusmodi tribulationibus gloriamur; » gratias in omnibus Deo agentes, qui sua piissima miseratione non permittit nos tentari supra quod possumus, eo juvante, sustinere; sed facturum eum etiam audenter confidimus cum tentatione proventum. Quod enim in præsenti momentaneum est et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternæ gloriæ pondus operatur in nobis non contemplantibus quæ videntur, sed quæ non videntur. Quæ enim videntur, temporalia sunt; quæ autem non videntur, æterna.

CAPITULUM III.

Prima ratio consolationis in omnibus tribulationibus nostris.

Sed et, præter hoc quod diximus, habemus, gratias Deo, etiam plurimas consolationes et adjutoria, quibus Dei misericordia consolatur nos, lætosque et gaudentes facit in omnibus persecutionibus et tribulationibus nostris. Et ut omittamus illas considerationes, quas perpulchre et copiose refert Guillelmus Lugdunensis in Summa de virtutibus, in tractatu de patientia (ex quibus plurima consolatoria remedia accepimus, et facile capere et habere potest quisque, qualicumque adversitate vel tribulatione pulsatur vel

premitur), quinque ad præsens considerationes, ultra illas quas ipse Lugdunensis refert, speciales magis et ad casum qui nos contingit appropriatiores et peculiariores breviter referemus, quibus velut antidotis ad deliniendum et dulcorandum omnem nostræ amaritudinem persecutionis, exsilii, damni vel jacturæ, omnemque doloris ac ægritudinis vim seu impetum, uti solemus, easque insurgentibus interdum vel surripientibus dolorum stimulis, velut arma validæ et invictæ defensionis, opponere.

Prima quidem, quod amore justitiæ et odio iniquitatis atque tyrannidis nos impiorum incurrisse calumnias et persecutionem passos, et non alia ex causa, putamus atque in Domino confidimus. Nam cum, ut supra latius retulimus, videremus gravissime atque immanissime ab iniquis universum populum regni (præsertim provinciæ Normanniæ, atque etiam peramplius nostræ diœcesis) opprimi et lacerari in omni hominum statu, gradu et ordine, omnemque, si quid adhuc ex prioribus tyrannicis usurpationibus atque oppressionibus relictum esse potuerat, cuilibet hominum statui eripi libertatem, et omnes indifferenter miserabili addictos servituti, tantam injustitiam tantasque et tam graves injurias calamitatesque publicas et privatas æquo animo nec perferre, nec videre et intueri poteramus.

Fuerat provincia sub Anglorum imperio, ætate nostra, qui veteres hostes patriæ reputantur, Deo permittente, regnata et possessa annos amplius triginta. Quibus decurrentibus, quantis completa fuerit calamitatibus, tum ab ipsis Anglicis, tum et maxime a Gallis eos inde expellere continuo conantibus, non

est qui sufficienter referre vel cogitare possit. Ad ultimum, existimantes accolæ patriæ nunquam hujusmodi calamitatibus suis finem afferri posse, nisi inde hostes Anglici pellerentur, ad id perficiendum et consummandum regi et principibus Francorum totis viribus et facultatibus cooperati sunt, summopere desiderantes sub imperium illud nobile et humanum quondam Francorum, sub quo olim eorum progenitores quiete et pacifice in bona libertate et tranquillitate aliquando vixerant, reduci ac restitui, spem habentes velut indubitatam, si id aliquando factum foret, se, veluti postliminio ab hostibus receptos atque ereptos, priscam illam pulcherrimæ libertatis, justitiæ atque immunitatis speciem, quibus sui majores ante bellorum calamitates potiti fuerant, recuperare debere. Et hoc quidem singulis civitatibus atque oppidis provinciæ, dum ab Anglorum imperio cives deficientes sese sponte sua dederent Karolo VII, tunc Francorum regi, et quod omni benevolentia, favore ac lenitate regendi, tractandi et conservandi essent, ab ipso rege et suis ducibus ac ministris spondebatur atque pollicebatur. Qua spe allecti, omnes qui poterant, deditiones facere atque Anglorum dominationem a suis excutere cervicibus certatim properabant. Sed heu! quantum miseri ab spe sua exciderint, quamque diversum ab eo quod eis fuerat pollicitum e vestigio invenerint, lamentabiliter, proh dolor! nimium sunt experti. Cœperunt statim Franci eos omni vectigalium et collationum genere onerare, militum stationibus opprimere et variis angariis et perangariis aggravare, atque, duris servitutibus adjectis, omnem eis pæne libertatem eripere, adeo profecto ut publi-

carum collationum onera ultra duplum illius quantitatis, quam ab eis exigebant Anglici, adauxerint.

Quæ gravamina atque onera, licet non parva forent neque ad ferendum facilia his qui priscam libertatem se, ejectis Anglicis, consecuturos speraverant, quibusque ita dictum promissumque fuerat, mitia tamen fuere primum et quodammodo ad sustinendum levia eorum comparatione, quæ etiam supra hujusmodi mala modernus rex Ludovicus in regnum invexit. Nam et vectigalia, supra quam suus exegisset genitor, et collectas seu tallias prope ad medietatem, imo et ad duplum et triplum usque et amplius cumulavit, et omni servitutis specie regni miseros accolas aggravavit.

Quibus aliisque innumeris malis, cum, ut supra retulimus, proceres regni, cum unico ejusdem regis germano collecti, mederi se velle promitterent et competentibus remediis, ne amplius invalescerent, providere, obortis statim inter eosdem simultatibus et dissensionibus, conatus eorum in irritum cesserunt, et medelis illis, quibus pro instauranda re publica et ea salva facienda laborare se dixerant, et ad quod sperandum omnium miserorum atque infelicium provincialium animos provexerant, proh dolor! frustrati et vacuati sunt.

Nos vero, qui amore justitiæ et tyrannidis odio, quam semper omnemque injustitiam et iniquitatem summe exsecrati et abominati sumus, pro nostra virili his qui justitiæ zelatores rempublicam prorsus exstinctam et jam penitus nullam instaurare ac salvam facere, atque ab oppressionibus tyrannicis patriam liberare velle videbantur, cum innumeris viris bonis

regionis cooperatores et tam sancto consentientes labori fieri curavimus. Ob quod et tyranni et multorum iniquorum, quas supra retexuimus, odium et persecutiones incurrimus atque pertulimus.

Propter quod plurimum consolamur in Domino; quem, cum sit veritas, fidelem esse non dubitamus, et confidenter ab ejus clementia mercedem ab eo beatitudinis repromissam his qui propter justitiam persecutionem patiuntur, exspectamus, imo potius gratiam pro gratia. « Beati » inquit « eritis, cum oderint vos homines; et cum separaverint vos et exprobraverint, et ejecerint nomen vestrum tanquam malum, propter filium hominis, gaudete et exsultate; ecce enim merces vestra multa est in cœlo. » Hæc enim spes et firma atque certa exspectatio, quam non de propriis meritis vel justitia, sed de sola Dei misericordia et clementia mihi antepono ac præfero, me consolata est plurimumque dietim consolatur in humilitate mea. Et licet neque dictorum procerum, neque nostra, neque plurimorum aliorum zelatorum justitiæ pia et sancta intentio, quem putabamus sperabamusque, fuerit consecuta effectum, tamen firmiter et absque ulla hæsitatione confidimus a clementissimo Patre neque ipsos neque nos nostræ bonæ voluntatis fraudari mercede et fructu, qui non ab rerum exitu, sed a sancta piorum intentione opera nostra pensat et approbat. « Exitus, » inquit nobilis poeta Ovidius interrogative, « acta probat? » et quod diceret non, subinfert :

Careat successibus opto
Quisquis ab eventu facta notanda putat.

CAPITULUM IV.

Secunda ratio consolationis.

Huic vero primæ speciei consolationis secunda connectitur, videlicet quod, Dei providente de nobis misericordia, de tyrannica dominatione et gravi servitute, tanquam de Ægypto vel de Ur Chaldæorum et medio Babylonis, in Christi libertatem vocati seu restituti sumus.

Olim, ut Cæsar in VI. Commentariorum belli gallici scribit, in Gallia fuere duo genera hominum, qui aliquo erant numero et honore, scilicet druidum et equitum; cætera vero plebs loco servorum habebatur. Et potiebantur tunc druides, qui illius temporis religioni sacrificiisque vacabant, maximis honoribus, immunitatibus atque libertatibus, quibus etiam christianæ religionis temporibus gens sacerdotalis similiter in Gallia olim potita est[1], licet aliquando plus, aliquando minus. Hodie vero unus qui illic imperat, non solum plebem omnem, sed et clerum atque sacerdotium servitio addixit, omni prorsus libertate adempta, nec solum quoad conferendas pecunias aut servitia sæcularia imponenda, verum etiam quoad sacrorum dispositionem, prælatosque pro nutu instituendos ubilibet atque pariter destituendos, sublata cunctis ecclesiis generaliter libertate sibi pastores eligendi, cæte-

1. Thomas Basin n'est pas le premier qui ait fait cette assimilation des druides avec le clergé du moyen âge. Elle se trouve déjà dans le Commentaire de Raoul de Presles sur la Cité de Dieu, l. V, chap. xxv.

risque canonicis antiquis privilegiis et libertatibus earumdem.

Quin etiam surripientibus iniquis et importunis quibusque hominibus, quidquid de inferiorum ecclesiasticorum titulorum ordinatione, vel justitiæ vel injustitiæ exhibitione mandet, pareri sibi vult, nullo delectu habito, justum atque æquum id iniquumve exsistat, nullaque in contrarium excusatione admissa. Quod ipsi sæpe, dum vel in ecclesia nostra residentes adhuc essemus, vel dum sibi in exercitio cancellariæ in Catalonia serviremus, non sine multis suspiriis ac gemitibus, proh dolor! experti sumus; ubi nulla pæne unquam ab eo mandata vel epistolas suscepimus, nisi vel pro injustitia alicui facienda, vel pro requirentibus atque instanter petentibus justitia deneganda seu differenda.

Quod igitur, disponente Dei clementia, tali domino talibusque anxiis et perplexis servitutibus exempti et liberi sumus, gratias permaximas nos pro tanto beneficio debere illi cognoscimus, qui nos eripuit de potestate tenebrarum, de fornace atque incendio Babylonis, atque durissima luti, paleæ et lateris Pharaonis servitute. Hac quippe ratione, hoc velut suavissimo unguento omnem vim inflictæ persecutionis, omnem exsiliorum molestiam, omnem rerum jacturam, omnia, quæ pati existimamur, incommoda solamur atque Deo adjutore levamus.

CAPITULUM V.

Tertia ratio consolationis.

Nos etiam proinde non parum felicitatis esse assecutos reputantes, quod nec oculis tyrannum intueri atque inspicere habeamus, nec mala vix enarrabilia, quibus sub isto principante universum regnum ejusque accolæ, ac potissime provincia Normanniæ, affliguntur et atteruntur. Quæ est tertia ratio in his persecutionibus consolationis nostræ.

« Non alia in causa » inquit Cicero, « Marcus Cato fuit, alia cæteri, qui se in Africa Cæsari tradiderunt. Tamen Catoni, quod sibi incredibilem natura tribuisset gravitatem eamque perpetua constantia roborasset, moriendum potius quam tyranni vultus inspiciendus fuit. » Ex qua profecto sententia colligi licet non parvam gratiam viro gravi atque sapienti, cui præ omnibus malis amore justitiæ exsecrabilis tyrannis habeatur, allatam esse, quod tyranno coram adstare vel eum oculis intueri seu inspicere, eique parere minime compellatur, quando occumbere potius quam tanta percelli infelicitate, quod tyranni inspiceret vultum, sapiens Cato delegit. Qui, si ab alio sibi necem propterea pertulisset illatam, non sibi ipsi conscivisset, procul dubio, nec christianis temporibus vituperandus, sed commendandus potius magnisque laudibus atque præconiis attollendus foret. Unde perpulchre sanctus Pygmenius, presbyter et Christi martyr gloriosus, cum corporali percussus cæcitate Julianum apostatam obvium habuisset sedentem in rheda aurea (cujus ipse

vir sanctus aliquando præceptor fuerat), sibique exprobrans Julianus diceret gratias se agere diis deabusque suis quod eum cæcum videret : « Gratias, » inquit vir ille sanctus, « ago domino Jesu Christo, Nazareno crucifixo, quia te non video; » majus profecto supplicium sua orbitate reputans, quod tyranni vultum impii et crudelis inspexisset.

Mala vero gentis nostræ et sanctorum regnique totius et accolarum ipsius ærumnas et calamitates permaximas, etsi eis medelam vel nullam vel minimam præsentes afferre potuissemus, oculis tamen inspicere non recusassemus nec recusaremus, et flere cum flentibus, gemere cum gementibus, nisi persecutorum violentia et immanitas nos prorsus a regni et provinciæ finibus prohibuisset, quemadmodum in superioribus a nobis exstitit plenius enarratum. Contra quas cum nulla ope, nullius interventione, nullo patrocinio remedium invenire concessum fuerit, sed a patriis laribus, a natali solo et a toto exsulare oportuerit regno, magnas proinde gratias nos debere Deo omnipotenti profitemur atque recognoscimus, quod neque tyranni vultum inspicere, neque coram eo sistere vel ei parere, nec publicas privatasque totius regionis calamitates intueri nostris oculis habeamus.

Tali infortunio nos reputantes utcumque felices, lugemus profecto ac multum ex intimis visceribus condolemus miserandæ patriæ ejusque infelicibus civibus, quod, Deo permittente, talem tamque miserabilem sortem invenerint, tantisque servitutibus sint addicti, sic quod eos, procul dubio, sub tali sorte gravius atque infelicius, quam nos ipsos seu alios quoslibet, miserabiles casus expertos, exsulare non dubite-

mus. Ipsis nempe omni prorsus adempta libertate, nec civitas ulla relicta esse potest, quemadmodum manifeste legum exprimunt sanctiones; nobis vero etsi patria, nec tamen libertas, nec civitas, Deo nostri miserante, adempta est. Qua libertate, eodem duce et protectore, non in occasionem carnis abuti, sed ad ipsius famulatum et servitium uti et conabimur et curabimus.

CAPITULUM VI.

In quo quarta ratio consolationis.

Quarta consideratio seu species qua nobis, nedum ad patienter, sed etiam gaudenter et æquanimiter ferendum res nostras, vulgi æstimatione adversas, antidotum, Dei aspirante misericordia, conficimus, a quo est patientia nostra, et cui cum sancto psalmista canimus : « Tu es patientia mea, tu refugium meum, tu susceptor meus et liberator meus, » quod involucris et perplexitatibus molestissimis, quibus irretiti antea tenebamur, infinitarum causarum et litium absoluti et liberi sumus. In quibus quantæ incumbant emergantque dictim anxietates, molestiæ, difficultates et curæ, his præsertim qui tueri habent et defendere temporales et præcipue ecclesiasticas jurisdictiones et immunitates, profecto hi soli norunt, quos hujusmodi curæ atque sollicitudines aliquando tenuerunt.

In aliis Galliarum provinciis, in quibus causæ per appellationem ad curiam parlamenti tanquam supremum tribunal deferuntur, perplexæ quidem et difficiles valde plurimumque molestæ sunt hujusmodi

controversiæ, in quibus de differentiis jurisdictionum ecclesiasticarum et sæcularium, vel immunitatibus personarum et rerum ecclesiasticarum seu religiosorum locorum contenditur, ad quas non modo decurtandas et præcidendas, sed velut eradicandas et exstinguendas tota sæcularis advocatio cunctaque curiarum temporalium officia in regno Francorum, et potissime in nostra Normannia, conspirasse videntur. Verum cum ad venerabilem curiam parlamenti per appellationem seu per viam requestæ aut alias tales querelæ deferuntur, licet causæ in ipsa curia non leviter nec facile terminentur, sed sæpius post longas demum temporis moras laboresque plurimos et expensas, interdum tamen satis vicine et confirmiter ad jurium dispositionem deciduntur et diffiniuntur, feruntur que sententiæ etiam aliquando contra regios procuratores curiarumque officiales, et, si quid violentiæ aut injuriæ manifeste ecclesiæ irrogarint, interdum corrigi et puniri solent, sic quod semper nonnulla spes manet ecclesiarum prælatis et rectoribus, quibus ad hujusmodi supremum tribunal curiæ parlamenti recursum habere permittitur, suum jus utcumque consequi illatarumque injuriarum seu violentiarum condignam reparationem obtinendi : quemadmodum sæpe actum fuisse priscis temporibus atque interdum recentioribus, parcius et rarius licet, compertum est. Quæ res consolationem ingerit magnam ipsis prælatis, injuriam seu calumniam passis, vel oppressis iniquitate et dolo inferiorum judicum seu officiorum. Atqui in provincia Normanniæ, ubi provinciales solis quibusdam consuetudinibus innituntur, et judices et advo-

cati totius patriæ illitterati et penitus juris sunt ignari, nullum jam tale præsidium prælatis ecclesiarum relictum est, nec spei solatium quod pro quibuscumque injuriis, contra ecclesiasticas suas præcipue jurisdictiones vel immunitates ac libertates eis irrogatis, justitiam seu reparationem consequi possint, ablata eis penitus licentia et facultate seu per appellationem seu per viam querelæ aut alias ad dictam venerabilem curiam regalis parlamenti recurrendi et pro juris remedio confugiendi.

Potiebantur olim, ut cunctis satis notorium exsistit, prælati et ecclesiæ Normanniæ, quemadmodum et cæteri prælati et ecclesiæ regni, hac libertate eis utique perutili ac pernecessaria, quod in istis controversiis quæ dietim inter eos atque officia sæcularia oboriri solent, seu super differentiis jurisdictionum ac immunitatum ecclesiasticarum, seu super ecclesiarum dotibus, et in quibusque arduis et gravioribus negotiis, per viam querelæ hujusmodi causas obtinebant a rege committi in curia parlamenti vel requestarum Parisius; et per has venerabiles curias justitiam sæpius assecuti, ecclesiarum suarum jura, jurisdictiones atque immunitates contra dolos, violentias et calumnias advocationis sæcularis et officiorum patriæ utcumque tutabantur, quietiusque multo et tranquillius et liberius suis tunc potiebantur jurisdictionibus et libertatibus, metu quodam justitiæ illius supremæ curiæ parlamenti, a qua pro suis dolis et calumniis puniri et coerceri non modicum formidabant. Hodie vero totius provinciæ advocatio sæcularis et cuncta patriæ officia hunc Ludevicum regem et nonnullos de primioribus apud eum ita

sibi conciliarunt, suisque in hac re desideriis assentientem vel invenerunt ad opprimendas ecclesiæ libertates ac jurisdictiones, vel effecerunt, ut nullam prorsus ex provincia causam seu prælatorum seu quorumvis aliorum ad dictam parlamenti curiam vel extra patriæ fines devolvi aut tractari patiantur. Et hoc quidem obtinuerunt sub prætextu cujusdam prætensi privilegii, quod « cartam Normannorum » appellant, quod utique melius et veracius dicerent atque nominarent « carcerem Normannorum[1]. »

CAPITULUM VII.

De injuriis quæ quotidie prælatis in Normannia inferuntur, contra quas nullum inveniunt juris remedium.

Ita fit ut quotiens volunt et in quibuscumque causis, jura prælatorum et ecclesiarum provinciæ, quibus infensissimi exsistunt, eorum jurisdictiones et libertates, quas acerrimo prosequuntur odio, deturbent, calumnientur et auferant, cum tantum, proh dolor! in hujusmodi injuriis impune inferendis prælatis et ecclesiasticis personis eisdem liceat, quantum libeat. Unde fit ut quotidie ecclesiarum prælati suas deturbari jurisdictiones et immunitates ecclesiasticas et deperdi, absque ullo juris remedio, videant et pati necesse habeant. Quod viris animosis et boni zeli quantum doloris, anxietatis atque afflictionis afferat, vix sufficienter exprimi posset. Jam profecto unicuique, non modo judici etiam quantumvis pedaneo,

1. Jeu de mots qui ne s'entend qu'en français, le mot *chartre* désignant à la fois un privilége et une prison.

regio procuratori vel advocato, vel ab ipsis substitutis, sed et cuilibet advocatello ea licentia quæsita est et permissa ut, pro quacumque vel minima apparentia seu phantasia, cujuslibet prælati ecclesiasticam jurisdictionem in qualibet causa calumniari, deturbare atque evacuare possit. Et cum in omnibus hujuscemodi querelis partem habeant formalem, judices primum, deinde advocatos et procuratores regios, cæteramque curialium turbam[1] usque ad unum, hac infelicitate percelluntur quod eosdem, qui eis infestissimi adversarii exsistunt, pati judices, et coram eis, licet inimicissimis, litigare, eorumque necesse habeant, velint nolint, exspectare judicium. Quod eis infelicissimæ species est angustiæ et calamitatis.

Atqui, si hujusmodi egregii judices, qui communius officia judicaturæ ad auctionem sub annuis pensionibus assequuntur, vel minimam occasionem seu phantasiam contra ecclesiam habere possint, statim contra eam judicare, quanquam iniquissime, non verentur. Ubi vero nullam talem apparentiam vel minimam adinvenire potuerint, sed manifeste agnoscant contra ecclesiam sententiam minime ferri posse, nunquam pro ea judicabunt, sed cum dilationibus sine fine aliquo causam retinent indecisam. Et cum pro maxima solidissima teneant « regem » quem in omnibus talibus causis ecclesiæ confingunt inimicum, « nunquam nisi possessorem litigare debere[2], » per

1. C'est ce qu'on appelait la *cohue* en Normandie.

2. C'est-à-dire, que le roi ne doit plaider que nanti de l'objet sur lequel porte le procès (on disait anciennement : « Le roi ne plaide, sinon la main garnie). » De là la mainmise sur tout bien d'Église dont les juges laïques contestaient la légitime possession.

longas dilationum talium moras manet semper ecclesia suo jure spoliata, ac perinde eo, post longi temporis spatium privata, ac si contra se judicatum diffinitumque fuisset.

Has angustias, has calumnias, hos dolos prælatos ecclesiarum in provincia Normanniæ dietenus, proh dolor! perpeti et contra omnem juris communis dispositionem, contra scriptas patriæ consuetudines, et inveteratos atque notorios usus anteriorum temporum, omni juris auxilio destitutos, sustinere necesse est. Quod profecto, si tales sint quibus, uti par esse deberet, res ecclesiasticæ et sacramentum quod in sua præstant promotione de tuendo et defendendo suarum ecclesiarum jura, atque decor domus Dei curæ sint, tantum eis anxietatis et mœstitiæ ingerit ut, nisi divino munere patientissimus aliquis exsistat, tantas injurias atque molestias et inquietissimas turbationes diu ferre non possit. Vix enim aliquis, quantumvis contemplationis amator et doctrinæ verbi Dei ac plebis salutari instructioni incumbere sollicitus et desiderans, hoc tranquille exercere permittitur, quin statim stimulis insurgentium sibi talium litium et quotidianarum querelarum, a suo sancto proposito vel alienetur vel deturbetur. Unde, propter hujuscemodi effugiendas molestissimas curas et perturbationes, vidimus ætate nostra venerabiles patres Hugonem, archiepiscopum Rothomagensem, Martialem Ebroicensem, Philibertum Constantiensem [1],

1. Hugues d'Orges, archevêque de Rouen; Martial Formier, evèque d'Évreux, et Philibert de Montjeu, évèque de Coutances, demissionnaires en 1436 et 1439. Ces exemples font voir que l'abus

et item suum antecessorem de Malatestis[1], Italum, aliosque quamplures prælatos ejusdem provinciæ suas ecclesias reliquisse et, quæsitis quibusque occasionibus, alibi extra provinciam suas residentias in remotis elegisse : quemadmodum tres prius nominati Basileam, dum ibi concilium generale celebrari inchoasset, se contulerunt, nec ad suas ecclesias postmodum reversi, inibi aut adjacentibus terris dies suos finierunt.

Adde quod in ipsis quas patrias consuetudines illa popularis advocatio patriæ appellat, quamplura sunt vel per errorem introducta, vel dolo et calliditate ipsorum advocatorum adinventa seu conficta ad quæstus suos uberiores faciendos. Quæ procul dubio iniqua et injusta atque toti provinciæ perniciosissima exsistunt; sed quoniam vel ad facilius inchoandas et promovendas lites, vel ad ipsas serius vel nunquam dirimendas, seu alias lucrosa ipsis advocatis et patriis judicibus redduntur, ea cunctis divinis vel humanis institutis præferre bonisque et probatis consuetudinibus quibuscumque sollicitius atque animosius observare et defendere student.

dont se plaint Thomas Basin ne doit pas être imputé seulement à Louis XI, comme il l'a fait précédemment.

1. Pandolfo Malatesta, prédécesseur de Philibert de Montjeu sur le siége de Coutances, démissionnaire en 1424.

CAPITULUM VIII.

De iniquis Normanniæ consuetudinibus aliqua exempla.

Longum esset nimis et extra suscepti operis propositum, si iniquas et pessimas consuetudines, imo verius corruptelas, quas rigidissime atque studiosissime tenent et observant, omnes quas ipsi novimus atque experti sumus, referre vellemus. Quæ res profecto propriæ editionis opus et pergrande volumen exposceret. Nonnullas tamen exempli gratia, quæ eorum fidei quæ diximus adstipulentur, non prætermittendas existimavimus.

Unam observant iniquissimam consuetudinem, et quæ pæne lites omnes aut longas aut immortales reddit, quod, lite in quacumque causa vel minima contestata, nullus litigatorum, quantumvis de suo tantummodo interesse privato agatur, impune transigere vel pacisci potest in quacumque instantia; sed si transegerint etiam in prima instantia litigantes, uterque pecunia mulctatur ad arbitrium judicis, et interdum ea mulcta, quæ ad majorem summam, quam totius sit æstimatio litis, ascendat. Iniqua profecto et caritati juribusque inimica consuetudo, quæ sæpe lites mulctarum metu pæne efficit immortales, et odia atque inimicitias, quæ oboriri ex litibus solent, nutrit atque fovet; de quibus facile, nisi metus hujusmodi mulctarum obstaret, inter litigatores transigi posset, ipsique inter se ad caritatem et amicitiam reduci et reconciliari. Quod, quantumvis id exoptent, tamen hujusmodi metu coerciti, facere plerumque minime audent.

Alia est, quod in quacumque causa, sive de proprietate, sive de possessione, sive de annuo censu vel reditu, aut jure rei immobilis qualitercumque agatur, nulla fit condemnatio expensarum, cum tamen non omittatur victus mulctari pecunia. Ita fit ut nullus expensarum metu, qui multos sæpe retrahit a litigando, sive agendo sive defendendo cohibeatur; sed audacter unusquisque, a quo census aliquis domino suo aut jus aliud debetur, contra dominum aut concivem seu vicinum suum litiget, certus quod, etsi nullam probabilem causam litigandi eum habuisse constiterit, liber tamen manebit a condemnatione expensarum. Ex quo dietim evenit ut, si quis censum unius solidi prosequi litigando voluerit, cum patriæ consuetudines, et potissime ubi ostensio seu exhibitio locorum petitur (quemadmodum regulariter in omnibus talibus causis fieri solet), lites aut longissimas faciant aut immortales, atque diutissime prosecutus causam suam, tandem pro se sententiam obtinuerit, cum nullæ sibi refundantur expensæ, illum tanti emerit quanti decem vel viginti initio litis de pecuniis, quas litigando consumpsit, emere potuisset; et sic, cum victor esse putetur (uti par esset), victus tamen perniciosissime et cum maximo sui detrimento remaneat : lucretur unum solidum census, pro quo forsan centum[1] aut amplius perdiderit, et hæc dolo et nequitia adversarii aut saltem ipsius temeritate, quæ certe victori damnosa esse non deberet.

1. Ce chiffre de cent sous correspond au premier terme de la supposition faite dans le membre de phrase précédent, « quanti *decem* vel viginti emere potuisset. » Les cens au XV[e] siècle rapportaient en moyenne 10 pour 100 du prix de leur acquisition.

Et siquidem, ubi victus habuerit probabilem causam litigandi, quamvis consonum esset juri ut ab expensarum condemnatione revelaretur[1], non minus tamen observat prædicta iniqua consuetudo, etiam ubi constiterit eum nullam habuisse causam seu apparentiam litigandi, puta si liquido probatum fuerit victum adversarium vi sua possessione spoliasse, seu deturbasse vel inquietasse. Qualitercumque enim agatur, nedum de proprietate, sed et de possessione vel acquirenda, vel retinenda, vel recuperanda, absque ullo delectu dictam consuetudinem observant, quia nulla fit condemnatio expensarum. Ex quo evenit ut, quemadmodum consuetudo præcedens, quæ transactiones metu pœnæ prohibet, cœptas semel lites aut longas efficit aut pæne immortales, ita hæc, quæ absque ullo delectu ab expensis eximit victos, infinitas quotidie, nullo cohibente metu refundendi expensas, faciat oboriri et inchoari. Sed quia hujusmodi iniquissimæ et perniciosissimæ consuetudines uberrima pascua et quæstus maximos advocatis afferunt et officiis judicum, ideo eas, velut justas, tam judices quam advocati pertinacissime observant et defendunt.

Uno autem solo casu expensas resarciri consentiunt, quando contra propriam obligationem, coram publico tabellione passatam, reus venisse convincatur. Sed profecto et in aliis innumeris casibus quotidie in ipsa provincia comperitur victus absque ulla probabili apparentia litigasse; in quibus valde injustum est eum in alterius injuriam ab expensarum condemnatione relevari.

1. Corrigez *relevaretur*.

Aliam insuper consuetudinem observant, quod post litem contestatam, si super quocumque incidenti vel emergenti, etiamsi nihil ad principalis negotii decisionem præjudicet, interlocutio judicis expetatur, victus super tali accessorio perdit, quantumvis evidens jus in principali habuerit, causam suam. Ex quo sæpe contingit ut, quoniam patriæ consuetudo non permittit testium probationes admitti in una causa, nisi ab altera parte tantum, etiamsi utraque pars alleget facta positiva et affirmativa contraria, et ea se petat ad probandum admitti, et offerat per idoneos testes legitime probaturam, cum unusquisque, de suis confidens probationibus, contendat potius facta a se allegata, quam adversarii, debere recipi ad probandum, et super hac contentione, utri potius litigatorum probatio adjudicari et decerni debeat, interloqui per judicem petitur, ille pro quo interlocutio fertur quod potius admitti debeat ad probandum facta sua, per hoc obtineat victoriam in principali, etiam nihil de factis a se allegatis, et forsan dolose et malitiose (quod satis sæpe fieri assolet) confictis et adinventis, ulterius probaturus. Quod, procul dubio, valde iniquum et perniciosum est, præbens ausum et iter aperiens dolosis et calumniosis advocatis adinveniendi et confingendi facta, quæ allegent ad perimendum facta suorum adversariorum et tollendum eis atque auferendum copiam probationis suæ justæ intentionis et factorum veritate fultorum, ad quæ probanda minime per hujusmodi calumniosa commenta admittuntur.

CAPITULUM IX.

Aliud exemplum de eodem.

Alia insuper est illic consuetudo, quod in criminalibus causis reus, etiamsi accusatorem nullum habeat, compellitur violentia tormentorum et quæstionum, ubi nullæ certæ adsunt probationes, vel crimen intentatum fateri, vel se referre ad famam, de qua sola duodecim viri testimonium ferant. Quam speciem probationis « inquestam patriæ » appellant. Et licet hujusmodi duodecim viri omnes jurent se de facto nihil penitus nosse seu scire, si tamen inquisiti quid potius credant, asserunt vel omnes vel major eorum pars se potius credere hominem reum quam innoxium, condemnabitur per hoc ad mortem, nullo appellationis vel querelæ remedio in contrarium sibi unquam valituro. Quod, procul dubio, valde iniquum et periculosissimum esse videtur, cum in criminalibus, præsertim ad damnandum reum ultimo supplicio, debeant esse probationes luce meridiana clariores, et nullus ex suspicionibus vel fama sit damnandus, ut leges et canones manifeste sanxerunt. Quod si quis arguat, si non ita fiat, contingere posse quod sæpe crimina maneant impunita, deficientibus probationibus certis, respondet lex civilis, quanquam id inconveniens sit et non parvum in republica bene regulata, tamen satius multo esse crimen nocentis manere impunitum quam punire innocentem : quod frequentius evenire procul dubio potest, si reus postulatus ex sola fama vel credentia aliquorum damnetur, prout admittit dicta consuetudo.

Aliud etiam in hujusmodi criminalibus habet ejusdem patriæ consuetudo, imo verius perniciosa corruptela, non minus iniquum quam præcedens, videlicet quod, cum in quacumque civili quæstione, etiam duorum denariorum, a quolibet gravamine per judicem illato vel minimo liceat appellare, impetrata tantum super hoc littera cancellariæ regiæ, quam « doleantiam » appellant, et non modo semel, sed interdum gradatim, secundum subordinationem judicum et curiarum, etiam quinquies aut sexies : tamen in criminali causa, in qua de hominis vita et salute agitur, nec a quocumque gravamine illato ante diffinitivam per judicem doleantiam impetrari, nec a diffinitiva sententia damnato appellare licet. Quod quam iniquum et a juris communis æquitate diversum sit, norunt omnes qui vel tenuem aliquam habent juris peritiam. Non enim damnato ultimo supplicio tantummodo appellare permissum est, sed etiam cuilibet pro eo, non carnis et sanguinis tantum necessitudine juncto, verum etiam cuilibet extraneo. Inter omnes nempe homines cognatio et communis quædam necessitudo est propter naturæ consortium, ex qua cujuslibet interesse leges voluerunt hominem innocentem non damnari, et propter hoc ad appellandum pro damnato, etiam invito, unumquemque decreverunt admitti. Unus solus casus exceptus videtur, ubi reus sponte crimen est in jure confessus et legitime convictus atque legitimis argumentis superatus.

Quam periculosæ vero sint hujusmodi consuetudines unusquisque mente retractans apud se facile cognoscere et discernere potest. Nam si vir, quantumcumque justus et innocens, exosus fuerit alicui judici

habenti suæ pravæ voluntati assentientes ac fœderatos regium advocatum ac procuratorem seu eorum substitutos (qui communiter ex iniquioribus totius patriæ ad talia officia pecuniæ interventu accedere solent), procul dubio, de vita facile periclitari poterit pro eorum nefaria et nequissima voluntate. Conficto enim per hujusmodi officiales quod contra talem penitus innocentem super aliquo crimine informationem acceperint, statim per eosdem apprehensus, velut criminis capitalis reus detrudetur in carcerem, sumeturque de eo quæstio ad mensuram et arbitrium suum, et talis quod aut fateri crimen dolore et acerbitate tormentorum, aut referre se ad inquestam patriæ compelletur. Si confitetur, damnatus est; si ad inquestam se patriæ referat, cum ex levissima suspicione vel tenui fama interdum et frequentius homines ad credendum præsertim mala de proximis inducantur, et maxime si quis aliquando de aliqua fuerit notatus turpitudine vel suspectus, aut vicinis (esto pro justitia sua tuenda, et nulla sua culpa vel injuria cuiquam irrogata, ut plerumque assolet) factus aliquando fuerit exosus, procul dubio, per talem inquestam et hominum relationem, quamvis nihil de facti veritate se scire affirment, ex sola eorum credulitate damnabitur ad mortem, nec ullo appellationis remedio seu pro quocumque gravamine, sibi ante diffinitivam seu post per eamdem diffinitivam illato, subveniri ei poterit.

Quis, quæso, nisi insipiens, sub tali iniqua et perniciosissima lege vivere non horreat et contremiscat, et potissime quia, ut plurimum, ex iniquissimis hominibus, omnis juris penitus ignaris, talibus officiis, uti diximus, providetur, qui ea frequentius

ad annuam accipiunt seu conducunt pensionem? Atque utinam sola hæc in eis insufficientia esset, scilicet ignorantia juris. Tolerabile esset utique malum, modo bonam et rectam pro sua naturali prudentia juris dicendi et statuendi gererent voluntatem. Atqui profecto communius accidit ut ex iniquioribus de Israel iniquissimi ad talia officia eleventur. Nec, nisi cum difficultate, aliter contingere potest, cum non alias quam ad auctionem et sub tributo annuæ pensionis arrendentur. Quod cum vir bonus et justitiæ zelator quisque exhorrere et exsecrari debeat, ut ad iniquissimos homines, prædæ et rapinarum venatores atque cupidos, perveniant oportet.

CAPITULUM X.

De vulgari clamore de *harau*, et statu advocatorum Normanniæ.

Quantos vero et quanta facilitate litium voragines et inextricabilium cumulos quæstionum quotidie suscitet et exoriri faciat vulgaris et assuetus, nescio qua primum exortus barbarie[1], clamor ille de *harau*, nemo est qui sufficienter referre possit; de quo si ad plenum nobis dicendum esset, et omnes referendi abusus, omnia litium involucra, omnia damna inde accolis patriæ provenientia retexenda, quæ dietim ac passim ubique per totam provinciam inde provenire conspiciuntur, nec nos ad hoc sufficere, nec quemquam, nisi magno desuper edito volumine,

1. On n'est pas plus avancé maintenant. Voir le Glossaire de Du Cange aux mots *Harop* et *Haroep*.

complecti sufficienter posse existimamus. Ad omnes enim rixas et ad omnes cachinnos, ad omnes contentiones et altercationes, ad omnem de possessionibus vel mobilium vel immobilium rerum controversiam, velut promovendorum ac suscitandorum litigiorum omnium stimulus quidam, præsto semper adest et unicuique paratissimus adhibetur[1]; firmatque ac tam tenaciter aduncat et eum cujus ex ore volaverit, et eum contra quem emissus sit, ut vix aliquando postea, nisi post magnos sumptus et labores, etiam quamtumvis inter sese reconciliatæ sint partes et benevolentia atque amicitia reunitæ, se uncinis illius et laqueis possint evolvere. Gratum profecto et lucrosum totius patriæ advocationi et tribunalium officiis adinventum, quod singulis pæne horis et momentis lites inter provinciales in omni pæne loco faciat exoriri : quæ, ubi eo solo verbo lapso ex ore semel obortæ et initiatæ sunt, tamdiu litigatores perplexos irretiunt ut nulla transactione, nulla concordia, absque mulcta seu emenda, se possint ab eis expedire.

Diutius forsan in exemplis adjiciendis de iniquis patriis nostræ Normanniæ consuetudinibus immorati sumus, quam initio facere instituissemus. Nec tamen ad eas improbandas jura allegare et rationes, quæ copiose et facile ad hoc induci possent, laboravimus; sed tantummodo, exemplificandi gratia, casus prædictos paucos ex multis et pæne innumeris retulimus,

1. C'était là un abus de date récente, car d'après la vieille coutume de Normandie : « Nus ne doit crier *hareu* fors par trop grant besoing, si comme par feu, par larrons et par homicides, pour roberies, etc. Mès quiconque crie *hareu* sans péril apert et manifeste, il le doit amender au prince. » Du Cange, l. c.

ut pateat legenti nimium facile in ea provincia homines, etiam quantumvis quietos et pacis atque tranquillitatis amatores, litibus involvi, et involutos anxie et moleste plurimum, invitos licet, in eis retineri nec ab eis posse facile expediri.

Sane ex his iniquis compendiis, quæ ex hujusmodi infinita litium et causarum multitudine proveniunt, quas tam facile suscitari et semel suscitatas sero vel nunquam terminari vel finiri hujuscemodi patriæ consuetudines patiuntur, conflatur et conficitur unus status advocatorum, qui in provincia hodie tam magnus est et tam amplificatus, ut cæteros omnes patriæ status ei subdi et parere sit necesse. Sunt enim numero tam multi per civitates singulas, oppida, villas et rura ubique disseminati atque dispersi, tantisque opibus ditati, cum facile ex suis advocationibus magnas sibi comparent divitias, ut totius profecto provinciæ administrationem et regimen in suis manibus habere videantur; ita etiam ut nobiles patriæ eis eorumque filiis, licet plebeii et rusticani sint, filias suas gaudeant se matrimonio copulare et patrimoniorum suorum eos relinquere hæredes et habere. Mirum enim in modum plerique ex ipsis in paucis annis ad opes magnas et ampla patrimonia ex tali negotiatione evehuntur, ita ut in quinquennio vel septennio, qui unum ante denarium vix habebant, inveniantur acquisiisse ex hujuscemodi advocatione trecentos, quadringentos vel amplius aureos annui reditus in pulchris nobilibus prædiis et feodis. Corrodit quippe status ille advocatorum et exedit atque exsugit totam populi substantiam; qui, cum natura satis et nimium, proh dolor! proclivis sit ad lites, ex

consortio tamen et consiliis advocatorum (qui non aliud aucupant et gestiunt quam novas quotidie lites consulere et promovere) et ex hujusmodi eorum contagio, suæ vitiosæ ac pravæ inclinationi consentaneo, erroreque eis pergrato pluribus adhuc per eos et infinitis pæne litibus et quæstionibus implicatur atque involvitur.

His et nos, dum in provincia eramus, nostræque ecclesiæ procurationi ac administrationi incumberemus, infinitis pæne vexabamur, necesse habentes in omnibus tribunalibus patriæ procuratores habere et advocatos sub annua pensione; quibus etsi probe quotannis per nostros atque legaliter stipendium suum exsolveretur, nonnullorum tamen talis erat fides ut adversum nos, si qua via occulte poterant, vel novas lites consulere, vel, ab adversariis gratia vel pecunia corrupti, eis impartiri favores minime formidarent. Unde eveniebat ut nunquam ferme causæ alicujus, quantumvis justæ et manifeste rationabilis, finem consequeremur votivum; sed infinitis pæne involuti litibus ac processibus, et veteribus et qui nascebantur nobis quotidie, sub talibus molestissimis curis anxie langueremus. Propter quod gratias magnas Deo nos debere cognoscentes, plurimum exinde solamur atque gratulamur, et nostræ tribulationis pondus levamus, quod talibus litium et causarum anxiis nobisque displicentissimis curis, nexibusque cartæ illius, imo verius carceris Normannorum [1] liberi et exempti, nunc Dei misericordia manemus et sumus cum nemine, gratias Deo, litem quamcumque seu querelam

1. Voyez ci-dessus, p. 373.

seu causam habentes, liberiusque tali onere absolutis, quietius atque tranquillius lectioni, orationi ac suavissimo otio contemplationis, spiritualibusque exercitiis liceat incumbere et vacare.

CAPITULUM XI.

Quinta ratio consolationis.

Et hæc quidem quarta ratio seu consideratio, ex qua in persecutionibus nostris consolationis plurima delinimenta atque fomenta invenimus, aliæ quoque etiam quas prænotavimus, ex quinta consideratione maxime firmantur et roborantur; imo ex ipsa plenarium perfectumque antidotum, et contra omnem adversitatis acerbitatem seu tribulationis vel fortunæ impetum efficacissimum atque jucundissimum remedium comparamus. Ipsa quippe est consolatio scripturarum. De hac beatus Paulus ad Romanos scribens : « Quæcumque enim scripta sunt » inquit « ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientiam et consolationem scripturarum spem habeamus; » et propheta regius in psalmo : « Parasti in conspectu meo mensam scilicet scripturarum adversus omnes qui tribulant me. » In hac mensa divina, in hoc cœlesti convivio tantæ suavitatis, tantæ dulcitudinis est invenire refectionem, ut profecto nihil adeo dulce, adeo suave et jucundum in ullis carnalibus epulis experiri quis possit, « quia dulcia, » inquit sacer psalmus, « faucibus meis eloquia tua super mel ori meo. »

Hæc dulcedo, hæc suavitas tam magna est, tam potens, præsertim cum æternæ beatitudinis præmia

tam frequenter legimus in scripturis sanctis a Deo repromissa his qui vel propter justitiam persecutiones patiuntur, et vel injuriis exsilii seu proscriptionis aut direptionis bonorum aut aliis quibuscumque, seu etiam corporis cruciatibus vel morte, pro justitia et veritate afficiuntur, ut profecto consideratio tanti præmii ac mercedis omnem vim doloris et cruciatus exsuperet et quodammodo faciat oblivisci. Hæc spes, hæc fiducia omnes justos ac sanctos tam veteris quam novi Testamenti armavit constantia, patientia roboravit, fervore dilectionis accendit, ita ut in suis qualibuscumque tribulationibus et afflictionibus, fide et patientia fulti, vicerint regna atque tyrannos et quæcumque dura et aspera pro fide, pro justitia, pro veritate fortiter ac patienter pertulerint, circuierint in melotis et pellibus caprinis angustiati, egentes, afflicti in solitudinibus, errantes in montibus et speluncis et in cavernis terræ. Quibus profecto dignus non erat mundus. Ipsos enim interius docente divino spiritu atque roborante fide, jam præceperant quod beatus Apostolus, gentium doctor, postea ad Romanos scripsit : « Quoniam non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis. »

Hæc quippe scripturarum consolatio et divinarum atque æternarum promissionum firma exspectatio omnem eis tribulationis amaritudinem, omnem vim doloris exterioris hominis per interioris consolationem in dulcedinem vertit. Hæc sane esurientem animam et pæne jamjamque pressuris adversitatum et tribulationum deficientem, suavissimo atque validissimo divini verbi eloquio recreat et reficit, ita ut, tali nobilissimo roborata pastu, bona spé subnixa, quam velut animæ

anchoram in omnibus hujus sæculi fluctibus ac procellosis tempestatibus retinet firmam atque tutam, confidenter atque gaudenter cum beato Apostolo dicat : « Placeo mihi in infirmitatibus, in contumeliis, in necessitatibus, in angustiis pro Christo. Cum enim infirmor, tunc potens sum, quia virtus in infirmitate perficitur. » Qui et iterum alibi sese et alios, quibus similes prævidebat pressuras ac tribulationes eventuras, pariter confortans et in spem bonam erigens : « In omnibus » inquit « tribulationem patimur, et non angustiamur; aporiamur et non destituimur; persecutionem patimur, sed non derelinquimur; humiliamur, sed non confundimur; dejicimur, sed non perimus : semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu in cordibus nostris aliquando manifestetur. » Cui cum Patre et Spiritu Sancto est honor et gloria, potestas et imperium in sæcula sæculorum. Amen.

CAPITULUM XII.

In quo brevis epilogus et conclusio totius operis.

Hæc pauca, dilectissime frater, ex copiosissima scripturarum mensa ad præsens excerpsisse suffecerit, ne nostro minus culto et impolito sermone caritati vestræ fastidium generetur. Qui etiamsi forsan nimis in longum effluxerit, dari veniam petimus, qui non docendi vos studio, nostra ad hoc ope minime indigentem, sed præclara eruditione vestra alios etiam utiliter docere atque instruere potentem, dispendiosum forsan et prolixum libellum conscripsimus. Sed

hoc ideo duximus faciendum ut agnoscant, quibus nostræ secessionis atque persecutionis ratio minus perspecta fuerit, ne temere ac facile ad judicandum et damnandum quod eos latet prosiliant, nos absque justitia et juris ordine persecutiones non modicas pertulisse, improborumque et impiorum hominum calumniis, dolis atque violentiis toto regno, patria et ecclesia pulsos, et tandem nobis ad ipsam revertendi omni prorsus facultate negata, licet magnis et multis intercessoribus adhibitis, eam semper obtinere conati fuerimus, cum jam de consequendo humanitus remedio nulla spes relicta videretur, ad id faciendum quod egimus fuisse compulsos.

Scimus quamplures esse qui parum attendentes ad præceptum Salvatoris, quo præcipit : « Nolite judicare et non judicabimini, et nolite condemnare et non condemnabimini, » cujus etiam Apostolus doctrinam atque institutionem assecutus, similiter præcipit : « Nolite ante tempus judicare, etc., » facile proximorum facta dijudicent : duri et graves alienorum operum censores, et festucam in oculo proximi perspicientes, cum plerumque trabem in suis propriis minime attendant ; magni quæ sua sunt appendentes, facile suggillantes aliena. His dicimus, imo qui in suo apostolo loquebatur Salvator noster : « Tu quis es, qui alienum judicas servum ? Suo domino stat aut cadit ; potens est enim Deus illum statuere ; » et alibi : « Considerans » inquit « te ipsum, ne et tu tenteris ; » eos nihilominus obnixius rogitantes atque imprecantes ut, in quo humana forsan infirmitate nos errasse autumant, nos suis piis ad Deum supplicationibus studeant adjuvare propitiumque eum nobis facere et

pium indultorem. Nam neque nos, ut in exordio diximus, eo largiente, unquam ita temerarii erimus ut, quemadmodum in aliis multis, ita et in his de quibus retulimus, nos nihil errasse seu deliquisse dicere aut jactare præsumamus. Sed hoc consolatur nos maxime quod Salvator noster venit in hunc mundum vocare non justos, sed peccatores, quærereque et salvum facere quod perierat. Quod beatus Paulus pulchre commendans, ad spem obtinendæ veniæ et propitiationis dandam peccatoribus : « Fidelis » inquit « sermo et omni acceptione dignus, quia Jesus Christus venit in hunc mundum peccatores salvos facere ; » quorum etiam se primum fateri non erubescit. Et ad eamdem spem similiter beatus Johannes promovens, in sua prima canonica ait : « Filioli mei » inquit « hoc scribo vobis, ut non peccetis. Sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud patrem Jesum Christum justum, et ipse est propitiatio pro peccatis nostris ; non pro nostris autem tantum, sed etiam totius mundi. » Quam ut ab ejus piissima misericordia assequi et dignos agere pœnitentiæ fructus, dum adhuc in hoc mortali peregrinamur corpore, valeamus, ipse nobis clementer tribuere et largiri dignetur, qui cum Patre et Spiritu Sancto vivit et regnat Deus unus æternus, Dominus noster Jesus Christus. Amen.

EDITUS HIC APOLOGETICUS LIBELLUS PER NOS
THOMAM, ARCHIEPISCOPUM CÆSARIENSEM,
IN URBE TREVERENSI, ET COMPLETUS
POSTQUAM REDIERAMUS AD EAMDEM
URBEM DE URBE ROMA, ANNO
DOMINICÆ INCARNATIONIS
M C C C C L X X V.
DEO GRATIAS.

INDEX CAPITULORUM

IN QUÆ DIGERUNTUR HISTORIARUM LUDOVICI XI LIBRI DUO POSTREMI.

LIBER SEXTUS.

LIBER SEPTIMUS.

INDEX CAPITULORUM APOLOGIÆ.

LIBER PRIMUS.

LIBER SECUNDUS.

FINIS INDICIS CAPITULORUM.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

Ouvrages publiés par la Société de l'Histoire de France *depuis sa fondation en* 1834.

Bulletin de la Société de l'Histoire de France, 1834 et 1835, 4 vol. in-8 .... 18 fr.
Bulletin de la Société, de 1837 à 1840, et 1845 à 1854, chaque année. 3 fr.
L'Ystoire de li Normant, etc., 1 vol. in-8. .... 9 fr.
Histoire ecclésiastique des Francs, par Grégoire de Tours, *texte et traduction.* 4 vol. in-8. *Le* 1er *vol. est épuisé;* les autres volumes chacun .... 9 fr.
— Le même ouvrage, *texte latin,* 2 vol. in-8 .... 18 fr.
— Le même ouvrage, *traduction française,* 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Lettres du Cardinal Mazarin a la Reine, etc., 1 vol. in-8 .... 9 fr.
Mémoires de Pierre de Fenin, 1 vol. in-8 .... 9 fr.
De la Conqueste de Constantinoble, par Villehardouin, 1 v. in-8. 9 fr.
Orderici Vitalis Historia ecclesiastica, 5 vol. in-8 .... 45 fr.
Correspondance de l'Empereur Maximilien et de Marguerite, sa fille, 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Histoire des Ducs de Normandie, etc., 1 vol. in-8 .... 9 fr.
Œuvres complètes d'Éginhard, 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Mémoires de Philippe de Commynes, 3 vol. in-8 .... 27 fr.
Lettres de Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, 2 v. in-8. 18 fr.
Procès de Condamnation et de Réhabilitation de Jeanne d'Arc, 5 vol. in-8 .... 45 fr.
Coutumes du Beauvoisis, 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Mémoires et Lettres de Marguerite de Valois, 1 vol. in-8 .... 9 fr.
Chronique latine de Guillaume de Nangis, 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Mémoires du Comte de Coligny-Saligny, etc., 1 vol. in-8 .... 9 fr.
Histoire des Francs, par Richer, 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Registres de l'Hôtel de Ville de Paris pendant la Fronde, 3 vol. in-8 .... 27 fr.
Vie de saint Louis, par Le Nain de Tillemont, 6 vol. in-8 .... 54 fr.
Journal du Règne de Louis XV, par E. J. F. Barbier, 4 vol. in-8. *Les tomes* Ier *et* II *sont épuisés.* Tomes III et IV .... 18 fr.
Bibliographie des Mazarinades, par M. Moreau. 3 vol. in-8 .... 27 fr.
Comptes de l'Argenterie des rois de France, au xive siècle, 1 v. in-8. *Épuisé.*
Mémoires de Daniel de Cosnac, évêque de Valence, 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Choix de Mazarinades, par M. Moreau. 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Journal d'un Bourgeois de Paris sous François Ier. 1 vol. in-8 ..... 9 fr.
Mémoires de Mathieu Molé, tomes I, II et III .... 27 fr.
Histoire des règnes de Charles VII et de Louis XI, par Thomas Basin, évêque de Lisieux, tomes I et II .... 18 fr.
Chroniques des comtes d'Anjou, tome Ier .... 9 fr.
Œuvres diverses de Grégoire de Tours, tome Ier. .... 9 fr.
Annuaires de la Société de l'Histoire de France, in-18, 1837 à 1844, et 1848 à 1857 (les années 1845 à 1847 manquent) : chaque vol. 2 fr.

SOUS PRESSE :

Mémoires de Mathieu Molé, tome IV.
Chroniques et autres documents historiques concernant les comtes d'Anjou, tome II.
Mémoires de Beauvais-Nangis.
Œuvres diverses de Grégoire de Tours, tome .
Grandes chroniques d'Angleterre, par Jean, bâtard de Wavrin, seigneur du Forestel, tome Ier.
Chroniques de Monstrelet, tome Ier.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.